

Joseph Barou

Petites histoires

montbrisonnaises et foréziennes

Cahiers de Village de Forez

A Colette,

À nos enfants

Isabelle

Philippe

Nicolas

David

Couverture : Montbrison, quartier de Saint-Pierre, aquarelle de Raymond Barrier.

Nous avons regroupé par thèmes 128 courts articles d'histoire locale. La plupart avaient été publiés de 2002 à 2007 par la *Gazette de la Loire*, édition de la Plaine dans la chronique "la petite histoire".

L'idée est de présenter quelques aspects de notre histoire locale qui est d'une richesse infinie. Il s'agit de textes brefs. Le lecteur plus curieux pourra se rapporter à des travaux plus détaillés souvent indiqués par la mention "pour en savoir plus". Cependant, nous avons voulu être précis car il s'agit bien d'histoire.

Ce recueil est aussi un modeste hommage rendu à Marguerite Fournier-Néel (1901-1997), historienne de Montbrison. Pendant sa longue carrière de journaliste, elle a rédigé un grand nombre d'articles de belle qualité pour faire découvrir et aimer Montbrison et le Forez. Nous avons voulu nous mettre à son école.

J. B.

Petites histoires montbrisonnaises et foréziennes

Sur la colline	
Le dôme et les martinets de la Colline	page 8
Le feu du ciel sur le donjon de Montbrison	10
La tour de la barrière	12
1957, Montbrison n'a plus de prison	14
La rue Saint-Aubrin et ses ombres	16
La Colline : lieu de pouvoir, lieu de mémoire	18
Saint-Pierre	
Ils n'étaient ni des anges ni des saints	20
La cloche nommée Marie	22
De Saint-Pierre de Montbrison à Saint-Merry de Paris	24
Hommage au vaillants P'tits Fifres Montbrisonnais	26
A travers la ville	
Faut-il débaptiser la rue Tupinerie ?	28
Route de Lyon ; une véritable usine à gaz !	30
La chapelle des Pénitents : un marché aux poissons ?	32
1851 : les métiers battent à Sainte-Eugénie de Moingt	34
Ecole d'antan	
Saint-Joseph, l'école disparue de la rue des Arches	36
La première école maternelle de Montbrison : l'asile de l'hôtel d'Allard	38
Benoîte Germain, seconde maman des petits Montbrisonnais	40
Le château de la Corée, première école d'agriculture de la Loire	42
Au jardin et au musée d'Allard	
Les cygnes du jardin d'Allard	44
Et Diane chasserresse vint habiter le jardin d'Allard...	46
Quand le conservateur vendait des pendules...	48
Quel beau nid !	50
Châteaux oubliés	
Un château pour les jeunes filles	52
Charlieu a perdu son Bois d'Amour	54
Faubourgs	
La Madeleine, l'ancien village nommé Montbrison	56
Il y a 50 ans le faubourg de la Croix	58
Du "Petit couvent" à la Maison de retraite en passant par la Charité	60
Cimetières	
Dernier voyage du Bout du Monde à la Madeleine	62
1906, les Montbrisonnais retrouvent le cimetière des huguenots	64
Vers Curtieux	
Le chemin Rouge : sentier des artistes et des amoureux	66
La loge à boule du chemin des Raines	68
Curtieux, le dernier hameau de Montbrison	70

Prêtres et religieux	
Ce Jean-Baptiste qui faisait la morale au Roi !	72
1859 : mort d'Annette Quinon, fondatrice des Sœurs des prisons	74
Le temps des grandes processions de fête-Dieu	76
Le chanoine Ollagnier bâtisseur de l'église Saint-Pierre de Montbrison	78
L'abbé Antoine Peyron, de Sauvain, "le petit curé" du pape Pie IX	80
L'herbier oublié du Frère Victor	82
La police	
Le Commissaire est mal embouché !	84
Quand le violon était près du café de la Comédie	86
Les voleurs profitent des nuits les plus obscures !	88
Trois maires de Montbrison	
1869 : des lauriers pour le nouveau maire	90
Un homme de cœur, le docteur Rigodon (1848-1928)	92
Le docteur Jean Vial (1876 -1968)	94
Un peu de politique	
1877 : le maréchal de Mac-Mahon à Montbrison, au pas de charge !	96
Mac-Mahon visite la Diana mais oublie Jean I ^{er}	98
Le président de la République offre une coupe aux jardiniers	100
Visite expresse du président Félix Faure à Montbrison	102
1912 : les Camelots du Roi à Montbrison	104
1913 : le préfet Lépine en campagne à Montbrison	106
Montbrison et ses soldats	
Sept ans de service : les pioupious ont le blues	108
Une école d'enfants de troupe à Montbrison ?	110
Quand les balles sifflaient au Champ du Plat !	112
Départ du 16 ^e d'Infanterie pour la Grande Guerre	114
1918, la Grande Guerre n'en finit plus !	116
Montbrison dit adieu au 16 ^e Régiment d'infanterie	118
Calamités	
Délivrez-nous de la peste !	120
La maladrerie Saint-Lazare de Moingt (1148-1696)	122
Chiens et chats enragés	124
Le déluge à Montbrison	126
Les poètes Victor et Jules	
Victor Jacquet, poète de la guerre, de l'amour... et de Montbrison	128
Jules prend sa plume	130
J'ai deux grands bœufs dans mon étable...	132
Métiers d'autrefois	
Hommage au pisé	134
Le pressoir du faubourg	136
Claudius, le dernier forgeron de Montbrison	138

En parcourant le Forez	
Marie et Michel, au château de Vaugirard	page 140
Le pont d'Amoind : aide-toi et le ciel t'aidera	142
1794, une famille de Lérigneux victime de la Terreur	144
L'église d'Écotay restaurée par son premier curé (1841-1846)	146
"restauration" du château Sainte-Anne de Marcilly (1873-1883)	148
Le <i>Forez pittoresque</i> de Félix Thiollier, un ouvrage monumental !	150
1904, les conquérants de Pierre-sur-Haute	152
Le sauvetage de la Bâtie d'Urfé	154
La légende dorée des saints	
Saint Porcaire à Montverdun, entre histoire et légende dorée	156
Et saint Martin se reposa et admira le Forez	158
Feurs en Forez	
Sébastien Combe, le père du fameux colonel	160
Le retour d'un Forézien esclave dans les États barbaresques	162
Jean-Hector de Montagne de Poncins : l'épée et la charrue	164
Savigneux	
Un monument disparu : l'église Sainte-Croix de Savigneux	166
1825 : quand le typhus frappait l'asile de Savigneux	168
Débat en 1883 : faut-il supprimer l'étang de Savigneux ?	170
Vieilles coutumes	
Blasons des villages foréziens : un drôle de bestiaire	172
Une fille de moins à marier : quel charivari !	174
Fêtes de Pâques : bœuf gras et triomphe du commerce montbrisonnais	176
Au loup !	
Le grand méchant loup	178
Petit Jean et le loup, dans les bois d'Écotay, en 1833	180
Spectacles	
Quand Montbrison avait son champ de courses	182
Le triomphe des <i>Mystères de Noël</i> (1911-1912-1913)	184
L' <i>Étoile</i> contre les <i>Chasseurs</i> : match amical, match sanglant !	186
La grande corrida de 1936	188
Le concours de bébés de 1936	190
Hier, aujourd'hui, toujours : la magie du cirque !	192
Fêtes patronales	
1884 : les festivités du 14 Juillet et de la Saint-Aubrin seront-elles annulées ?	194
Fête de la Saint-Aubrin 1895 : quand Montbrison s'envoyait en l'air	196
Jeux populaires	198
À tire d'aile	
1912 : inauguration du "champ d'aviation" de Bouthéon	202
Grand meeting aérien à Montbrison (1924)	204

Enfants abandonnés	
Claudine, enfant trouvée à la porte de la cure de Savigneux	206
Abandonné "sur le banc de la Chambonne" à la porte de la Croix	208
Monsieur de Damas et Benoît l'enfant abandonné	210
Accidents	
Le drame de Chambles (1856)	212
Tacot contre cochon en 1899 à Salt-en-Donzy	214
Au feu ! Au feu !	
Le grand incendie de Saint-Georges-en-Couzan (1758)	216
L'incendie du séminaire de Verrières (1846)	218
Écotay (1851) : le hameau de l'Olme flambe	220
Solidarités	
Dernières fêtes dans les salons de la préfecture	222
L'œuvre des <i>Petits bergers du Forez</i> du chanoine Percher	224
Sous la bannière des <i>Ouvriers réunis</i>	226
Chantons le premier arbre de la mutualité !	228
Les Montbrisonnais solidaires des mineurs de Courrières	230
Les abeilles n'avaient pas le bourdon	932
C'était la ville	
1851 : un peu de propreté et de tenue pour Montbrison	234
L'heure c'est l'heure : les horloges publiques de Montbrison	236
L'octroi : jeu de cache-cache entre gabelous et Montbrisonnais	238
La poste à Montbrison à la Belle Époque	240
1898 : la guerre de pharmacies	242
Vie quotidienne	
1900 : l'eau à la borne-fontaine	244
1912 : la fée électricité touche Montbrison	246
L'emploi à Montbrison en 1925	248
1936 : semaine anglaise chez le maréchal-ferrant	250
De cabaret en cabaret	252
Chapeaux bas, Mesdames	254
Silhouettes	
Vipère au poing	256
La marchande d'allumettes et le gendarme	258
Tas de cochons : quinze jours de prison !	260
Le professeur et la petite déesse sans tête	262
Les Foréziens de Paris font bombance	264

Le dôme et les martinets de la Colline

Pour qui regarde Montbrison des premiers contreforts des monts du Forez, le dôme du tribunal est pour l'œil l'un des premiers points de repère. Sa silhouette est si familière aux habitants qu'il est presque devenu un symbole de la ville. Et, à ce titre, il figure d'ailleurs sur plusieurs logos.

Le monument a trois siècles d'histoire. Les Montbrisonnais le doivent aux Visitandines. L'ordre de la Visitation est établi en 1610 à Annecy par François de Sales et Jeanne de Chantal : religieuses cloîtrées se consacrant à la prière et la l'éducation des jeunes filles.

Le 23 avril 1634 les notables de la ville réunis dans la salle capitulaire du couvent des Cordeliers (actuelle mairie) autorise l'installation des Visitandines. Le 7 avril 1643, les premières religieuses arrivent de Saint-Etienne. Pour les loger on achète pour 8 500 livres la maison de Pierre Lhéritier, docteur-médecin, située place de la Barrière, où se trouve maintenant le perron de du palais de justice.

Enjambons franchement la rue

La demeure est insuffisante pour établir un couvent. En 1646, comme elles possèdent un jardin, de l'autre côté de la rue, les religieuses obtiennent le droit de construire une voûte pour réunir leurs biens. Elles enjambent alors bien vite la rue des Fours-Banaux. De plus elles sont autorisées à *faire tirer de la pierre en la motte et château de Montbrison*. Une immense carrière s'offre ainsi à deux pas.

Désormais, rien ne les arrête. D'autres parcelles sont achetées. En 1768, sur les plans de l'architecte montbrisonnais Durand Aubert s'élève un grand corps de logis avec un toit en carène de navire. Le monastère, en plein essor, compte près de quarante sœurs et des dizaines de pensionnaires, jeunes filles de bonne famille. Il possède des domaines, prête de l'argent aux particuliers...

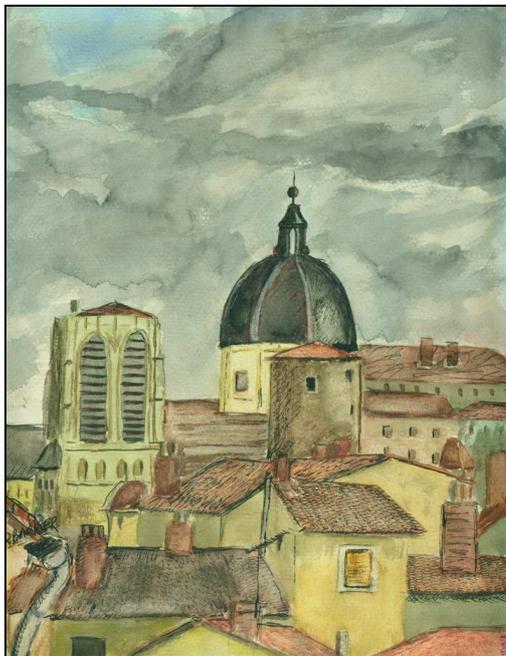
En 1700-1701 a lieu la construction de l'église Sainte-Marie, l'actuel palais de justice : 55 000 livres. L'édifice est coiffé d'un superbe dôme, œuvre du Dijonnais Martin de Noinville, élève de Mansart. Coût : 12 000 livres. Le monument a plus d'éclat qu'aujourd'hui. Le lanterneau est recouvert de plomb doré comme les nervures et les œils-de-bœuf qui existaient à l'origine. Comble de luxe, en 1717, un certain Jean Jourjon de Saint-Etienne pose une l'horloge sonnante les quarts, les demies et les trois quarts pour 280 livres. Une broutille ! Les Visitandines peuvent être fières de leur chapelle. A deux pas, la vieille église paroissiale Saint-Pierre paraît presque chétive.

Pourtant le voisinage est inquiétant. La tour de la Barrière, toute proche du dôme, abrite une fabrique de poudre, industrie on ne peut plus dangereuse. D'ailleurs, en 1717, elle flambe et l'incendie cause quelques dégâts au couvent voisin. Mais il y a plus de peur que de mal.

Les martinets sont encore là...

Le monastère est en bordure d'un quartier mal famé. La colline forme un vaste terrain vague coupé de sentiers et parsemé des restes du château, de caves, de bicoques et de petits jardins. Les filles publiques et les coupeurs de bourse s'y retrouvent volontiers. Des milliers de martinets ont élu domicile dans les ruines du donjon et du château comtal. Auguste Broutin, dans son ouvrage *Les couvents de Montbrison*, rapporte que des oisifs viennent les abattre à coups de fusil. Cela trouble le repos des Visitandines qui obtiennent, en 1732, l'interdiction de cette pratique.

Arrive la Révolution. Le couvent Sainte-Marie, sa chapelle et son dôme connaissent de nombreux avatars : cour d'assises, tribunal, gendarmerie, prison... jusqu'à l'école de musique d'aujourd'hui. Le cloître a été démoli, le dôme a perdu ses dorures. Mais les martinets peuplent encore le ciel de la colline. Écoutons leurs cris perçants les beaux soirs d'été...



Le quartier Saint-Pierre
(aquarelle de Raymond Barnier)

Pour en savoir plus : Auguste Broutin, *Histoire des couvents de Montbrison*.

Le feu du ciel sur le donjon de Montbrison

Antoine Granjon est né à Saint-Etienne le 16 juin 1752 mais il exerce le métier d'avocat à Montbrison. Pendant la Révolution, il se cache en Suisse. De retour, il devient magistrat au tribunal de Montbrison où il meurt le 9 octobre 1815. Homme curieux, il s'intéresse à tout : le droit, l'histoire, les sciences naturelles, l'agriculture...

Il nous laisse un volumineux manuscrit : 650 pages d'une écriture menue ! Recueilli par Louis-Pierre Gras, cet ouvrage est aujourd'hui à la Diana. "Le Granjon", un recueil de notes collectées ici et là sur Montbrison et le Forez, fourmille d'anecdotes. Il y a là, bien sûr, à prendre et à laisser... Prenons.

Granjon nous conte la fin du donjon de Montbrison. Depuis des siècles, cette haute tour carrée, symbole de pouvoir et de puissance, domine le château des comtes qui couronne la colline. De là tout le Forez, montagne et plaine, paraît soumis. Le donjon impose, protège et... donne aussi l'heure. Au XVI^e siècle, une horloge y est installée avec une curieuse cloche.

La colère du Ciel

Le 31 août 1582 est jour d'orage. Il y a menace de grêle. Et pour l'éloigner, selon une coutume générale dans le pays, il faut carillonner. Une femme nommée "la Reverdine" grimpe vite au sommet de la tour, tout près du ciel. C'est l'épouse du serrurier qui fait fonction de sonneur et entretient l'horloge publique. A elle revient cette tâche dangereuse. En effet, violent coup de tonnerre ! Le donjon est foudroyé. Rapportant les propos du père Foderé, un ancien chroniqueur, Antoine Granjon écrit : *L'action de la foudre fut si violente qu'elle en dispersa les matériaux tellement qu'on ne retrouva aucune chose de la dite tour sur la place sinon une femme sans aucun mal, et auprès d'elle, d'un côté toutes les roues du grand horloge [sic] de la ville en leur entier et de l'autre la grosse cloche.*

Les habitants firent aussitôt le rapprochement avec les événements survenus, au même lieu, vingt ans plus tôt. Le 14 juillet 1562, le baron des Adrets, à la tête d'un parti protestant, avait pris Montbrison. La ville avait connu massacres et pillages. Plusieurs prisonniers avaient été jetés du haut du donjon. Ces crimes abominables avaient frappé les esprits.

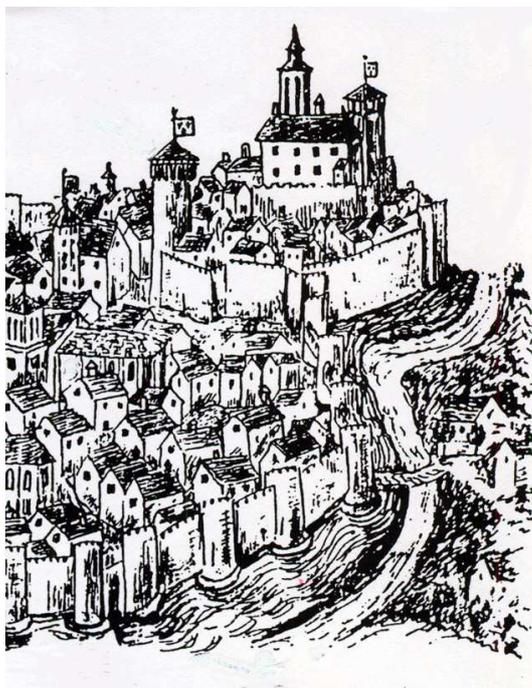
Revenons au coup de foudre de 1582. Un incendie suit. Mais il reste certainement des débris sur place. L'histoire nous semble embellie pour devenir symbolique. La "Reverdine", brave femme et figure d'innocence, est très "étonnée" - au sens propre - mais indemne, par miracle. Le mécanisme de l'horloge démantibulé a peu souffert. La cloche est épargnée. Seule la tour maudite a totalement disparu... L'anecdote devient un conte. C'est une leçon. Chacun a ce qu'il mérite.

Pour expier le crime des ennemis

Granjon rapporte que *Les Montbrisonnais persuadés que la vengeance céleste s'était exercée sur cette tour à cause des crimes dont elle avait été en quelque sorte l'instrument firent sculpter autour de leurs armes : ad expiandum hostile scelus* : pour expier le crime des ennemis. La devise rappellerait donc cet accident mémorable.

Quant à la cloche, elle fut installée dans le clocher de Notre-Dame. Et brisée en 1793. Granjon d'ailleurs le regrette beaucoup car, dit-il, *elle était unique dans son genre. Elle avait la forme d'un pain de sucre*. Et il la rattache aux fameuses cloches de Nole, en Campanie, là où l'évêque saint Paulin avait, suivant la tradition, installé les premiers campaniles.

Finissons avec une coutume plus gentille concernant notre donjon disparu. *Le soir du dimanche après le mercredi des cendres, on était dans l'usage de jeter du haut de cette tour des brandons de paille ou de bois dont les flammes étaient aperçues de plusieurs lieues à la ronde. C'est ainsi que nos bons aïeux terminaient les plaisirs du Carnaval, se réjouit Granjon*. Des torches enflammées, c'était mieux que des prisonniers de guerre !



Le château de Montbrison
d'après l'Armorial de Guillaume Revel (vers 1450)

La tour de la Barrière

Cette grosse tour ronde aux pierres presque rousses fait partie du décor familier des Montbrisonnais. Au même titre que le dôme du tribunal voisin ou le clocher de Notre-Dame.

Beaucoup l'appellent encore *Tour des Adrets* en souvenir des crimes du fameux baron, mais ils se trompent. Car c'est du haut du donjon que les pauvres prisonniers furent précipités, le 14 juillet 1562, sur les lances de ses soudards. Et ce donjon a totalement disparu.

A la grande porte du château des comtes

Au Moyen Age, deux tours gardaient la porte principale, avec pont-levis et fossé, du puissant château des comtes bâti sur la colline. Entrée bien choisie, à deux pas d'une voie essentielle pour la province. Le *Grand chemin de Forez* passait à ses pieds, rue Saint-Pierre et rue de la Madeleine (aujourd'hui rue du Puy-de-la-Bâtie). En 1700, la tour de gauche, sans doute plus petite, fut démolie. Les Visitandines construisirent à sa place leur chapelle (le tribunal d'aujourd'hui). Il nous reste donc seulement une tour, dite "de la Barrière", pour rappeler son ancienne fonction.

Elle est forte et massive. Après la base en belles pierres de taille, l'appareil est plus commun. Un étage en bois, le hourd, la surmontait au Moyen Age. Il est bien visible sur le dessin réalisé par Guillaume Revel vers 1450.

Ce hourd a disparu, en 1717, dans un incendie. La tour appartenait alors à l'hôpital de Charité. Et elle abritait une fabrique de poudre. Le sinistre fit quelques dégâts au couvent voisin de la Visitation. Des brandons enflammèrent la toiture de l'église Sainte-Marie. Les religieuses se plaignirent du voisinage de cette industrie dangereuse auprès du président du bailliage. Cependant elles ne réclamèrent aucune indemnité aux recteurs.

Même privée de son hourd, la tour était encore plus haute qu'aujourd'hui. On le constate en observant le plan cavalier de Montbrison de 1732. Elle est alors coiffée d'un toit très pointu. Aujourd'hui il a été remplacé par un couvert presque plat en tuiles creuses.

La porte "secrète"

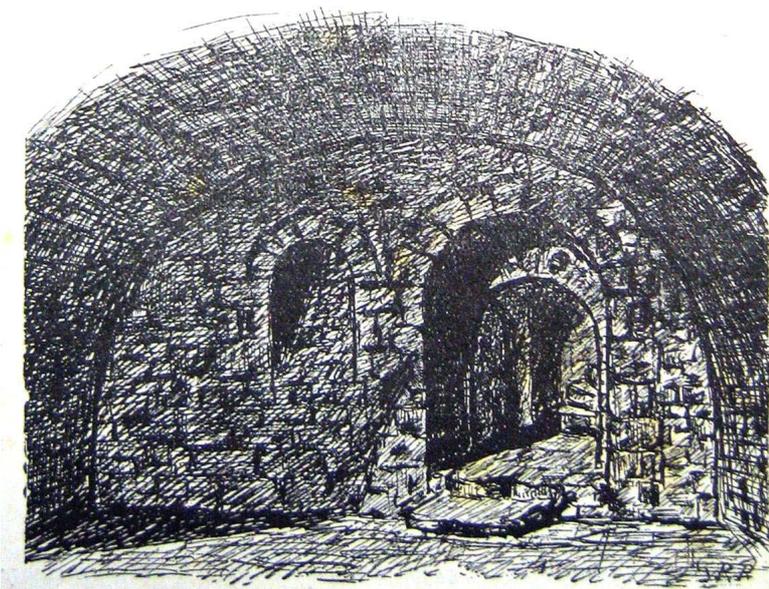
Il y a une particularité moins connue. La tour protégeait une seconde entrée, plus petite, à sa droite. Elle aboutissait aux fossés et menait directement, par une voie souterraine, à la seconde enceinte.

Peut-être même allait-elle directement dans la maison du trésorier des comtes de Forez ? Une sorte d'entrée de service, pratique et discrète. Ce passage, en bel appareil, remonterait au XII^e siècle. Il n'est plus visible de la rue mais existe encore dans le sous-sol de la cure Saint-Pierre.

Cette maison était jadis l'hôtel du trésorier de Forez, le grand argentier des comtes. Près de la porte et bien protégé par la forte tour, ce local communiquait par un escalier intérieur avec le rempart et des souterrains... Un emplacement de choix pour garder les trésors du comté.

Démolie en 1595, pendant les guerres de la Ligue, la maison fut probablement rebâtie par Etienne Javelle. Vers 1800, elle appartient à la famille de Lagarde. En 1851, elle devient le presbytère de la paroisse Saint-Pierre.

Seul reste de la forteresse médiévale de la colline, la tour de la Barrière mériterait aujourd'hui d'être mise en valeur. Elle témoigne de dix siècles d'histoire de la ville.



La petite entrée du château
(caves de la cure de Saint-Pierre)
dessin tiré du Bulletin de la paroisse Saint-Pierre

1957, Montbrison n'a plus de prison

Sur la colline, au cœur du vieux Montbrison, bien des lieux rappellent le long passé judiciaire de la ville. L'auditoire de justice et sa conciergerie ont disparu. Mais il reste l'imposant couvent des Visitandines qui abrita après la Révolution, tribunal, gendarmerie et prison.

Déménagement avant la Saint-Sylvestre

Minuit, 31 décembre 1957, fermeture officielle. Le barreau de Montbrison a protesté avec vigueur. Le maire de la ville a menacé de démissionner. En vain ! La décision est prise. La vieille maison d'arrêt de Montbrison disparaît, victime de restrictions budgétaires, bien sûr. Comme celle de Cusset, dans l'Allier. Le 24 décembre, les 24 détenus, dont une femme, sont transférés à Saint-Etienne. Le 27, les gardiens démontent les châlits, secouent les paillasses. Tout est chargé sur des camions. Une longue histoire s'achève. Elle avait commencé à la Révolution avec la transformation en prison du couvent Sainte-Marie.

Domage pour les prisonniers. Ils appréciaient, paraît-il, l'ambiance de la maison. *C'est une véritable pension de famille* confiait l'un d'eux aux C.R.S. chargés du transfert. La prison était petite. On se connaissait très bien. Et parfois, des liens, presque familiaux, s'établissaient entre gardiens et gardés. Est-ce pour autant une sinécure ? Certes non. Surtout pas quand le quartier des condamnés à mort était occupé. Et que le bourreau prenait pension dans la ville. Le 10 février 1848, neuf ans plus tôt, avaient eu lieu les dernières exécutions : celles de Lorente et Rodriguez.

Une prison qui coûtait peu

Les détenus étaient occupés. Déjà en 1904, ils confectionnaient des paillassons de bouteilles pour les liquoristes et marchands de vin de la ville. Dans les années cinquante, trois industriels leur fournissaient de l'ouvrage. Ils ponçaient des poupées, montaient des jouets de plage, et avec du fil de fer fabriquaient... des paniers à salade ! En 1956, plus de 2,5 millions de francs de salaires (52 000 euros d'aujourd'hui) avaient été versés. Près de la moitié de cette somme revenait à l'Etat. Si bien que la prison de Montbrison, sans être rentable - n'exagérons pas - était parmi les rares à ne pas avoir un budget en déficit.

Que vont devenir le gardien-chef et ses huit subordonnés ? Ils attendent un nouveau poste. Dans quelques semaines, cinq iront à Lyon et quatre à Saint-Etienne. L'aumônier, curé de Saint-Pierre, reçoit une lettre de remerciement du Ministre pour les services rendus.

Et Montbrison s'inquiète. Le tribunal est menacé. De plus on parle aussi du prochain départ de l'école normale avec ses professeurs et 160 élèves. Que va devenir la cité des comtes de Forez qui a déjà perdu, cent ans plus tôt, la préfecture. Le maire André Mascle s'inquiète. Si la

centralisation continuait *nous transformerions Montbrison en cité jardin, en ville touristique, relais gastronomique* déclare-t-il. Une simple bourgade. Ah !

Des aménagements un peu tardifs

Dans les semaines qui suivent la fermeture l'administration se décide à faire des travaux dans la prison. On installe l'eau courante dans les cellules vides ! Une équipe de cinq détenus vient chaque jour de Saint-Etienne avec un gardien. Ce qui incite le chroniqueur local qui signe "Jarjille" à faire un peu d'humour : *Frais d'essence, frais d'installation, frais de surveillance Ah ! on peut dire qu'on y tend vers cette fameuse politique d'économie !*

Depuis l'eau a coulé sous les ponts du Vizézy. La cour d'assises ne siège plus à Montbrison. Mais le tribunal est encore là. Pour longtemps encore, espérons-le. La prison s'est reconvertie en école de musique. Enfants et jeunes gens y font des gammes. C'est plus gai.



**Un verrou de l'ancien quartier
des condamnés à mort**

Sources : presse locale, année 1958.

Bibliographie : Claude Latta, Michel Pabiou, *Rue des prisons*, Montbrison, imp. Cerisier, 1984.

La rue Saint-Aubrin et ses ombres

Elle est bien peu connue, même des Montbrisonnais, cette longue ruelle en arc de cercle qui contourne la colline par l'est ! La rue Saint-Aubrin.

Grimpons les escaliers de la montée du Collège. Laissons à droite la belle porte de style classique qui s'ouvre sur le cloître des Ursulines (aujourd'hui collège Victor-de-Laprade). Quelques marches encore, voici la porte étroite surmontée d'une petite croix de fer de l'école Saint-Aubrin et, tout droit, les rudes escaliers qui conduisent à la rue de la Providence.

Juste en face de l'entrée de l'école commence une sombre venelle. Elle doit son nom à l'ancienne chapelle qui se trouvait avant la Révolution à l'autre bout de la rue. Les reliques du saint patron de la ville - cet évêque dont on sait si peu de choses - se trouvaient là, près de la porte dite parfois du Lion.

Un morceau de campagne au milieu de la ville

La rue s'enroule autour des restes du château des comtes qui couronnait la colline. Elle aboutit à une placette où débouche la rue des Visitandines, ex-rue des Prisons. Elle était dominée par le donjon, symbole du pouvoir, près de l'auditoire de justice et la conciergerie. Un haut lieu tout chargé d'histoire ! Pensons aux crimes du baron des Adrets. Elle était encore, plus récemment, dans le voisinage du tribunal, de la prison, de l'austère petit séminaire... Rien de très gai. Seuls les cris des enfants en récréation dans la cour de l'école voisine apportaient un peu d'animation.

Le quartier du château était au Moyen Age un lieu prisé. Un emplacement sûr. Chaque Montbrisonnais qui comptait devait posséder, disait-on, une vigne à Rigaud et une cave au Calvaire. La butte est en effet truffée de caves et de souterrains. Mais peu à peu, les habitants ont quitté la colline pour la ville basse, plus commode.

Avant la Grande Guerre, une dizaine de familles habitent une lignée de maisons appuyées aux ruines des murailles du château. Ce sont des gens modestes. Il y a quatre cultivateurs : Baroux, Coste, Fréry et Savattier. Trois journaliers : Arnaud, Dubourgnon, Bonin et un *toucheur de bestiaux*, Fréry, renforcent la physionomie très rurale du quartier. Mais où sont leurs champs ? Ajoutons Essertel, le cordonnier et la dame Gérin, ménagère. Voilà tout un côté de la rue.

Une rue sans habitants

De l'autre côté, il n'y a qu'une seule maison, mais noble celle-là. Après la chapelle des Ursulines et le très haut mur qui ferme la terrasse du petit séminaire, c'est un hôtel particulier. Il a

bonne allure mais tourne le dos à la rue. Les Thoynet de Bigny, seigneurs engagistes de la ville, résidaient là. Au début du XX^e siècle, y vivent madame des Périchons, rentière et Alphonse des Périchons, rentier.

Dans les années cinquante, la situation s'est encore dégradée. Il ne reste que quelques mesures, des jardinets, des tas de bois. Une malheureuse vache broute l'herbe folle. Elle appartient aux derniers habitants du logis noble. Et, de temps à autre, une roulotte stationne dans la rue, bien vieillotte, en bois, au toit bombé, avec des petits volets et des poules picorant tout autour.

Aujourd'hui la rue n'a plus d'habitants. Elle est seulement peuplée de souvenirs et d'ombres. Peut-être, quand le temps est gris et l'heure tardive, celle d'un soudard du baron des Adrets, ou d'un indigent allant à l'ouvroir de la Providence ou d'un clerc sortant de la chapelle Saint-Aubrin disparue.

Et il reste bien à faire pour mettre en valeur ce cœur historique de la ville.



La rue Saint-Aubrin en 1962,
(cliché d'André Bréasson, archives de la Diana)

La Colline : lieu de pouvoir, lieu de mémoire

A Montbrison, s'il y a un haut lieu, c'est bien la Colline que beaucoup de Montbrisonnais nomment aussi le Calvaire. Cette cheminée basaltique, reste d'un cône volcanique, a d'ailleurs peut-être donné son nom à la ville : *Mont-bresou*, la montagne *ébresé*", en *breses*, c'est-à-dire en miettes...

Lieu de pouvoir

Au X^e siècle un petit château fort surveille déjà les environs. Il est agrandi par le comte Artaud II vers 1075-1080. Après le traité de 1173, les comtes de Forez, définitivement évincés de Lyon, font de Montbrison le chef-lieu de leurs possessions. Le château comtal prend une grande ampleur et couvre toute la colline.

Il abrite alors de nombreuses maisons serrées entre la première et la deuxième enceinte. Il y a aussi une église, Saint-Pierre-le-Vieux, une chapelle qui garde les reliques de saint Aubrin, le patron de la ville, et le premier hôpital de la ville fondé en 1095. Le quartier constitue alors, à lui seul, l'essentiel de la cité. Au cours des siècles suivants la ville se développe entre le château et le Vizézy mais la colline reste le point fort, le lieu de dernier refuge. Et, selon le dicton, tout bon Montbrisonnais se doit d'avoir au moins *une vigne aux Pureslles* et *une cave au Calvaire*.

Lieu de mémoire

Pendant les guerres de Religion, se déroulent là des horreurs. Le 14 juillet 1562, le baron des Adrets à la tête d'une bande de protestants prend Montbrison et son château. Et pour fêter l'événement il organise *Les sauteriers de Montbrison*. Il fait jeter des prisonniers du haut du donjon sur les piques de ses soudards.

Le 31 août 1582, la foudre tombe sur le donjon qui est incendié. D'aucuns y voient la justice d'en haut. De là viendrait aussi la devise, presque jamais citée, qui entoure pourtant les armoiries de la ville : *Ad expiandum hostile scelus*. Richelieu achève l'ouvrage en faisant complètement démanteler la forteresse. Le quartier du château est un champ de ruines. Il retrouve vie avec l'installation des Ursulines en 1628 (actuel collège Victor-de-Laprade) puis des Visitandines en 1643 (actuel palais de justice).

Des croix depuis longtemps

Déjà, avant la Révolution, des croix sont dressées à l'emplacement de l'ancien donjon. La municipalité révolutionnaire les fait démolir. Petit incident révélateur : le 22 ventôse de l'an III (janvier 1794), des citoyens se précipitent à la mairie *criant à la trahison, demandant la mort des*

coupables ! Que s'était-il passé ? Simplement, de nuit, quelques habitants avaient replacé une grande croix au sommet du *cy-devant Calvaire*.

La Révolution passée, Jean-Baptiste d'Allard, le riche gentilhomme montbrisonnais, remodèle la colline. Il fait bâtir la *Providence*, maison des sœurs appelées pour assister les prisonnières. Elle sert aussi d'ouvroir et de bureau de bienfaisance. C'est l'actuel lycée Saint-Paul-Foréz. Il fait aménager, avec l'aide de prisonniers espagnols, toute la butte, un escalier pour aller aux croix monumentales, 14 niches avec les stations du chemin de croix, une chapelle octogonale. Dressé sur un rocher en direction de la ville un ange tenait une trompette et une banderole portant cette sévère mise en garde : *Sed judicabit vos* : Dieu vous jugera...

Au siècle dernier : un tribunal, une prison, des écoles...

Au XIX^e et au XX^e siècle, le quartier du Calvaire est celui du palais de justice, de la prison et des écoles : le collège devenu petit séminaire puis collège Victor-de-Laprade, l'école communale des frères devenue l'école Saint-Aubrin.

Dans les années cinquante la butte était encore un ensemble de masures et de jardinets, avec des poules picorant dans les ruelles herbeuses. Et de temps à autre une roulotte de gens du voyage stationnait au bout de la rue Saint-Aubrin...

Heureuse mise en valeur celle qui permettra de redonner à ce quartier de la ville la place qu'il mérite.



Grande croix du Christ sur la Colline
(détail : les instruments de la Passion)

Ils n'étaient ni des anges ni des saints

Débutant "pot de fleurs", porteur de croix marchant devant le corbillard hippomobile, servant à la messe de la prison : Georges Démariaux raconte ses souvenirs d'enfant de chœur dans un savoureux *cahier de Village de Forez*.

Comme beaucoup, j'ai été enfant de chœur ! il y a déjà longtemps... raconte Georges Démariaux à ses amis moingtais et montbrisonnais. Et ce conteur, volontiers patoisant, est devenu aussi un peu écrivain pour eux. Ainsi sont nés les *Mémoires d'un enfant de chœur de Saint-Pierre de Montbrison*

Le Père Jean-Marie Durand

C'était au temps de la guerre, quand le Père Jean-Marie Durand gouvernait avec bonhomie la vieille paroisse Saint-Pierre blottie sous le Calvaire. Le bon curé, ancien combattant de la Grande Guerre, avait son franc-parler mais ne manquait ni de simplicité ni de gentillesse. Surtout, il ne faisait aucune différence entre le bourgeois de la rue Saint-Pierre et le jardinier du faubourg de la Croix. Et cela plaisait.

Georges Démariaux évoque pour nous tout un passé : enfants de chœur débutants faisant office de *pots de fleurs* aux grand-messes, porteur de croix marchant devant le corbillard hippomobile, dans la rue Puy-de-la-Bâtie verglacée, procession des rogations dans le petit matin...

Rien de plus impressionnant que de servir la messe à la prison voisine dans la chapelle grillagée après avoir passé la lourde porte et longé des couloirs sinistres. En revanche la célébration de la fête-Dieu était à la fois grave et gaie. Tout s'y prêtait : saison clémente, fleurs, lumières, cantiques et musique... L'Eglise pouvait déployer tous les fastes de la liturgie.

Un sacristain surnommé le Diable

Il campe des personnages pittoresques : le sacristain surnommé *le Diable*, la sœur Saint-Alban qui était chaisière, les moniteurs des *Cœurs Vaillants*... Pour faire bonne mesure, il raconte aussi quelques petites sottises commises derrière l'autel ou à la sacristie. *Les enfants de chœur*, conclut-il, *n'étaient ni des anges ni des saints*...

En vacances à Roche le petit Démariaux fut aussi enfant de chœur. Et il se souvient d'avoir servi des funérailles, avec le père Meynard, le 7 août 1944. La bataille de Lérigneux faisait alors rage... Un jour mémorable !

Les *Mémoires d'un enfant de chœur* ont le charme d'un film en noir et blanc d'avant-guerre. L'auteur décrit avec tendresse et humour un monde disparu. Certains trouveront dans son

récit un petit goût de vin de messe ou l'odeur de l'encens. Merci Georges de nous faire partager les émotions de ta jeunesse.



Tableau représentant le Suisse entouré de quelques enfants de chœur



Religieuses de la Providence du Calvaire
(au centre la mère supérieure, à droite sœur Antonine,
responsable des enfants de chœur de Saint-Pierre)

Pour en savoir plus : Georges Démariaux, "Mémoires d'un enfant de chœur de Saint-Pierre de Montbrison", *Cahier de Village de Forez*, 2005.

La cloche nommée Marie

Sauveterre, Bourbon, Marie-Charlotte, et Amélie... De beaux noms pour nos cloches montbrisonnaises. Il y a aussi Marie qui a voyagé de Savigneux à Montbrison... en plus, bien sûr, de son traditionnel pèlerinage pascal annuel à Rome.

Monsieur Caquet est de retour

Montbrison, 17 ventôse an XI. Le fracas de la Grande Révolution s'est un peu estompé. Grâce au Concordat de 1801, les églises sont rouvertes. Benoît Caquet, l'ancien curé de Saint-Pierre, rentre chez lui. C'est un vieux prêtre réfractaire, un "confesseur de la foi" qui revient d'exil. Il avait été nommé curé de Saint-Pierre 35 ans auparavant, le 13 juin 1768.

Mais dans quel triste état retrouve-t-il sa vieille église ! Saint-Pierre, le modeste sanctuaire blotti au pied de la colline du château, a été laissé à l'abandon pendant dix ans. Porte béante, plus de vitres... Surtout un clocher vide ! Toutes les cloches de Saint-Pierre ont été brisées en 1793.

Fondue par *Etuva le boiteux*

On se rappelle alors qu'il reste une belle cloche dans le vénérable prieuré Sainte-Croix de Savigneux, vidé et ruiné lui aussi dans la tourmente...

Fondue en 1481 par "Etuva le boiteux", elle porte le blason de Renaud de Bourbon, alors prieur de Savigneux et archevêque de Narbonne. Elle pèse environ 1 300 kg, donne le *mi* bémol et sa dédicace annonce fièrement : MARIA VOCOR, IN CUJUS HONORE FUNDOR, *je porte le nom de Marie, ayant été fondue en son honneur.*

Les fabriciens de Saint-Pierre la font transporter, en mars 1803, de l'ancien couvent de Savigneux, pour l'installer dans le clocher. L'opération est malaisée et coûteuse : 6 livres pour nourrir les voituriers, 24 livres 16 sols de dépenses de bouche et 16 sols d'eau-de-vie pour les ouvriers qui assurent l'installation, sans compter 9 livres de corde et 4 livres 10 sols pour le battant de fer...

Claude Midroit, le charpentier, fournit "huit crosses pour la cloche" et "six boulons avec leurs rosettes à 24 sols pièce". Le serrurier Valenne se fait payer 63 livres de fer pour mettre en état cloche et horloge... Il faut que ce soit bien solide.

Enfin tout est en place, Tachon et Côtan, les sonneurs de Saint-Pierre, peuvent la remettre en branle. En 1808 une petite cloche est installée dans une guérite qui surmonte le clocher. Puis en 1851, le curé Barou fait fondre une nouvelle cloche, Amélie, du nom de sa marraine, la baronne de Meaux.

Un nouveau beffroi pour Marie, Amélie et la petite...

En 1875, la vieille église Saint-Pierre, maintes fois rapiécée mais toujours branlante, est démolie par le chanoine Ollagnier qui a fait bâtir l'actuelle église de style néo-gothique. Ainsi elle subit le même sort que, 40 ans plus tôt, l'église prieurale de Savigneux, vendue pierre par pierre par l'entrepreneur Zanoli !

Marie et ses petites sœurs sont installées dans un nouveau beffroi tout neuf. Depuis lors, elles continuent de dire à tous les peines et les joies du peuple chrétien...



Clocher de Saint-Pierre

Pour en savoir plus : J. B., "Saint-Pierre de Montbrison", *Village de Forez*, supplément au n° 48, octobre 1991

De Saint-Pierre de Montbrison à Saint-Merry de Paris

Le clocher de Saint-Pierre a été achevé en 1876. Bâtie pour remplacer un ancien sanctuaire vénérable mais délabré, l'église a tout juste 130 ans.

Néo-gothique, d'un style très homogène, elle n'est pas sans mérites. Car le chanoine Ollagnier, curé de la paroisse, et bâtisseur de Saint-Pierre, a consacré beaucoup d'énergie et d'argent pour obtenir ce qu'il y avait de mieux. L'église recèle sinon de grandes œuvres d'art du moins des éléments très intéressants. Les vitraux, par exemple.

Pour orner le nouvel édifice, Charles Ollagnier choisit avec soin un maître verrier. Il veut faire, dit-il, "une œuvre parfaite". Pour cela, il accomplit consciencieusement un tour de France pour visiter les grandes églises : Limoges, Poitiers, Tours, Chartres, le Mans, Paris, Orléans, Bourges, Moulins... Il rencontre Bégule, Labin, Lorrain, Champigneul. Finalement son choix se porte sur Claudius Lavergne.

Claudius Lavergne, un maître verrier réputé

Claudius Lavergne est né à Lyon le 3 décembre 1814. D'abord élève de l'école des Beaux-Arts de sa ville, il est ensuite à Paris un disciple d'Ingres avant de continuer, en 1835, sa formation en Italie. Après 1850, notoriété acquise, il se consacre surtout à la peinture sur verre et à la création de vitraux. Catholique engagé, il a déjà réalisé de nombreuses verrières et passe alors pour le premier peintre verrier de France.

Cela risque de coûter cher à la paroisse. Et le chanoine voudrait "une œuvre complète", un ensemble iconographique cohérent. Il marchandise un peu : *Ne nous faites pas payer trop cher votre réputation* dit-il au maître. A quoi Claudius Lavergne répond : *Vous me trouverez peut-être un peu cher, mais il faut bien payer le travail pour ce qu'il vaut.*

Les deux fils Lavergne viennent à Montbrison pour traiter avec M. Ollagnier. Le marché est important, et ils accordent d'importants rabais. Chaque fenêtre du transept estimée 10 000 F est payée 6 000. Celles du chœur sont à 3 000 F au lieu de 5 000 F. Un vitrail des basses-nefs coûte 1 000 F, et les grisailles de la grand-nef 500 F. Les fils Lavergne prennent toutes les mesures. Les conventions sont signées. La maison Lavergne se met au travail. En moins de deux ans, le travail est achevé. Le curé de Saint-Pierre paie rubis sur l'ongle. Le dernier vitrail posé, l'ouvrier de la pose s'en va en emportant ce qui restait dû.

Comme à Saint-Merry de Paris

La grande verrière au centre du chœur de Saint-Pierre représente la *Résurrection* et la naissance de l'église avec ses deux piliers : les apôtres Pierre (la foi) et Paul (la science). Curieusement, on retrouve plusieurs de ces vitraux dans la belle église Saint-Merry, à Paris, près de Beaubourg. Notamment *le Christ sortant du tombeau* et *saint Pierre institué chef de l'Église*. De même le *Christ ressuscité se montrant à Marie-Madeleine* et *Jésus devant Thomas l'incrédule* figurent à l'identique à Saint-Merry...

Claudius Lavergne a travaillé pour l'église parisienne et, visiblement, les mêmes cartons ont été utilisés pour les deux sanctuaires. Simplement, à Saint-Pierre, les blasons des familles donatrices ont été ajoutés au bas de chaque scène. C'est peut-être ce qui explique les rabais obtenus par le bon Montbrisonnais. Quoi qu'il en soit, l'ensemble est assez réussi. De bonne facture, académiques sans être mièvres, avec des coloris vifs mais sans agressivité, les vitraux de Saint-Pierre s'harmonisent bien avec l'édifice.

Le chanoine Ollagnier a su aussi conserver quelques vitraux de l'ancienne église. Pour les réinstaller il traite avec le peintre-verrier Mauvernay de Saint-Galmier. Il s'agit, notamment, des derniers vitraux des basses-nefs : celui de droite avec quatre scènes de la vie de la Vierge, celui de gauche consacré à quatre épisodes de la *Passion*...

En somme, c'est *de la belle ouvrage* qui nous empêche de trop regretter la vieille église Saint-Pierre livrée au pic des démolisseurs !



Nef de l'église Saint-Merry

Pour en savoir plus : J. B. "Saint-Pierre de Montbrison", *Village de Forez*, 1991.

Hommage aux vaillants P'tits Fifres Montbrisonnais

Il y a 50 ans, le monument aux morts des "P'tits Fifres" était fixé au mur de la salle Saint-Pierre, rue du Collège. Depuis il a été déposé. Il dort maintenant dans les locaux de l'école Saint-Aubrin de Montbrison. Et c'est bien regrettable. Car il rappelle une grande histoire : celle de la société des P'tits Fifres Montbrisonnais fondée par l'abbé Seignol en 1907. Cette société sportive, musicale et culturelle a marqué Montbrison. Et surtout, il s'agit du mémorial du sacrifice des P'tits Fifres, morts à la Grande Guerre.

Un monument oublié

Cette plaque de marbre, en parfait état, portent 32 noms : deux officiers, un sous-officier, deux caporaux et 27 soldats tués avec l'inscription : *Ils sont tombés face au devoir, souvenons-nous*. Presque tous sont de Montbrison, de Moingt ou Savigneux. Avec deux exceptions notables : l'abbé Peyrard et le lieutenant de Bonnand, des Montbrisonnais d'adoption.

Claudius Peyrard était né le 23 septembre 1887 à Firminy. Après des études au petit séminaire de Verrières puis à Francheville, il effectue son service militaire. Ordonné prêtre, il est vicaire à Chavanay avant de venir à Saint-Pierre. A Montbrison, il prend en charge la jeune société des *P'tits Fifres*. Mobilisé en 1914 comme brancardier au 16^e R.I., le jeune vicaire est tué au front le 1^{er} octobre 1916, à l'âge de 29 ans.

Henri Joseph Marie Camille de Bonnand-Montaret était, lui, né à Montaret, dans Allier, le 19 mars 1895. Arrière-petit-fils du publiciste Montalembert, petit-fils de Camille de Meaux (1830-1907) qui fut député de la Loire et ministre. Il a d'abord comme précepteur l'abbé Seignol - le fondateur des *P'tits fifres* - avant d'étudier au petit séminaire de Montbrison, établissement voisin de l'hôtel particulier de la famille de Meaux, dans le quartier de Saint-Pierre. C'est à Montbrison, bien sûr, qu'il devient P'tit fifre.

En 1910-1911, il passe par le collège des Minimes à Lyon avant d'aller à Paris à l'Institut catholique et à la Sorbonne. En 1913, il préside l'Association des étudiants de l'Institut catholique. Il a 18 ans. En 1914, il obtient une licence d'histoire. Mais la guerre brise ce bel élan. Engagé volontaire le 22 août 1914, il sert comme sous-lieutenant au 2^e bataillon de chasseurs à pied. Il est tué le 5 mai 1917 au Chemin des Dames, à 22 ans. La devise de sa famille était : *Plus d'honneur que d'honneurs...*

Deux jeunes hommes : un vicaire plein de dynamisme, un aristocrate pétri d'idéal... Ils furent fauchés tout comme les fils des artisans et des boutiquiers de Montbrison, eux aussi, P'tits Fifres et, eux aussi, héros malgré eux.. Tous furent les victimes d'une immense tragédie.

L'héritage des P'tits Fifres Montbrisonnais

Partis à la guerre, la fleur au fusil, les fifres, tambours, clairons et gymnastes de l'abbé Seignol tombent en foule sur les champs de bataille. La Grande Guerre achevée, la société se remet pourtant de l'épreuve. Elle brille encore pendant plusieurs décennies. Les temps changent. Nés à l'époque des patronages, du cinéma muet et des belles processions de fête-Dieu, la société disparaît dans les années cinquante. Mais avant, elle produit des rameaux qui sont à l'origine de plusieurs importantes associations sportives bien vivantes : Basket Club Montbrisonnais, Football Club Montbrisonnais...

Vraiment, le monument des P'tits Fifres mérite une meilleure place. Trouvera-t-on à Montbrison un mur où pourront figurer les noms de ces jeunes musiciens et sportifs sacrifiés il y a presque cent ans ?



Les P'tits fifres dans la cour de l'école Saint-Aubrin

Pour en savoir plus : Joseph Barou, Louis Devin, Marguerite et Victor Fournier, Claude Latta, "Au temps des P'tits Fifres Montbrisonnais", *Village de Forez*, 1997.

Faut-il débaptiser la rue Tupinerie ?

Tout début du XX^e siècle : des questions, en apparence anodines, peuvent révéler un climat politique passionné à une époque où progressivement la République s'affermir dans les esprits et les cœurs.

Rue Tupinerie ou rue de la République ?

Grave question à l'ordre du jour du conseil municipal de Montbrison du 25 février 1901 : faut-il débaptiser la rue Tupinerie ? M. François, conseiller municipal d'opposition, voudrait que la Tupinerie soit nommée *rue de la République*.

Il y a là-dessous un peu de politique. Il s'étonne que la ville n'ait encore donné le nom de la République à aucune de ses rues. Selon lui en nommant ainsi la voie principale de la ville, *cette manifestation républicaine recevra le meilleur accueil de la majorité des habitants*. Façon de dire : plus républicain que moi tu meurs !

Leçon de civisme

Le maire, M. Chialvo, répond que *ses opinions républicaines sont aussi fermes que celles qu'il est convaincu de trouver chez ses collègues*. Et de donner une leçon de civisme à son conseil : *Le meilleur moyen de faire aimer la République ne consiste pas à inscrire son nom ou sa devise sur les murs, mais à mettre en pratique les principes de liberté, égalité, et de fraternité, à secourir de ses ressources les malheureux, à améliorer le sort des travailleurs*.

Il ajoute que si la Tupinerie s'était appelée rue Impériale comme s'appelait à Lyon la rue que l'on nomme aujourd'hui de la République, il y a longtemps que la modification se serait imposée. Puis il passe bravement à l'histoire locale. Depuis le XIV^e siècle, la Tupinerie porte *un nom local, spécial, qui rappelle une industrie jadis prospère et renommée ; c'est un hommage rendu à des travailleurs...*

Et d'ailleurs de grandes métropoles donnent l'exemple : *Lyon n'a pas changé le nom de la rue Tupin, Marseille conserve dans la Cannebière le souvenir de petites cabanes de pêcheurs qui peuplaient le rivage¹. Ces souvenirs sont honorables...*

¹ Etymologie selon nous contestable !

Et monsieur Victor Hugo ?

Le vœu de M. François est donc repoussé à mains levées. Mais le conseiller revient à la charge demandant que la rue Saint-Jean se nomme désormais rue Victor-Hugo, en souvenir du *plus grand poète du XIX^e siècle*.

Le maire objecte que la rue Saint-Jean, nommée ainsi depuis le XII^e siècle reste seule pour rappeler la donation faite par les comtes de Forez aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem de terrains marécageux qui furent transformés en jardins et prairies d'où Saint-Jean-des-Prés. Là fut construite la Commanderie auprès de laquelle se groupa vite un faubourg. Quant au nom de Victor Hugo, dit-il, *ce n'est pas en souvenir de l'homme politique mais du poète qu'il se perpétuera...*

Le conseiller Dupuy fait alors une habile proposition : garder son nom à la Tupinerie et chercher une autre rue pour honorer la République. Et la question est renvoyée en commission...

Il y a aujourd'hui effectivement une rue de la République qui coupe le faubourg Saint-Jean mais de nombreux Montbrisonnais continuent de l'appeler de son ancien nom : *route de Lyon*. Qu'il est difficile de changer les habitudes !



Sources : délibérations du conseil municipal de Montbrison, presse locale.

Route de Lyon : une véritable usine à gaz !

Jusqu'à la Belle Epoque, les rues de notre bonne ville et même certains particuliers, étaient éclairés au gaz. De la poésie auprès du réverbère et aussi... quelques inconvénients.

Inventé par les Anglais au XVIII^e siècle, l'éclairage au gaz ne se répand en France qu'à partir de 1820. Et, bien sûr, arrive beaucoup plus tard à Montbrison. La compagnie du gaz fondée en 1845 assure l'éclairage public à partir du 10 août 1848. La ville possède alors une usine à gaz installée route de Lyon. Dans les années 1950, l'énorme cloche noire d'un gazomètre était encore visible tout près des actuels bâtiments de l'E. D. F., rue de la République.

Explosion au théâtre municipal

En 1852, le théâtre de la ville est éclairé au gaz. Et, quelquefois, ça fait boum ! Le 28 avril, à cinq heures de l'après-midi, le sieur Besson ferblantier-lampiste raccorde des tuyaux près du compteur à gaz sous l'escalier du théâtre. Il s'éclaire à la bougie. Première explosion, sans gravité. Deuxième, plus grave. Besson est gravement brûlé au visage, aux bras et à la poitrine. Deux autres personnes sont touchées. Le compteur prend feu. L'incendie est vite éteint. L'artisan transporté chez lui reçoit les premiers soins grâce aux docteurs Dulac et Briard. Finalement, conclut le chroniqueur du "Journal de Montbrison" : *Cet accident n'aura donc pas les suites qu'on avait pu craindre d'abord.* La représentation a même lieu le lendemain. Ouf !

Et de recommander de ne pas chercher les fuites de gaz avec une *lumière*. En cas de problème, il faut aussitôt alerter le directeur de la compagnie du gaz car *il doit savoir mieux que personne ce qu'il convient de faire.*

Une véritable usine à gaz !

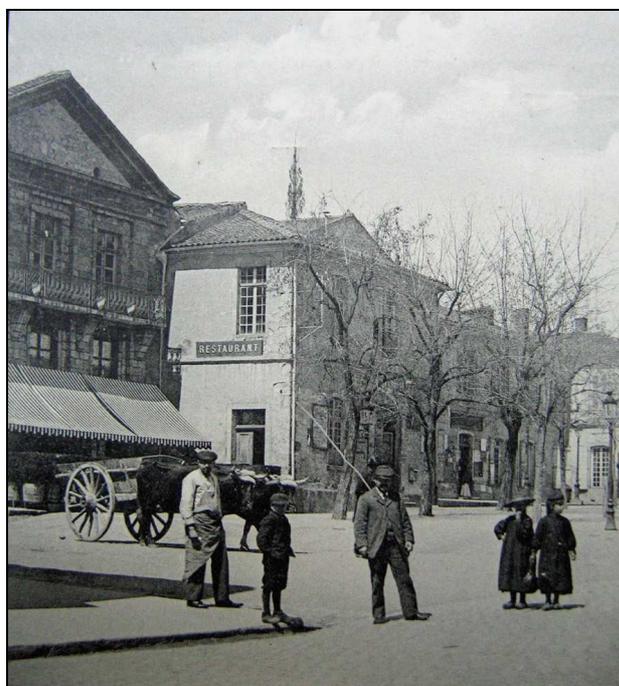
A la fin du XIX^e siècle, l'usine à gaz est très vétuste. La presse locale s'en inquiète. En 1897 le *Montbrisonnais* fait l'état des lieux. Et ce n'est guère rassurant : *L'usine était tombée dans un véritable dénuement... Le matériel est très incomplet.* Elle ne permet pas une production correcte. Il faut faire des travaux *de toute urgence*. Le four principal, par exemple, a *ses cornues crevassées qui laissent filtrer le gaz...*

Le gaz d'éclairage, surtout composé d'hydrogène bicarboné, est fabriqué en chauffant fortement du charbon. Le résidu donne du coke, combustible alors très apprécié. Les gaz produits doivent être séparés et purifiés. A Montbrison, le système d'épuration est *à peu près hors d'usage*. Le gaz traverse une couche de sciure, de la terre de Saint-Bel puis de l'eau. Mais celle-ci, non renouvelée, est déjà saturée d'impuretés.

En 1897, on pare au plus urgent. Un compteur de fabrication est installé afin de ne plus *marcher à l'aveuglette* ainsi qu'un système pour renouveler l'eau sans arrêt. Pour cela, il faut soulever - à grand-peine -, la cloche des gazomètres. Opération qui se déroule devant de nombreux badauds. Est-ce suffisant ? Il y a toujours de nombreuses plaintes : nombreuses fuites signalées en ville, lumière faible, odeur désagréable... Et coût trop élevé pour l'usager.

L'éclairage public

En 1902, la ville dépense 11 000 F pour les 160 réverbères qui éclairent - assez mal - les rues. En 1903 les becs à incandescence Auer apportent un léger progrès. Mais déjà l'éclairage au gaz est menacé. En 1903 MM. Laplace et Gavelle de Sail-sous-Couzan ont en projet la construction d'une centrale électrique sur le Lignon. Avant même sa réalisation, ils proposent leurs services à Montbrison pour éclairer à bon marché *voies publiques et édifices particuliers*. La fée électricité arrive à petits pas... Et, en 1912, l'éclairage des rues devient électrique. Adieu l'allumeur de réverbères...



Place de l'Hôtel-de-Ville de Montbrison, devant le théâtre.

On remarque un tombereau attelé de vaches et, au centre de la place, un réverbère.

Sources : délibérations du conseil municipal de Montbrison, presse locale.

La chapelle des Pénitents : un marché aux poissons ?

La chapelle des Pénitents de Montbrison, depuis quelques décennies centre d'animation, a connu bien des avatars depuis sa construction au XVIII^e siècle. Sait-on qu'elle a failli devenir un marché aux poissons ?

En 1874, les Pénitents sont à vendre. La chapelle a déjà une longue histoire : siège de la Confrérie des pénitents blancs jusqu'à la Révolution, salle de réunions pour la préparation des états généraux en 1789, vendue comme bien national, rachetée en 1845 par les confrères qui se reconstituent... Mais la confrérie s'est bientôt dissoute.

"A vendre"

Le 2 novembre 1874, M. de Quirielle, maire de Montbrison, interroge son conseil pour savoir s'il n'est pas opportun d'acheter la chapelle qui, dit-il, *a un certain prix par sa façade et un intérêt historique et artistique*, en plus de l'honorable souvenir d'une vieille confrérie.

Quel est l'état de l'immeuble, il y a 125 ans ? *La dimension du bâtiment est d'environ 380 m² : 38 m de long sur 10 de large... Il y a sous le chœur une cave dont les dimensions ne sont pas exactement connues, l'entrée en étant bouchée ; il existe un escalier en pierre jusqu'au premier étage ; la charpente riche en bois est bonne... les murs du pourtour relativement modernes (400 ans environ) paraissent assez bons quoique probablement construits en pisé.*

M. de Quirielle se trompe. Il prend la date inscrite sur la façade (1591) pour l'année de construction de la chapelle. C'est, en fait, celle de la fondation de la confrérie à Montbrison. L'édifice n'a été bâti qu'au XVIII^e siècle, la façade datant de 1762. Mais il est vrai que les murs sont solides. D'ailleurs, ils tiennent encore !

Un marché couvert ?

M. le Maire pense que la vénérable chapelle pourrait servir au *marché aux poissons et à la vente à la criée de la viande et de la marée*, ce qui serait, dit-il, *une amélioration au profit du consommateur local et des petits ménages*. Une commission présidée par le docteur Rey se réunit d'urgence pour étudier la question.

Trop cher !

Elle rend son verdict le 13 novembre suivant : la création d'un marché n'a rien d'urgent et on peut trouver *des conditions d'emplacement et d'installation bien préférables*. Le budget de la ville étant serré, les édiles abandonnent aussitôt le projet. Deux affaires jugées plus importantes

sont alors à l'étude : agrandir la caserne pour loger plus de soldats et, surtout, favoriser l'établissement *d'une industrie considérable*.

En effet, un certain M. Necker, fabricant de chapeaux, désire s'installer à Montbrison et demande pour 30 ans la cession du quai de la Porcherie depuis le pont Saint-Louis jusqu'au pont d'Argent (dit d'Ecotay) afin d'y bâtir des ateliers.

Hélas ! - ou heureusement pour les eaux du Vizézy - la chapellerie ne vint jamais et la caserne (aujourd'hui démolie) resta en l'état. Quant à la pauvre chapelle, elle fut, pour 90 ans encore, dans le domaine privé et subit encore bien des outrages. Enfin, en 1965, elle fut acquise par la Ville. Restaurée, elle servit un temps de local à la M. J. C. avant de devenir le centre d'animation que nous connaissons...



1901, en-tête commercial du carrossier qui occupe la chapelle des Pénitents

Sources : délibérations du conseil municipal de Montbrison ; presse locale ; archives de la Diana.

1851 : les métiers battent à Sainte-Eugénie de Moingt

Habité depuis l'Antiquité, le site de Sainte-Eugénie, à Moingt, a connu des occupations variées. Thermes d'une petite ville gallo-romaine puis prieuré bénédictin dépendant de la Chaise-Dieu. Le prieuré est vendu comme bien national à la Révolution.

De 1804 à 1821, il abrite les moniales de Sainte-Claire qui ont reconstitué leur communauté. Ensuite la chapelle et le prieuré servent à diverses activités. Ainsi en 1851, un atelier de tissage est installé dans le vieux prieuré qui appartient alors à M. Goutorbe.

L'entreprise de M. de Jussieu

L'entrepreneur n'est pas n'importe qui. Il s'agit d'Antoine-Auguste-Alexis de Jussieu, membre de l'illustre et vaste famille des de Jussieu qui a fourni une pléiade de botanistes distingués. Il fait fabriquer sur place des métiers. Il veut utiliser *les bois du pays, les bras d'hommes du pays*.

Douze métiers battants sont d'abord montés. Et on prévoit d'en quadrupler leur nombre. Dans une autre partie de la maison, des métiers Jacquard sont installés, sans doute sous les voûtes de la chapelle. Seules, elles offrent une hauteur suffisante pour ces hauts métiers. Ils permettent de faire des rubans ouvragés.

Mais M. de Jussieu veut surtout fabriquer *des rubans simples d'un placement assuré*. La grande difficulté dans l'industrie du tissage est l'irrégularité de la demande. Elle cause des graves crises avec baisse des prix et chômage. La production est très dépendante de la mode. L'industriel espère qu'avec un produit très courant la vente sera plus facile.

Un espoir pour le développement de Montbrison

Cette industrie est la bienvenue. Montbrison et les communes satellites de Moingt et de Savigneux stagnent sur le plan démographique et économique. En revanche, Saint-Etienne se développe très vite avec 78 189 habitants en 1851. Montbrison dépasse péniblement les 8 000 habitants. Moingt et Savigneux sont de modestes villages.

Michel Bernard, rédacteur du *Journal de Montbrison*, salue donc cette petite implantation industrielle. Elle soulève de grands espoirs : *Au milieu de l'activité industrielle qui est la vie nouvelle, et qui a enfanté tant de prodiges autour de nous, Montbrison est resté étranger à ce mouvement... Nous ne rêvons pas, pour notre pays, de ces fourmilières de misère où les fabriques absorbent dans des travaux abrutissants et exagérés les populations qu'elles enlèvent aux champs ; mais nous avons toujours vivement souhaité voir implanter chez nous ces industries qui*

pourraient s'allier avec la constitution agricole de l'arrondissement. Eh oui, à Montbrison, petite ville bourgeoise, on craint les concentrations ouvrières et les « idées dangereuses » qu'elles pourraient générer !

L'industrie textile n'a pas prospéré à Montbrison. Cette initiative tombe mal à propos. La rubanerie, globalement en progrès de 1800 à 1850, a une production record en 1855. Mais la situation se détériore dès 1856. Marasme et chômage s'installent jusqu'en 1870. Le tout nouvel atelier de Sainte-Eugénie disparaît rapidement, victime de la crise.

Richesses cachées

Après cet avatar, le vénérable prieuré moingtais devient une maison bourgeoise. Dans les salons, les gammes d'un piano succèdent au battement des métiers. Mais chapelle, bâtiment et parc recèlent de grandes richesses archéologiques. Des fouilles sont entreprises dès le milieu du XIX^e siècle. Aujourd'hui, désert et délabré, le clos Sainte-Eugénie attend un nouveau destin en gardant ses trésors cachés.



Sous le gros Sully devant Sainte-Eugénie (Moingt)

Pour en savoir plus : J. Barou, "Quand les métiers battaient à Sainte-Eugénie de Moingt", *Village de Forez*, n° 87-88 octobre 2001.

Saint-Joseph, l'école disparue de la rue des Arches

Qui se rappelle encore de l'ancienne physionomie du quartier des Parrocels avant sa rénovation dans les années 60 ? Et de la maison située au coin de la rue des Arches et du Bourgneuf ? Ce fut pourtant une école. Et, il y a encore quelques vieux Montbrisonnais qui, jadis, l'ont fréquentée.

L'école Saint-Joseph

Remontons au siècle avant-dernier. En janvier 1876, le chanoine Ollagnier, curé de Saint-Pierre de Montbrison, achète une grande bâtisse au bout de la rue des Arches. Il s'agit de la maison Sauzée, maison bourgeoise qui a, sur le devant, une petite cour fermée donnant sur la rue. Son intention est d'y établir une école.

Rappelons qu'à cette époque, à Montbrison, les congrégations tiennent les écoles communales : Frères des écoles chrétiennes pour les garçons, sœurs Saint-Charles, pour les filles. Il y a donc, sur la colline, l'école communale de garçons, Saint-Aubrin, du nom de la rue voisine. Elle est dirigée par six ou sept religieux. L'enseignement y est gratuit, les Frères instituteurs communaux étant payés par la ville. Cependant ils souhaitent organiser des classes payantes. Mais il faut d'autres locaux. Le curé de Saint-Pierre leur permet ainsi de créer une école "libre".

La municipalité de Montbrison est hostile au projet. Le 24 mai 1876, Georges Levet devient maire de Montbrison après la démission de M. de Quirielle. Les tracasseries de la municipalité se multiplient. Pour des questions de plan d'alignement, on veut interdire des réparations à la façade, côté rue du Bourgneuf, de la maison Sauzée.

Mais le chanoine Ollagnier passe outre. Deux frères de Saint-Aubrin sont envoyés rue des Arches. Et l'école Saint-Joseph est créée. Elle doit regrouper les meilleurs éléments de l'école communale congréganiste. Après la laïcisation des écoles communales, Saint-Joseph, annexe de Saint-Aubrin, vivote un peu.

Jean Soleillant se souvient du temps où il y était écolier. C'était en 1922 : *A Saint-Joseph, nous étions peu nombreux, vingt-cinq ou trente... C'était une petite école, elle avait dû perdre des élèves. M. Chomier, le directeur, était très âgé. M. Damon aurait été un bon maître, malheureusement il était un peu sourd. C'était une école, disons, en fin de course. Il se rappelle qu'il y avait un platane dans la cour de récréation : Sur son tronc, un cercle de tonneau avait été fixé et nous jouions avec un ballon. C'est là que j'ai pris le virus du basket avec les autres élèves... Et le petit Jean devint plus tard l'un des pionniers du basket à Montbrison...*

Victime de la rénovation du quartier des Parrocels

L'école subsiste un demi-siècle, jusque dans les années 30. Elle reste ensuite la propriété de la paroisse Saint-Pierre qui utilise les pièces du rez-de-chaussée. En 1952, l'abbé Faure, vicaire de Saint-Pierre, y enseigne le catéchisme dans un décor de salle de classe 1900 : tableau poussiéreux, haute estrade, antiques pupitres de bois dur.

A l'arrière, une grande pièce sert, quelques années plus tard, de local aux Ecureuils et aux Lions, deux patrouilles des Scouts de France. Les lieux sont bien adaptés pour des activités d'enfants et de jeunes. La cour close et ombragée permet les jeux. Une autre entrée, rue du Bourgneuf, donne de l'autonomie aux appartements des étages. A cette époque, la vénérable Bibliothèque Montbrisonnaise, dite aussi "des Bons Livres", y a aussi son siège.

La maison est certes vieillotte mais bien bâtie et de bonne allure. En 1962, elle est pourtant victime de la rénovation du quartier des Parrocels. Elle est vendue et rasée. Aujourd'hui c'est la place du 11-Novembre. Un simple parking !



L'école Saint-Joseph, avant sa démolition

Le portail et le mur entourant la cour sont déjà détruits,

cliché André Bréasson, archives Diana.

Sources : Jean Soleillant, "Montbrison autrefois, souvenirs", *Cahier de Village de Forez* n° 2, octobre 2004 et J. B., "Saint-Aubrin, notes d'histoire", *Village de Forez*, 2007.

La première école maternelle de Montbrison

l'asile de l'hôtel d'Allard (1855-1860)

Au début du Second Empire Montbrison ouvre une "salle d'asile" pour les jeunes enfants. Cette première école maternelle est une nouveauté. Elle s'installe d'abord dans l'ancien hôtel particulier de M. d'Allard. Le gentilhomme est mort en 1848 et sa maison appartient alors à la ville.

"Assurer un asile aux enfants des classes ouvrières"

En 1853, le maire, Camille Durand, a *la pieuse pensée* de doter sa ville d'une *admirable institution*. Ainsi les cultivateurs, les ouvriers, les domestiques qui passent *tout leur temps, d'un soleil à l'autre, loin de chez eux, pourront confier à des mains sûres leurs jeunes enfants...*

Il s'agit d'une œuvre sociale à caractère éducatif et religieux. Le but est d'assurer aux enfants du peuple, un *asile* où ils puissent, avec des soins physiques, recevoir un premier enseignement moral et religieux. M. Léon de Saint-Pulgent succède à M. Durand. Il réalise le projet. Deux salles de la maison d'Allard (l'actuel musée) sont aménagées. Le 21 juin 1855 l'asile ouvre ses portes aux petits Montbrisonnais.

"L'angélique dévouement des dames de Saint-Charles"

Les *Dames de Saint-Charles* s'occupent déjà des écoles communales de filles et de l'hospice. Elles prennent en charge l'asile. Au début, il y a 30 enfants dirigés par sœur Saint-Alphonse aidée d'une domestique. Un vestibule, un petit préau, une salle avec quelques bancs suffisent.

En octobre 1855, il y a 75 enfants. Il faut aménager une nouvelle classe, avec des gradins. La municipalité demande les services d'une autre religieuse. Il est grand temps : en janvier 1856 il y a 100 élèves. Sœur Saint-Alphonse tombe malade et meurt peu après. Sœur Saint-Robert reste seule jusqu'à l'arrivée, en mai, de sœur Saint-Emé. En juin, les effectifs se stabilisent autour de 160. Rude tâche pour les 2 maîtresses !

Une devise : *santé parfaite et gaieté !*

L'asile est ouvert de 7 h du matin à parfois 8 h du soir, soit 13 h par jour ! Des élèves déjeunent à l'école. Dans le vestibule, chacun range son petit panier. Pour de si longues journées des couchettes sont bien utiles. On installe des lits de camp et, observe M. le Maire, *c'est merveille de voir dormir ces intéressants petits êtres pendant les grosses chaleurs.*

Il y a une fontaine avec de l'eau filtrée pour se laver et se désaltérer car, a-t-on constaté, bien des parents, *suivant de déplorables habitudes*, laissent leurs enfants *dans un état de*

malpropreté déplorable pour la santé... Les religieuses veillent et font procéder à des ablutions. L'école dispose d'essuie-mains et *pour la figure on se sert de serviettes*. Le luxe ! Le docteur Rey devient, gratuitement, le médecin de l'asile. Il effectue les visites médicales, vérifie les vaccinations. L'état sanitaire de l'école est bon si l'on excepte quelques coqueluches...

Les religieuses enseignent l'alphabet et *les choses les plus usuelles* : mois, jours, nombres, heures et, bien sûr, le catéchisme. Les élèves chantent souvent, *en mesure autant qu'on le peut*. La devise de l'asile pourrait être : *santé parfaite et gaieté*.

Mi-école maternelle, mi-halte-garderie, l'asile de Montbrison, le premier de la région, a un rôle social évident. Pourtant il est mal financé, équipé sommairement. La pédagogie est balbutiante, les effectifs très lourds... Mais il a le mérite d'exister et d'être gratuit.

Il resta peu d'années à l'hôtel d'Allard. En 1860, fut inaugurée - encore sous le nom d'Asile - l'école de la place Bouvier. Aujourd'hui c'est l'une des écoles maternelles de la ville, *l'Ecole du Centre*.



L'Asile de la place Bouvier

Pour en savoir plus : J. Barou, "L'asile de l'hôtel d'Allard, (1855-1860)", *Village de Forez*, n° 10, mai 1982.

Benoîte Germain, seconde maman des petits Montbrisonnais

Le 1^{er} décembre 1906, le *Journal de Montbrison* annonce le décès, quelques jours plus tôt, d'une Montbrisonnaise d'adoption : Benoîte Germain. Qui était donc cette personne ?

La jeune sœur Saint-Robert

Benoîte Germain, née le 27 décembre 1836 à Propières (Rhône), se consacre très tôt à Dieu. Elle fait sa profession religieuse à Lyon, avant ses 19 ans, le 25 octobre 1855. Devenue sœur Saint-Robert chez les Saint-Charles, aussitôt après ses vœux, elle part comme maîtresse d'école à Montbrison.

Cette année-là, le 21 juin, la municipalité ouvre la première école maternelle de la région : l'*Asile*. Belle initiative du maire, M. de Saint-Pulgent ! Il s'agit, en effet, d'un "asile" pour que les jeunes enfants *des classes laborieuses* ne traînent pas dans la rue pendant les longues journées de travail de leurs parents. Deux pièces de la maison de M. d'Allard (le musée d'aujourd'hui) sont converties en classes.

D'emblée, il y a 30 enfants inscrits. Une religieuse, sœur Saint-Alphonse, gouverne ce petit peuple. 75 enfants en octobre. Il faut aménager une nouvelle classe. La Ville demande une autre sœur. Il est grand temps car en janvier 1856, il y a 100 élèves. Sœur Saint-Alphonse tombe malade et meurt. Alors la toute jeune Sœur Saint-Robert, arrivée deux mois plus tôt, prend la direction de l'*Asile*. En juin 1856, aidée d'une autre religieuse, elle a la charge de 160 bambins. De 7 h du matin à 7 h du soir, parfois 8, pour faire bonne mesure... Rude tâche pour les 2 maîtresses !

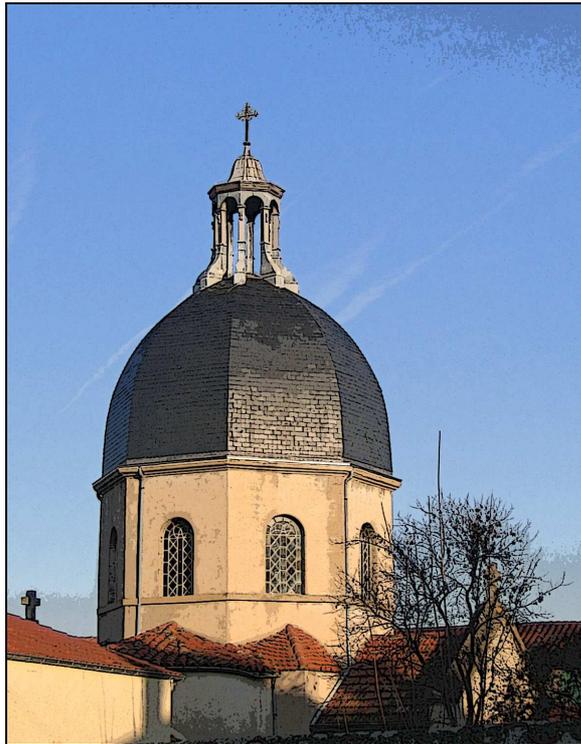
Médaille d'or pour dévouement

Sœur Saint-Robert reste en fonction 47 ans ! D'abord à l'hôtel d'Allard puis, après 1860, dans l'école maternelle de la place Bouvier, devenue maintenant l'école du Centre. Presque un demi-siècle à enseigner la propreté, la politesse, les prières et le B.A.-BA aux marmots de la ville. C'est dire si elle en a grondé, consolé et mouché des rejetons de Montbrisonnais... Elle refuse toujours de quitter ses *chers petits*, même pour devenir mère supérieure.

En juin 1881, pour merci de tant de dévouement, elle reçoit une médaille d'or. Mais ce sera bien tout. La politique suit son cours et les lois changent. Le 1^{er} septembre 1902, l'*Asile* est laïcisé. Sœur Saint-Robert doit quitter son poste. Elle redevient Benoîte Germain, congédiée sans ressources ni retraite après un si long service.

La vieille demoiselle tombe presque aussitôt malade. En 1906, l'école de *La Madeleine* est fermée, le personnel enseignant sécularisé. Benoîte doit quitter sa communauté de la rue du Puy-de-la-Bâtie pour son village natal. Arrivée jeune fille, elle s'en va vieille mamie, laissant à Montbrison "ses" petits enfants devenus grands mais un peu oubliés.

Elle meurt à Propières le 23 novembre 1906. Elle y est inhumée le 25, avec discrétion, loin des Montbrisonnais. Un peu après, une messe est dite à la collégiale pour *la femme la plus dévouée que des générations de Montbrisonnais aient entourée de leur respect*. C'était la moindre des choses.



**Dôme de la chapelle des dames de Saint-Charles
de la rue Puy-de-la-Bâtie**

Sources : *Journal de Montbrison*, 1^{er} décembre 1906 ; archives de la congrégation des sœurs Saint-Charles (renseignements aimablement communiqués par Sœur Myriam Gagnère que nous remercions).

Champdieu : le château de la Corée, première école d'agriculture de la Loire

Sait-on qu'on milieu du XIX^e siècle, un hameau de Champdieu a accueilli une école alors tout à fait nouvelle ? C'était la grande époque des comices agricoles et des sociétés d'agriculture.

En 1845, la Société d'agriculture de Montbrison, animée par de grands propriétaires terriens, fonde la première ferme-école du département au château de la Corée, près de Champdieu. Il s'agit, de *former d'habiles cultivateurs capables de diriger avec intelligence et succès une exploitation rurale importante.*

Au château de la Corée

Le château, construit au XVI^e siècle par Jean Perrin, un châtelain de Montbrison, appartient alors à la famille Rater. Le directeur choisi est M. Ziéliniski, un agronome polonais réfugié en France. Le 1^{er} septembre 1845, il devient fermier *en son nom personnel* de 120 ha de terrains d'une *incontestable médiocrité* qu'il doit exploiter à ses *risques et périls*. Il accueille des élèves dont il a le profit du travail et reçoit, de plus, un traitement annuel de 2 000 F.

Le 16 octobre 1845, 9 candidats âgés de 15 à 18 ans se présentent au premier examen d'admission à la préfecture de Montbrison. Ils fournissent un certificat de bonne conduite signé du maire, un autre du curé indiquant qu'ils ont fait leur première communion et un troisième du docteur prouvant la vaccination antivariolique. Subsidiairement, ils doivent savoir un peu lire et écrire et avoir les bases du calcul. Six sont reçus. La durée des études est de 4 ans. Un trousseau est demandé mais l'école est *essentiellement gratuite*.

Une pédagogie active

L'enseignement comprend instruction religieuse, lecture, écriture, calcul, notions des sciences servant à l'agriculture, mesure des surfaces, arpentage, construction et emploi d'instruments aratoires, hygiène des animaux, comptabilité rurale...

La pédagogie est très active. Les élèves prennent une large part à tous les travaux en soignant les animaux, labourant, semant, moissonnant, fauchant. Ils cultivent le potager et plantent, greffent et taillent des arbres, dirigés par le directeur, M. Ziéliniski et M. Pin, tout à la fois *surveillant-maître et instituteur*, en quelque sorte *un grand vale*

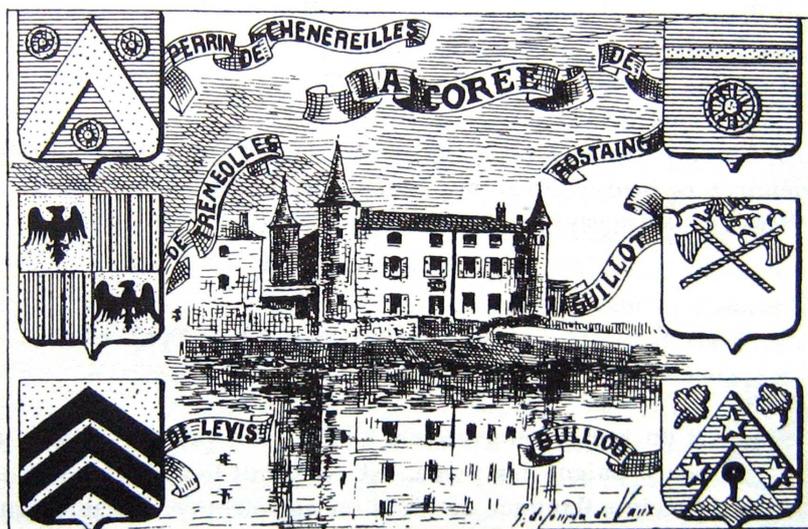
Une ferme modèle

L'école sert de centre de démonstration. Charrue à la Dombasle, herse, rouleau, semoir rayonneur, houe à cheval et charrue à butter les pommes de terre sont visibles à la ferme-école. De plus M. Ziélinski offre gratuitement les services de son taureau... Le cheptel comprend 6 paires de bœufs charolais, un très beau taureau de race Salers, 15 vaches, 100 moutons et 10 porcs. On y privilégie le drainage, les cultures fourragères (la luzerne) et l'emploi judicieux des engrais.

Malheureusement, les fièvres

Malheureusement, la situation sanitaire de l'école nuit grandement à son succès. Presque tous les élèves, et même le directeur, souffrent chaque année des fièvres si bien que les candidats se font rares. Elle continue cependant à fonctionner vaillamment jusqu'à la fin des années 1870.

Demi-échec d'une réalisation intéressante, la ferme-école de la Corée a marqué une étape importante dans le développement de l'enseignement agricole de la région et montré le rôle positif de la Société d'agriculture de Montbrison.



Le château de la Corée entouré des blasons de ses anciens possesseurs
(dessin tiré de Salomon, Châteaux historiques)

Pour en savoir plus : J. B. : "Les débuts difficiles de l'enseignement agricole dans la Loire : la ferme-école de la Corée", *bulletin Diana*, tome 48, n° 3.

Les cygnes du Jardin d'Allard

Jean-Baptiste d'Allard (1769-1848), richissime gentilhomme forézien et officier de cavalerie sous l'Ancien Régime, laisse à Montbrison plusieurs souvenirs dont le parc qui porte son nom. Acquis par la ville après sa mort, il fut inauguré en 1857.

La mort des cygnes

Mai 1902. Désolation ! Les cygnes sont morts. Les beaux volatiles qui se pavanaient sur la pièce d'eau du Jardin d'Allard n'ont pas passé l'hiver.

Depuis un demi-siècle déjà, le parc de M. d'Allard est devenu jardin de ville. Il est le lieu de promenade favori de tous : bourgeois, ouvriers endimanchés, nourrices, enfants des écoles. Et aussi théâtre de toutes les festivités : concerts de l'*Harmonie montbrisonnaise* ou de la musique de la garnison, comices, feux d'artifice...

Ah ! le beau jardin soigneusement bichonné par M. Faugerand, le jardinier de la ville. Le brave homme vient d'ailleurs de recevoir les félicitations du conseil unanime pour la belle ordonnance des allées, les élagages judicieux et la floraison des massifs.

Les Montbrisonnais - et leurs édiles, les premiers - sont fiers de leur jardin d'Allard. Aussi, le 20 mai 1902, M. Jacquet, conseiller municipal, s'empresse d'alerter ses collègues : il faut remplacer au plus vite les oiseaux.

120 F de dépenses imprévues

M^e Claude Chialvo, maire de Montbrison, a pris bonne note. Le 10 juin, il écrit à la direction du Parc de la Tête d'Or de Lyon pour se renseigner. Démarche tout indiquée, le jardin montbrisonnais a été aménagé selon les plans de M. Büller comme le prestigieux parc lyonnais. Il en est, en quelque sorte, le petit frère.

Et voici la réponse rapide du nommé Gérard, *directeur des cultures* de la Tête d'Or :

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il me sera possible de vous livrer une paire de cygnes blancs, mais seulement après les couvées, dans deux mois environ...

Mais à quelles conditions ? Et M. Gérard de préciser :

- *prix d'une paire de cygnes 100 F ;*
- *emballage 15 F ;*
- *frais de transport, du Parc à Montbrison, à votre charge...*

Mazette ! une petite fortune. Cent francs, c'est bien plus que ce que gagne en un mois le jardinier de ville et le double de la paie annuelle du tambour afficheur².

Qu'à cela ne tienne. La belle saison arrive et l'oiseau de Léda est indispensable à l'ornementation du Jardin de ville. Arrive la séance suivante du conseil municipal (20 juin 1902) : les édiles n'hésitent pas et votent un crédit de 120 F à inscrire dans le budget au chapitre des *dépenses imprévues*. Cinq francs sont donc prévus pour transporter les précieux palmipèdes du Parc de la Tête d'Or au jardin d'Allard ! Souhaitons qu'ils voyagent sans encombre.



² Selon le budget de la ville de 1866, le jardinier de ville reçoit 800 F par an et le tambour 50 F.

Et Diane chasseresse vint habiter le jardin d'Allard...

Sous le Second Empire, le Forez et Montbrison peuvent s'enorgueillir de compter un homme politique de premier plan : Victor Fialin, né à Saint-Germain-Lespinasse a été le compagnon de Louis-Napoléon dans les heures difficiles, et l'un des organisateurs du coup d'Etat du 2 décembre. Devenu duc de Persigny, il fut ministre de l'Intérieur de 1852 à 1854 puis ambassadeur à Londres.

Pour décorer la façade de la Diana

Grâce à lui, alors qu'il était président du conseil général de la Loire, la salle de la Diana de Montbrison fut achetée, restaurée et devint le siège de la société historique et archéologique du Forez fondée en 1862.

En 1865, la façade néo-gothique, celle que nous voyons aujourd'hui, est achevée. Et le duc, se fiant à une étymologie douteuse³, souhaite couronner le tout par une belle statue de la déesse de la chasse. Son socle est tout prêt et déjà deux lévriers sont en place à droite et à gauche. Comme il a le bras long, M. de Persigny obtient du directeur général des Beaux-Arts *le don gratuit d'une très belle statue en bronze florentin de Diane Chasseresse*, copie de la célèbre statue antique exposée au Louvre. Voilà qui était parfait.

La statue est déjà arrivée à Montbrison lorsque ce projet est abandonné et *M. de Persigny ne voulant plus utiliser cette statue pour le monument de la Diana en a généreusement fait hommage à la ville de Montbrison...*

Lors de sa séance du 1^{er} mai 1866, le conseil municipal de Montbrison se pose une grave question : où placer cette statue ? Le jardin de la ville ou ailleurs ? Une commission est désignée avec MM. Rey, de Meaux et Dulac. On opte finalement pour le parc d'Allard, sur un petit monticule dominant la pièce d'eau.

Pour éviter la chute de Diane

Mais Diane est installée à l'économie. Sept années passent. Jusqu'en 1873 où M. Remontet, architecte de la ville, annonce au conseil municipal que la statue de Diane chasseresse du jardin public menace de tomber de son piédestal, lequel est *vermoulu et dans un état complet de dégradation*.

³ Diana n'a en effet rien à voir avec Diane comme quelques-uns le pensaient au XIX^e siècle ; les "savants" croient qu'il s'agit plutôt d'une déformation de *Decania*, salle du doyenné, puisqu'elle servait au chapitre de la collégiale Notre-Dame présidé par le doyen.

Il propose de le maçonner *en le recouvrant de planches repeintes*. Cette dépense se monterait seulement à 100 F. Un conseiller, M. Chaise, pense qu'il faut exécuter un travail durable : *ne pourrait-on pas faire une colonne en briques recouverte de ciment, avec ornementation et peintures ?* Heureusement on ne l'a pas suivi.

Le docteur Rey veut, lui, un piédestal durable et non une installation à la petite semaine. Il dit s'être mis en rapport avec des ouvriers ciseleurs de passage en Forez. *Ils établiraient ce piédestal, en un seul bloc de pierre blanche sculptée, moyennant 360 F y compris la maçonnerie du support.* Le conseil l'autorise à traiter à l'amiable.

Ainsi fut fait, et pour longtemps. Et notre *Diane à la biche*, est encore là, toujours fine et altière, et prête à tirer un trait de son carquois.



Un souvenir du duc de Persigny

Quand le conservateur vendait des pendules...

Au bon vieux temps, les musées n'avaient pas toujours la faveur du public ni des édiles. Pourquoi dépenser des sous pour un tas de vieilleries ? pensait-on souvent. Et on traitait le pauvre conservateur de même.

Du "cabinet de curiosités" au musée

Le "cabinet de curiosités" de M. Jean-Baptiste d'Allard est poussiéreux et encombré. A sa mort, en 1848, le riche gentilhomme l'a légué à sa bonne ville. La ville hérite donc d'un musée et, naturellement, il lui faut un conservateur. L'ennui est qu'il faut le payer...

Le conseil municipal du 16 novembre 1900 étudie le prochain budget. Une commission propose de ramener le traitement - annuel - du conservateur du musée de 1 600 F à 1 300 F. Avec cette somme le digne homme doit non seulement subsister mais encore entretenir le musée.

Toutes dépenses consacrées au musée épluchées, il en ressort qu'il a coûté 145,75 F dont seulement 84,10 F vraiment utiles à son entretien, *le surplus servant à des usages qui n'ont rien à voir avec les objets exposés*. Mais que fait donc le conservateur ?

Un peu d'horlogerie pour subsister

De l'horlogerie pour son compte si l'on en croit une lettre des horlogers de la ville. Ils considèrent comme abusive *la concurrence que leur fait le conservateur du musée, non patentable comme fonctionnaire, en vendant des pendules et des montres et en les réparant et remontant par abonnement chez les particuliers*.

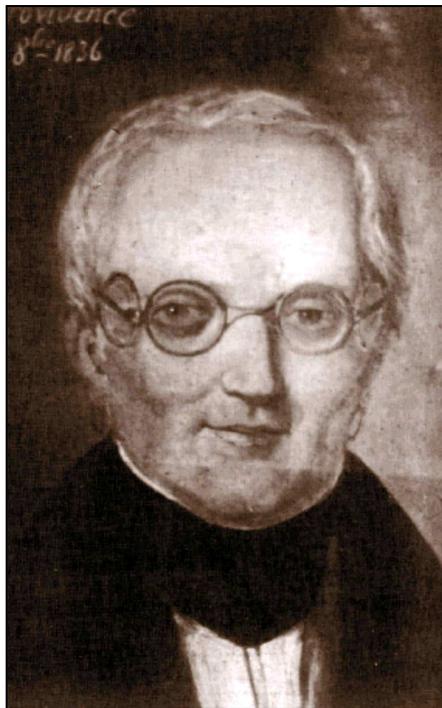
Un conseiller, M. Jacquet, demande si cette baisse vient du fait qu'il se livre à des travaux d'horlogerie ou si on lui reproche de n'avoir consacré à l'entretien du musée que des "crédits insignifiants". 1 200 F de salaire paraissent suffisants à la commission des finances. Des conseillers souhaitent même sa totale suppression. On discute longuement pour adopter finalement : 800 F, par 10 voix pour et 6 contre.

Un conservateur plein de zèle mais mal récompensé

L'année suivante, le pauvre conservateur écrit humblement au maire : *Je fais tous mes efforts pour entretenir d'une manière irréprochable le musée qui m'est confié. Mes gages ont été réduits, dit-il, et comme les réparations d'horlogerie qui me procuraient quelques bénéfices m'ont été presque totalement supprimées, il m'est impossible aujourd'hui de vivre...* M. Domangé demande donc : soit qu'on augmente son traitement soit qu'on l'autorise à nouveau à réparer des montres et à remonter des pendules.

Magnanime, le conseil entend sa plainte et charge le maire de décider dans quelle mesure on peut lui donner satisfaction. Comme des économies sont toujours indispensables et que *sa présence constante au musée pendant toute la semaine ne paraît pas nécessaire*, on lui accorde un peu de temps *pour se livrer à d'autres occupations*. En somme, c'est : "Débrouillez-vous !"

C'est qu'en ce temps-là, seulement fréquenté par quelques rares érudits ou des rentiers oisifs, le "cabinet de curiosités" de M. d'Allard n'attirait guère les foules...



Jean-Baptiste d'Allard
(1769-1848)

Quel beau nid !

Tous les Montbrisonnais l'ont, un jour ou l'autre, aperçue. Mais combien l'ont regardée et admirée ? Pourtant l'oeuvre en vaut la peine. Il s'agit "du Nid", une sculpture qui orne le hall du musée d'Allard de Montbrison.

En marbre blanc délicatement poli, ce groupe sculpté est plein de charme et de douceur. Deux petits enfants, le frère et la sœur, dorment l'un près de l'autre au creux d'un confortable fauteuil à capitons. Même dans son sommeil la fillette semble veiller sur le petit frère, un bambin potelé lové contre l'accoudoir. Tout respire l'innocence et la confiance.

Le meuble cossu évoque le bien-être matériel. La pose des deux enfants, l'amour qui les baigne. Les pieds nus de la fillette apportent une touche bohème à l'atmosphère d'un intérieur bourgeois. Rien ne manque aux chérubins. Ils sont bien dans un nid douillet où ils trouvent sécurité et tendresse.

L'auteur de cet ouvrage est un sculpteur ardennais assez peu connu. Onésime-Aristide Croisy est né à Fagnon, un village des Ardennes, le 31 mars 1840. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts, il obtient le second prix de Rome en 1863. Mais il débute vraiment avec le salon de 1867.

Des réalisations martiales

Après la guerre franco-prussienne de 1870, il reçoit des commandes pour glorifier les héros de ce malheureux conflit. Il sculpte ainsi le *Monument à l'armée de la Loire et au général Chanzy* d'Orléans, les bas-reliefs de la *statue de Chanzy* au Mans (en 1885), la statue du *Mobile* de Sainte-Anne-d'Auray...

Des oeuvres martiales, expressives et pleines de vigueur. Il excelle dans le travail du bronze, le métal du canon ! Il sculpte aussi le général Boulanger, le chevalier Bayard, et la statue de Méhul pour Givet, la ville natale de l'auteur du *Chant du départ*... Bref beaucoup d'épées, de sabres et de fusils.

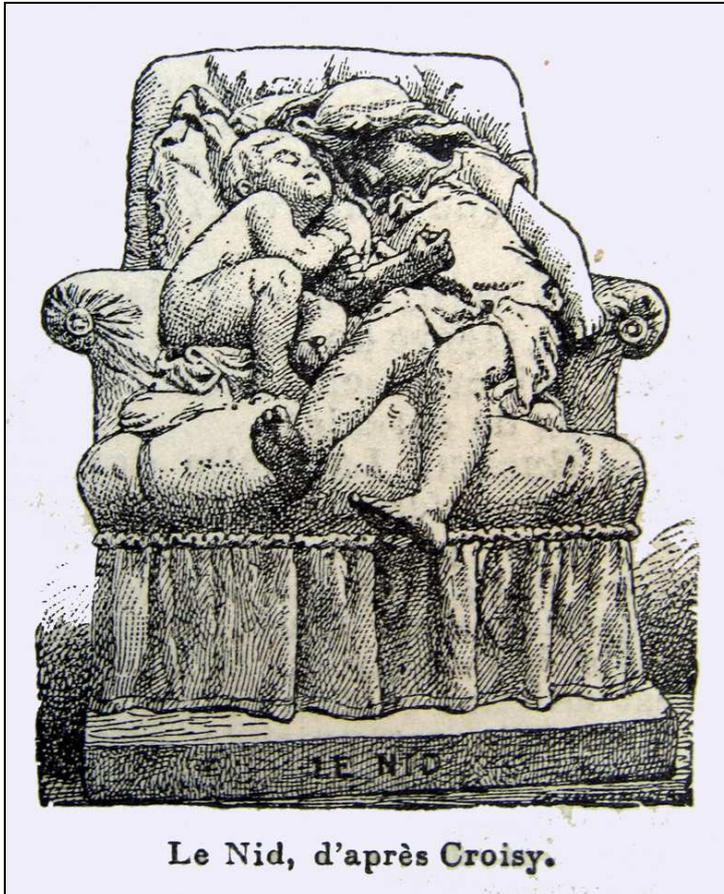
Croisy n'a pas, heureusement, réalisé que des figures guerrières. Il travaille en 1877 à la restauration de la chapelle du palais de Versailles. Il réalise aussi des statues allégoriques pour les monuments parisiens telle l'*Architecture* pour la Bourse de Paris.

Le chef-d'oeuvre de Croisy

En 1882, il sculpte *le Nid*. Et exprime alors une autre facette de son talent : délicatesse et sensibilité. *Le Nid* obtient la 2^e médaille au Salon de 1882. Appartenant aux oeuvres des collections nationales, il séjourne d'abord au musée du Luxembourg. A partir de 1901, il est placé

en dépôt à Montbrison. C'est aujourd'hui, avec raison, l'une des oeuvres les plus connues de Croisy.

D'abord logé dans la gloriette du jardin d'Allard, vers la piste routière, *le Nid* passe ensuite quelque temps dans le hall de l'hôpital de Beauregard avant de trouver une place - peut-être définitive ? - dans la maison de M. d'Allard. Il y est bien logé.



Un château pour les jeunes filles

Il s'agit bien d'un château, cet élégant logis, sur une hauteur près de la gare de Montbrison. Le château Lachèze a été bâti en 1873, peu de temps après l'ouverture de l'avenue (1865). Son nom rappelle celui d'une famille montbrisonnaise qui, sous l'Empire, avait donné un maire à la ville. En 1950, son dernier propriétaire, le docteur Plotton, le met en vente.

Le château Lachèze à vendre

C'est une opportunité pour la Ville. Depuis longtemps, Montbrison cherche comment installer correctement un établissement pour l'enseignement secondaire des filles. Les garçons disposent depuis un demi-siècle de l'école primaire supérieure. Pour les filles, il n'existe qu'un petit cours complémentaire à l'école primaire de la place Pasteur. Mais, malgré l'extension réalisée en 1938, Pasteur ne suffit plus. Depuis longtemps, l'administration presse la municipalité de trouver d'autres locaux.

Le 23 mars 1950, le conseil municipal visite le château. Il comporte 4 grandes pièces de 35 à 40 m² au rez-de-chaussée et de deux grandes salles à l'étage. D'autres salles peuvent servir à un logement. Le parc a 6 000 m². Tout cela vaut environ 5 millions de F. Voilà de quoi bien installer les collégiennes. Le 15 mai 1950, le conseil, à l'unanimité, décide d'acquérir le domaine. Et un emprunt de 2 380 000 F à 6 % est contracté. Des travaux d'aménagement dirigés par M. Palmier, architecte de la ville, sont conduits par les entreprises Rochon et Desfilhes.

Le château Lachèze est prêt. Le transfert va libérer sept classes à l'école Pasteur. Il reste à inaugurer le nouveau cours complémentaire. La date est fixée au dimanche 30 septembre 1951, juste avant la rentrée scolaire. Le préfet, le sous-préfet, l'inspecteur d'académie, l'inspecteur de la circonscription sont invités.

« Un cadre magnifique »

Finalement il y a beaucoup d'excusés. Marius Vicard, conseiller général, et le maire Victor Patay sont là mais l'administration préfectorale n'est représentée que par M. David, secrétaire général de la sous-préfecture. M. Guillaume, directeur de l'école normale de garçons, préside en l'absence des autorités académiques. Un professeur, M^{lle} Merle, remplace la directrice, M^{lle} Vernat, malade.

Au vin d'honneur, les discours sont très convenus. M. Patay justifie le choix de la municipalité et célèbre *un cadre magnifique*. En effet la nouvelle école a des cheminées de marbre,

des plafonds décorés, un hall de prestige avec une *riche* montée d'escalier. Elle est située à flanc de coteau derrière un rideau de verdure... De sa terrasse s'ouvre une belle vue sur la ville, la plaine et les monts du Forez. C'est un peu du château de la Belle au Bois dormant !

M. Guillaume souhaite une rapide transformation du cours complémentaire en collège. Il poursuit par un vibrant éloge de l'école de la République : *l'école publique a droit à la sympathie de tous et ne doit être ni critiquée, ni attaquée ; c'est l'école de la liberté, de l'égalité...*

Le 5 octobre suivant a lieu la rentrée. M^{lle} Vernat, directrice de l'école Pasteur, qui s'inquiétait beaucoup du transfert d'une partie de son établissement, n'y exercera jamais. Elle mourra le 24 novembre 1951, laissant un grand souvenir. M^{lle} Andrée Merle, professeur de sciences, prend la direction de l'école désormais installée sur deux sites.

En 1964, après 13 années de vie de château, le cours complémentaire devient collège d'enseignement général et rejoint l'avenue d'Allard. En 1967, il y a fusion avec le collège de garçons issu de l'ancienne école supérieure... Aujourd'hui les jeux et les chansons d'une école maternelle égaient la digne demeure. Pour longtemps, et c'est heureux.



Sources : presse locale et archives municipales de Montbrison.

Charlieu a perdu son Bois d'Amour

Le château de Charlieu était très ancien. Il est cité dès le XV^e siècle, près du Vizézy, à deux cents pas de l'enceinte de ville. Son nom vient de ses premiers propriétaires, une famille dite de Charlieu, originaire justement de cette région du Roannais. Les vieilles chroniques mentionnent un certain Hugues de Charlieu qui, en 1402, portait *écartelé d'argent et de sable*.

D'autres familles se succèdent : les Henrys au XVI^e siècle, les Puy du Perrier, les Chappuis de la Goutte. Gaston Jourda de Vaux dans le bel ouvrage d'Emile Salomon sur les châteaux historiques a tenté une reconstitution de ce castel d'après un plan de 1615. Son dessin représente une petite maison.

Au pays de Charlieu

En 1751, Charlieu est vendu à Alexandre de Vertamy pour 29 000 livres. L'acte précise qu'il s'agit d'un *bien, enclos, tènement, situé près de la ville de Montbrison, paroisse de Sainte-Anne, joignant les fossés d'icelle, consistant en un château, jardin, prés, terres, vignes et arbres fruitiers, bois, allées, maisons, cabarets, cuvières, cuves, pigeonniers et autres appartenant audit Charlieu...* Figurent encore les prés dits du "Doyen", une prise d'eau et un bois nommé joliment "Bois d'Amour"... En somme tout un petit pays, grand comme un mouchoir de poche mais varié et enchanteur.

Le château paraît modeste. A défaut d'une vue précise, un plan de 1775 permet de l'imaginer. L'enceinte presque carrée était à l'origine cantonnée de tours et cernée de fossés. Un bief - qui existe encore - part du Vizézy, traverse l'hôtel-Dieu Sainte-Anne et amène l'eau dans les douves. La cour intérieure est partagée en deux par un corps de logis rectangulaire, façade vers le sud-est. Au nord, le logis comporte deux ailes en retour et se trouve renforcé d'une tour engagée.

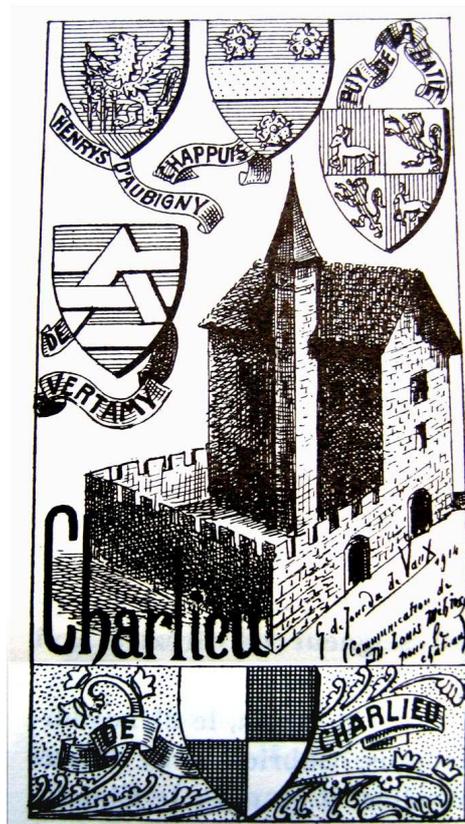
La triste fin du petit château

Reconstruit au XVIII^e siècle, Charlieu se présente comme une grosse maison bourgeoise entourée de jardins et de pièces d'eau. Une large allée bordée d'une double rangée de marronniers débouchait près des Casernes. Elle est devenue aujourd'hui la rue de Charlieu. Les communs du château, quelques vieux bâtiments, subsistent encore en 1860. Le château a alors disparu. Car Charlieu a fait les frais de la Révolution.

Claudius Rochigneux a bien raconté les malheurs du castelet : *Assez banal, le château de Charlieu ne pouvait inspirer aucune crainte ou rappeler quelque fâcheux souvenir. En 1793, son possesseur, Lattard du Chevalard, était un homme débonnaire. Pourtant, afin d'attiser les passions des exaltés et de terrifier les honnêtes gens, Javogues devait faire de lui le sujet d'une grande*

démonstration révolutionnaire. Pour fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille et de l'occupation de Toulon, la garde nationale fit le simulacre de l'attaque du château, tandis que les deux petits canons de la ville, braqués sur les murailles, les éventraient et réduisaient en cendres cette construction pacifique" ("Le Forez de nos ancêtres"). L'inoffensive bastille laissa donc la place à une vigne.

En 1904, la municipalité de Montbrison souhaite une expansion de la ville vers la toute nouvelle gare de chemin de fer. Il faut lotir le quartier de Charlieu, entre l'avenue de la Gare et la route de Lyon. Le conseil délibère longtemps pour savoir quelles rues il faut ouvrir. Doivent-elles avoir 10, 12 ou 15 m de largeur ? Seront-elles considérées comme des chemins vicinaux ? En fin de compte, le plan actuel est adopté. Maisons et immeubles remplacent vignes et jardins. Le canal coule encore mais il n'y a plus ni Bois d'Amour, ni Pré-Doyen. De Charlieu il ne reste qu'un nom.



Charlieu, dessin de Gaston Jourda de Vaux,
E. Salomon, *Châteaux historiques du Forez*

La Madeleine, l'ancien village nommé Montbrison

Une vieille rue, une cité ouvrière, des immeubles, un nouveau parking... Et des pavillons qui poussent comme des champignons... Le faubourg de la Madeleine rajeunit. Retour sur l'histoire d'un vieux quartier.

Un village appelé Montbrison

Au IX^e siècle, un village appelé Montbrison vivote au bord du *Grand Chemin de Forez*. Quelques maisons se serrent autour d'une petite église dédiée à sainte Madeleine, à la place de l'actuel faubourg. Ce hameau, près du ruisseau *Furent*, dépend de la paroisse de Savigneux. Il constitue alors, à lui seul, tout Montbrison.

Vers 1075-1080, le comte Artaud II fait bâtir un château sur la butte volcanique, à 400 m au sud de l'église de la Madeleine. Elle reste toutefois la plus ancienne paroisse de la ville mais dépend du prieur de Savigneux. Bien que pauvre, le sanctuaire reçoit la visite d'un roi de France. Louis VII, revenant d'une guerre en Velay, s'y arrête pour la messe en 1163. Mais la ville se développe entre le château et le Vizézy. La Madeleine devient un quartier éloigné.

Vers 1450, il n'est pas assez important pour être inclus dans les remparts. Il sera désormais un simple faubourg. Les habitants sont laboureurs, vigneron, journaliers... L'église et le cimetière sont entre la rue Saint-Antoine et le ruisseau, à droite du chemin qui va de la porte de la ville à Champdieu.

La commanderie Saint-Antoine

Une fondation charitable donne au quartier une nouvelle importance. Vers 1258, les Antonins y installent une commanderie. Ces religieux de l'ordre de Saint-Antoine de Viennois soignent les pauvres atteints du "mal des ardents" ou "feu de Saint-Antoine", une maladie épidémique redoutée. L'hôpital Saint-Antoine est la principale maison de l'ordre en Forez.

De 1368 à 1359, elle souffre des exactions des routiers. Pendant les guerres de religion, l'église tout près du rempart constitue un danger en cas de siège. Anne d'Urfé, gouverneur du Forez, la fait abattre. Plus tard, une chapelle est bâtie près de l'actuelle rue Saint-Antoine qui lui doit son nom. L'hôpital fut ensuite réuni à la commanderie de Saint-Jean-des-Prés. Il n'en reste rien.

Avant la Révolution, le faubourg pauvre et rural a tout d'un petit village accolé à la ville. Deux auberges rappellent que c'est un lieu d'étape traversé par le *Grand Chemin de Forez*. L'église Sainte-Marie-Madeleine est démolie en 1796. La paroisse disparaît. Seul vestige de

l'église démolie, un bas-relief représentant sainte Madeleine orne encore une façade rue Puy-de-la-Bâtie.

La fin d'un village

Les remparts abattus, le faubourg retrouve une nouvelle importance. En 1809, le nouveau cimetière de Montbrison y est installé. Au début du XX^e siècle, le quartier se prolonge avec la construction des *cités Chavanne*. De nouvelles rues sont ouvertes : rue Jeanne-d'Arc, rue Charles-de-Foucauld... Cette dernière a fait disparaître un pittoresque lavoir et le sentier tortueux menant au chemin Rouge. Le faubourg garde sa vocation commerciale et artisanale avec quelques boutiques et des artisans. C'est surtout une zone résidentielle, entre l'avenue Charles-de-Gaulle et l'ancienne Route de Champdieu.

Aujourd'hui les haras sont partis à Vaure. En automne, dans sa courette, l'alambic distillant l'eau-de-vie ne donne plus son parfum entêtant. Il n'y a plus de vigne à Pierre-à-Chaux. Le "village" de la Madeleine est tout à fait oublié.



Marie-Madeleine
Sculpture dans la rue Puy-de-la-Bâtie
venant de l'ancienne église de la Madeleine

Il y a 50 ans le faubourg de la Croix

L'un des lieux les plus anciennement cités de Montbrison, le faubourg de La Croix, a subi, il y a quarante ans, une profonde transformation. Retour sur un passé révolu...

Le faubourg se constitue progressivement au Moyen Age au-delà de la porte nord-ouest de la ville, dite *porte de la Croix*. Il est sur le territoire de la paroisse Sainte-Marie-Madeleine dont l'église se trouve dans le faubourg voisin de la Madeleine.

En 1869, les membres de l'Association de l'agriculture du faubourg érigent une croix en l'honneur de saint Isidore, leur patron, modeste monument qui remplaça très vraisemblablement une autre croix plus ancienne.

Dans les années trente

Avant la Seconde Guerre mondiale l'aspect du faubourg a peu changé. Une trentaine de familles habitent des maisons modestes, à un étage, souvent en pisé. Une fontaine coule en permanence. Elle alimente le lavoir et un petit *bachat*. Cet abreuvoir est bien utile car il y a encore trois fermes. On y trouve une douzaine de vaches, une paire de bœufs, un gros cheval de labour... La forge d'un maréchal-ferrant rougeoie au milieu du faubourg. Des lapins sont élevés dans les cuvages, des poules et des pigeons au fond des courettes. Chacun cultive un bout de vigne, une luzerne, un jardin à Pierre-à-Chaux ou à Montaud. Il y a même des chèvres, des cochons, un mulet dans les étables du quartier.

Les habitants sont presque tous de petites gens souvent locataires. Ce sont des ouvriers de l'usine Chavanne, des retraités, un ouvrier meunier, un cantonnier, un maçon, des jardiniers, un rétameur, un chiffonnier, un garde à l'octroi en retraite, des lavandières... Un épicier - sourcier à ses heures - tient l'épicerie-café *Gouéra*. Dans l'autre *épicerie-buvette-mercerie*, *Rose*, l'épicière, sert les petits vieux de la Charité qui, de temps à autre, viennent en cachette des sœurs, acheter un litre de vin rouge.

Le faubourg compte aussi son petit industriel qui fabrique de l'outillage dans un atelier aux Prés-la-Croix. Sur un quai, près du lavoir, un marchand de vin et de porcs débarque ses produits. Avec sa population pittoresque, le faubourg est animé et a une vraie vie de quartier marquée par le traditionnel feu de joie de Mardi gras auquel toute la population participe.

Seule demeure cossue, la maison de M^{lle} de Montchenu se dresse à l'entrée du faubourg. En face, la chapelle de la Charité s'ouvre sur la rue. Elle fleure bon la cire. A Noël les sœurs y confectionnent une belle crèche à l'ancienne avec de nombreux santons, de la mousse et des

maisons de carton qui s'illuminent. Et un angelot hoche la tête quand on glisse une piécette dans le tronc.

Années soixante : un nouveau quartier

Le quartier se transforme dans les années soixante. La Charité rénovée et agrandie s'appelle désormais la Maison de retraite. Montchenu devient la *maison Saint-Joseph*, centre pastoral du diocèse de Saint-Etienne. Pour desservir le quartier neuf de Beauregard, la route de Châtelneuf coupe, par un nouveau tracé, le clos de la Charité délaissant les ruelles du faubourg.

Le faubourg de la Croix a aujourd'hui un nouvel aspect avec un ensemble d'habitations modernes. Il n'a plus son côté campagnard d'autrefois ni sa vie propre. Presque rien ne rappelle le souvenir du village perdu. Près du lavoir, la dernière maisonnette a été abattue en août 2006. La fontaine ne glougloute plus. Reste la croix élevée par les agriculteurs du faubourg...



Le faubourg en 1962
(cliché André Bréasson, archives de la Diana)

Du "Petit couvent" à la Maison de retraite en passant par la Charité

En 1648, une assemblée de ville décide de créer un second couvent d'Ursulines. Il s'installe au faubourg de la Croix où se trouve maintenant la maison de retraite...

L'hôpital général ou Charité

Pendant un siècle, le "Petit couvent" est florissant avec, parfois, plus de 30 religieuses. Mais, en 1750, faute de ressources, il est réuni au "Grand couvent". Cette maison du même ordre était établie sur la colline. C'est aujourd'hui le collège Victor-de-Lapade.

Les locaux sont peu de temps délaissés. Dès 1753, les "recteurs" de l'hôpital général les rachètent. Appelé *Charité* ou *Aumône générale*, cet établissement était d'abord installé dans des maisons particulières de la rue du Bourgneuf, près du couvent des Cordeliers, l'actuelle mairie.

Après des réparations hâtives les pauvres sont transférés au faubourg de la Croix. La Charité recueille alors mendiants, infirmes, vieillards et orphelins. Ils sont servis par des femmes dévouées, les "dévotés servantes des pauvres". La maison possède un vaste clos. Des ateliers de tissage occupent les pensionnaires. Les bâtiments sont plusieurs fois remaniés et agrandis mais le noyau central reste l'ancien cloître du "Petit couvent de Sainte-Ursule". La maison de retraite d'aujourd'hui est encore sur le même site.

Depuis son installation au faubourg, la Charité a recueilli un grand nombre d'enfants abandonnés dans la ville, sur le *banc* des boutiques ou aux portes des églises. De 1830 à 1859, pour éviter des expositions sauvages, un tour est installé à la porte de l'hospice. L'enfant est déposé de nuit dans une sorte d'armoire ronde installée dans l'épaisseur du mur. Il suffit de sonner et, tout aussitôt, une religieuse accourt relever le nouveau-né... Des centaines de nourrissons sont ainsi abandonnés...

La chapelle de l'hospice

Le 29 juillet 1807, le préfet Ducolombier pose la première pierre de *la nouvelle église de l'hospice des vieillards et indigens*. Il s'agit, en fait, d'une modeste chapelle bâtie en pisé. Sous un fronton triangulaire, la porte principale donnait sur la rue du faubourg. Elle était encadrée de deux colonnes à chapiteau dorique. Un linteau mouluré avec l'inscription *Domus Dei*, Maison de Dieu, rappelait à tous que les marginaux avaient une place dans la cité.

La chapelle sentait bon l'encaustique et, chaque année à Noël, les sœurs y installaient une vaste crèche. Parmi les nombreux personnages, un angelot hochait la tête quand on glissait une piécette dans le tronc.

Ce petit édifice a été abattu en 1982 pour laisser la place à une salle polyvalente nommée *Noël-Collard*, du nom d'un ancien médecin de l'hôpital de Montbrison.

Aujourd'hui

La Maison de retraite d'aujourd'hui a remplacé la Charité. Au cours du XX^e siècle et particulièrement à partir des années 60, il y a eu de profondes transformations. L'établissement a été modernisé et "humanisé", cependant les lieux restent les mêmes.

Les pensionnaires ne sont plus ni "les pauvres" ni "les renfermés". Ce sont simplement des personnes âgées. On n'ose plus dire "des vieux". Un personnel compétent et attentif remplace les "dévotes servantes". Une animation existe pour favoriser la vie sociale des résidents.

Enfin l'établissement est incorporé - et c'est une riche idée - dans un vaste ensemble ouvert : jardin public, parc animalier, complexe sportif où circulent des gens de tous les âges. L'hôpital n'a pas à se moquer de la charité !



Cour intérieure de la Maison de retraite du faubourg de la Croix

Pour en savoir plus sur l'histoire du bâtiment : J. B., "La Charité de Montbrison (1659-1789)", préface Jean-Pierre Gutton, *Village de Forez*, 1985.

Dernier voyage du Bout du Monde à la Madeleine

Fondé sur le territoire des paroisses de Moingt et de Savigneux, Montbrison bien qu'ayant plusieurs églises dès la fin du XII^e siècle n'a pas eu de cimetière paroissial avant le XV^e siècle. Le prieur de Savigneux exigeait que les inhumations se fassent autour du prieuré Sainte-Croix de Savigneux (actuel lieu-dit de Bicêtre). Il faut attendre 1423 pour qu'une bulle du pape Martin V autorise le curé de Saint-André de Montbrison à procéder à la sépulture de ses paroissiens.

Après cette autorisation difficilement acquise, les paroisses montbrisonnaises eurent chacune leur cimetière. Cependant, contrairement à la coutume, il n'entourait pas toujours l'église. D'anciens plans de la ville nous donnent, avec assez de précision, l'emplacement de ces divers champs du repos.

Manque de place pour enterrer les morts

Sainte-Madeleine, dans le faubourg du même nom, avait son cimetière près de l'église, le long du *Grand chemin de Forez*, actuellement entre le ruisseau de la Madeleine et la rue Saint-Antoine. C'était la paroisse rurale avec les hameaux de Curtieux, Estiallet, Vauberet, le faubourg de la Croix...

En ville, il n'y avait aucune place autour de l'ancienne église Saint-Pierre, seulement séparée de l'hôtel de Meaux par une étroite ruelle. Son chevet touchait presque l'enceinte de l'ancien château (aujourd'hui le haut mur qui soutient la terrasse de l'école Saint-Aubrin). Pour les inhumations, on utilisait donc un terrain sur les fossés de la ville, hors les murs à l'emplacement des anciens locaux du collège *Mario-Meunier*, boulevard de la Préfecture.

Pour Sainte-Anne (l'actuel temple protestant) qui était une annexe de Moingt, il y avait aussi manque d'espace. Le cimetière était situé dans la cour de l'ancien hôpital mais, surchargé, il dut être transféré hors de la ville non sans que les paroissiens ne poussent de hauts cris. Il fut installé tout près de l'ancienne caserne, à peu près vers la poste actuelle.

La grande paroisse Saint-André

Le problème est encore plus difficile pour Saint-André. C'est la paroisse la plus peuplée de la ville. En 1662, lors de la visite pastorale de Mgr Camille de Neuville, elle compte 1 800 communiant soit plus de la moitié de la population de la ville. L'église a son parvis sur une étroite placette (l'actuelle place Saint-André) et sa nef principale dans l'actuelle rue Francisque-Reymond. Son chevet, quartier dit "derrière Saint-André", est encombré de masures et assez mal famé. Le cimetière n'est donc pas attenant mais situé, lui aussi, en bordure de la ville, au lieu-dit le *Bout du monde*, appellation bien choisie ! Le cimetière était près du rempart, partie à l'intérieur,

partie à l'extérieur, semble-t-il. Aujourd'hui il y a là l'entrée du collège Victor-de-Laprade et la rue du Bout-du-Monde.

Il en était ainsi pour le commun des mortels. Pour les notables, les églises et chapelles accueillait leurs sépultures. Ainsi la collégiale Notre-Dame abritait de nombreux tombeaux. Toutes les communautés religieuses (les Cordeliers, les Ursulines...) avaient aussi leurs cimetières particuliers comme aujourd'hui encore les religieuses du monastère Sainte-Claire.

Le cimetière de la Madeleine

Tout fut réorganisé après le Concordat. Un seul cimetière pour tous les Montbrisonnais fut installé à la Madeleine. Le 24 novembre 1809, MM. Populus et Chavallard, curés de Notre-Dame et de Saint-Pierre le bénirent solennellement en présence d'Antoine Claude Lachèze, maire de la ville. Le 1^{er} décembre suivant, à 11 heures du matin, les anciens cimetières de la ville furent vendus aux enchères publiques. Et pour les vivants, à leur place, on installa vite des rues, des maisons et même des écoles. La vie continuait.



Regrets éternels
monument funéraire (détail)

1906, les Montbrisonnais retrouvent le cimetière des huguenots

Juin 1906, émoi dans la ville. En creusant les fondations d'une maison, au 30 du boulevard Lachèze, les maçons ont découvert des monceaux d'ossements humains !

Plusieurs tombereaux de restes sont transportés au cimetière de la Madeleine. Tout Montbrison en parle. Souvent sans rien savoir d'ailleurs. Pour couper court à des *suppositions fantastiques* le rédacteur du *Journal de Montbrison* croit bon de faire un peu d'histoire locale. On vient tout simplement de découvrir - ou plutôt de redécouvrir - un ancien cimetière.

La peste de 1545

Remontons jusqu'au XVI^e siècle. La peste ravage la contrée. Elle frappe Montbrison à partir de mars 1545. Et durement, au point d'en rendre les cimetières bossus.

L'hôtel-Dieu Sainte-Anne, surchargé de malades, ne sait plus où inhumer ses morts. Le petit cimetière près de la chapelle (aujourd'hui le temple de l'Église réformée) ne suffit plus. Il sert à la fois à la paroisse Sainte-Anne et à l'hôpital.

Où trouver une terre bénite pour recevoir les pestiférés ? Un moment on pense au cimetière de la commanderie de Saint-Jean-des-Prés. Il est tout proche. Mais le commandeur, Frère François de Montjornal, *ne veut souffrir d'enterrer* d'autres gens que les chevaliers de Malte et leurs affidés.

Les recteurs de l'hôtel-Dieu cherchent alors un cimetière de fortune. Ce sera un petit champ que possède l'hôpital. Il est tout près, sur les fossés et hors les remparts. Ce lopin servait à la culture du chanvre d'où son nom de "chenevier". C'est l'emplacement approximatif de la poste actuelle.

Selon Barthélemy Puy, un chroniqueur du temps, l'épidémie fait 300 victimes en 1545. Et 200 sont inhumées dans ce coin de terre. L'année suivante, tout est fait en bonne et due forme. Le 10 mai 1546, le Père franciscain Jean Bothéon, évêque de Damas, au nom de l'archevêque de Lyon, consacre solennellement ce champ du repos improvisé.

Cimetière réservé aux protestants

Les temps devenant moins durs, on reprend les inhumations au cimetière habituel de Sainte-Anne. Sauf pour quelques protestants qui seront enterrés hors la ville. Le cimetière des pestiférés devient alors celui des huguenots.

Devenu décidément trop petit, le cimetière de Sainte-Anne, y est transféré en 1706. Cela ne va pas sans récriminations et procès de la part des paroissiens. Il figure encore sur le plan d'Argoud de 1775, tout près de la caserne.

Après la Révolution, il est complètement abandonné et vendu comme bien national. C'est aussi le sort des autres cimetières de la ville : celui de Saint-André situé à l'emplacement de la maison des francs-maçons, de Saint-Pierre, sur les lieux de l'ancienne école supérieure, de la Madeleine, près de la rue Saint-Antoine...

Ainsi vont les choses. Même les cimetières disparaissent. Celui de la Madeleine, béni le 24 novembre 1809, est désormais la dernière demeure des Montbrisonnais.



L'église Sainte-Anne
devenue aujourd'hui le temple protestant

Le chemin Rouge : sentier des artistes et des amoureux

M*ontembrisonem*, Montbrison, figure, en latin, pour la première fois au IX^e siècle dans la notice nécrologique de l'évêque Aubrin. Ce saint personnage, devenu patron de notre bonne ville fit, paraît-il, quelques donations charitables en vignes aux Terres Rouges (*Rubrea terra*) et à la Croix (*Cruce*). Voilà des lieux encore bien connus chez nous...

Avant le XIX^e siècle on nommait chemin Rouge, l'actuelle rue de Curtieux partant du faubourg de la Croix et se dirigeant vers Montaud avant de rejoindre l'ancienne route de Champdieu. Primitivement ce chemin traversait le clos de "la Charité" et celui de M. d'Allard (aujourd'hui le jardin public) avant d'aboutir à la rive du Vizézy (actuelle rue des Moulins).

Chemin des artistes et des amoureux

Il y a 50 ans, le *chemin Rouge* (aujourd'hui la rue des *Terres-Rouges*) était un large sentier tortueux et inégal prolongeant le chemin allant de l'ancien lavoir du faubourg de la Madeleine en direction de Curtieux. Vrai chemin creux, chaque orage le transformait en une rivière aux eaux rougeâtres. Il partait d'une ferme située à l'emplacement de l'actuelle école du Chemin-Rouge et aboutissait au chemin menant de Pierre-à-Chaux à Curtieux. Aujourd'hui c'est la rue *des Terres-Rouges* et le chemin de *Saulière*.

Le chemin Rouge traversait le terroir nommé *les Royats*. "*Lou Rouilla*", disait-on en patois, ce qui signifie : *les terres rouges*. Chemin rouge, le bien nommé. En creusant dans le talus herbeux, les gens venaient y prendre de la belle argile rouge avec quelques veines blanches. Cette glaise servait à réparer les foyers des fourneaux.

Rien de plus pittoresque que cette sente. Bordée de vignes et de clos, ombragée par des ormeaux, jalonnée de quelques loges en pisé, elle inspirait les artistes. Un digne vieillard barbu, que les anciens Montbrisonnais reconnaîtront sûrement, y posait parfois son chevalet et son pliant.

Plein d'ornières, souvent boueux, il était doublé par un petit sentier courant en haut du talus. Aucun véhicule à moteur ne s'y hasardait. C'était la campagne à deux pas de la ville. On y trouvait même des violettes : en somme, tranquille et discret, un merveilleux lieu de promenade pour les amoureux. Beaucoup de Montbrisonnais ont "fréquenté" sous ses ombrages.

De la ferme à l'école nouvelle

Une ferme, avec vaches et cochons, se situait à l'emplacement de l'actuelle école, juste à l'intersection du chemin allant du faubourg de la Croix à Montaud avec celui menant de la Madeleine à Curtieux (aujourd'hui la rue Charles-de-Foucauld).

La bicoque avait pauvre allure, en partie en pisé, la muraille rapiécée par des planches avec une cour fermée par un portail de bois. Elle a été rasée pour laisser la place, en 1973, à l'école du nouveau quartier de Beauregard.

Le nouvel établissement a pris le nom poétique d'école du *Chemin-Rouge*. Bonne idée ! Mais ce vocable avait dans l'instant soulevé des objections. D'aucuns semblaient y trouver une connotation politique. Que nenni ! Il s'agissait seulement de rappeler un vieux chemin bien bucolique.



L'entrée du chemin Rouge, à droite la ferme Gauchet
(emplacement de l'actuelle école du Chemin-Rouge ; document fourni par Pierre Cronel)



Gabriel Brassart
le peintre du chemin Rouge

La loge à boule du chemin des Raines

La loge. Chez nous, en Forez, elle n'a rien de maçonnique. Quatre murs, un toit, une porte et une fenêtre, voilà notre loge.

La loge, la boutasse et la grenouille

C'est la maisonnette du vigneron et du jardinier. Elle est modeste mais indispensable. Il n'y a pas de vrai clos ni de vigne digne de ce nom sans une loge. Sinon, où ranger les outils, la sulfateuse verdie et le chapeau de paille ? Et où se réfugier quand l'orage survient ?

Soubassement de pierre, banchées de pisé, tuiles creuses, parfois un étage : rien de plus simple et de plus poétique. Quelques-unes risquent un peu de fantaisie : décor de brique, rang de génoise, treille... Jamais rien de m'as-tu-vu.

Tout près, il faut la "boutasse". Non pas une quelconque mare comme dans la plaine. Mais plutôt une petite citerne à ciel ouvert, carrée et bien bâtie. Elle reçoit l'eau du ciel. Et ne craint pas la canicule. Dans les anciens jardins, tout un réseau de drains en terre cuite - les "touésons" - l'alimente grâce aux petites sources secrètes.

Toute verte de lentilles, cette petite pièce d'eau rustique est le royaume de la grenouille. Elle se chauffe au soleil sur les trois marches de pierre avant de plonger quand paraît le jardinier avec son arrosoir de zinc.

La loge à boule

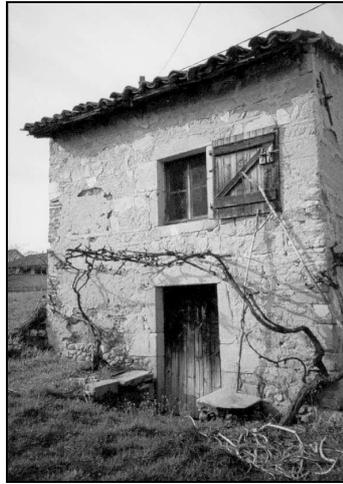
Prenons le *chemin des Raines*, enfin celui des Grenouilles si l'on préfère. Aux confins de Maupas et Montaud, là où Montbrison s'étire vers Champdieu et Curtieux, il reste çà et là quelques loges.

Dont la loge à boule. Une sphère de pierre orne le faite du pignon. C'est ce qui fait tout son charme. Elle a un étage et une aile. De pisé mais construite pour durer, elle a même servi de logis à toute une famille, avec plusieurs enfants, dans les années cinquante. Elle a été coquette, jolie, presque belle dans son innocence. On la croirait sortie d'un roman d'Henri Bosco.

Depuis longtemps, la famille a trouvé un autre toit. La vigne est devenue pré, le jardin inculte une broussaille. La loge se lézarde, perd ses tuiles. La fenêtre bée. Le volet bat. Couvertes de blessures, la vieille loge tient encore le coup. Mais ses jours sont comptés. Les lotissements se rapprochent de jour en jour.

A Montaud, Maupas, Martel, la chouette chevêche n'est plus en paix. Quand la dernière loge aura disparu où ira habiter l'oiseau de nuit ?

Peut-être ne restera-t-il bientôt en Forez que la loge qui orne le rond-point de l'entrée de Boën ?
Une bonne idée de l'administration, cette pièce de musée en plein air. C'est mieux que rien.



La loge familière et tranquille



La loge à boule du chemin des Raines

Curtieux, le dernier hameau de Montbrison

Le lieu est cité dès le XIII^e siècle : « Curceu » en 1215, première mention. Au fil du temps le hameau s'appelle *Curseu, Curzeu, Curciacus, Curcieu* ou encore *Curcieux* selon la carte de Cassini. Aujourd'hui on s'est fixé sur Curtieux.

Curtieux n'était pas un faubourg mais un vrai village de maisons paysannes au milieu de champs, de bois, de vignes, bref le chef-lieu d'un petit terroir à une demi-lieue du centre ville. Les maisons sont rustiques et belles, et dans les ruelles, il n'y a rien moins que cinq croix modestes et émouvantes. Au-delà du ruisseau Balbigneux, c'est déjà, pour quelques maisons, Champdieu. On accède à ce gros hameau par de vieux chemins, la route de Pierre-à-Chaux, le chemin Rouge en traversant les Royats, ou le chemin des Raines en passant par Montaud.

C'était Curtieux

En 1789, suivant le registre de taille, le village compte 22 feux. Il y a un domaine appartenant à la famille Buer et 4 foyers de paysans un peu plus aisés, ceux d'Antoine Perache, Pierre Chambon, Jean Damon et Jean Rivel. Les autres habitants sont des vigneron et des journaliers portant une douzaine de noms qui sont encore bien représentés en Forez : Brunel, Chauve, Cognasse, Couturier, Duchez, Durbise, Gorand, Laurent, Palmier, Spéry, Thinet, Vial...

En 1790, M. Claude-Joseph Buer, conseiller du roi, fait ériger une chapelle. Elle est bénite le 26 août 1790 par Jérôme Benoît, curé de Sainte-Madeleine et archiprêtre de Montbrison. Temps mal choisi pour bâtir un édifice religieux ! Effectivement elle sert peu de temps. Au début du XIX^e siècle, sur l'ancien plan cadastral dit plan Napoléon, elle figure déjà comme une ruine près du chemin qui monte vers Chanteperdrix.

Cette campagne de Montbrison appartient alors à la paroisse Sainte-Madeleine tout comme les faubourgs de la Croix et de la Madeleine. Au début du XX^e siècle, peu de choses ont changé. Tous les habitants sont cultivateurs ou vigneron. Il y a 20 familles : les Chalas, Chapot, Clépier, Crozet, Faure, Fournier, Fauvin, Girard, Gorand, Goure, Mathevon, Mignon, Noël, Saulnier, Solle, Varagnat... La seule bâtisse un peu plus importante, la maison de campagne des Buer, ne peut être qualifiée de château.

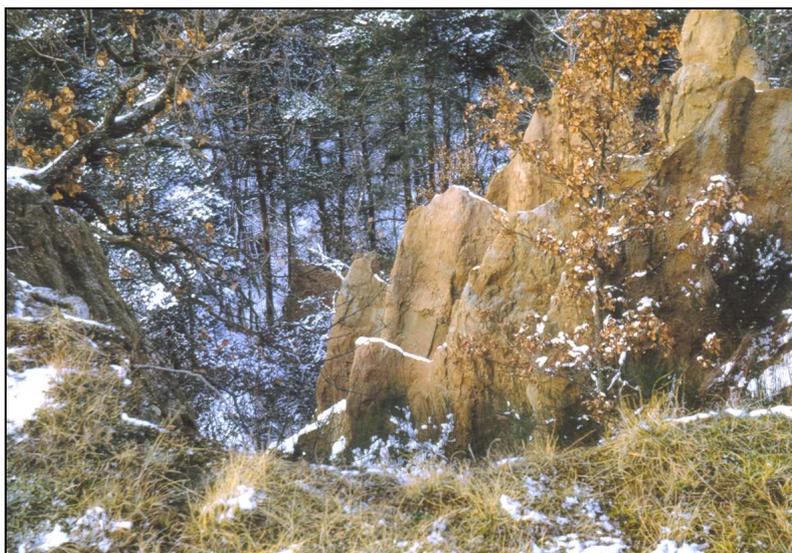
Le pic et les gorges

A Curtieux, il y a un haut lieu : le pic. Et au-dessous, une curiosité géologique : les gorges... Le pic ? Mérite-t-il son nom ? Modeste éminence, aux courbes très adoucies, c'est la montagnette de Montbrison, joliment revêtue d'un taillis de feuillus. Pendant la dernière guerre,

quand la sirène donnait l'alerte, les écoliers de la ville - du moins ceux de Saint-Aubrin - partaient aussitôt vers Curtieux pour échapper à un éventuel bombardement. Le bois de Curtieux devenait refuge.

Et les gorges ! Fameuses, presque mythiques. La nature a produit un long ravin étroit et profond avec des parois abruptes d'argile rouge. Ce fut le terrain d'aventures des gamins de Montbrison dans les années cinquante : Christian, Joël et les autres. Avant que la végétation ne prenne le dessus, c'était un site pittoresque mais difficile d'accès. Marguerite Fournier en a parlé avec lyrisme : *Merveille ! Voici qu'au milieu de la verdure sombre surgit une cité de rêve ! Des minarets et des clochetons d'argile rose... Des dômes, des pics, des aiguilles... un village de glaise de l'A.O.F. éclos au pays forézien, ou un palais des Mille et Une Nuits...*¹ Sans doute..., avec un peu d'imagination. Hélas, aujourd'hui tout est parfaitement embroussaillé.

Les gorges aboutissent, beaucoup plus bas, à un autre lieu bien connu : *la Gandouse*, la décharge publique selon le parler local. Pendant longtemps, les *gandous*, y ont déposé des tombereaux puis des camions de débris de toutes sortes. Souvent une fumée âcre s'en dégageait. Il y a le feu à la *gandouse* ! C'était assez habituel, et moins enchanteur que les gorges. Aujourd'hui il n'y a plus de *gandouse*. Le vieux hameau entouré de tous côtés par des lotissements devient un simple quartier de Montbrison. Certains le regrettent un peu.



Les gorges de Curtieux
(photo de Christian Levet)

(1) Marguerite Fournier, *La Tribune*, 1953.

Ce Jean-Baptiste qui faisait la morale au roi !

Il est passé discrètement chez nous. Pourtant l'homme était brillant. Jean-Baptiste Massillon, professeur de belles-lettres et prédicateur du roi.

Massillon naît le 24 juin 1663 à Hyères, en Provence. Ce fils de notaire entre tôt au collège des Oratoriens de sa ville natale. Ses maîtres découvrent vite ses belles qualités intellectuelles et morales. Ils l'engagent à entrer dans la congrégation. Rivaux des Jésuites, les Oratoriens régissent alors de nombreux collèges. Mais Jean-Baptiste voudrait devenir moine. Il se retire quelque temps à l'abbaye de Sept-Fonts. Finalement il opte pour l'Oratoire et devient professeur.

Au collège de Montbrison

Le Forez possède deux collèges d'Oratoriens : l'un à Montbrison, l'autre à Notre-Dame-de-Grâces, près de Chambles. Celui de Montbrison a pris la suite de l'école du chapitre de la collégiale logée près du cloître. Sa fondation date de 1624. Contre une pension annuelle de 2 200 livres l'Oratoire s'engage à en fournir les professeurs. Un bel édifice est bâti. Il reçoit seulement 140 élèves : enfants de bourgeois et de nobles du Forez. Le collège subit deux graves incendies en 1640 et 1775. Pourtant ses locaux subsistent encore. C'est notre actuelle sous-préfecture.

Massillon arrive en 1687. Le nouveau professeur chargé de la classe de seconde a 24 ans. Il retrouve un confrère du Midi : Joseph Maure, natif d'Arles. Cette année-là le supérieur est le père Joseph Perrin. Massillon reste seulement deux ans au collège de Montbrison. Ses supérieurs veulent tirer parti de ses talents d'orateur. Car Jean-Baptiste prêche à merveille.

Prédicateur du roi

Il prononce, en 1691, l'oraison funèbre de l'archevêque de Vienne puis celle de Camille de Neufville-Villeroy, archevêque de Lyon, mort en 1693. En 1696, il est nommé, à 33 ans, directeur du séminaire de Saint-Magloire, à Paris.

Le *ministère de la chaire* revêt alors une grande importance. La prédication est comme un spectacle. On compare les orateurs, leur capacité à émouvoir ou à convaincre. Car l'exercice est difficile. Il faut une bonne mémoire, la voix forte et le geste ample pour soutenir la parole. Rédigé avec soin, le sermon, toujours long, est appris par cœur. Massillon suit la mode. Mais il n'a rien du prophète courroucé. Il parle avec douceur et chaleur. Sobre dans ses effets, sa ressource principale reste le pathétique. Avait-il l'accent méridional ? Probablement. Mais cela ne nuit en rien à son succès.

En 1699, Massillon prêche le carême devant le roi. Thème du premier sermon : *Bienheureux ceux qui pleurent !* Sujet ardu devant la cour la plus brillante d'Europe. Le roi est impressionné. Il avoue à Massillon devant tous : *Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content mais, après vous avoir entendu, je suis très mécontent de moi-même.* Car l'homme ne manie pas la langue de bois. En 1715, devant le catafalque de Louis XIV, *Louis le Grand*, après un long silence, il entame son oraison funèbre par la phrase célèbre : *Dieu seul est grand, mes Frères, et dans ces derniers moments surtout où il préside à la mort des rois de la terre.*

Evêque de Clermont

En 1717, le Régent nomme Massillon évêque de Clermont. Désormais il consacre tout son temps à son diocèse auvergnat. Il y réside fidèlement et instruit son clergé et son peuple. Un grand évêque. Il meurt en 1742.

Une rue de Montbrison rappelle le souvenir du savant oratorien. De sa Provence natale à l'Auvergne en passant par Versailles, Montbrison fut pour lui une brève étape sur le chemin d'une réputation méritée.



Pour en savoir plus : Joseph Barou , "J.-B. Massillon et le collège de Montbrison", *Village de Forez*, n° 39 de juillet 1989.

1859 : mort à Montbrison d'une "Charlotte", Annette Quinon, fondatrice des sœurs des prisons

Plusieurs lieux évoquent à Montbrison le souvenir de Jean-Baptiste d'Allard et de son œuvre philanthropique. La maison d'enfants de Rigaud et la rue de la Providence en font partie. Ils rappellent aussi la présence dans la ville des "sœurs des prisons"...

Les "Charlottes" de Lyon

En 1793, pendant la Terreur, un curé d'Ainay à Lyon est incarcéré ainsi que sa servante. Cette dernière, Charlotte Dupin, est vite libérée. Mais elle continue à visiter ceux qui restent prisonniers. Avec sa sœur et des amies, elle forme une petite société de bienfaisance. Ses membres, appelés "Charlottes", se consacrent à la visite des prisons.

En 1819, les "Charlottes" s'affilient aux sœurs de Saint-Joseph de Lyon et prononcent des vœux. En 1841, les religieuses de Saint-Joseph qui s'occupent des prisons forment une nouvelle congrégation. Elles s'installent au Dorat, dans la Haute-Vienne, et prennent le nom de *Sœurs de Marie-Joseph pour les prisons*.

"La Providence"

A Montbrison, M. d'Allard, riche et sans enfants, consacre une part de sa fortune à des actions charitables. Il installe, sur la Colline, un ouvroir, "la Providence". La maison (aujourd'hui lycée Saint-Paul-Forez), est gérée par des religieuses dès 1824.

Elles sont chargées d'assister les femmes détenues dans la prison voisine. Le généreux gentilhomme consacre encore 500 000 F pour faire bâtir hors de la ville un orphelinat pour recueillir orphelins et enfants des prisonnières. C'est la "Providence de Rigaud". En 1841, les deux maisons sont confiées aux "sœurs des prisons". Les religieuses y resteront jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Annette Quinon

C'est justement à Montbrison que meurt la première supérieure et fondatrice des sœurs de Marie-Joseph des prisons.

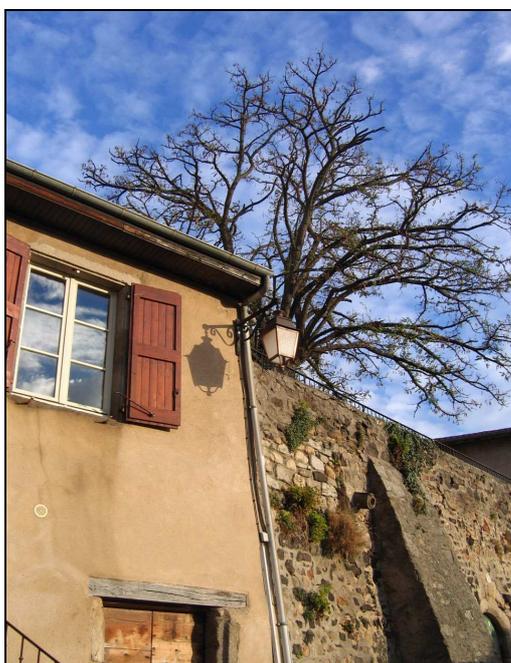
Annette Quinon était née le 8 septembre 1799 à Saint-Priest près de Lyon. Elle est issue d'une famille de petits commerçants qui compte six enfants. Reçue comme "Charlotte" à 18 ans chez les religieuses de Saint-Joseph, elle devient sœur Saint-Augustin.

En 1841 elle est promue supérieure générale du nouvel institut. Une supérieure vénérée et active. Le nouvel ordre se développe beaucoup et compte 38 maisons à sa mort. En 1859,

malade, Annette Quinon se retire dans la communauté de Montbrison dont sa sœur est supérieure. Elle y meurt le jeudi 4 août 1859, dans la maison de la Colline.

Les obsèques de M^{me} Saint-Augustin ont lieu le vendredi 5 août. Une grande foule se presse dans l'église Saint-Pierre. Il y a tous les notables de la ville ainsi que le conseil d'administration de la Providence. Après le service religieux, la dépouille d'Annette Quinon part en train pour le Dorat où se trouve la maison mère de l'institut. Elle est inhumée dans le cimetière de cette ville.

Aujourd'hui la maison d'arrêt de Montbrison n'existe plus. Les sœurs des prisons sont parties. Quant aux œuvres de M. d'Allard, elles ont allègrement passé le XX^e siècle. La Providence de Rigaud est devenue la maison d'enfants Jean-Baptiste d'Allard. Elle voisine avec un lycée privé du même nom. Leur vocation reste la même : le service des jeunes.



**L'ancienne Providence où est morte Annette Quinon,
sur la Colline, à Montbrison,**

Sources : Archives des Sœurs de Marie-Joseph et de la Miséricorde, Le Dorat (Vienne) ; *Journal de Montbrison* du 7 août 1859.

Le temps des grandes processions de fête-Dieu

A Montbrison, cité qui depuis le Concordat de 1801 est partagée en deux paroisses, deux processions de Fête-Dieu rassemblaient traditionnellement les paroissiens de Notre-Dame et de Saint-Pierre. Une le jour de la fête et la seconde le dimanche suivant. Ainsi chacun des curés avait, à son tour, la place d'honneur.

Sous la présidence de Son Eminence le cardinal archevêque de Lyon

Les cérémonies du 25 juin 1843, jour de la *seconde procession de Fête-Dieu*, déploient tout leur faste car elles sont - et c'est très exceptionnel - présidées par Son Eminence le cardinal-archevêque de Lyon, monseigneur de Bonald.

Les façades sont tendues de draps blancs que les bonnes familles réservent à ce seul usage. Des arcs de triomphe de feuillage enjambent les rues. Outre le clergé des paroisses avec des cohortes d'enfants de chœur, tout le petit séminaire avec ses prêtres et collégiens est sur les rangs. Habits chamarrés des suisses portant cannes et halberdes, soutanes et soutanelles rouges, surplis de dentelle, flambeaux, encensoirs... un déploiement de couleurs...

Sous le dais de velours orné de quatre plumeaux blancs le prélat porte le Saint-Sacrement dans un soleil d'or. Il avance à petits pas sur un tapis de pétales de roses. Sa lourde chape brodée d'or scintille de mille feux. Tout autour flotte un léger nuage d'encens...

Tout le petit peuple écolier

Une belle place est réservée aux enfants des écoles, déjà nombreux à Montbrison. Écoutons le chroniqueur du *Journal de Montbrison* :

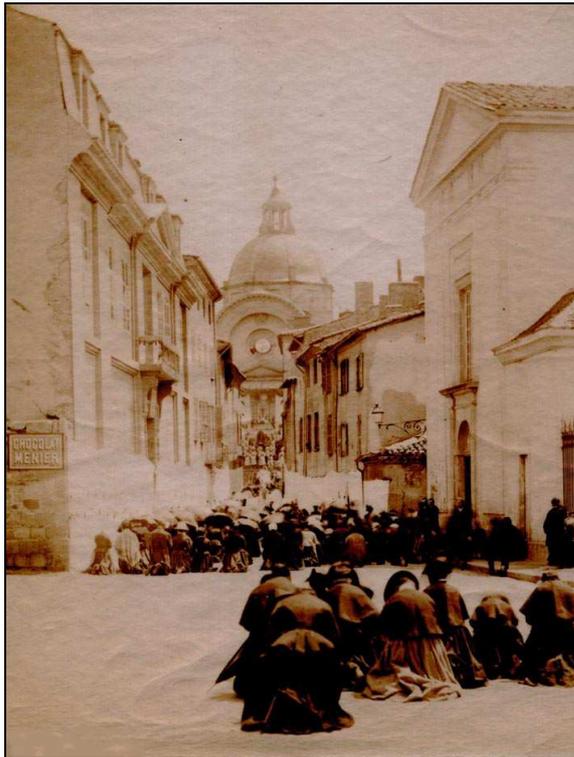
En tête de la colonne du centre, marchaient, habillées et voilées de blanc, les jeunes élèves des dames Saint-Charles ; venaient ensuite leur pensionnat et les différents pensionnats de demoiselles, toutes aussi en robes et voiles blancs ; et enfin, toujours dans le même costume, les jeunes personnes de la congrégation, chantant des cantiques. L'aile de droite se composait des petits orphelins de la Providence et celle de gauche des petites filles de la Charité, les uns et les autres vêtus d'étoffes couleur bleu de ciel...

Venaient ensuite les nombreux enfants des écoles de la Doctrine Chrétienne, sous la conduite de leurs vénérables et pieux instituteurs. Cinquante de ces jeunes enfants formaient au centre un petit bataillon carré, marchant en mesure, chantant des cantiques dont les beaux airs, se mariant dans le lointain à ceux du chœur des jeunes filles, produisaient le plus magique effet...¹

La ville entière...

Suivent les diverses congrégations et confréries, chacune sous leur bannière. Le corps des sapeurs-pompiers de la ville prête son concours pour rehausser l'éclat du défilé. Puis arrivent les gens ordinaires, en foule, hommes et femmes dûment séparés.

De reposoir en reposoir, la ville entière - les deux paroisses confondues -, chemine en faisant escorte à un prince de l'Eglise qui a bien voulu visiter son peuple fidèle. Enfin dans l'église illuminée et odorante se déroulent tous les fastes de l'antique liturgie lyonnaise.



**Fête-Dieu à Montbrison : les fidèles agenouillés
dans la rue du Palais-de-Justice**
(le reposoir est placé sur les marches du tribunal)

(1) "Journal de Montbrison" du 1^{er} juillet 1843.

Le chanoine Ollagnier *bâtitseur de l'église Saint-Pierre de Montbrison*

Louis Charles Ollagnier, né en 1818 à Saint-Just-en-Bas, fait de brillantes études au séminaire de Verrières et au grand séminaire de Lyon. Ordonné prêtre en 1845, il est professeur de mathématiques aux Chartreux puis, pendant 11 ans, précepteur chargé d'éduquer des fils de famille : MM. de Sugny, de Rochetaillée... Après 4 années comme vicaire dans la grande paroisse lyonnaise de Saint-Nizier, il devient curé de Champoly, le beau village blotti sous les Cornes d'Urfé. Aussitôt il entreprend de remplacer l'église du village, pauvre et branlante, par un édifice neuf.

En 1862, il succède à l'abbé Jean-Joseph Barou comme curé de Saint-Pierre-la-Madeleine à Montbrison. Sa prestance et son aisance dans le milieu mondain le désignent naturellement pour cette paroisse qui regroupe alors les vieilles familles aristocratiques du Forez. Il y restera plus de 50 ans.

Un bâtisseur

Dès son arrivée, il veut remplacer la vieille église Saint-Pierre, vétuste et trop petite, par un nouveau sanctuaire. Il mettra 10 ans pour réaliser ce projet au prix de grandes difficultés de tous ordres : financières, politiques... Il multiplie les interventions, rectifie les plans de M. Desjardins, l'architecte diocésain, à la haute main sur le chantier.

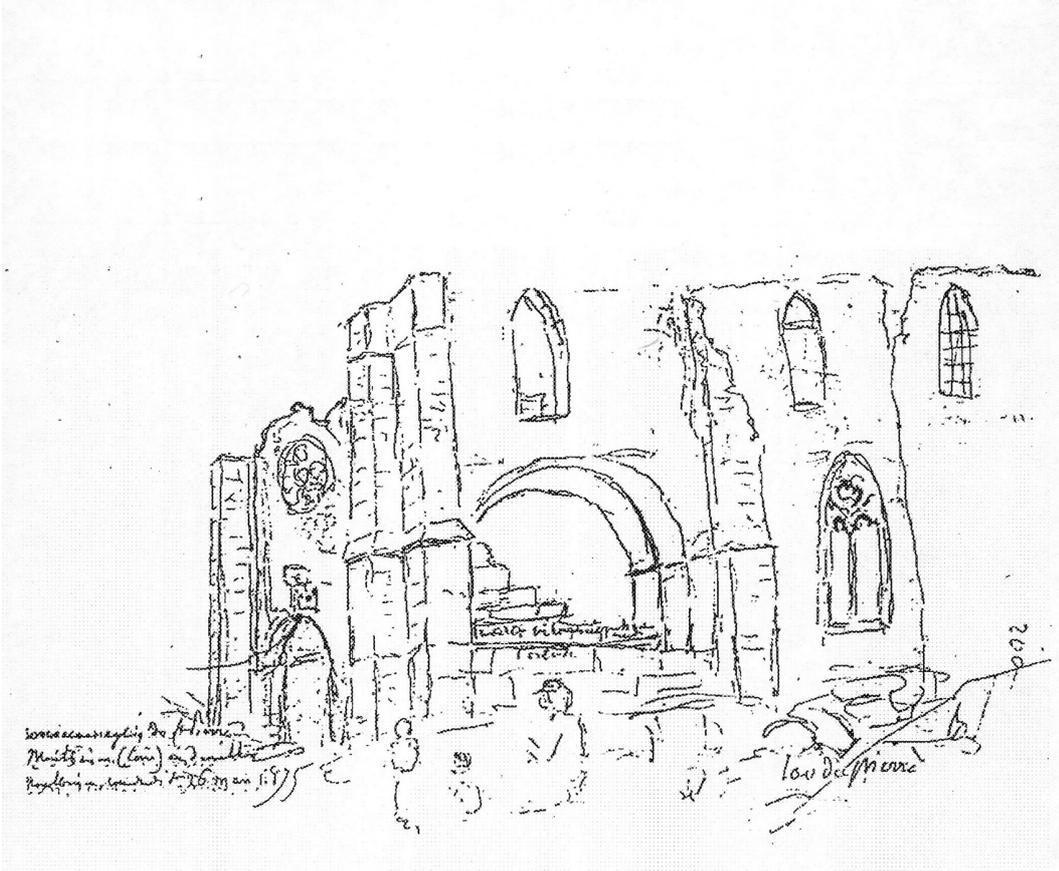
Enfin le 3 mai 1873, M^{gr} Ginoulhac, archevêque de Lyon, vient bénir la nouvelle église. Néo-gothique, en pierre de Tournus, elle est d'un style très homogène. Son coût est toutefois exorbitant : plus de 400 000 F, le triple de ce qui avait été prévu. Le travail s'achève en 1874 avec la construction du clocher et la mise à bas de l'ancienne église. Elle est ensuite embellie de boiseries et des vitraux de Claudius Lavergne.

Un prêtre distingué

M. Ollagnier ne fut pas seulement le bâtisseur de Saint-Pierre. Pendant un demi-siècle il marqua la paroisse et la ville de sa forte personnalité un tantinet conservatrice. Très actif, il créa l'école Saint-Joseph de la rue des Arches (démolie et remplacée depuis par la place du 11-Novembre).

En 1863, il alla à Rome demander au nom de ses confrères le maintien du rite Lyonnais. Il intervint encore pour le maintien du diocèse de Lyon dans son intégralité. Il fut aussi membre de la Diana. Fin observateur des gens de son temps, il nous a laissé des *Souvenirs* intéressants, notamment sur les vieilles familles montbrisonnaises.

Il meurt le 20 décembre 1911 à 93 ans, dans sa chère paroisse de Saint-Pierre. Il est inhumé au cimetière de la Madeleine. Merci M. le Chanoine, Montbrison vous doit aujourd'hui sa deuxième église, au pied de la Colline.



La démolition de Saint-Pierre de Montbrison
(dessin d'Octave de la Bâtie)

Pour en savoir plus : J. B., "Saint-Pierre de Montbrison", préface de F. Ferret, *Village de Forez*, 1991.

L'abbé Antoine Peyron, de Sauvain : "le petit curé" du pape Pie IX

Antoine-Basile Peyron est né le 11 mai 1822, à Sauvain, dans une famille paysanne. Il devient prêtre en 1848. De 1849 à 1863, Antoine est vicaire auprès du curé du bourg voisin de Chalmazel. Ensuite, il est nommé curé de la petite paroisse d'Ecotay-l'Olme où il reste de 1863 à 1865. De cette époque date son surnom.

C'est un "Piccolo curato !"

En 1863, le clergé local est en émoi. Le Saint-Siège entend imposer partout le rite romain. Pour le grand diocèse de Lyon, faire ainsi fi des vénérables traditions locales est une offense. Son archevêque n'est-il pas "le primat des Gaules" ? Dans un vieux réflexe gallican, une sorte de pétition est organisée. Elle est signée par 1 465 prêtres sur les deux milliers d'ecclésiastiques du diocèse. Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, laisse se développer cette fronde.

Les protestataires désignent une délégation pour porter une "supplique" demandant au pape le maintien du *Missel* et du *Bréviaire* lyonnais. Et au début de 1864, Antoine Peyron part à Rome avec cinq confrères du Rhône et la Loire. Le chanoine Ollagnier, curé de Saint-Pierre de Montbrison, est du voyage. Il remplace le curé de Notre-Dame, M. Châtelain, qui est malade..

Foréziens et Lyonnais sont reçus par le pape Pie IX en compagnie de M^{gr} de Bonald. L'entretien est familier mais le pape ne cède rien. Sa Sainteté déclare que le nouveau bréviaire ne sera imposé qu'aux nouveaux prêtres. Et il ajoute en plaisantant : *d'ici là, nous serons tous morts, moi le premier, sauf ce petit abbé*. Et il désigne Antoine Peyron qui, à 42 ans, paraît en effet très jeune. Le cardinal de Bonald lui indique qu'il ne s'agit pas d'un séminariste mais du curé d'Ecotay. *Ah !* dit le Pape, *c'est un piccolo curato*. La démarche n'aboutit pas. Rome a parlé. Le bréviaire sera romain. Les délégués reviennent bredouilles mais Antoine a gagné le surnom de "Piccolo". Et il lui est resté depuis.

En 1865, "le petit abbé" prend en charge la paroisse de Saint-Jean-Soleymieux. En 1873, il devient curé archiprêtre de Boën. Il y reste 33 ans et donne sa mesure. La ville prend alors un caractère plus industriel. L'église est insuffisante et vétuste. Le chanoine Peyron fait construire la nouvelle église Saint-Jean-Baptiste, ouvre une école...

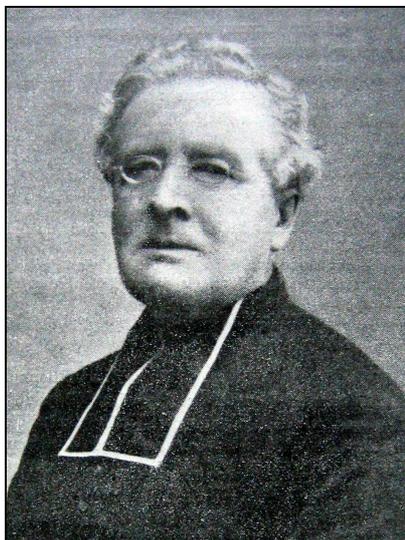
Un homme cultivé : les vieilles pierres et les fleurs

Ses activités pastorales ne l'empêchent pas de se passionner pour l'histoire, l'archéologie, la poésie, la botanique. Dès 1874, il devient membre de la Diana. Le bulletin de la société savante publie sa *Notice sur Chalmazel et son clergé*.

Antoine Peyron se montre surtout un botaniste averti. Toute sa vie, il herborise. Il parcourt les environs de Montbrison, le canton de Saint-Jean-Soleymieux et les montagnes du Soir. Mais son aire de prédilection reste toujours les environs de son village natal et, surtout, Pierre-sur-Haute, un haut lieu, le toit du Forez.

Il constitue un herbier très complet des phanérogames et des mousses des monts du Forez. Il échange plantes et informations avec ses confrères botanistes : les abbés Carriot et Moyen. Il collabore avec le botaniste Antoine Legrand qui dit de lui : *M. l'abbé Peyron, qui a herborisé avec tant de succès à Chalmazel et à Pierre-sur-Haute*. Il décrit pour la première fois une espèce nouvelle : la *Viola leptorrhiza*. Il s'agit d'une discrète violette, bien en rapport avec la modestie ecclésiastique...

Le *piccolo curato* meurt dans sa paroisse de Boën le 31 juillet 1906. Des souvenirs de lui ? L'église Saint-Jean-Baptiste de Boën et, peut-être, une fleurette séchée dans un vieil herbier oublié on ne sait où.



Antoine-Basile Peyron (1822-1906)

Sources : *Souvenirs du Chanoine Ollagnier*, archives Diana ; Claudius Roux, *Histoire des sciences naturelles et agricoles en Forez*, Lyon, 1911

L'herbier oublié du Frère Victor

Jusqu'en 1891, les Frères sont les instituteurs communaux de Montbrison. Ils se chargent de l'éducation des garçons de la ville. Les religieux dirigent l'école Saint-Aubrin située dans le quartier du château. Ils gèrent aussi l'école Saint-Joseph de la rue des Arches.

L'école du Calvaire a un effectif qui varie de 200 à 300 élèves. Elle possède un *cours supérieur*. Outre la langue française et les mathématiques, le dessin d'art, l'arpentage, les leçons d'agriculture sont à l'honneur. Des rudiments de comptabilité, d'architecture, de dessin industriel apparentent cette classe à une "école primaire supérieure". Pour les travaux pratiques, l'école a un lopin de terre pour jardiner, une petite forge, un atelier de menuiserie...

Parmi les religieux se trouvent plusieurs frères qui se passionnent pour les sciences, naturelles ou physiques. Même si les collections d'insectes sont aujourd'hui tombées en poussière, il reste encore de cette époque à Saint-Aubrin, un "musée" devenu salle de classe. Derrière une vitrine grillagée, oiseaux et petits mammifères naturalisés voisinent avec des instruments scientifiques.

La botanique est très prisée. Plusieurs frères sont des botanistes distingués. Frère Asclépiade Robert (1830-1905), né à Moingt, herborise en Forez et constitue un herbier. Frère Jean Vallon, né à La Louvesc en 1862, est instituteur communal à Montbrison de 1882 à 1897. Il parcourt les monts du Forez, tout comme ses collègues : frère Anthelme Legay, un Auvergnat et frère Gasilien, de son vrai nom Géraud Parrique, né dans le Cantal. Tous ces bons religieux figurent comme des botanistes avertis dans les publications de l'époque.

Romain Pierre Fraux, le Frère Victor

Mais il y a surtout frère Victor. Romain Pierre Fraux était né en 1849 à Oris-en-Rattier, un petit village de l'Oisans. Il devient frère des écoles chrétiennes sous le nom d'Onésime-Victor. Il reste à Montbrison, comme instituteur communal, pendant 18 ans, de 1882 à 1900.

Frère Victor, infatigable marcheur, utilise ses loisirs à herboriser. Il parcourt plaine et monts du Forez à la recherche de plantes rares. Ses randonnées l'amènent à Roche Gourgon, Saint-Bonnet-le-Courreau et même Pierre-sur-Haute.

Ce montagnard chevronné y récolte trolle, aconit, arnica et lys martagon... Il trouve aussi des espèces peu communes comme le *Lycopode petit cyprès* et le *Botryche lunaire*. Au mont Sémiol, il découvre la *Pyrole uniflore* et le *Monotrope sucepin*. Très sérieux, il fait souvent "légitimer" ses trouvailles par des confrères, les frères Sennen, Jude et Héribaud... Il est aussi en

relation avec l'abbé Coste, auteur d'une flore célèbre. Quand il lui arrive de retourner en congé dans sa famille, frère Victor complète sa collection dans le massif de Taillefer.

L'herbier oublié

Comme tout bon botaniste, frère Victor constitue un herbier. Pour le séchage des plantes récoltées il utilise, en guise de buvard, de vieux journaux. Ainsi *le Journal de Montbrison*, *le Mémorial de la Loire*, *le Pèlerin*, *la Croix du dimanche* ou *l'Echo de Fourvière* ont-ils servi à protéger ses récoltes. Mais, fâcheuse habitude, comme tous les amateurs de son temps, il n'hésite pas à prélever de multiples spécimens pour faire des échanges avec d'autres passionnés. Pratique aujourd'hui condamnée car elle met en danger certaines espèces.

Romain Fraux, alias frère Victor, est mort à l'hôpital de Montbrison le 6 décembre 1902. Il avait seulement 53 ans. Il a été inhumé à Montbrison dans le caveau des frères, loin de son village alpin. Plus d'un siècle après, nous avons retrouvé, à l'école Saint-Aubrin, un dossier volumineux et poussiéreux : l'herbier, toujours en chantier, d'un ami des fleurs.



L'ancienne école Saint-Aubrin

Pour en savoir plus sur l'histoire de l'école Saint-Aubrin : J. Barou, "L'école Saint-Aubrin, notes d'histoire", *Cahier de Village de Forez*, Montbrison, 2007.

Le Commissaire est mal embouché !

1 856, Montbrison perd son titre de préfecture au profit de sa rivale, Saint-Etienne, en pleine expansion. Il s'en faut de peu que la ville ne retombe au rang d'un gros bourg. En 1866, avec seulement 6 475 habitants, la ville est au creux de la vague.

Responsabilité communale, l'organisation de la police, est un bon exemple de la gestion tatillonne du moment. Il est vrai que Montbrison n'est pas une cité populeuse. Et l'on ne s'attend pas à y rencontrer les *Mystères de Paris*.

Pour la sûreté de tous : un commissaire, un agent et un garde champêtre

Pour assurer la sécurité publique il suffit de 3 personnes. Le commissaire de police a sous ses ordres un seul agent de ville. Un garde champêtre surveille les vignes et les jardins qui abondent dans la campagne voisine. Et, jusqu'en 1884, ces trois hommes ne sont pas armés.

Les frais engagés se montent à moins de 3 000 F : le traitement annuel du commissaire, 1 650 F, celui de l'agent de police, 600 F ; du garde champêtre 500 F. Ajoutons 100 F pour vêtir l'agent et 75 F pour le chauffage du poste de police où il n'a pas le loisir de beaucoup musarder. C'est moins de 3 % du budget communal.

Sous-préfecture de moins de 7 000 habitants, Montbrison dispose d'un commissaire de police de 4^e classe. Ce fonctionnaire porte le costume de sa fonction : gilet de piqué blanc, pantalon uni bleu, écharpe tricolore avec frange en soie blanche, chapeau à la française avec torsade en argent et épée à poignée noire avec la garde argentée.

Des propos extrêmement grossiers !

En 1866, sous l'habit élégant, se cache un personnage assez grossier. Une plainte contre lui est à l'ordre du jour du conseil municipal du 18 avril 1866. Un conseiller (un certain Monsieur S...) expose à ses collègues que le commissaire *n'exerce pas d'une manière convenable la surveillance dont il est chargé sur les places de la ville les jours de foires et marchés*. Or, à Montbrison, le marché du samedi est sacré.

Selon lui *un grand nombre de personnes ont cessé d'y venir à cause de lui*. Il craint que *si l'on tolère plus longtemps les excès de langage et même les voies de fait auxquels il se livre journellement cela ne fasse du tort au commerce local parce que, dit-il, les gens de la campagne, craignant d'être victimes de ses vexations, iront porter leurs denrées dans d'autres localités*.

Et il explique par le menu un incident qui a eu lieu sur le marché de la ville : *J'ai voulu intervenir dernièrement à l'occasion de propos extrêmement grossiers que M. le Commissaire de*

police adressait à des femmes de la campagne ; M. le Commissaire de police répondit à mes observations par des injures de la dernière inconvenance me disant d'aller me faire f... que j'étais une f... bête, que ça ne me regardait pas et d'aller cuver mon vin ailleurs...

Et l'honorable conseiller de conclure : *Il ne me paraît pas possible que le Commissaire de police, qui est salarié par la ville et qui n'est qu'un simple agent de l'Administration municipale lorsqu'il exerce la police des marchés et des foires, puisse insulter impunément tout le monde et compromettre la prospérité de nos foires et marchés...*

Le conseil approuve sans réserve et invite M. Majoux, le maire, à *prendre les moyens qu'il jugera les plus utiles pour faire cesser une pareille situation*. Le commissaire a-t-il été gourmandé ? Châtiat-il son langage pour ne pas nuire à la prospérité locale ? Nous ne savons pas - et c'est bien dommage - quelle suite fut donnée à l'affaire.



Garde champêtre.

Pour en savoir plus : J. B., "Montbrison de la seconde République à la Grande Guerre (1848-1914) tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*, 2003.

Quand le violon était près du Café de la Comédie

Montbrison dispose depuis fort longtemps d'un commissariat. Les Montbrisonnais se souviennent qu'il était autrefois place Grenette. Primitivement le local, très modeste, était situé dans l'hôtel de ville.

Avant 1900, le cachot du commissariat, tout bonnement nommé "violon", est installé dans un recoin de l'aile sud de la mairie. Il n'est jamais chauffé et ses malheureux locataires en pâtissent parfois fortement.

Un incident fâcheux arrive au cours de l'hiver 1884. Un ivrogne mis au cachot dans l'après-midi y est trouvé le lendemain transi de froid. Il doit être admis d'urgence à l'hôpital où il passe plusieurs jours. Le pire a été évité. Pour éviter un drame, le commissaire de police demande que l'on achète au moins *une paillasse et des couvertures de laine*.

Mais le conseil municipal rejette la demande en faisant observer que *ces fournitures seront assurément lacérées* à la première occasion. Il recommande seulement au commissaire de ne jamais laisser aucun détenu y passer la nuit.

Un voisinage bien malcommode

Ce *violon* peu accueillant est un local mitoyen d'un débit de boissons qui occupe aussi la partie sud de la mairie. Actuellement c'est l'emplacement de la bibliothèque municipale. Les clients en sont souvent les habitués du petit théâtre de la ville qui tenait la place aujourd'hui occupée par la salle des fêtes. Ce voisinage lui a inspiré son enseigne : *Café de la Comédie*.

L'établissement est loué par la ville pour 1 830 F par an à un certain M. Compte. Mais le cafetier se plaint avec véhémence de ce voisinage malcommode. Le 10 juin 1885, il écrit au maire pour exposer tous les désagréments qu'il éprouve, à cause du bruit et des odeurs :

Certaines personnes qui y sont incarcérées tiennent des propos obscènes qui sont entendus de mes enfants... Il m'est impossible de tenir constamment les portes de mon établissement fermées... Vous voyez, messieurs, combien c'est gracieux pour les consommateurs d'entendre tout ce tapage...

En second lieu, le baquet qui orne le violon est souvent mis à contribution par ceux qui y sont enfermés. L'odeur qui s'en dégage est tellement nauséabonde que j'ai dû le faire constater par plusieurs personnes. Il est de toute nécessité d'y remédier car les émanations putrides me font redouter des malaises qui pourraient en résulter... Il y a donc de quoi défailir !

Bien gênant quand le tout Montbrison court au spectacle

M. Comte demande donc le transfert du cachot ou bien que la porte qui y donne accès soit murée au profit d'une autre ouverture mieux située. Et il conclut : *Vos administrés vous en sauraient gré, car c'est bien ennuyeux les soirs de représentations théâtrales ou de bal de corporation d'entendre le bruit que font les individus qui s'y trouvent enfermés.* Évidemment, cela manque un peu de classe.

Le conseil renvoie la question à M. Thevenet, architecte-voyer de la ville, pour étude... Une façon comme une autre d'éluder la question du "violon" municipal.



Le café de la Comédie dans une aile de la mairie

Pour en savoir plus : J. B., "Montbrison de la seconde République à la Grande Guerre (1848-1914) tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*, 2003.

Les voleurs profitent des nuits les plus obscures !

Au début du XX^e siècle une série de cambriolages émeut la population de la ville. Le conseil municipal s'inquiète alors de renforcer l'éclairage public, un moyen de dissuader les monte-en-l'air.

Un éclairage public parcimonieux

Depuis 1848, Montbrison vit à l'époque poétique des allumeurs de réverbères. La ville est éclairée par 160 lanternes alimentées au gaz de ville. Allumés à la tombée du jour, les becs "auer" sont éteints à minuit.

Le 15 septembre 1904, le conseil municipal discute de la prolongation de l'éclairage public car, dit le maire *les voleurs avaient toujours profité, pour se mettre en campagne, des nuits les plus obscures et attendu l'extinction des becs de gaz*. Selon lui, il faudrait 30 lanternes brûlant toute la nuit, c'est-à-dire jusqu'à 6 h du matin du 1^{er} octobre au 31 mars, seulement jusqu'à 3 h du 1^{er} avril au 30 septembre. La compagnie du gaz indique qu'il en coûterait 1 124 F. Et cela serait insuffisant. Il faudrait au moins 56 lanternes allumées toute la nuit... Et chacun donne son avis.

M. Fraisse dit qu'il faut éteindre à 11 h certaines lampes pour prolonger les autres. M. Brassart pense que beaucoup de propriétaires, dans les quartiers du centre, accepteraient de participer à la dépense... D'autres estiment que ce serait difficile. Et certaines rues dans l'obscurité seraient ainsi désignées aux cambrioleurs. On pourrait aussi éteindre des lanternes à minuit, d'autres à 3 h, le reste à 6 h. Mais la compagnie n'admet pas ce système trop compliqué. En somme des économies de bouts de chandelle ! Finalement, rien n'est tranché. Les conseillers décident... qu'il faut faire des essais

Faut-il doubler le nombre d'agents ?

Au cours du même conseil, le docteur Dulac rappelle l'insuccès des recherches. Mais que fait donc la police ? Il admet que les agents se sont beaucoup fatigués en rondes de nuit. Pourtant il ne croit pas que ces promenades nocturnes soient suffisantes pour arrêter les malfaiteurs : *Un voleur est rarement pris en flagrant délit... Il est plus facile aux voleurs de surveiller les allées et venues des agents qu'ils connaissent qu'aux agents de surveiller les voleurs s'ils n'ont pas d'indications un peu précises*. Évidemment. *La police ne peut arriver à un résultat qu'en s'appliquant à connaître les moyens d'existence des individus capables de se livrer au vol, les ressources que le travail peut leur fournir, les dépenses auxquelles ils se livrent, l'emploi de leur temps, leurs relations...* Bref, il faudrait tout savoir sur les voleurs potentiels.

Et les édiles s'inquiètent : *Monsieur le Maire tient-il la main à ce que la police exerce cette surveillance ?* M. Chialvo explique qu'il a, certes, la direction de la police mais que les agents et le commissaire sont aussi à la disposition du sous-préfet et du parquet *qui les emploient à des enquêtes, à des courses et leur donnent beaucoup de travail.* Ils ne peuvent être partout. Il faudrait, peut-être, renforcer les effectifs avec deux nouveaux policiers.

Le conseil est toujours réticent quand il s'agit d'engager des dépenses. Certains édiles demandent benoîtement s'il n'y aurait pas moyen de réserver au service de la ville les employés qu'elle paie. Évidemment non ! C'est contraire à la loi.

Une solution : le bon entretien des bicyclettes

Après discussion, le conseil décide de ne pas augmenter le nombre des agents. On demande cependant au maire d'étudier avec soin l'emploi du temps de chacun afin de *rechercher d'après le temps réellement consacré par les agents au service de la ville, sur quelles bases doivent porter les améliorations demandées...* En somme, on élude la question.

Pour se faire pardonner le conseil reconnaît que *les agents Gaurand et Roussel doivent être encouragés dans le zèle qu'ils ont montré.* Il décide d'inscrire au budget additionnel de 1904 un crédit de 200 F pour leur acheter des capotes de drap et leur donner une petite subvention pour l'entretien de leurs bicyclettes... L'amélioration de la sécurité publique sera donc tributaire du graissage des bicycles !



Pour en savoir plus : J. B., "Montbrison de la seconde République à la Grande Guerre (1848-1914) tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*, 2003.

1869 : des lauriers pour le nouveau Maire

Il y a peu de temps une trouvaille a été faite dans une vieille maison du quai de la Porcherie à Montbrison. Un trésor ? Non pas. Seulement un dessin, mais curieux ¹.

L'enfant guerrier

Il s'agit d'une grande composition à l'encre délicatement aquarellée en sépia, sur carton. Elle représente un détail architectural d'un palais antique. Il s'agit d'une niche richement ornée et surmontée d'un trophée d'armes et de drapeaux.

Elle abrite une statuette dressée sur un piédestal. Ce n'est pas celle d'un dieu mais d'un enfant. Ni amour ni chérubin, un garçonnet costumé en soldat grec. Il porte une demi-cuirasse, une courte tunique, un casque à panache à la visière relevée. Épée au côté, bouclier ovale au bras gauche, il s'appuie négligemment sur une courte lance.

Cette posture guerrière contraste avec un visage poupin quoique sérieux et de très petits pieds nus. L'exécution est très soignée. Ombres et délicates hachures donnent une belle impression de relief. Avec quelques maladresses cependant. Les proportions de l'enfant guerrier ne sont pas académiques. Bras et jambes paraissent un peu courts...

A Monsieur le docteur Rey

Qui est l'artiste ? Pourquoi cette étrange composition ? Sur le piédestal un cartouche nous renseigne : *Les élèves des Frères à M. le Docteur Rey, Maire de Montbrison.*

L'oeuvre est datée : 1869. Et les noms de ses auteurs figurent aussi : Bouchand François, Dubien Jean, Marcoux A., Autechaud Jérôme. A ce quatuor s'ajoutent deux noms : *Le professeur F. Odéric, le directeur F. Octobre.* Il s'agit donc d'un hommage, d'une sorte de tribut offert au maire de la ville, nouvellement désigné. En effet, par décret impérial du 20 mars 1869, le docteur Eugène Rey est nommé maire de la ville. Il remplace l'avoué Jean-Marie Majoux qui a donné sa démission à la suite d'une crise financière.

Les écoles communales sont alors tenues par des congréganistes : frères des écoles chrétiennes pour les garçons, religieuses Saint-Charles pour les filles. Le directeur de l'école de garçons de la rue du Collège - aujourd'hui l'ancienne école Saint-Aubrin - a cru bon de faire réaliser ce travail afin de l'offrir au premier magistrat de la ville.

Pourquoi cet hommage ?

Sans nul doute, pour obtenir les bonnes grâces de la municipalité. Sur le plan matériel, les Frères, instituteurs communaux, dépendent étroitement de la Ville. Traitement, entretien des

locaux, ouverture de classes... D'ailleurs, peu après, en 1872, le Frère Octobre demande la permission d'ouvrir un pensionnat pour une vingtaine d'élèves... Les locaux sont jugés insuffisants. Pourtant la ville ne s'oppose pas au projet. Mais il ne sera jamais réalisé.

Ce document, finalement riche de sens, montre aussi le niveau qu'avait atteint l'école. Elle possède un "cours supérieur". Topographie, notions d'architecture, dessin d'art, dessin industriel, comptabilité sont au programme de la plus grande classe. Le maître de dessin, Frère Odéric, a voulu montrer ce que savaient faire ses élèves... Sans doute, lui-même a-t-il pris part au travail.

Sujet à l'antique, d'accord. Mais pourquoi avoir choisi de représenter un enfant dans une pose si martiale ? Le saura-t-on jamais ?



(1) Son propriétaire, M. Clairet, a bien voulu le présenter à la société d'histoire de la Diana à Montbrison et nous l'en remercions.

Pour en savoir plus : J. B. "L'école Saint-Aubrin, notes d'histoire ", *Cahier de Village de Forez*, 2007.

Un homme de cœur, le docteur Rigodon (1848-1928)

Dans le quartier de Montaud, une modeste allée porte le nom de Jean-Baptiste Rigodon. Montbrison se souvient ainsi d'un de ses maires qui fut un citoyen exemplaire...

Ce 12 mars 1928, le glas sonne à Montbrison. La ville, toutes classes sociales confondues, s'apprête pour les funérailles du docteur Rigodon, ancien maire.

Né le 12 mars 1848 à Arlanc dans le Puy-de-Dôme, Jean-Baptiste Rigodon fait des études médicales à l'école de santé militaire de Strasbourg. Elles sont interrompues par la guerre franco-prussienne de 1870 et il doit poursuivre sa formation à l'hôpital du Val-de-Grâce.

Le praticien dévoué

En 1875, jeune médecin, il s'installe à Montbrison. Il est vite très apprécié : en ville, à l'hôpital, chez les cheminots du P.L.M., parmi les mutualistes... Son dévouement est unanimement reconnu. Le 27 décembre 1898, le conseil municipal de Montbrison demande la Légion d'honneur pour le bon docteur, doyen du corps médical et médecin de l'hôpital. Depuis 24 ans, *à toute heure du jour et de la nuit, dans la bonne ou la mauvaise saison il n'a jamais marchandé ses soins et ses peines spécialement pour les indigents...* Et cela pour des honoraires "à peu près nuls".

Il s'engage aussi dans la vie de la cité. A la demande de son ami, le notaire Claude Chialvo, maire de Montbrison, il est candidat pour remplacer l'imprimeur Huguet, un adjoint qui vient de mourir. Il est élu le 9 décembre 1894. En 1898, il est réélu comme tête de liste. Le 17 mai de la même année il devient adjoint au maire, fonction qu'il conserve jusqu'au décès de maître Chialvo.

Tout naturellement, le 15 juin 1913, le docteur Rigodon est élu maire en remplacement de son ami. Au décès de Georges Levet, il devient conseiller général du canton de Montbrison.

Médecin militaire pendant la Grande Guerre

Son mandat de maire est de courte durée. La Grande Guerre éclate en août 1914. Jean-Baptiste Rigodon se souvient du temps où, étudiant en médecine, il avait dû quitter Strasbourg à cause de l'invasion allemande. Son vœu le plus cher est de revoir les trois couleurs flotter sur la cathédrale de Strasbourg. Il laisse le Forez et s'engage donc à 66 ans pour toute la durée de la guerre comme médecin aide-major, grade qu'il avait au Val-de-Grâce... Son premier adjoint, Louis Dupin, le remplace comme premier magistrat de la ville.

A la fin de la guerre, il revient à Montbrison avec le grade de médecin-major et la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Mais l'âge est venu, sa santé ébranlée. M. Rigodon renonce à la médecine et aux affaires publiques. Il abandonne ses mandats municipaux et départementaux.

Ses dernières années sont assez douloureuses. Il continue, aussi longtemps qu'il le peut, ses promenades à petits pas dans l'avenue de la Gare. Après une longue maladie, il meurt trois jours avant son quatre-vingtième anniversaire, le 9 mars 1928.

Un homme de bien, ami des malheureux

Les funérailles présidées par le chanoine Romagny ont lieu le mardi 12 mars à Notre-Dame. Il y a, bien sûr, tous les notables de la ville : Louis Dupin, le maire, le commandant de la garnison, les confrères du corps médical, les sapeurs-pompiers, les mutualistes et aussi beaucoup de petites gens.

Après la cérémonie religieuse, Louis Dupin évoque cette belle figure disparue : *C'est un homme de bien, c'est un ami des malheureux... Sous des dehors parfois bourrus, il avait un cœur d'or... Que ce fût le jour, que ce fût la nuit, il répondait toujours, présent, à l'appel du malade qu'il fût riche ou pauvre.*

Qu'il fût beau, qu'il fût mauvais, que la neige encombrât les chemins de la montagne ou que le soleil ardent rendît la marche dure et accablante, il n'hésitait jamais à se rendre auprès de ceux qui attendaient de lui la santé... Après ces belles paroles, le bon docteur Rigodon a été porté à Arlanc pour reposer en paix en terre auvergnate.



Sources : presse locale, année 1928.

Le docteur Jean Vial (1876-1968)

Les doigts d'une main suffisaient à compter les médecins de Montbrison. Mais chacun d'eux était bien connu. Ces praticiens étaient des médecins de famille connaissant souvent toute la lignée familiale de leurs patients, de l'aïeul au dernier-né. Parmi eux, le docteur Jean Vial a laissé un grand souvenir.

C'était un homme du pays. La famille Vial tenait une ferme, aujourd'hui démolie, dans le bourg de Champdieu. Une branche s'était installée au faubourg de la Madeleine. Jean Auguste Vial, fils de Jean et de Marguerite Laurent, était né à Montbrison le 2 février 1876. Il avait été élève au petit séminaire de Montbrison. Et ensuite, toute sa vie, il était resté attaché à son vieux collègue.

Devenu médecin, il prit la responsabilité sanitaire de l'institution, toujours disponible pour surveiller affectueusement la santé des maîtres et des élèves. C'était aussi un fidèle participant aux grands "congrès de famille" de la maison.

Barbe blanche et pince-nez d'or

Nous l'avons connu dans son grand âge alors qu'il exerçait encore. Silhouette pittoresque : costume sombre, gilet, chapeau mou, vaste barbe blanche et pince-nez d'or. Le vieux docteur aurait fait bonne figure dans un roman de Balzac.

Les anciens Montbrisonnais se rappellent encore qu'il habitait au 22 du boulevard Lachèze. Il avait acheté en 1923 le bel hôtel néo-gothique bâti par la famille Leconte. L'élégante et sévère demeure est à l'image de l'homme : digne et réservé.

Jean Vial a été un grand médecin de campagne, au diagnostic sûr, à l'intelligence du métier sans faille. Simple et familier, bougon parfois, il répondait sans détour, bien compris des plus humbles.

Lors d'une épidémie de typhoïde, à qui lui demandait si la maladie était contagieuse, il répondit : "ça ne saute pas après". Aux élèves de l'Institution Victor-de-Laprade qu'il trouvait frileux, il rappelait les bienfaits de l'eau fraîche. De son temps, au petit séminaire, il fallait casser la glace pour se débarbouiller...

Parfois, disait-on, chez les pauvres, il oubliait de se faire payer. D'aucuns disent même qu'il lui arrivait de laisser, avec l'ordonnance, de quoi acheter les remèdes... Il fut aussi pendant très longtemps le médecin chargé de l'hôpital et de la maison de retraite de Montbrison.

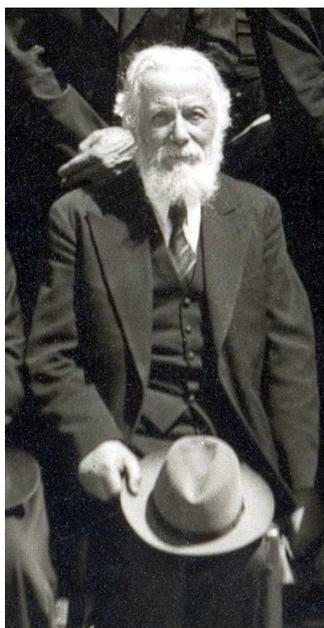
Un homme de devoir

Au service des malades, Jean Vial l'est aussi à celui de ses concitoyens. Il siège au conseil municipal pendant plusieurs décennies. Tradition ancienne à Montbrison où le corps médical a déjà donné, avant lui, plusieurs maires : les docteurs Rey, Dulac, Rigodon...

Son tour arrive à un moment difficile : 1943, la défaite et l'occupation. Il faut trouver un remplaçant à Maître Pierre Gaurand qui est malade. La position de maire n'est guère enviable. Homme de devoir, le docteur Vial accepte de devenir maire de la ville le 18 juin 1943. Il fait de son mieux puis s'efface aussitôt sa tâche accomplie.

En 1949, il perd son épouse. Il continue jusqu'à un âge avancé à pratiquer la médecine. Pour les Montbrisonnais, il devient "le Vieux Vial", appellation affectueuse qui sert à le distinguer de son fils Jean-Louis, médecin aussi comme son petit-fils, Jean-Yves.

Pour finir ses jours, le docteur Vial se retire à l'hôtel-dieu de Montbrison auprès des sœurs augustines. Il y occupe discrètement une petite chambre jusqu'à son décès le 24 octobre 1968. A ses funérailles, un grand nombre de Montbrisonnais se sont retrouvés pour dire un amical adieu à un homme qui a honoré son métier et sa ville. Pourquoi notre ville n'aurait-elle pas une rue dédiée au docteur Jean Vial ? ⁽¹⁾



Jean Vial
(1876-1968)

⁽¹⁾ C'est aujourd'hui chose faite. Il existe une place Jean-Vial tout près de l'ancienne maison du bon docteur Vial.

1877 : le maréchal de Mac-Mahon à Montbrison, au pas de charge !

5 septembre 1877, 5 heures du matin. Il ne fait pas encore jour. Montbrison est en état de siège. Des escouades de soldats de la 25^e division sont échelonnées le long du boulevard. Des landaus convergent vers la gare illuminée et pavoisée. Quel est l'important personnage attendu ?

Rien moins que le président de la République : Edme-Patrice-Maurice, comte de Mac-Mahon, duc de Magenta et Maréchal de France. Pourquoi cette arrivée matinale ? Un prétexte : Mac-Mahon vient présider les grandes manœuvres qui ont lieu dans la plaine du Forez. Une vraie raison : il souhaite se montrer en province. Car sa situation est difficile. Elu des conservateurs et des royalistes, il se heurte à une majorité de républicains. La chambre a été dissoute. De nouvelles élections se préparent. La France semble pencher pour la République. Pourra-t-il inverser la tendance ?

A 5 h 52, M. L'honneur - un chef de gare bien nommé - signale l'arrivée du train présidentiel. A 5 h 57, avec lenteur et majesté, le convoi s'arrête dans la gare fleurie. Salves d'artillerie. Sur le quai, l'Harmonie montbrisonnaise commence à jouer. Mac-Mahon descend le premier du train, vivement, suivi de ses officiers d'ordonnance et du général Berthaut, ministre de la Guerre. Il est en grand uniforme de maréchal de France avec le chapeau gansé à plumes blanches. Des cris fusent : *Vive le Maréchal !* Un Montbrisonnais, qui est aussi le ministre de l'Agriculture, le vicomte Camille de Meaux, l'accueille. Il est entouré de M. Doncieux, préfet de la Loire et des sous-préfets de Montbrison et Roanne.

Il manque M. le Maire

Mais il manque le maire de la ville, Georges Levet, élu l'année précédente. C'est un républicain, certes modéré, mais néanmoins opposant et adversaire politique. De plus, la municipalité n'a pas souhaité faire des frais pour cette visite. La décoration de la ville a été payée par une souscription organisée par des particuliers. Qu'à cela ne tienne ! M. de Meaux présente au Maréchal le docteur Rey, un ancien maire plus complaisant, puis les magistrats du siège et les principaux fonctionnaires de la ville. Un groupe de jeunes demoiselles de bonne famille offre des hortensias au vieux soldat. Les syndics de la mutuelle des jardiniers y vont de leur corbeille de fleurs. Tout cela au pas de course.

Le Maréchal traverse la gare, grimpe dans un landau à quatre chevaux avec M. de Meaux, le ministre de la Guerre et le préfet. Les tambours battent au champ. La voiture descend la

route de Charlieu (notre actuelle avenue Alsace-Lorraine) précédée par un piquet de chasseurs à cheval.

Le temps de passer sous deux arcs de triomphe de verdure portant les mots : *Paix et travail* et *J'y suis j'y reste* et le cortège arrive à Notre-Dame. Un nouvel arc de triomphe proclame : *Religion - Patrie*. La collégiale est illuminée. Le clergé de la ville en habit de chœur attend l'illustre visiteur : MM. Peurière, curé de Notre-Dame, Ollagnier, curé de Saint-Pierre, Caton, supérieur du séminaire... Les orgues se déchaînent. Le Maréchal est conduit à un prie-Dieu couvert d'un drap brodé d'or. Après le chant du *Laudate Dominum* Mac-Mahon, toujours pressé, sort. De nombreux Montbrisonnais ont tenu à assister à cette courte cérémonie pourtant très matinale, car note le chroniqueur du "Journal de Montbrison", l'église est pleine d'une *foule recueillie et sympathique*. Mais peut-être y a-t-il un brin de flatterie ?

M. de Mac-Mahon en campagne

Tout près de là, nouvel arrêt pour visiter la Diana. Mais pas question de s'attarder. Le train présidentiel attend le Maréchal en gare de Champdieu. Le cortège remonte le boulevard et s'en va par le faubourg de la Madeleine... Les chevaux prennent le trot. Cette courte visite avait été bien préparée, les arrêts délibérément choisis. La collégiale et la Diana sont préférées à la sous-préfecture et à la mairie. Les banderoles sont parlantes. C'est bien une campagne électorale vieux style, en forme d'image d'Épinal. A huit heures, le Maréchal enfourche Walter, son pur-sang préféré. Il trotte à la tête de son état-major sur la route de Boën à Feurs. La 25^e et la 26^e division commencent à jouer à la guerre sur les bords du Lignon.



Sources : principalement le *Journal de Montbrison*, n° spécial du 5 septembre 1877.

Mac-Mahon visite la Diana mais oublie Jean I^{er}

La France hésite encore entre la Restauration et la République. Le Maréchal de Mac-Mahon, en tournée électorale, passe par le Forez et Montbrison à l'occasion de grandes manœuvres de l'armée dans la plaine.

Le 4 septembre 1877, Mac-Mahon arrive très tôt en gare de Montbrison. Sa voiture traverse la ville. Pourtant il prend un peu de temps pour visiter la Diana. Grand honneur pour les membres de la société savante ! Cette faveur a probablement été obtenue par le vicomte de Meaux, un éminent dianiste proche du pouvoir. En effet Camille de Meaux est député de la Loire, ministre de l'Agriculture et l'un des chefs du parti royaliste.

Un nouveau blason à la Diana

M. Testenoire-Lafayette, président, l'attend, entouré de Vincent Durand, secrétaire, Paul de Quirielle, trésorier, Octave de Viry, Henri Gonnard et de quelques dianistes matinaux. Pour honorer le visiteur, la façade de la Diana est ornée d'un nouveau blason : celui du Maréchal, *d'argent à trois lions léopardés de gueules, armés et lampassés d'azur.*

L'accueil est respectueux et chaleureux. C'est un grand honneur pour la salle des Etats de Forez de recevoir *l'illustre guerrier qui a su maintenir si haut l'honneur de la France dans ses victoires comme dans ses revers...* souligne M. Testenoire-Lafayette. Et de conclure : *Puisse la divine Providence, soutenant et aidant votre patriotique courage, donner à notre chère France, des jours heureux et tranquilles, propices aux calmes études de la paix. Vive la France, vive le Maréchal !*

L'occasion est belle pour la Diana de redorer son blason. La société savante sort avec peine d'une grave crise. Fondée en 1862 par le duc de Persigny, un dignitaire du second Empire, elle a failli se disloquer après la chute de Napoléon III. M. Testenoire-Lafayette, président depuis 1872, a entrepris de la restaurer. Le Maréchal, un vieux soldat courageux, peut faire l'unanimité parmi des dianistes peu nombreux et partagés.

Ces messieurs visitent la salle héraldique. M. Testenoire-Lafayette rappelle son histoire. Bâtie vers 1300 par le comte de Forez Jean I^{er}, la Diana serait la plus ancienne des salles héraldiques provinciales de France. Vendue à vil prix à la Révolution, dégradée, elle a été restaurée par les soins de la société avec l'approbation du grand Viollet-Leduc. Bien sûr, on prend soin de ne pas citer M. de Persigny... C'est bien le fondateur de la Diana mais il était bonapartiste !

Il faut honorer le comte Jean

Le monument est sauvé mais, ajoute-t-il, l'œuvre est inachevée. Il manque une statue au fronton. On se rappelle que le duc de Persigny avait pensé y installer la statue de Diane chasseresse qui fut finalement hébergée au jardin d'Allard...¹

Les dianistes profitent donc de la visite présidentielle pour faire une demande. Ils souhaitent qu'une statue du comte Jean I^{er} soit offerte par l'Etat. La Diana *serait heureuse de devoir cette œuvre d'art à la munificence de votre gouvernement* car la société n'a pas d'argent. Ce comte de Forez n'est pas sans mérites. Durant 55 ans de pouvoir, il a bien servi la province et le pays. En 1290, il confirme la charte d'affranchissement de Montbrison. En 1296, il s'illustre au siège de Lille aux côtés du roi Philippe le Bel. En 1314, il est gardien du conclave qui élit à Lyon le pape Jean XXII. Mais surtout, en 1311, il favorise la réunion de Lyon au royaume. Jean I^{er}, à qui la France doit l'acquisition *d'un joyau tel que la ville de Lyon, n'a-t-il pas mérité cette tardive mais juste reconnaissance ?*

Le Maréchal promet un examen bienveillant de la demande mais il est très pressé. Il remonte en voiture et part sous les acclamations. Il doit prendre le train à Champdieu et, à 8 heures, se trouver, avec tout l'état-major, sur les bords du Lignon pour voir, entre Feurs et Boën, la 25^e et la 26^e division jouer à la guerre.

Les élections du 14 octobre 1877 donnent une majorité aux républicains. Mac-Mahon se soumet. Il démissionne le 30 janvier 1879. Et, bien sûr, la demande des Montbrisonnais est oubliée. Jean I^{er} n'est jamais revenu à la Diana...



Jean I^{er} et Alix de Viennois
(façade de la Diana, détails)

⁽¹⁾ Cf. *Et Diane chasseresse vint habiter le jardin d'Allard...*

Sources : *Bulletin de la Diana*, n° 3 du tome 1 (1877-1878) ; *Journal de Montbrison*, n° spécial du 5 septembre 1877.

*Le maréchal de Mac-Mahon,
président de la République,
offre une coupe aux jardiniers de Montbrison*

Montbrison a longtemps été une ville de jardiniers et de vigneron. Sous l'Ancien Régime ils sont nombreux en pleine ville : au Bourgneuf, à la Porcherie, au Calvaire... Ils peuplent aussi les faubourgs de Saint-Jean, de la Madeleine, de la Croix tout comme les hameaux de Curtieux et d'Estiallet... Montbrison ressemble à un gros bourg rural.

La société des Jardiniers

Le 1^{er} septembre 1850, une trentaine de jardiniers de Montbrison réunis en assemblée générale crée la *Société d'horticulture de Montbrison*. Cette société veut continuer l'action de l'ancienne *Société des jardiniers* issue d'une vieille confrérie qui existait depuis longtemps dans la ville. Elle est aussi le modeste rameau de la savante *Société d'agriculture de Montbrison* qui regroupe alors les grands propriétaires fonciers de la Plaine.

La société est administrée par quatre syndics en exercice eux-mêmes chaperonnés par quatre syndics d'honneur. Sa principale activité est d'abord de fêter dignement saint Fiacre et d'organiser des concours de fruits et légumes... En 1862, sur l'initiative de Michel Bernard, elle se transforme en société de secours mutuels. En période de vaches maigres, elle va donc verser quelques secours à ses adhérents les plus démunis.

Une constante préoccupation : être en faveur auprès des autorités

L'un des aspects de la *Société des jardiniers* est son opportunisme. Il faut être bien vu des autorités afin d'avoir des subventions. Elles sont indispensables à l'organisation du concours-exposition auquel les horticulteurs tiennent tant. Cela exige des dirigeants une grande souplesse. Le choix des présidents successifs est révélateur. Michel Bernard, maire d'Ecotay, est un notable du second Empire. MM. Dulac, de Saint-Pulgent père et de Quirielle, conviennent bien pour les débuts de la III^e République. Plus tard, les présidents d'honneur ou en exercice seront tous des gens bien placés. Citons le député Georges Levet, les maires de Montbrison Claude Chialvo et Louis Dupin... Et même Louis Lépine, l'ancien préfet police de Paris, éphémère député de la Loire en 1913... Pourtant les adhérents manient tous la bêche et le sécateur.

La coupe du maréchal de Mac-Mahon

Pour les jardiniers, l'heure de gloire arrive le 4 septembre 1876. Ce jour-là, Paul de Quirielle, président, Jean Chaland, secrétaire et Brouiller, syndic, se rendent, tout endimanchés, à

la gare. Ils offrent au nom de la corporation une corbeille de fleurs au maréchal de Mac-Mahon, président de la République, de passage à Montbrison. Le ministre de l'Agriculture et du Commerce sert d'intermédiaire. C'est un Montbrisonnais, M. Camille de Meaux. On ne peut rêver mieux.

En remerciement de ces bonnes manières, huit jours plus tard, le président de Quirielle reçoit du Maréchal une *magnifique coupe provenant de la manufacture de Sèvres accompagnée des remerciements les plus chaleureux*. Le président assure encore de *tout son dévouement pour l'avenir*. Cela ne l'engage pas trop mais enfin les jardiniers se sentent comblés !

Retour progressif vers la confrérie Saint-Fiacre

De 1930 à 1939, les jardiniers forment un groupement professionnel actif. Ils créent un jardin fruitier, organisent des cours d'horticulture... Pendant la Seconde Guerre mondiale, la société devient de fait une *Sous-section de la Corporation paysanne* (1942-1944). Puis, les turbulences passées, un retour progressif s'effectue vers la confrérie. Désormais, il s'agit surtout de rencontres conviviales à l'occasion de la Saint-Fiacre. Elle est encore fêtée aujourd'hui.



Pour en savoir plus : J. Barou, "La société des jardiniers de Montbrison (1850-2000)", *Village de Forez*, n° 83-84, octobre 2000.

Visite expresse du président Félix Faure à Montbrison

Ce 29 mai 1898, grand émoi dans la ville : M. Félix Faure, président de la République, se rendant en visite à Saint-Etienne, daigne s'arrêter quelques instants à Montbrison.

7 heures 47 : le train présidentiel entre en gare. Salves d'artillerie, sonnerie des cloches... *L'Harmonie Montbrisonnaise* joue la Marseillaise. Félix Faure est accompagné du ministre de la Guerre, de ceux de la Marine et du Commerce et d'une cohorte d'officiers.

Claude Chialvo, maire de Montbrison, entouré de son conseil, prononce un bref discours de bienvenue dans, dit-il, *l'ancienne capitale du Forez*. Il décrit la population de la ville : *unie et sage, respectueuse des lois, de l'autorité et de la propriété, dévouée aux idées républicaines progressistes, ardemment patriote, confondant dans son dévouement la grandeur de la France et de la République, aimant un gouvernement modéré, fort et stable*. Bref, il s'agit de citoyens parfaits dans la meilleure des républiques.

Projets municipaux

Le maire évoque les projets qui lui tiennent à cœur et pour lesquels il souhaite l'aide des autorités : achèvement du canal du Rhône à la Loire, augmentation de la garnison, agrandissement de l'hôpital... Ces réalisations donneraient *une satisfaction légitime à l'esprit patriotique de nos régions* et, ce qui ne gêne rien, *un peu plus de mouvement dans le commerce local*.

Un brin d'amertume perce quand M. Chialvo évoque le départ - mal digéré - de la préfecture de Montbrison pour Saint-Etienne (en 1856) et le fait que l'administration à *l'encontre de promesses solennelles*, n'a accordé nulle compensation. En politique étrangère il félicite chaudement *l'un des arbitres de la paix du monde*, auteur de l'alliance franco-russe qui scelle l'amitié de *deux grands peuples si bien faits pour s'unir, s'estimer et s'aimer*.

Félix Faure répond qu'il est touché de l'accueil. Il regrette de ne pas pouvoir s'arrêter *une demi-journée au moins pour prendre contact avec la population sage, laborieuse, patriotique de cette région agricole dont les intérêts et les idées lui sont connus, mais il ne désespère pas de revenir et de faire plus ample connaissance avec elle*.

Un tableau de Beauverie

On offre au président une vue de la ville de Montbrison du peintre Charles Beauverie. Le tableau lui rappellera son court passage à Montbrison et contribuera, peut-être, à le ramener un jour dans la ville... Un valet de chambre emporte le tableau dans le wagon-salon. Félix Faure va

ensuite dans la cour de la gare, rompt le cordon formé par la troupe et se mêle à la foule qui l'acclame aux cris de "*Vive le Président, Vive la France, Vive la République, Vive l'armée !*"

Après présentation des notabilités de l'armée, du clergé et de l'administration, le Président invite le maire, le sénateur Emile Reymond, les députés Levet, Audiffred et Dorian, le général Jacquemin du XIII^e corps d'armée, le préfet Grimanelli et le sous-préfet Dupré à monter avec lui dans le wagon présidentiel pour achever le voyage jusqu'à Saint-Etienne.

Une brève rencontre !

Le train quitte la gare à 8 heures 12. En tout, la visite a donc duré seulement 25 minutes. Félix Faure n'aura jamais l'occasion de revenir à Montbrison. Neuf mois plus tard, le 17 février 1899, il est foudroyé par une attaque d'apoplexie. Deux Montbrisonnais, MM. Louis Dupin et Maillon assisteront à ses funérailles avec le député Georges Levet.

Plus tard, un autre président qui se rendait à Montbrison tombera du train. Vraiment Montbrison n'a pas de chance avec les présidents de la République !



1912 : Les Camelots du Roi à Montbrison

Montbrison a eu longtemps la réputation d'être une ville conservatrice. A la Belle Epoque les royalistes tiennent parfois conseil sur les bords du Vizézy...

En février 1912, plusieurs avis parus dans l'*Avenir Montbrisonnais* annoncent la tenue à Montbrison d'une "réunion royaliste contradictoire". Elle a lieu le dimanche 3 mars 1912 à 2 h ½ de l'après-midi dans la grande salle de l'hôtel de Lion d'Or, quai des Eaux-Minérales. Réunion privée donc. Les entrées sont filtrées. Il faut se munir de cartes retirées à l'imprimerie du journal.

La semaine suivante, l'*Avenir Montbrisonnais* en donne un complaisant compte rendu. Selon la feuille locale, une assistance nombreuse se presse dans l'hôtel de M. Gréa, le meilleur de la ville. Public nombreux et, aussi, choisi, car les animateurs portent tous la particule, comme, sans doute, beaucoup d'auditeurs.

Le commissaire n'est pas le bienvenu

Avant la réunion, le correspondant de l'*Avenir* relève un petit incident qu'il qualifie d'amusant. M. Pierroti, commissaire de police, se présente sans invitation. On le laisse entrer mais avant d'ouvrir la séance, le baron de Vazelhes vient *très courtoisement* lui dire qu'il n'est toléré dans la salle qu'à titre *absolument personnel*. Le fonctionnaire de la République se vexe d'une telle remarque et réplique : *J'y suis, j'y reste*. C'est le mot de trop. Celui qu'avait dit le Maréchal de Mac-Mahon à la prise de Malakoff... Le ton monte. Finalement le commissaire se retire pour ne pas être jeté dehors. Provisoirement la République cède le pas.

Une estrade domine la grande salle de l'hôtel. Le président, M. Flachaire de Roustan, bâtonnier de l'ordre des avocats de Lyon, délégué régional de *Monseigneur* le duc d'Orléans, ouvre la séance. Ensuite le comte de Villechaize qui préside les comités royalistes de la Loire remercie l'assistance. Elle est venue, dit-il, *entendre la parole des vaillants combattants de l'Action française*. Le baron de Vazelhes est félicité pour l'organisation de la réunion. Il a déployé beaucoup d'efforts *pour réunir autour de lui les meilleurs éléments de propagande et d'action*.

Propos virulents avant les chansons des Camelots du Roi

Après cet assaut de politesse, arrive le tour des orateurs. Et d'abord, d'une dame dont le nom est bien connu : la marquise de Mac-Mahon, épouse du général Patrice de Mac-Mahon, second duc de Magenta, fils du maréchal de Mac-Mahon. Ce dernier avait été de 1873 à 1879, un peu à contrecœur on s'en souvient, second président de la troisième République. Elle assure avec passion qu'il faut *aimer son pays de toute son âme, le servir et vouloir pour lui tout ce qu'il y a de*

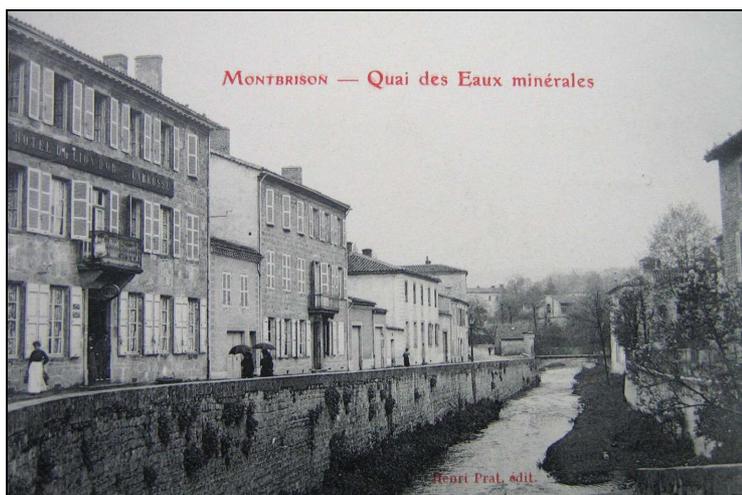
plus gros et de plus grand. Pour cela, elle voudrait renverser le gouvernement antinational, anticatholique et antipatriotique. Même les "dames", dit-elle, peuvent aider à cette bonne et utile besogne.

Le comte de Vesins se montre encore plus virulent. Il évoque *l'asservissement actuel de toute la nation à l'or juif*, stigmatise *la faiblesse des institutions démocratiques de la France* en face des gouvernements monarchiques européens. *Le discrédit dans lequel est tombé le Parlement* va même, selon lui, jusqu'au dégoût : *le gouvernement de la République, c'est le règne de l'incompétence.*

Pour conclure, M. de Roustan invite l'assistance à suivre les *vrais patriotes*, ceux de l'Action française, pour rendre au pays *le seul gouvernement national, celui des rois qui ont fait la France*. L'assistance s'en va lentement. Les Camelots du Roi de Saint-Etienne, Montbrison, Roanne et Saint-Bonnet-le-Château chantent des refrains royalistes :

*Viv' les cam'lots du roi.
Et viv' le roi,
A bas la République.
La gueuse on la pendra"...*

Le cours des choses n'en fut pas inversé pour autant.



L'hôtel du Lion d'or, sur les bords du Vizézy, carte postale ancienne

Source : *L'Avenir Montbrisonnais*, février et mars 1912.

1913 : le préfet Lépine en campagne à Montbrison

Printemps 1913, le petit monde politique de Montbrison s'agite. Le décès du député-maire Claude Chialvo entraîne une élection législative. Les radicaux-socialistes ont le vent en poupe. Le pays montbrisonnais peut basculer à gauche.

La retraite de l'infatigable M. Lépine

Et voilà qu'entre en scène un candidat inattendu. Ce n'est pas n'importe qui ! Louis Lépine : *l'ami des rois, des princes et des ministres* disent ses amis. Né le 6 août 1846 à Lyon, il fait son droit puis la guerre de 1870. Devenu avocat, il quitte vite le barreau pour une brillante carrière dans l'administration : sous-préfet de Lapalisse, de Montbrison, de Langres, de Fontainebleau, préfet de l'Indre puis secrétaire général de la préfecture de police de Paris. En 1891, il est préfet de la Loire puis le 12 juillet 1893, préfet de police de Paris jusqu'en 1913 avec une brève interruption, de 1897 à 1899, où il est gouverneur général de l'Algérie.

Il donne toute sa mesure comme préfet. Ferme, actif, il paie de sa personne et acquiert une grande notoriété. Présent partout, il régleme la circulation, invente le bâton blanc, arme les agents de ville du revolver, crée brigades cyclistes et brigades fluviales... Les groupes anarchistes sont infiltrés par ses hommes, les manifestations réprimées, la grève des postiers de 1908 cassée, la "bande à Bonnot" neutralisée... De plus, il organise le célèbre "concours" (1902) destiné à récompenser inventeurs et artisans.

En 1913, à 67 ans, Lépine prend sa retraite. Une retraite active. Et Montbrison lui permet d'entrer en politique. Car il a des attaches forésiennes. Il a épousé Marie Dulac, une Montbrisonnaise. De temps à autre il habite son château de Sauvain. Son principal adversaire est le radical Pierre Robert, 38 ans, avocat et gérant du journal *le Montbrisonnais*. La campagne est passionnée. Elle peut se résumer en deux slogans : *A Lépine, l'Union républicaine. A Robert, la République sociale.*

Une campagne électorale sans merci

Les radicaux se plaignent de ce que leur candidat est "abreuvé de calomnies". Les détracteurs de Robert insinuent en effet qu'il a partie liée avec les révolutionnaires, suprême accusation dans une région modérée telle le Forez ! Quant au *Montbrisonnais*, le journal de Pierre Robert, il tape à bras raccourcis sur Lépine. L'article du 21 juin est un chef-d'œuvre du genre : *Le candidat Lépine : un programme inexistant, une profession de foi nulle, un homme ridicule et ignorant... Vraiment les électeurs, au lieu d'envoyer ce vieil incapable à la Chambre feraient mieux de l'expédier, avec un carton d'écolier sous le bras, aux cours du soir d'éducation civique ... et*

morale ! Pourtant Lépine est couvert de titres et de diplômes et membre de l'Institut ! Mais qu'importe. C'est une campagne électorale.

Le dimanche 29 juin, les citoyens font leur choix. Lépine obtient 8 136 voix (49,3 %) et Robert 7 935 voix (48,1 %). Lépine, malgré sa notoriété, n'est pas élu au premier tour. Ce ballottage est perçu comme un échec. La lutte sera chaude. Au deuxième tour le 13 juillet 1913, Lépine est élu de justesse avec 9 118 voix (50,55 %) contre 8 917 voix (49,45 %) à Robert.

Epilogue

Louis Lépine quitte bien vite l'appartement qu'il a loué quai des Eaux-minérales, pour Paris. L'élection de Montbrison n'a été pour ce grand commis de l'Etat qu'une brève parenthèse. En 1914 il se présente dans la Seine, à Sceaux, où il est battu par une coalition socialiste. La politique ne lui a pas réussi. Il se tourne vers d'autres activités.

Arrive la Grande Guerre. Lépine est au Comité de Secours national, devient inspecteur général des prisonniers de guerre, commissaire aux effectifs. Il est aussi administrateur de la Compagnie du canal de Suez, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, du Conseil supérieur de l'Assistance publique, de la protection de l'enfance, des Pupilles de la Nation, du Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur... L'inlassable M. Lépine meurt, le 9 novembre 1933, à Paris, à 87 ans, sans avoir vraiment pris de retraite.



Louis Lépine en costume d'académicien

Pour en savoir plus : voir J. Barou, "Le préfet Louis Lépine candidat d'union républicaine à Montbrison (1913)", *Village de Forez*, n° 33, janvier 1988.

Sept ans de service : les pioupiou ont le blues

Au XIX^e siècle, le service militaire est une lourde charge. Il est interminable : sept ans pour le malheureux qui a tiré un mauvais numéro ! Redoutable tombola : une chance sur deux... Rien d'étonnant si les conscrits ont le blues.

Sous les drapeaux de la Crimée aux Antilles

Les petites gens ne peuvent pas payer un remplaçant. Le paysan - ou l'artisan - perd son fils au moment où il en a le plus besoin. Le 22 janvier 1852, 6 jeunes gens d'Ecotay participent au tirage : Jean-Claude Arthaud, Philippe Boulet, Jean Chaperon, Jean-Joseph Clavelloux, Antoine Girard et Jean Pérat. Trois tirent un "billet noir" : Chaperon et Arthaud de l'Olme, Clavelloux de Quérézieux. Le 27 mars, ils reçoivent leur feuille de route. Pour la classe 1855, il n'y a que deux conscrits aptes : Jean Crépet et Jean Drutel. Ce dernier doit partir, or il est soutien de famille. Son père estropié a sept autres enfants...

Pour éviter la conscription, certains n'hésitent pas à se mutiler. Relevons deux cas en 1852. Le 2 juin, le préfet fait arrêter à Noirétable Auguste Maître, de la classe. Il s'est présenté au conseil de révision avec le pied droit mutilé. Mutilation volontaire ? Le lendemain, à Boën, Jacques Pardon arrive au conseil avec la première phalange de l'index droit - celle qui appuie sur la détente - coupée. Il est accusé de s'être volontairement blessé.

Tous ne reviennent pas de ce long service. En 1854 et 1855, la guerre de Crimée tue 95 000 soldats français, victimes du choléra ou de la mitraille russe. Les garnisons d'Outre-mer souffrent des fièvres. Le 15 juillet 1855, le maire d'Ecotay annonce à Pierre Arthaud et à son épouse Jeanne Dupin, de Quérézieux, le décès de leur fils. Le jeune Jean-Marie, canonnier dans l'artillerie de marine, était mort neuf mois avant, le 3 octobre 1854, de la fièvre jaune à l'hôpital de Basse-Terre en Guadeloupe. Le 6 mars 1856, Jean-Marie Clairet, du 10^e de ligne, né à Montbrison, meurt de la typhoïde à Montpellier. Le 9 mai 1856, Jean Marcoux, caporal au 86^e, décède dans un hôpital ambulancier de l'armée d'Orient, d'une fièvre rémittente.

La vie du pioupiou

La vie au quartier est dure pour les jeunes conscrits surtout dans les premiers mois. Le rédacteur du *Journal de Montbrison* reconnaît qu'à l'arrivée à la caserne et au moment des chaleurs, il y a une grande mortalité dans les garnisons... *La brusquerie des instructeurs cause des affections nostalgiques dangereuses chez les jeunes soldats.*

En août 1856, la situation à la caserne de Montbrison est meilleure que d'habitude. Presque aucun décès grâce à de *sages mesures* : bon régime alimentaire et *soins paternels* du commandant. On relève pourtant cette année-là le décès de 12 soldats du 93^e de ligne.

Les suicides indiquent que, dans la troupe, le moral est parfois au plus bas. Le 25 mai 1852, à Montbrison, Auguste Tissot, 22 ans, du 21^e de ligne, se jette d'une fenêtre de l'hôpital dans le Vizézy : chute mortelle. Il avait été hospitalisé deux jours avant.

Le 10 août 1854, un caporal du 18^e se suicide dans un taillis de Vaure, à Savigneux. Il fait partir la détente de son fusil avec son pied droit déchaussé... Le commissaire de police trouve un billet sur son cadavre. Le malheureux voulait mourir. Selon les autorités il était ivre ou malade. On ne cherche pas plus. Le caporal a fini son temps.

Le 10 avril 1855, un noyé est retiré du canal des casernes, au Bouchet, vers Ecotay : Jean-Baptiste Teulet fusilier au 93^e de ligne. Le pauvre garçon a, deux jours avant, tenté de s'ouvrir les veines puis s'est placé sous une arche du béal. Il y meurt d'hydrocution. Pour les autorités militaires Teulet *était dominé par un profond chagrin nostalgique*.

Le 29 novembre 1857, le soldat Terris, du 18^e se donne la mort. Selon la presse locale, *il éprouvait un profond dégoût des obligations de la vie... Ses idées étaient inconstantes*. Seul dans la caserne, il se tue avec son fusil. Le corps est déposé à l'hôpital, et, précise-t-on, sera *enseveli sans aucune espèce d'honneur funèbre*. Dérisoire vengeance. Bon souvenir de Montbrison !



Une école d'enfants de troupe à Montbrison ?

A la fin du XIX^e siècle, en pensant à la ligne bleue des Vosges, Montbrison nourrit des ambitions militaires. En 1882, la ville est prête à tous les sacrifices pour installer une école d'enfants de troupe...

En 1882, le ministère de la Guerre projette de créer dans le pays plusieurs écoles d'enfants de troupe (de 400 à 500 élèves chacune). Pour ces fils de militaires élevés aux frais de l'Etat, les villes sont invitées à offrir des immeubles qu'elles possèderaient et qui pourraient convenir ou à faire connaître si elles seraient disposées à payer pour la construction des casernements indispensables.

Dans sa séance du 20 mai 1882, le maire, M. Georges Levet, rappelle que Montbrison veut depuis longtemps une garnison importante. Mais il faudrait une nouvelle caserne, plus spacieuse pour avoir un régiment complet. Il ne faut donc pas laisser passer une si belle occasion.

Et M. le Maire d'énumérer les atouts de Montbrison : excellente position topographique, facilités de communication par de *nombreuses lignes de chemins de fer... relation directe avec Clermont* (chef-lieu du 13^e corps d'armée) *et avec Lyon*, grande facilité d'approvisionnement, *situation hygiénique excellente* - là, c'est moins sûr - et une population de bons patriotes.

Où loger les jeunes troupiers ?

Pour installer l'école, on n'offre rien moins que la sous-préfecture en promettant à M. le sous-préfet de le reloger dans l'hôtel d'Allard. Le conseil est même disposé à contribuer *dans une large mesure, à la construction de nouveaux bâtiments*. Bel effort, car le budget est serré !

Le commandant Nicolas, de l'arme du génie, constate que les bâtiments de la sous-préfecture pourront convenir. Cependant, pour une installation complète, il faudrait dépenser une somme de 450 000 F environ. Autre exigence : La Ville doit abandonner à l'Etat le square de la sous-préfecture (actuel square Honoré-d'Urfé anciennement nommé "Jardin des chiens").

La halle aux grains comme gymnase

Un espace couvert pour faire la manœuvre et servir de gymnase pendant la mauvaise saison doit être trouvé. La halle couverte conviendra. Il faut encore pour l'école un jardin maraîcher de 60 ares. On l'établira dans le parc de la sous-préfecture.

A la séance du 10 avril 1883, il y a accord complet : la halle sera à la disposition de l'école 3 ou 4 jours par semaine, autres que ceux du marché, bien sûr. La ville versera une subvention de 200 000 F. Tout est bien.

Monsieur le Maire monte à Paris

Le 17 mai 1882, nouveau conseil municipal. Toutes les pièces sont réunies pour être transmises à la préfecture. Le maire ira à Paris et une délégation auprès du ministre de la Guerre. On envisage de solliciter l'appui des députés et sénateurs du département. Le grand jeu ! Il ne reste plus qu'à attendre.

Et on attend toujours. Montbrison n'est pas devenu *Montbrison-l'Ecole* à l'instar de Saint-Maixent ou Saint-Cyr.

Et en 1886, on se contenta d'acheter 60 fusils scolaires pour faire jouer à la guerre les élèves de l'école primaire supérieure de Montbrison. En attendant de délivrer l'Alsace et la Lorraine.



La fin des ambitions militaires de Montbrison,
démolition de la caserne de Vaux, août 1980

Sources : Délibération du conseil municipal de Montbrison ; presse locale.

Quand les balles sifflaient au Champ du Plat !

Dans une petite cité somnolente comme Montbrison une garnison amenait un peu d'animation mais aussi des inconvénients pour la campagne voisine. En ce début du XX^e siècle, un fermier d'Essertines-en-Châtelneuf en sait quelque chose.

Un trou dans le chapeau

Le sieur Lafond, propriétaire, au Champ du Plat, est furieux. Le 28 mars 1902, il écrit à M^e Chialvo, maire de Montbrison car il a failli être tué par une balle perdue. Bien que dans un cadre bucolique, sa maison et ses terres, sur une hauteur au-dessus de la route Nouvelle, ont le malheur d'être situées au-dessus des cibles du champ de tir du 16^e régiment d'infanterie :

Je ne suis pas du tout en sûreté dans mes champs, dit-il, ni même dans ma maison pendant les tirs militaires. Les balles tombent en nombre dans mes champs, pendant les tirs, je dois quitter mon travail et emmener mon bétail. Combien de fois les balles ont sifflé près de moi ou des miens ; une fois même l'aile de mon chapeau a été percée. Il veut que cela cesse et qu'on l'indemnise.

La réclamation est appuyée par d'autres habitants d'Essertines : MM. Brunel, Clavelloux, Epinat, Vernet, Soleillant et contresignée par le sieur Vial, maire du village.

Une situation qui dure depuis 15 ans

Informé par le maire de Montbrison, le lieutenant-colonel Buey du 16^e R. I. répond le 12 avril qu'il a fait faire une enquête mais que les faits sont antérieurs à 1902. *La réclamation se rapporte donc à une situation générale et non à une situation particulière résultant de quelque événement ou accident récent*, dit-il benoîtement. De plus, selon lui, *on n'a constaté aucune trace matérielle provenant du choc des balles, si ce n'est un carreau de vitre qui aurait été percé par un projectile en 1901*. Cependant, concède l'officier, *les allégations de l'intéressé semblent fondées, sauf exagération manifeste...*

Le colonel reconnaît qu'un tireur maladroit peut effectivement atteindre le Champ du Plat. Mais Lafond aurait dû se plaindre plus tôt (il y a quinze ans que cette situation dure !).

"La bienveillante attention de l'autorité militaire"

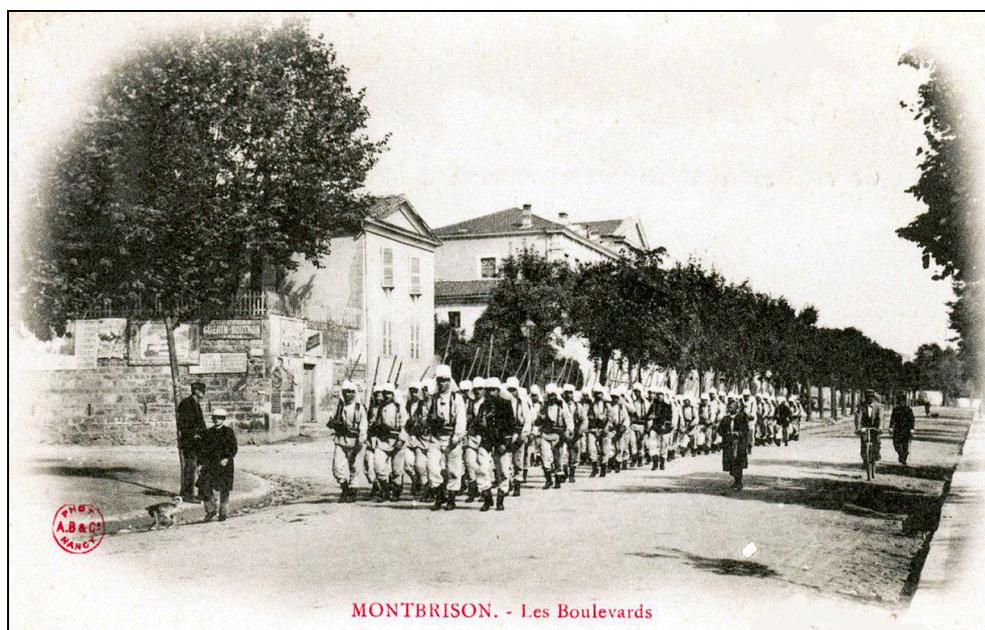
Le dit Lafond, toujours très mécontent, écrit à nouveau, le 4 août, au maire de Montbrison. Il réclame à nouveau *une indemnité pour le temps qu'il perd par suite d'un tir*.

Le 25 août 1902, le bon docteur Rigodon vient à son aide devant un conseil municipal réservé. Il a eu l'occasion d'emprunter la route au moment des tirs et reconnaît le danger encouru. Il souhaite

donc que le conseil municipal demande à l'armée de veiller à la stricte observation des prescriptions relatives à la garde de la route, pendant les tirs, par des soldats munis de drapeaux, prévenant du danger et, suivant les circonstances, interrompant momentanément la circulation ou donnant le signal de cesser le feu.

On fit donc appel à la bienveillante attention de l'autorité militaire, sans doute surtout pour la forme.

Aujourd'hui, heureusement, les marcheurs peuvent emprunter sans danger les sentiers qui vont de la Guillanche au Champ du Plat.



Les soldats du 16^e défilent devant l'école supérieure

Sources : Délibération du conseil municipal de Montbrison ; presse locale.

Départ du 16^e d'Infanterie de Montbrison pour la Grande Guerre

Début d'août 1914 : la guerre vient d'éclater, la Grande Guerre. Tout le pays frémit et s'enthousiasme. Mais bruits de bottes et déclarations martiales recouvrent mal l'émotion et l'inquiétude de la population.

Le départ du 16^e d'infanterie

Le dimanche 2 août 1914 le 16^e régiment d'infanterie se rassemble à Montbrison. Le corps, aux ordres du colonel Pentel, a sa garnison principale à Saint-Etienne mais son dépôt se trouve à Montbrison, dans la caserne de Vaux.

La mobilisation a rappelé les classes 1911, 1912 et 1913 et les hommes de la plus jeune réserve. Les mobilisés affluent dans la ville et ses environs. Ainsi, le lundi matin, 800 soldats arrivent à Moingt où ils sont logés un peu partout.

Le commandant chez le curé

Pour sa part, le curé Jean-Louis Breuil loge, dans sa cure de Moingt, le commandant Louis Hertz, un *officier très aimable, intelligent et plein de cœur*. C'est lui qui commande à Montbrison.

Pendant 3 jours, il y a une grande agitation dans toute l'agglomération montbrisonnaise. Les soldats se préparent au départ.

Sombres pressentiments

Le mercredi, à la tombée du jour, un violent orage éclate sur la région. *Le ciel semble vouloir s'associer au branle-bas de la terre*, se souvient l'abbé Breuil. Le commandant Hertz rentre au presbytère, trempé et très soucieux. Au souper, il confie au prêtre son inquiétude :

Nous partons demain à 12 heures. Les nouvelles ne sont pas rassurantes. Les Allemands viennent par la Belgique. Nous pensions aller du côté de Belfort ; probablement nous irons bien plus loin. Où ? Je l'ignore. Le colonel nous a dit de prendre des vivres pour 9 jours.

Le bon curé essaie de le rassurer : *Si les Allemands n'ont pas osé se heurter contre nos fortifications de l'Est, c'est déjà un bon point !* Mais l'officier est lucide : *L'artillerie allemande est bien plus forte qu'on ne le croit... Elle est terrible, il n'y a de fortifications qui puissent lui résister longtemps.*

Et de sombres pensées envahissent l'officier. Il pressent sa fin prochaine. Il parle avec attendrissement de sa famille, confie son portefeuille au prêtre et lui demande de prier pour lui...

Trains enguirlandés de fleurs

Le jeudi 6 août est le jour de départ. Écoutons encore le témoignage du curé de Moingt :

Le commandant a consigné tous les cafés, car il ne veut pas emmener des hommes ivres. Les derniers préparatifs, les adieux, se font rapidement, sans bruit, avec une émotion contenue. A la gare les trains sont prêts, on enguirlande les wagons de fleurs... A 11 heures, tous les soldats équipés sont sur les rangs ; toute la population est sur la route pour leur faire escorte. Le cheval du commandant est à la porte de la cure... A midi, à 1 heure et 3 heures, les 3 trains emportent nos soldats à la frontière.

Le curé n'est pas sur le quai. Il a été retenu à l'église par un baptême, célébré *in extremis* avant le départ du papa, Louis Robert, un jeune boulanger moingtais mobilisé...

Une interminable tragédie commence. Durant la guerre le 16^e perdra 120 officiers et 1 545 soldats dont beaucoup de Montbrisonnais et de Moingtais. Il sera dissout en 1923. Quant au commandant Hertz, il fut l'un des premiers à tomber, tué à Sarrebourg le 20 août 1914.



Abbé Jean-Louis-Breuil, curé de Moingt

Sources : Jean-Louis Breuil, "Moingt pendant la Grande Guerre", *La Diana et Cahier de Village de Forez*, Montbrison, 2005

1918 : la Grande Guerre n'en finit plus !

En 1918, après plus de quatre années de guerre, le pays est exsangue. Aux lourdes pertes du front s'ajoutent les privations de l'arrière. Tout le pays souffre. La presse locale de l'époque reflète une vraie préoccupation : nourrir bêtes et gens.

Économisons la paille

Très insuffisante, cette année-là, la récolte des fourrages dans toute la France ! Or l'armée compte beaucoup de chevaux. Et ses besoins - "absolument irréductibles" - sont augmentés de 50 %. Les civils doivent donc économiser, au maximum, le foin. Et le remplacer par la paille. Pour cela, plus question de l'utiliser pour la litière du bétail. Pourtant chacun sait que les meilleurs fumiers sont faits avec de la paille.

L'intendance militaire recommande d'employer des produits de substitution : fougères, bruyères, paille de fond de meules, joncs, roseaux, fanes de topinambours, feuilles sèches et même sciure de bois...

Quant aux balles de céréales il s'agit d'une excellente alimentation pour les bovins. Encore faut-il les mélanger à des betteraves ou topinambours hachés et laisser le tout fermenter une journée.

Huile de noyaux de fruits

Pour des denrées telles que l'huile la pénurie est extrême. L'intendance militaire organise la fabrication d'huiles avec des noyaux de fruits. Il faut tirer partie de toutes les ressources du pays. Bien sûr, ce n'est pas simple, car elles sont *insignifiantes parce que très disséminée*.

Elle invite les habitants à garder les noyaux des fruits consommés. Leur collecte revient aux instituteurs. Ils les livrent aux commissions du ravitaillement pour rejoindre l'intendance militaire de Saint-Etienne. L'intendant, paie comptant, tous fruits confondus, au cours du jour. Évidemment à un prix minime. La même recommandation est faite aux fabricants de confitures et de compotes pour que rien ne soit perdu.

De la confiture sans sucre

Le Montbrisonnais nous donne une recette pour obtenir une bonne confiture sans sucre :

Pendant que les mûres mijotent sur le fourneau, on cuit, à l'eau, une betterave à collet violet pour deux kilos environ de fruits. Lorsque cette betterave atteint environ les deux tiers de sa cuisson, on la retire, on l'épluche, on la coupe en quatre et on la couche sur les confitures, le tout

doit être ensuite laissé sur feu doux - afin d'éviter l'ébullition - pendant quatre ou cinq heures au moins.

Ces confitures, *admirablement sucrées*, paraît-il, se conserveront aussi longtemps que celles confectionnées selon les procédés ordinaires.

Tout vient de la haie et du potager. Voilà une recette qui plaira sans doute aux écologistes. Elle serait amusante si elle ne rappelait un peu trop les souffrances d'une époque difficile.



Affiche annonçant l'Armistice à Montbrison. Enfin !

Sources : *Le Journal de Montbrison* du 2 juin 1918 ; *Le Montbrisonnais* des 17 août et 7 sept. 1918.

Montbrison dit adieu au 16^e Régiment d'infanterie

Décembre 1923. Montbrison va perdre son régiment. Les petits gars du 16^e R.I. sont depuis 36 ans dans la sous-préfecture. Une certaine familiarité s'est installée avec les Montbrisonnais. Et puis le 16^e n'est pas un corps quelconque.

Le 16^e : un descendant de Béarn Infanterie

Les régiments, comme les personnes, ont une généalogie. Celle du 16^e est prestigieuse. Elle remonte à Henri IV. Il a été créé en 1595 et portait à l'origine le nom de son colonel, de Balagny. En 1684, il devient le régiment de Béarn, l'un des "sept petits vieux", les corps les plus anciens après "les vieux régiments". En 1776, Béarn se dédouble. Ses 2^e et 4^e bataillons forment Agenais. Puis, en 1791, Agenais devient le 16^e. Sous le Consulat et l'Empire, il bataille en Bavière (1800, Hohenlinden), en Autriche (1809, Wagram), en Espagne (1811, Sagonte). On le retrouve en Algérie (Zaatcha, 1849), à Sébastopol...

Le 16^e s'installe en Forez en octobre 1887 : les 1^{er} et 2^e bataillons à Saint-Etienne, le 3^e et le dépôt à Montbrison. Arrive la Grande Guerre. Sous les ordres du commandant Louis Hertz, le 16^e est mobilisé du 2 au 6 août 1914 à Montbrison avec les classes 1911, 1912 et 1913 et les hommes de la plus jeune réserve. Il part pour le front en train. Les premiers combats ont lieu le 20 août à Schneckbusch avec de lourdes pertes. Le docteur Rigodon, maire de la ville, fait placarder une affiche à la gloire du 16^e :

Les pertes du régiment en officiers et soldats ont été très élevées, mais la tenue du 16^e a été sublime. Le colonel, extrêmement courageux lui-même, avait demandé pour son régiment un poste d'honneur. Il l'a eu à plusieurs reprises et le 16^e d'infanterie a une renommée glorieuse dans tout le corps d'armée. Chers concitoyens, tous unis dans un même sentiment de fierté patriotique, acclamons notre vaillant régiment qui vient de se couvrir de gloire en défendant la France et la République.

Pendant tout le conflit, Montbrison regarde - et admire - son régiment qui compte de nombreux Montbrisonnais. A la fin de la guerre, le bilan est tragique. Le 16^e, bien que glorieux, a eu 2 295 tués : 64 officiers, 145 sous-officiers et 2 086 soldats.

Les adieux au 16^e

Le 16^e va être dissous à la fin de 1923. Les officiers ont déjà reçu une nouvelle affectation. La municipalité décide à l'unanimité d'organiser une réception d'adieux *au vaillant 16^e Régiment*. Il faut marquer le coup avant que le drapeau du 16^e, *noirci par la poudre et déchiré par la mitraille*, n'aille sous le dôme des Invalides.

La fête a lieu, en mairie, salle de la Chevalerie, le 24 décembre, à 16 heures. Toutes les notabilités de la ville entourent les invités : le général Joba commandant la 25^e division, le colonel Clerc du 16^e, les officiers du régiment et une délégation des sous-officiers, caporaux et soldats.

Les discours se succèdent : le maire Louis Dupin, le sous-préfet, Chenost, le commandant d'armes, le colonel Clerc et enfin le général Joba. Fortes paroles, éloges, remerciements réciproques pour le glorieux 16^e et la bonne ville dont la population est *si simple, si affable et si patriote*...

Le chef de bataillon Chevost assure dans un bel élan que 14-18 est peut-être la dernière guerre franco-allemande. La victoire, dit-il, *a permis de rogner, à tout jamais, espérons-le du moins, les crocs et les griffes de notre séculaire et féroce ennemi, le peuple germain. Vous avez dit à tout jamais, mon commandant ?*



Affiche à la gloire du 16^e R.I. publiée par le maire de Montbrison en août 1914
(archives de la Diana)

Sources : presse locale, décembre 1924 ; délibérations du conseil municipal de Montbrison.

Délivrez-nous de la peste !

Seigneur délivre-nous de la peste, de la famine et de la guerre ! Ainsi priaient nos ancêtres. A Montbrison, dans le chœur de Notre-Dame, la croix dite d'Estiallet rappelle les misères du temps passé : quand la peste sévissait.

La peste fut au cours des siècles une épouvantable calamité. De 1629 à 1632, une terrible épidémie ravage le Forez. Saint-Bonnet-le-Château, Chazelles-sur-Lyon, Saint-Galmier, Saint-Marcellin sont frappés. A Feurs, l'église est fermée et le curé dénombre 700 victimes du 17 juin au 30 septembre 1631.

A Montbrison, l'herbe pousse dans les rues. La population fuit. Les religieuses clarisses qui n'ont pas quitté leur couvent souffrent de la faim...

La croix d'Estiallet

Pour demander la fin de la peste et, à l'avenir, la protection du ciel, les habitants érigent une croix, sur la rive du Vizézy, au hameau d'Estiallet, à un quart de lieu à l'ouest de la ville. Ils font bien les choses car ce petit monument est remarquable.

La "croix des Saints" ou d'Estiallet, en grès, porte sur un fût haut de 2,21 m, six statues étagées deux par deux de saints invoqués contre les épidémies. Ce sont : Jean-Baptiste, Laurent, Catherine, Barbe, Madeleine et Pierre. Ces statues étaient peintes de couleurs vives comme en témoignent encore des traces de polychromie. Le croisillon d'origine a malheureusement été perdu. Louis Bernard datait de 1628 le monument.

Cette croix qui avait franchi sans dommage l'époque révolutionnaire fut restaurée une première fois en 1820. Elle était encore en place près de la rivière au début du XX^e siècle. Renversée, en grand péril de disparaître, elle fut ensuite transportée au musée de la Diana.

Le croisillon manquant a été reconstitué par Louis Bernard. Au temps du père Jacques Court, curé de Notre-Dame, on a eu l'heureuse idée de la tirer de sa retraite. Elle est installée dans le chœur de la collégiale, à la gauche de l'autel. Un tel monument se trouve rarement dans une église. Ainsi protégée et mise en valeur, elle constitue un attrait de plus pour le bel édifice.

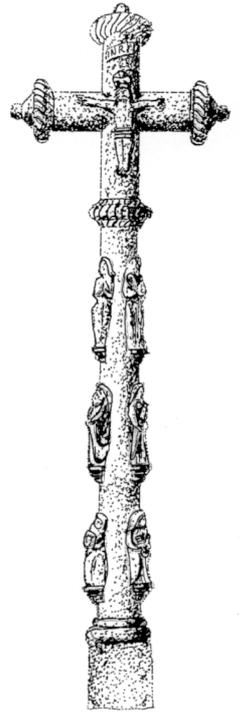
De nombreuses croix rappellent en Forez ces temps difficiles. Citons seulement la "croix des Argnats" entre Faury et Essertines-basses qui a été bien restaurée.

Le vœu de ville

La menace étant toujours là, après la dernière peste, celle de 1646, les habitants de Montbrison firent, comme en beaucoup d'autres lieux, un vœu solennel :

L'an 1646, et le 2^e jour de juillet, fête de la Visitation de Notre-Dame, les habitants de Montbrison, par la bouche des échevins ont voué et promis à Dieu et à la Sainte Vierge de faire annuellement et perpétuellement, à pareil jour, une procession générale en l'esglise collégiale Notre-Dame de ladite ville, laquelle procession partira de ladite église, sortira dans la ville, fera le tour des murailles et puis retournera en ladite église où sera célébrée la grand-Messe.

C'est l'origine du "Vœu de ville" qui fut plus ou moins respecté jusqu'en 1966. Il y a quelques années, la tradition a été reprise mais à une date différente, au début de l'automne. Il fallait bien qu'elle coïncide avec les festivités locales célébrant la Fourme !



La "Croix des Saints"
(dessin d'Alain Sarry)

Pour en savoir plus : Le remarquable ouvrage du père Jean Canard : *Les pestes en Beaujolais, Forez, Jarez, Lyonnais du 14^e au 18^e siècle.*

La maladrerie Saint-Lazare de Moingt (1148-1696)

Dès l'Antiquité les armées romaines apportent la lèpre en Europe. Au Moyen Age, avec les Croisades, ce mal devient un fléau en France. Pour l'enrayer, les lépreux sont isolés dans des "maladreries" ou "ladreries", petits hôpitaux fondés un peu partout dans le pays.

En 1148, Guy II, comte de Forez, ordonne que soit établie *entre Moyn et Montbrison, une esglise pour les malades de la maladie de lèpre*. La maladrerie est placée sur le côté droit du chemin de Moingt à Montbrison, entre le tènement du "Palais" (clos Sainte-Eugénie) et l'actuelle abbaye Sainte-Claire, ancien couvent des Capucins.

Vie en communauté

Les lépreux admis dans la maison de Moingt deviennent des "frères donnés" ou "donats". Ils administrent collectivement l'hôpital et jouissent de ses biens. Ils vivent à la manière des moines. Le directeur de la maison porte le nom de recteur ou de précepteur de la maladrerie Saint-Lazare.

Un frère qui se marie doit quitter la léproserie et perd tous ses droits sur les biens communs. Il y a quelquefois des exceptions. Ainsi, en 1301, Martin de Montrond, "donat" de la maladrerie de Moingt, se marie avec la nommée Bonjour, elle aussi lépreuse, de la maladrerie de Sainte-Agathe. Il obtient néanmoins l'autorisation de rester dans la maison sa vie durant et d'y recevoir sa femme un jour et une nuit par semaine mais *le plus secrètement que faire se pourra*. De plus, il doit payer la somme de quatre livres viennoises.

Les persécutions de 1321

Déjà au ban de la société, les lépreux, comme les juifs et les vaudois, sont parfois les innocentes victimes de cruelles persécutions. C'est le cas en 1321. A la suite d'une dure famine la rumeur populaire les accuse d'essayer de nuire aux autres habitants.

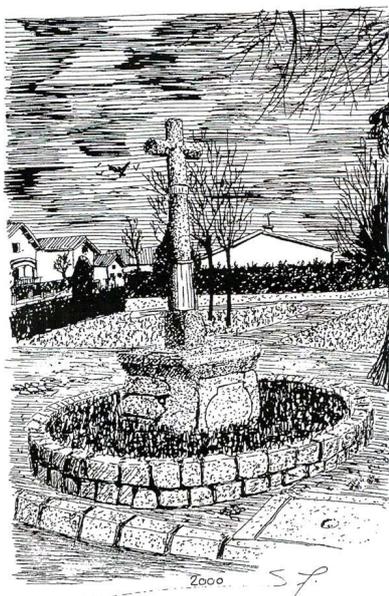
Par "lettres royaux" donnés à Crécy le 16 août 1321 le roi Philippe V le Long ordonne *de faire séparer les malades du mal de lèpre d'entre les autres chrestiens*" et d'abord ceux qui, *"après certaines machinacion et entreprinse faicte entre eux, jornellement mectoient poysons vénéneuses et abominables ès puys, fontaines ruisseaulx et autres lieux pour empoisonner les autres chrestiens sains et les mectre à mort affin de non estre séparez de leur compaignie...*

A Lyon, beaucoup de lépreux sont conduits au bûcher. On ne sait pas si les ladres de Moingt furent inquiétés. Un fait est certain : les biens de la léproserie passent alors sous l'administration des recteurs de l'hôpital Sainte-Anne de Montbrison.

L'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et de Saint-Lazare-de-Jérusalem

Plus tard, La lèpre ayant disparu, une réorganisation générale des établissements hospitaliers s'opère dans le royaume. Par un édit de décembre 1672, Louis XIV unit à l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et de Saint-Lazare les petits hôpitaux devenus inutiles. L'hôpital de Sury-le-Comtal et la maladrerie Saint-Main à Grézieux-le-Fromental sont dans ce cas. La léproserie de Moingt est aussi réunie à l'ordre bien que l'hôpital de Montbrison en ait déjà pris possession deux ans plus tôt.

Après de longs procès, ce regroupement amène la disparition définitive de Saint-Lazare. Les recteurs de l'hôpital l'emportent sur le curé de Moingt soutenu par les moines de la Chaise-Dieu. La chapelle Saint-Lazare, presque ruinée, est démolie en 1729. Ses pierres servent à la réfection de l'église Sainte-Anne. Le cimetière des lépreux est transféré. Aujourd'hui il ne reste de l'antique léproserie qu'un nom, celui d'une croix, dite "des Ladres", à l'intersection de la rue de Rigaud et de l'avenue Thermale. Un souvenir de la lèpre en Forez.



La croix des Ladres
(dessin d'Alain Sarry)

Pour en savoir plus : J. B., "La Maladrerie Saint-Lazare de Moingt", *Village de Forez*, n° 12, octobre 1982.

Chiens et chats enragés

Ah ! j'enrage ! Ce n'était pas un vain mot. Au XIX^e siècle, la rage était une affection qui conduisait à une mort certaine après de grandes souffrances. Et cela jusqu'aux découvertes du grand Pasteur.

Les chats du Bourgneuf étaient-ils enragés ?

Le 5 mai 1851, plusieurs membres de la famille Chevalier, de la rue du Bourgneuf, à Montbrison, se font mordre par un chat en furie. On pense aussitôt à un cas de rage. L'hydrophobie se serait déclarée spontanément. Et l'animal aurait mordu d'autres chats avant d'être tué. Grande inquiétude chez les Chevalier ! Si c'est la rage, aucun remède possible. Ne sachant à quel saint se vouer, les bonnes gens se rendent dans le petit village de Fumare¹ où se trouve, paraît-il, *un thaumaturge qui, au moyen d'un filtre ou d'un charme, guérirait de la rage.*

Le "Journal de Montbrison" relate le fait divers. Le chroniqueur, Michel Bernard, se veut d'abord rassurant : *Heureusement les cas de rage sont beaucoup moins fréquents qu'on ne le croit communément ; souvent on prend pour un animal enragé un animal en état de fureur, ce qui n'est pas la même chose ; et nous espérons que le chat du Bourgneuf était simplement furieux.*

Il désapprouve ensuite la démarche de la famille Chevalier. *L'hydrophobie est un mal terrible... il serait déplorable que des personnes mordues fussent détournées de prendre des précautions que la science conseille, par leur foi dans des charmes ou des remèdes impuissants.*

Il fustige ensuite les *sorciers de Fumare*. S'ils ont vraiment trouvé un remède contre la rage, tout le monde doit en bénéficier. S'il s'agit simplement d'exploiter la crédulité de gens désarmés, les autorités doivent intervenir... Rassurons vite le lecteur. Pendant les mois qui suivent nous n'avons relevé aucun décès à Montbrison concernant la famille Chevalier.

Le drame de Chalain-le-Comtal

Un deuxième cas, dramatique cette fois. Au début de 1866, un cas de rage est signalé à Chalain-le-Comtal. Pierre Genillon, fermier de M. Duval à la ferme de Rayon, a été mordu par son chien. Il présente bientôt tous les symptômes de la rage. Alité, il est constamment surveillé par ses proches. Ses crises sont de plus en plus fréquentes : délire, convulsions, paralysie, étouffement...

Dans la nuit du 15 au 16 mars *profitant d'un instant où son père était seul à le garder, il se leva tout d'un coup, prit un pantalon et s'enfuit dans la campagne.* Il est impossible de le rattraper et les recherches sont infructueuses à cause de la nuit.

Le 16 au matin, les vêtements sont trouvés au bord de la Loire. Le malheureux s'est jeté dans le fleuve. Son corps n'a pas été retrouvé.

Merci monsieur Pasteur

Louis Pasteur (1822-1895) commence ses recherches sur la terrible maladie en 1880. Ce n'est qu'en 1885 qu'il applique avec succès son vaccin antirabique à Joseph Meister. Le petit berger alsacien avait été mordu par un chien enragé sur le chemin de l'école. La rage était vaincue. Pasteur entrait dans le panthéon des bienfaiteurs de l'humanité. A ses funérailles, le 5 octobre 1895, Poincaré s'exclamait : *L'avenir le rangera dans la radieuse lignée des apôtres du bien et de la vérité*. Et l'on ne compte plus les rues, places et écoles qui portent le nom du digne homme comme la place Pasteur à Montbrison. Un bon choix...

(1) Village que nous n'avons pas pu localiser



**Louis Pasteur
(1822-1895)**

Sources : *Journal de Montbrison* du 8 mai 1851 et du 25 mars 1866

Le déluge à Montbrison

Soleil ou pluie, chaleur ou frimas. Le temps est un perpétuel sujet de conversation. Aujourd'hui, comme autrefois, comme toujours. En mai et juin 1889, à Montbrison, on s'attend au déluge.

Le feu du ciel au Tour de la Roue et à Rigaud

Le 16 mai 1889, vers 4 heures du soir, un violent orage s'abat sur Montbrison. Pluie torrentielle mêlée de grêle durant un quart d'heure avec force éclairs et tonnerre. Et la foudre tombe plusieurs fois.

D'abord au Tour de la Roue, sur un pavillon du clos de M. Coudour, avoué, à quelques mètres de sa maison. Le fluide bouleverse la toiture. Il pénètre à l'intérieur, traverse une muraille, met en pièces volets et fenêtres. Enfin il suit et fait fondre les fils de fer d'une treille avant de rejoindre le sol. Un ouvrier travaille justement dans ce local. Le plâtrier Gaurand se trouve dans une pièce du 1^{er} étage, à quelques mètres. Pendant quelques instants il a le bras droit et la jambe gauche paralysés. Fortement choqué, il échappe à la mort par miracle.

Pour faire bonne mesure, Jupiter frappe presque en même temps à Rigaud, à deux pas de chez Coudour. La maison de Joseph Crozet en fait les frais. Un violent incendie se déclare spontanément. Les pompiers accourent avec une compagnie du 16^e régiment de ligne et les voisins. Leurs efforts sauvent le mobilier et le 1^{er} étage de la maison. Il y a tout de même 2 000 F de pertes. La foudre ! Et pourtant, à Montbrison, elle ne tue jamais, dit-on, et cela tant que les soeurs Sainte-Claire y auront un couvent. Il est vrai que Rigaud et le Tour de la Roue ne sont pas *intra-muros*.

Le Vizézy quitte son lit

Cette année-là, à Montbrison, l'arche de Noé serait utile. En juin, le chroniqueur du *Journal de Montbrison* note avec un certain fatalisme : *Les orages se succèdent dans notre région avec une persistance désespérante. Chaque jour des pluies plus ou moins abondantes viennent détremper la terre déjà imprégnée outre mesure ; les rivières et ruisseaux débordent, causant aux riverains des dégâts sérieux.*

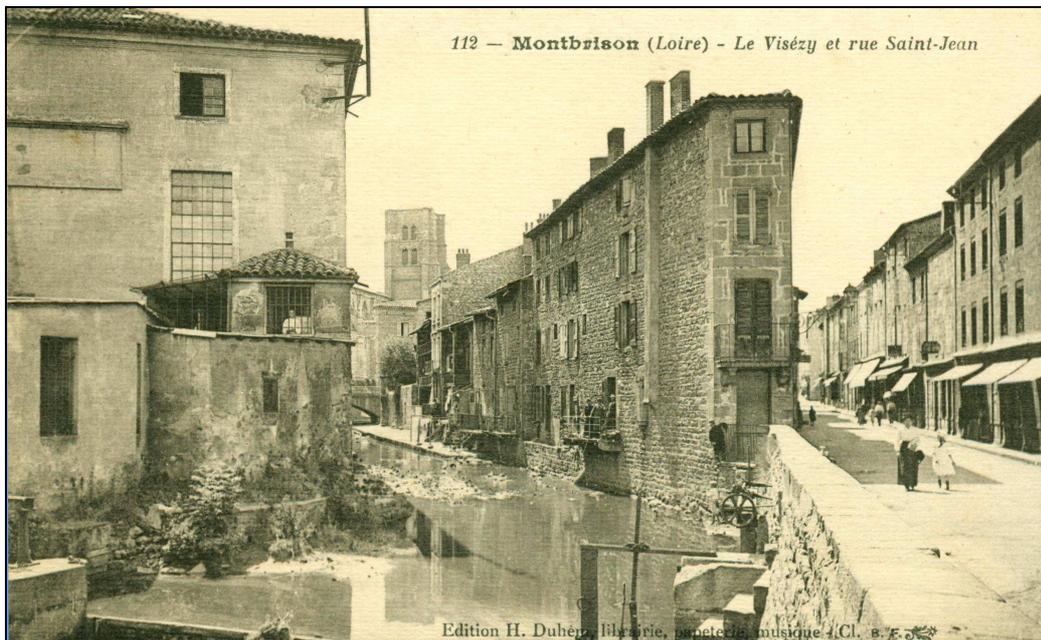
Le samedi 22 juin, une trombe d'eau s'abat sur les monts du Forez, vers la Grande Basane et Gourgon. Les conséquences se font vite sentir à Montbrison.

En quelques minutes le Vizézy déjà grossi par les pluies journalières, est devenu un torrent impétueux ; les eaux descendant comme une barre se précipitaient entraînant tout sur leur

passage. A Montbrison en l'espace d'un quart d'heure le niveau s'est élevé de 1,90 m, atteignant les clefs de voûte des ponts Notre-Dame et Saint-Louis.

Dans le quartier Saint-Jean l'eau monte rapidement jusqu'au trottoir. Le petit barrage près du pont cède. Le niveau baisse alors un peu mais le flot libéré cause de gros dégâts en aval : à l'Abbaye, à Pleuvey, au Champagne. Les cultures des jardiniers sont ravagées.

De tout temps, dans ce quartier, le plus bas de la ville, les inondations sont presque une coutume. En 1772, des maisons de la rue Saint-Jean avaient été tout bonnement emportées. Et en octobre 1907, le Vizézy fait encore des siennes. Vraiment Montbrison n'est pas visité par *un long fleuve tranquille*.



Le Vizézy, dans le quartier Saint-Jean

Sources : "Journal de Montbrison" du 19 mai et du 30 juin 1889.

Victor Jacquet, poète de la guerre, de l'amour... et de Montbrison

Victor Eugène Alexandre Jacquet, fils de Jean Marie Anthelme Jacquet et de Marie Mathevon, est né à Aix-les Bains le 5 juin 1885 mais il a passé la plus grande partie de sa jeunesse et de sa vie professionnelle à Montbrison. Au début du siècle, le jeune Victor étudie à l'Ecole primaire supérieure de la ville. La "Sup" est alors un tout jeune établissement. Il en gardera un souvenir ému :

Voici l'école spacieuse, avec son perron de granit, ses larges fenêtres ouvertes sur l'épaisseur bourdonnante des tilleuls... Au sein de ces salles fraîches et claires, mon esprit s'est éveillé à l'étude, mon cœur a appris l'amour des choses belles, l'écolier turbulent s'est transformé...

En effet, garçon doué et sensible, la poésie le passionne. Il écrit des poèmes, fait de la musique sans négliger un avenir professionnel plus prosaïque. Il sera commis des Postes.

La Grande Guerre

Un événement majeur marque le début de sa vie d'adulte : la guerre. Victor Jacquet a presque trente ans. Il part comme simple soldat au front où il est blessé. Ces épreuves le marquent beaucoup. Il exprime un patriotisme exalté dans *Lettres à une marraine*, ouvrage écrit aux armées, de mars à septembre 1916 :

O champs vermeils, vignobles généreux, beau pays de France ! Si quelques gouttes de notre sang ont pu contribuer à consolider ta gloire et ta force, ô Patrie, nous sommes prêts à te donner le reste, dans l'élan magnifique et commun de notre renoncement ! Notre vie est à toi...

Son recueil *La chanson dans l'orage* est encore plus véhément :

Tonne canon, sans fin ni trêve !

Fais-leur danser le rigodon !

Plus d'humanité : c'est un rêve !

Sus aux fauves ! Tonne, canon !

Le Montbrisonnais célèbre sa ville

Après la guerre, Victor reprend une vie plus sereine. En 1921, le prestigieux éditeur Alphonse Lemerre publie son recueil de poèmes : *Le coffret d'ébène*. Cette fois, c'est l'amour et les femmes qui sont exaltés : *Elle a dit : Faites-moi le bouquet de l'amour*. L'heure des publications est arrivée : *Chansons d'amour, L'écrin...*

Le postier-poète signe parfois Jacques Victoret. Ses talents sont multiples. Il écrit des pièces de théâtre. Une de ses œuvres est même créée au théâtre Massenet de Saint-Etienne. Il joue aussi la comédie. De vieux Montbrisonnais se souviennent que dans sa troupe se produisait une demoiselle Vacher, bien connue dans la ville, et qui chantait admirablement.

Il habite la petite rue du Bout-du-Monde. Il participe activement à la vie locale. Il est professeur de saxo alto et trésorier de la Lyre montbrisonnaise. Surtout, le poète aime beaucoup sa ville d'adoption : *Qu'elle était jolie, ma petite ville... étagée à l'horizon, au flanc de sa butte pittoresque, heureuse, baignée de lumière, renvoyant au ciel le miroitement de ses toits rouges, dressant dans l'air embaumé la prière charmante de ses deux clochers !*

Avec son complice et ami Claudius Racodon (1890-1967), il écrit *la Montbrisonnaise*. Et, dans notre ville, beaucoup de banquets se terminaient par ses accents triomphants :

*Il est une charmante ville
Sise en plein mitan du Forez...*

Promu, Victor Jacquet doit quitter le Forez pour le Velay. Il termine sa carrière à Yssingeaux comme receveur des PTT. Il meurt dans cette ville le 31 janvier 1946, un peu oublié à Montbrison.



Victor Jacquet (1885-1946)

Remerciements : à Pierre Cronel, qui fut président de la "Lyre montbrisonnaise", pour les informations qu'il nous a fournies sur la vie de Victor Jacquet.

Jules prend sa plume

Prénom : Jules. Nom : Troccon. Difficile à porter, et pourtant l'homme n'a jamais pris de pseudonyme. Car il écrivait : instituteur et poète. Poète d'ailleurs aujourd'hui totalement oublié...

Jules Troccon est né le 23 juin 1870, à Chazelles-sur-Lyon, fils de Joseph, d'une famille originaire du Bugey, et de Marie Claudine Antoinette Thollot. Élève à l'école normale de Montbrison, il devient instituteur puis directeur d'école, à la campagne (Saint-Barthélemy-Lestra), à la ville (Saint-Etienne).

Mais ce qu'il aime c'est taquiner la Muse. Il commence sa carrière littéraire vers 1906 en donnant des poèmes aux revues régionalistes : *La revue forézienne*, *La région illustrée*... Fin observateur des hommes et des choses, il relève aussi les qualités et les petits travers de ses contemporains en publiant : *Zigzags foréziens*, *L'esprit stéphanois*, *L'âme lyonnaise*...

Son recueil de poèmes, *Le miroir du passé*, est publié en 1932 à Saint-Etienne par Dubouchet. Travail bien fait de maître d'école où il met de son cœur. Poète bachique, il s'essaie aussi aux chansons à boire pour égayer les banquets et réunions de vigneron.

Président du Caveau stéphanois et poète oublié

Il devient l'ami et le correspondant des écrivains régionaux . Sa bibliothèque s'emplit de leurs ouvrages dédicacés. Il entre vite au *Caveau stéphanois*, le cénacle des poètes foréziens. En 1943, il devient président de l'illustre compagnie.

Ce lettré, un tantinet sceptique et épicurien, n'en reste pas moins instituteur dans l'âme. On lui doit un manuel scolaire, charmant et démodé : *Le livre de la petite patrie*. Avec des lectures choisies, il y prône la morale, le civisme et le patriotisme forézien.

Chantre de la vigne et du vin

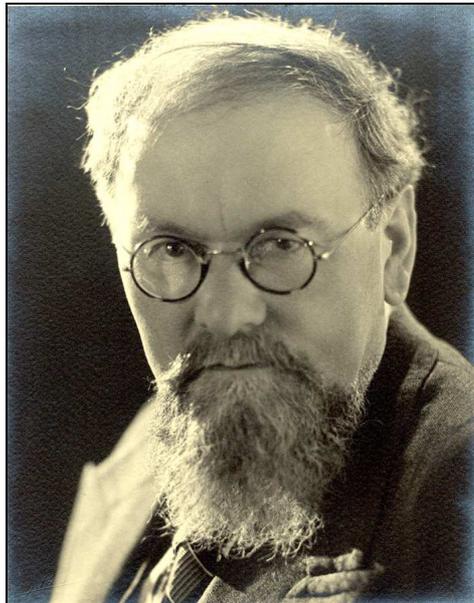
Jules Troccon fut, avant l'heure, un promoteur des "Côtes du Forez", toujours prêt à rimer une chanson à boire :

*Dans c' beau Forez qu' je chante
Les raisins ont mûri ;
Ils brill' sur toutes les pentes,
Tout' les pentes du pays.*

*De Trelins à Saint-Georges.
De Moingt à Marcilly
En vidant son verre
Qu'on a du plaisir !*

(Composé en 1937, pour le concours des vins de Montbrison).

Jules Troccon prend sa retraite à Montbrison avec son épouse Marie Pierrette Bruyat. Leur fille Christiane enseigne alors à l'école de Moingt. Les plus anciens Montbrisonnais ont pu rencontrer le digne vieillard : front haut de penseur, œil vif derrière des lunettes rondes et belle barbiche poivre et sel. Il meurt à son domicile au 28, avenue de la Libération, le 4 mars 1953. Il est mort le poète...



Jules Troccon
(1870-1953)

J'ai deux grands bœufs dans mon étable...

Ce dimanche de mars 1913, des Montbrisonnais qui ont envie de s'instruire emplissent la salle de la Chevalerie. Ils ont répondu à l'invitation de La Société des conférences populaires.

Cette fois le sujet n'a rien d'ennuyeux. Il ne s'agit ni d'hygiène, ni d'agriculture... mais de chansons : la vie et l'œuvre du chansonnier Pierre Dupont. Voici, justement, le conférencier, un homme tout en distinction, dans la fleur de l'âge, vêtu de sombre, visage sérieux, belle barbe et haut front dégarni. C'est Jules Troccon, maître d'école et poète.

Le directeur de l'école normale, M. Simiand, le présente avec chaleur à l'auditoire. Car il s'agit d'un ancien normalien. Né à Chazelles-sur-Lyon en 1870, il a appris le métier à Montbrison. Pour lors, il est instituteur à Saint-Etienne. M. Troccon remercie puis rappelle qu'il a passé une partie de sa jeunesse dans la *bonne et paisible ville de Montbrison*. Heureux souvenirs, nul doute ? Après ce bref instant de nostalgie, le pédagogue retrace avec brio la vie du poète lyonnais.

Pierre Dupont, l'auteur de *La chanson des bœufs*

Jean-Pierre-Antoine Dupont est né à Lyon le 13 avril 1821. Tôt orphelin il est éduqué par un cousin curé qui veut en faire un prêtre. Il fréquente le séminaire de l'Argentière mais choisit d'autres chemins : poésie et vie de Bohème. Le jeune Pierre tente sa chance à Paris : douze métiers, treize misères. Puis le succès vient d'un seul coup. Bref, mais éclatant, avec une chanson, celle des "bœufs". En 1846, dans toutes les salles de Paris, on chante :

*J'ai deux grands bœufs dans mon étable
Deux grands bœufs blancs marqués de roux.*

Bientôt la France des villages adopte la chanson. Elle appartient aujourd'hui au folklore national. Dupont a trouvé sa voie : la veine rustique et populaire. Il devient chansonnier. Parmi ses 250 chansons, deux douzaines sont très connues : *les bœufs* mais aussi *la vigne*, *les sapins*, *Mère Jeanne*, *la chanson du pain*, *le chant des ouvriers*, *la prière des enfants...*

En ces temps agités, la politique l'intéresse. Jules Troccon signale que Dupont fut *républicain et surtout ami sincère des ouvriers des campagnes et des villes*. En fait, les historiens disent aujourd'hui de lui qu'il était surtout *l'adepte d'un utopisme confus*. Et si, selon l'expression de Maurice Agulhon, il fut le véritable *écho sonore* de la seconde République, après le coup d'Etat de Louis-Napoléon, il se rallia assez facilement au nouveau régime.

Le conférencier passe vite sur sa fin de vie assez pitoyable avec le retour à Lyon où il fréquente assidûment les cabarets jusqu'à sa mort en 1870. Il insiste plutôt, avec raison, sur

l'œuvre. Surtout, il a la très bonne idée de faire interpréter plusieurs chansons de Pierre Dupont par des normaliens. Un jeune élève maître, M. Philip, se distingue particulièrement en chantant *Les Sapins* d'une voix forte et bien timbrée. Les auditeurs sont enchantés. C'est bien agréable de s'instruire ainsi ! Plein succès donc pour cette soirée des conférences populaires.

Jules Troccon, le maître d'école poète

Quant au digne Jules Troccon, il s'est déjà mis dans les pas de Pierre Dupont. Il écrit poèmes et chansons. Sans abandonner l'enseignement, il collabore à *La revue forézienne*, à *La région illustrée*... Il fréquente le Caveau stéphanois, en devient le vice-président en 1938 puis le président en 1943. On lui doit des recueils de poésies et plusieurs livres : *L'âme lyonnaise*, *Zigzags foréziens*, *L'esprit stéphanois*...

Aujourd'hui, on se souvient surtout de sa chanson en l'honneur des vins des coteaux du Forez. Car, comme Pierre Dupont, mais avec plus de modération, Jules aimait trinquer.



Pierre Dupont
(1821-1870)

Hommage au pisé

Le 27 décembre 1900, sous la voûte blasonnée de la Diana, l'archéologue Vincent Durand, présente à ses savants collègues dianistes une étude assez inattendue. Rien moins qu'un hommage au pisé ! Ce mode de construction si simple et si économique très répandu dans le Forez. C'est un sujet un peu *vulgaire* pour les éminents spécialistes de la société savante, s'excuse-t-il en préambule. Et pourtant.

La technique est simple à mettre en œuvre mais demande un maçon habile, et qui ne craint pas sa peine. Car le mur est toujours épais, le plus souvent d'un demi-mètre. Avec la construction en pierres sèches, c'était le travail préféré d'un vieux maçon. Il avait pourtant travaillé pour les monuments historiques au château de Sury, à l'abbaye d'Ambierle et au prieuré de Champdieu...

Seulement de la terre et un peu de chaux

Que faut-il ? Le matériau le plus commun : de la terre. Prise sur place, il faut seulement qu'elle ne soit pas trop sableuse, le mur s'effriterait vite. Ni trop argileuse, la chaleur le ferait fendiller. Evitons la terre noire du potager trop riche en humus. Choisissons plutôt celle, un peu forte, de la vigne voisine. Prenons soin de l'enlever juste au-dessous de la couche arable, de bien la fouler et la recouper.

Sur un muret de pierre bien assis sur les fondations, la construction commence. Deux grands plateaux de bois reliés par des chevrons servent de moule. Ce sont les *banches*. Il suffit de remplir, couche par couche, avec de la terre, humide et non pas mouillée. Et puis il faut manier vigoureusement *la dame*, cet outil que les dictionnaires appellent *la hie*, et bien tasser. On monte ainsi de quelques décimètres. Ensuite prenons patience et laissons sécher un peu. Quelques jours après, les *banches* sont déplacées et sur un mince lit de chaux, l'ouvrage est repris.

Si l'artisan est vaillant et n'a pas oublié son fil à plomb, le mur sera droit et solide. Légèrement crépi et couvert de tuiles creuses, bien cuites, sonores, presque brunes, il tiendra cent ans et plus... La maison sera chaude en hiver et fraîche en été. Et quand elle aura fait son temps, il n'en restera qu'un petit tas de terre. Quoi de plus écologique ?

Pour les châteaux aussi

Le pisé n'est pas réservé aux plus modestes. Il a été utilisé pour des bâtiments prestigieux. La Diana en témoigne. La façade de pierres de taille façon Viollet-le-Duc fait oublier les murs principaux. Bâtie vers 1300, ils sont en terre : un pisé noirâtre, et même, selon les spécialistes, d'assez mauvaise qualité. Cependant ils ont sept siècles...

Beaucoup de châteaux de la plaine du Forez bâtis aux XVII^e et XVIII^e siècles sont en pisé : Montrouge, Vaugirard, Chabet, Merlieu, les Périchons, Sasselanges à Veauchette... Tout comme l'église de Saint-André-le-Puy et le bel ensemble voisin. Même des tours rondes étaient construites ainsi. La prestigieuse Bâtie d'Urfé, orgueil de la Plaine, doit aussi beaucoup à ce modeste matériau.

Au cœur de Montbrison, il y a encore de nombreuses bâtisses en pisé. Souvent, seules les façades sont en pierre. C'est le cas de la chapelle des Pénitents. La tradition n'est pas tout à fait interrompue, puisqu'une maison du boulevard Gambetta a été rebâtie en pisé, il y a peu d'années.

Non, le pisé n'est pas réservé au *chapit*, à la *fènière* et à la loge de vigne. Conservons avec soin ce qui reste un peu partout en Forez de ce petit patrimoine.



Pour en savoir plus :

- Vincent Durand, "Les constructions en pisé", *Bulletin de la Diana*, tome XI, p. 514-523.
- Jacky Jeannet, Gérard Pollet, Pascal Scarato, *Le pisé, patrimoine, restauration, technique d'avenir*, éd. Nonette, 1986.

Le pressoir du faubourg

Qu'est-ce que c'est ? Une sculpture moderne ? Mieux. Un souvenir de la vie d'hier. Il s'agit tout bêtement d'une vis de pressoir.

Sa tige, fière et droite, tient compagnie à deux bouleaux sur la pelouse de la résidence du faubourg de la Croix.

Présence incongrue ? Pas du tout. Elle était là avant tous les habitants. M. Gauchet, un maçon qui était aussi vigneron, l'avait installée dans son cuvage. Elle était fixée non sur une table de chêne comme un pressoir ordinaire, mais sur un socle de ciment.

Du travail capable de défier les siècles. Les bicoques du faubourg ont disparu dans les années 60. Elles ont fait place aux petits immeubles actuels. Mais le bloc est si lourd que les nouveaux bâtisseurs ne l'ont pas déplacé.

Les Côtes de Pierre-à-Chaux

La maison a été rasée. Le maçon-vigneron n'est plus de ce monde. Mais la vis reste en place, toujours aussi solide.

Ce curieux monument rappelle que le quartier a longtemps été un village. Ainsi on faisait du vin au faubourg. Les habitants avaient quelques rangs de ceps du côté des Royats, Montaud, Beauregard ou Pierre-à-Chaux.

Les *Côtes de Pierre-à-Chaux* avaient même leur petite réputation, jusqu'à figurer au menu de banquets officiels. Comme celui du 26 juillet 1931, pour fêter M. Gérard, ministre du Tourisme, venu inaugurer la piste de Pierre-sur-Haute !

Beauregard et Pierre-à-Chaux

Quittons le faubourg pour Beauregard puis Pierre-à-Chaux en direction de Châtelneuf. Ces lieux-dits ont été habités dès l'Antiquité. On a retrouvé à Beauregard des objets de l'époque gallo-romaine : tuiles à rebords, poteries sigillées, tessons d'amphores... Et à Pierre-à-Chaux des restes de constructions gallo-romaines et de menus objets usuels des temps anciens...

Ce territoire est redevenu, pour de longs siècles, le domaine des prés, des jardins et des vignes. Des vignes surtout, avec ici ou là quelques "loges". Dès le début du XIII^e siècle, les textes anciens citent le terroir de Pierre-à-Chaux, comme un lieu où la vigne prospérait.

Aujourd'hui tout Beaugard est loti. Trois grandes tours sont plantées à la place des peupliers d'un grand pré humide. Les jardins et carrés de luzerne ont fait place aux immeubles, à la gendarmerie, au lycée.

Sur le coteau de Pierre-à-Chaux, les vignes rétrécissent comme peau de chagrin. Les pavillons poussent comme des champignons. Montbrison monte à l'assaut de Chantepedrix et de Faury.

Que reste-il des "Côtes de Pierre-à-Chaux" ? Rien. Ce *nectar*, comme aimait le qualifier Jules Troccon le poète des vigneron, nous semblerait sans doute un peu aigrelet.



Le pressoir du faubourg de la Croix

Claudius, le dernier forgeron de Montbrison

En 1976, il y a plus d'un quart de siècle, le dernier maréchal-ferrant de la sous-préfecture, fermait sa forge de la rue de la République.

L'homme avait la soixantaine, de fortes mains noires, de gros biceps, béret au-dessus des lunettes fumées, et un pull bleu troué sous le tablier de cuir.

Il abandonnait la basane et son atelier noir, enfumé, encombré de ferrailles pour une retraite bien méritée. La forge était primitivement un jardinet qu'on avait recouvert d'une verrière. Mais les vitres étaient fêlées et pour activer la forge, l'énorme soufflet crevé, hors d'usage depuis longtemps, avait été remplacé par la soufflerie électrique. Un martinet, des cisailles, des pinces de toutes tailles un peu partout et, surtout, l'imposante enclume bien calée sur sa robuste "chabotte"...

Claudius Merle était né à Sainte-Foy-Saint-Sulpice, au hameau de Villedieu, en 1913. Il avait quitté l'école à neuf ans pour être petit valet dans les fermes avant d'entrer à vingt ans, en 1934, à la maréchalerie Jacquet. C'est en forgeant que l'on devient forgeron, Claudius prend vite goût au métier et épouse la fille du patron.

Sept forges aux portes de la ville

1935 : c'est alors la belle époque pour les forgerons. Sept forges rougeoient dans les faubourgs de la ville et, bon an, mal an, il faut ferrer 800 chevaux. Le chemin de fer est un bon client en concédant la réparation et l'entretien de son matériel, notamment les râtaux pour égaliser le ballast.

Quarante ans ont passé, une à une, les forges se sont éteintes. Désormais, Claudius n'allumera sa forge que pour rendre service à quelques vieux clients devenus des amis : retremper les broches d'un maçon ou le tranchant du piochon d'un jardinier...

Le vieil artisan et les enfants

En 1974, les élèves d'une classe sont venus visiter la dernière forge et l'interroger. Claudius, dans son antre noir, au milieu d'une gerbe d'étincelles, a forgé devant eux un fer à cheval, un crochet et même un bel anneau. Fascination de tous, écoliers et maître devant la magie du fer et du feu !

Revenus en classe les enfants avaient rédigé un petit texte : *Des outils, des machines, des tas de ferraille encombrent l'atelier sombre et poussiéreux du forgeron. La flamme claire de la forge en illumine un coin. Le vieil artisan porte un grand tablier de cuir et un béret. Il saisit une*

barre de fer et l'enfonce dans les charbons rouges. Avec les pinces il prend le métal rougi et commence à le travailler sur l'enclume. Ses gestes sont pleins de force et d'adresse. On comprend que le forgeron aime son métier. C'est bien vrai.

Un travail n'est jamais dur...

Et peut-être, devenus grands, les écoliers ont-ils retenu ses fortes paroles qui valent toujours autant : *Le travail ça vous maintient dans la vie* ou encore *Un travail n'est jamais dur quand ça vous plaît*.

Une belle leçon de choses et de vie ! Merci Claudius.



**Le vieux forgeron et les écoliers
(1974)**

Marie et Michel, au château de Vaugirard

Marie et Michel vivent au château de Vaugirard, à Champdieu. Mais ils sont plus souvent dans les communs que dans la salle du Carrousel. Cela se passe, il y a 267 ans, au temps du roi Louis XV, celui qu'on nomme encore le Bien-Aimé.

Marie est la fille d'Antoine Saignes, un journalier de la paroisse de Jas. Elle a été engagée aux fêtes de Noël 1739 comme servante au château. Michel Coret, lui, est natif de Magneux-Haute-Rive. Il est valet à Vaugirard depuis Pâques 1740.

" De plus en plus ému d'amour"

Voilà que les deux jeunes gens se plaisent. Ils se promettent mariage dès que ce sera possible. En attendant, ils font Pâques avant les Rameaux... Quelques mois passent. Marie Saignes est enceinte. Mais Michel tombe malade. Assez malade pour qu'il fasse, le 5 décembre 1740, une déclaration en forme de testament devant le notaire Flachères appelé à Vaugirard.

Michel déclare qu'il a de "l'amitié" pour Marie Saignes, qu'il *a été fort assidu auprès d'elle, se sentant de plus en plus ému d'amour*. Il lui a *toujours verbalement promis de l'épouser en vrai et loyal mariage et d'observer toutes les cérémonies en tel cas requises*. Et c'est dans ces vues que Marie Saignes s'est laissée aller et lui a accordé ses faveurs... Mots étonnants ! Très rares sont alors les actes où figure le mot "amour". Les choses sont donc bien claires. Michel Coret ne fuit pas ses responsabilités comme cela arrive souvent. D'ailleurs, par testament, il laisse tout ce qu'il possède à sa promise. Et le notaire écrit :

Au cas que ledit Coret vienne à décéder de cette maladie... il veut et entend que si tôt après son décès, il soit délivré à ladite Marie Saignes tant pour fournir aux frais de ses couches que pour aider à la nourriture et entretien de l'enfant qu'elle porte... tout son avoir. Mais c'est un legs bien modeste.

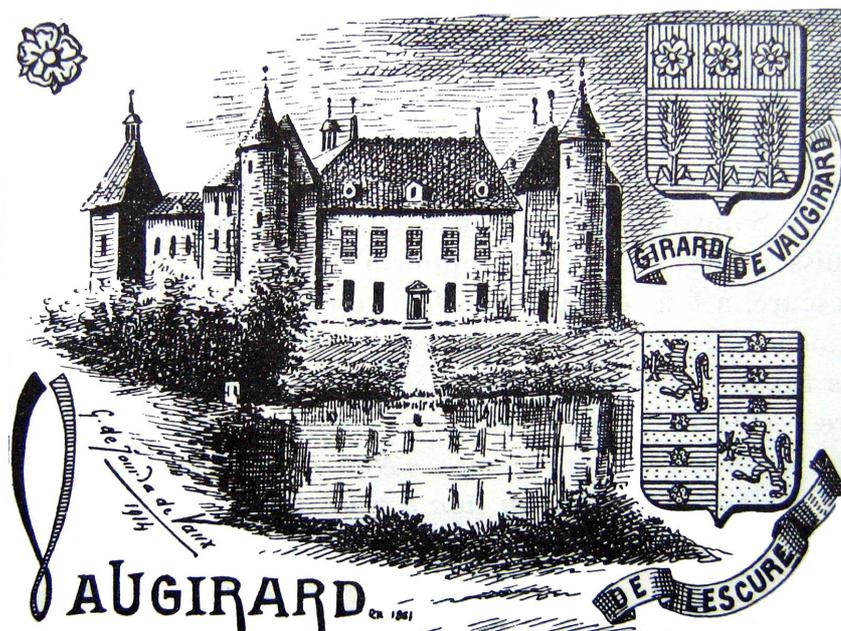
Un pauvre héritage

Il s'agit, tout d'abord, d'une somme de 60 livres qui lui est due par un certain Antoine Barnier habitant au bourg de Mornand. Puis de seize boisseaux de pois, de la variété Calabre, et encore de cinquante poignées de chanvre non teillé conservées au château. Ce sont des récoltes qu'il a faites lui-même sur un petit lopin de terre concédé par le maître et qu'il cultivait pour son compte en plus de son travail de valet.

Constatons la pauvreté de Michel Coret qui n'a pour tout bien qu'une créance, un peu de chanvre et quelques mesures de légumes secs. Le seigneur du lieu, Pierre Girard de Vaugirard, écuyer, est présent. Il signe tout bonnement comme témoin ainsi que Pierre Perrin, un maître pharmacien de Montbrison.

Onze jours plus tard, le 16 décembre, maître Flachères revient au château. Pour obéir aux édits royaux, la future mère doit faire une déclaration de grossesse comme toute femme enceinte non mariée ou veuve. Cette formalité imposée par Henri II depuis 1556 a pour but de lutter contre les infanticides et les abandons d'enfants. Marie Saignes confirme point par point les dires de Michel. Le notaire note à nouveau que *ledit Michel Coret aurait été fort assidu auprès de ladite comparante et l'aurait sollicité de lui accorder ses dernières faveurs sous les promesses qu'il lui faisait verbalement de l'épouser...*

Michel Coret se rétablit-il ? Put-il épouser, tout à fait officiellement, Marie ? Que devint la servante et son enfant ? Malheureusement nous ne savons rien de plus que cette émouvante tranche de vie. C'était il y a si longtemps...



Dessin de Jourda de Vaux, extrait d'Emile Salomon,
Les châteaux historiques du Forez, 1916

Pour en savoir plus : Joseph Barou, *Aspects de la vie sociale sous l'Ancien Régime, les femmes séduites et abandonnées dans le Montbrisonnais au XVIII^e siècle*, La Diana, 2000, Montbrison.

Le pont d'Amoind : "Aide-toi et le ciel t'aidera"

Roche, en Forez, dimanche 13 mars 1785. Convoqués au son de la cloche, à *la manière raccoutumée*, les chefs de feux de la paroisse se retrouvent sur la place de l'église après la grand-messe. Ils sont 33 comparants devant le notaire Dupuy. Ces laboureurs du Bourg, du Creux, de Rocheberanne, de Seynaud, du Champ, de Foin, du Vernay, de Jean-Petit, de la Griote, de Montvadan, de la Fougère, de la Côte, des Amaruts et du Coignet forment, dit le procès-verbal, *la plus grande et saine partie des habitants*.

Faut-il changer la planche sur le Vizézy ?

Pourquoi cette assemblée paroissiale ? Pour une question d'importance. Il s'agit de décider s'il faut réparer la passerelle qui franchit le Vizézy entre le village de Foin et celui de la Brosse, paroisse d'Essertines, au lieu-dit le *pont d'Amay*. Pour passer la rivière, les habitants y ont installé une modeste "planche" en bois de sapin. Elle ne peut être franchie que par les piétons. Un gué, tout près, sert au passage des attelages. Il est souvent impraticable, *tant à cause des crues, des grosses pierres qu'elles y charrient que des glaces*.

Il faut réparer cette planche qui est pourrie et cassée. Le danger est grand. L'hiver précédent, plusieurs passants ont failli périr. Depuis longtemps les habitants désirent un vrai pont, en pierre, mais, précise le procès-verbal, la pauvreté de la paroisse éloigne toujours ce projet. Va-t-on y arriver ? Et comment le bâtir ? Nos gens délibèrent - longuement sans doute - avant de décider, à l'unanimité, de construire un pont.

La contribution de tous

Chacun y mettra du sien. Maître Dupuy rédige avec soin les conventions. Pour la taille des pierres et la construction de l'ouvrage on demande un "prix fait" (un devis) à des professionnels : deux charpentiers, Pierre Desfarges, d'Arcy (Essertines) et son fils Jean-Baptiste, de Saint-Bonnet-le-Courreau. La pierre est tirée le plus près possible du chantier et voiturée par les habitants. De même, ils offrent le bois nécessaire pour fabriquer le "moule" de l'arche.

Pierre Vial et Antoine Meunier, deux laboureurs des Brosses, participent à l'assemblée. Ils sont de la paroisse d'Essertines mais le nouveau pont leur sera très utile. Ils fournissent donc le sable nécessaire qui est pris dans le Vizézy. De plus ils réparent le chemin entre la Brosse et le pont afin de le rendre carrossable. Pour accéder au nouveau pont, à partir de Foin, le chemin est modifié et réparé. Plusieurs propriétaires doivent le laisser passer sur leur "héritage". Tous les habitants y travaillent avec leurs outils, à tour de rôle, suivant les ordres du syndic.

Il reste à payer ce qui est donné aux entreprises. La communauté des habitants de Roche décide d'utiliser *quelque somme provenant des reinages et fêtes de Saint-Martin qu'elle a ramassée depuis nombre d'années pour cet objet*. Cet argent déposé dans le coffre de la margouillat est bien distinct du revenu de la paroisse. Le profit venant des festivités publiques sert ainsi à tous.

Aide-toi et le ciel t'aidera

Enfin la communauté désigne comme syndic Gabriel Paley, du village de Seynaud. Il a tout pouvoir pour traiter avec les entrepreneurs et organiser le travail des habitants. Le pont mesure 18 pieds de long, 10 de large et coûte 500 livres. 100 livres sont payées d'avance, 100 livres lorsque la moitié de l'ouvrage est fait et 300 à la fin des travaux. Les Desfarges, père et fils, répondent du pont pendant dix ans.

Un joli ponceau fut construit. Aujourd'hui, Il y a encore un pont sur le Vizézy en ce lieu. On le nomme le "pont d'Amoind". Tout à côté, se trouvait, il y a encore peu de temps, le "gros Fayard. Ce modeste ouvrage d'art témoigne du fait que nos ancêtres avaient compris l'adage : *Aide-toi et le ciel t'aidera !*



Le pont d'Amoind

Sources : fonds Thevet, archives privées.

1794 : une famille de Lérigneux victime de la Terreur

Juillet 1794, la Terreur règne sur tout le pays. Et jusqu'au fond des campagnes. Le 17 messidor de l'an II (5 juillet 1794) l'agent national de Montbrison monte une expédition pour arrêter un suspect. Sur dénonciation, sans doute, car le but est précis.

Expédition nocturne au Fay

Il faut arrêter Claude Cogniasse, prêtre réfractaire, qui se cache au Fay, hameau de Lérigneux. Rousset et Catton du comité révolutionnaire de Montbrison, le citoyen Phalipon avec quinze gardes nationaux et des gendarmes se mettent en route.

La troupe part de Montbrison à 9 heures du soir. Elle arrive au Fay, *sur les 2 heures après minuit*. La maison Goure-Défarges est cernée. Tout apeurée, une femme vient ouvrir. Cette nuit-là, Agathe Défarges, 51 ans, femme de Martin Goure, est seule au logis. Elle est questionnée. Y a-t-il chez elle un prêtre réfractaire ou un étranger ? Elle dit que non. Mais, à l'instant même, *un homme pieds nus, gros et gras, vêtu d'une culotte noire et d'une veste brune ou noire* sort de la grange, bouscule les gardes nationaux et disparaît dans la nuit. C'est Claude Cogniasse !

Dépitée, la troupe fouille la maison. Il y a des objets compromettants : une paire de souliers, du linge avec les initiales C.C., et surtout, deux bréviaires. Il faut des explications. La maîtresse de maison déclare qu'elle a acheté ces objets à un marchand inconnu au marché de Montbrison. Elle ajoute que son mari travaille comme journalier à la moisson chez un nommé Cogniasse à Curtieux, près de Montbrison. Et elle prétend qu'il n'y avait personne chez elle. Agathe Défarges est arrêtée, les objets saisis.

Arrestation à Curtieux

Le lendemain, Catton et sa garde vont à Curtieux, chez Cogniasse. Les moissonneurs sont dans un champ près de Champdieu. Martin Goure est là. Interrogé, le malheureux déclare que l'étranger abrité sous son toit est Claude Cogniasse, un parent de sa femme. Après cette naïve déclaration, il est conduit en prison. Le soir même, l'agent national Raymond interroge les époux. Il se sert de leurs contradictions. Agathe Défarges avoue que Cogniasse, de Curtieux, est son beau-frère. Mais elle dit ne pas savoir qui est Claude Cogniasse. Son mari, devenu plus prudent, n'ajoute rien. Il n'a jamais cherché à savoir le nom de son hôte, ni quel était son état.

Les souliers constituent un indice sérieux. Ils sont rares à la campagne où tout le monde porte des sabots. Ils ne peuvent appartenir qu'à une personne d'une autre condition. Les bréviaires sont encore plus compromettants. Selon les époux, ils ont été achetés pour les enfants. Agathe en a eu neuf d'un premier mariage. Un de ses fils s'en est servi pour apprendre à lire l'hiver précédent.

Où mangeait l'étranger ? À *la grange*, répond l'épouse. À *la maison, au coin du feu*, dit le mari. Là encore il s'agit d'une divergence significative : si l'hôte prend ses repas à la grange c'est un vagabond de passage hébergé par charité, s'il mange auprès de l'âtre, dans la cuisine, il s'agit d'un invité bien connu, parent ou ami.

Devant le tribunal révolutionnaire de Feurs

Les époux Goure-Défarges sont transférés à Feurs, siège du tribunal criminel du département. Le 28 messidor, ils sont interrogés par le président Jean Bourgeois. Martin Goure et Agathe Défarges se défendent avec maladresse. La procédure est expéditive. Reconnus coupables d'avoir caché un prêtre réfractaire, ils sont condamnés à mort le 16 thermidor.

Huit jours plus tôt, le 9 thermidor, la chute de Robespierre annonce une réaction contre le régime sanguinaire de la Terreur. Mais le mouvement n'a pas encore atteint le Forez. Le tribunal de Feurs, très antireligieux, est intraitable. Les époux sont exécutés.

Leur sort frappa vivement la population de Lérigneux. Gens pauvres et sans malice, Agathe et Martin étaient seulement coupables d'avoir été hospitaliers... Et, sans doute, ils n'avaient pas compris grand-chose aux remous qui agitaient alors le pays.



Fonts baptismaux de l'église de Lérigneux

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "1794, une famille de Lérigneux victime de la Terreur", *Village de Forez*, n° 40, octobre 1989.

L'église d'Écotay restaurée par son premier curé (1841-1846)

La charmante église d'Écotay n'existe sous son aspect actuel que depuis le milieu du XIX^e siècle. Bien avant la Révolution, Écotay, pourtant siège d'une vaste baronnie, a perdu son titre de paroisse pour n'être qu'une annexe de Verrières, puis de Bard.

Une chapelle romane, dans l'enceinte du château, est consacrée, en 1217, par Bernard, évêque d'Embrun, au nom de Renaud de Forez, archevêque de Lyon. Dédiée à saint Etienne, elle possède alors, outre le principal autel, trois chapelles. But d'un modeste pèlerinage, les reliques de saint Pancrace y étaient vénérées chaque année, le lundi de Pentecôte.

Création de la paroisse d'Écotay

Le 29 juin 1841 la paroisse d'Écotay, est créée. Le premier curé est le fils d'un meunier, un enfant du pays : Jean-Marie Georges Rival, né au hameau du Maisonnay (Bard) le 23 mars 1809. Cet ancien professeur au séminaire de Verrières doit tout organiser. Il agrandit l'église primitive par l'adjonction d'un transept et du chœur surmonté d'une coupole octogonale sous un clocher crénelé. L'église perd ainsi son orientation traditionnelle. Un campanile à deux arcades jumelles surmonte l'ancienne abside. Il construit également la cure tout près de l'église mais un peu trop exposée à la bise. Et les bonnes gens du voisinage de chanter malicieusement :

*À Écotay, ils ont bâti un couvent
Qui donne sur le vent
Ils y ont mis trois étages
Un pour faire sécher les fromages
Un pour faire la lessive,
L'autre pour chanter alléluia...
(vieille chanson chantée en patois)*

Les sculptures de l'abbé Rival

Avec moins de 500 habitants, la paroisse peine à réunir les fonds nécessaires. M. de Meaux, le paroissien le plus notable, devient, cela va de soi, le président du conseil paroissial. L'abbé Rival, qui n'a plus de famille, sacrifie ses biens et verse plus de 4 500 F.

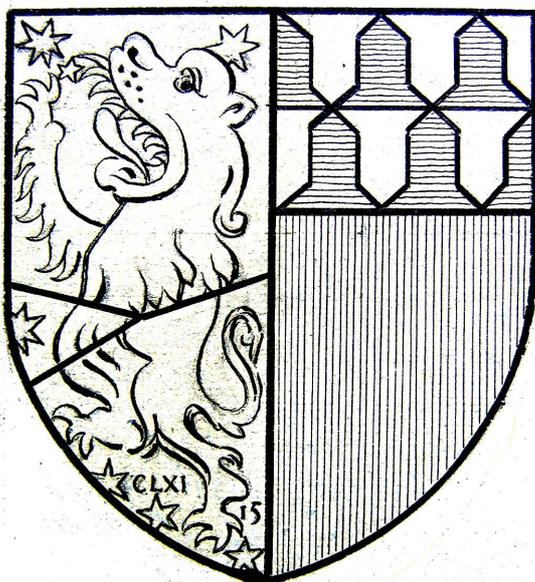
Le bon curé qui a, paraît-il, une force peu commune, paie aussi de sa personne. Habile au travail du bois, il sculpte les boiseries : autel et chaire. Et aujourd'hui toute une kyrielle de saints et d'apôtres, naïfs et débonnaires, font encore bonne figure dans le chœur de l'église.

Visite de Son Éminence

Le 28 juin 1845, le cardinal de Bonald, en visite chez M. de Meaux, à Quérézieux, vient inspecter le chantier. Son Éminence se retire très satisfaite après avoir admiré les talents du curé-sculpteur... mais il ne lui laisse pas finir l'ouvrage commencé. L'année suivante M. Rival devient curé de Brignais dans le Rhône. L'abbé Placide-Mathieu Dupuy lui succède. Les travaux continuent avec moins de vigueur, semble-t-il, faute d'argent. Mais l'élan est donné. Les efforts du maire, Michel Bernard, et un secours de 1 000 F dû à l'impératrice Eugénie, permettent d'achever le clocher et de construire un porche convenable.

Quant à l'abbé Rival il ne s'arrête pas en si bon chemin. En 1859, il bâtit, en mettant encore une fois la main à la pâte, une nouvelle église à Brignais. Enfin, devenu archiprêtre de Saint-Genis-Laval, il y finit paisiblement ses jours le 13 juin 1879, sans doute en regrettant un peu d'être loin des landes de Bard et de ses bons paroissiens d'Écotay.

Aujourd'hui, près des ruines féodales, l'église d'Écotay - hélas souvent close - reste la fierté du vieil Écotay et le but de promenades estivales de nombreux Montbrisonnais.



Blason peint sur un ancien vitrail de l'église d'Écotay
parti de l'église d'Écotay parti de Talaru Chalmazel et de Lavieu
avec la date de 1661 ou 1561 [5CLXI] (croquis tiré des archives de la Diana)

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "Jean-Marie Georges Rival, premier curé d'Écotay", *Village de Forez*, n° 25, janvier 1986.

La "restauration" du château Sainte-Anne de Marcilly (1873-1883)

Qui dit Marcilly dit château Sainte-Anne. La fière silhouette, aujourd'hui survolée par des rapaces, domine le voisinage. Mais ces ruines sont pourtant récentes et la restauration fut, en son temps, contestée.

Le château est cité dès 1010. La citadelle tenue par les comtes de Forez se dresse face au repaire des Couzan. Durant la guerre de Cent Ans, elle subit les assauts de routiers. Vers 1450, avec son donjon, sa double enceinte crénelée et sa chapelle Sainte-Anne, le château a encore belle allure. Il est alors tel qu'on le voit dans *l'Armorial* de Guillaume Revel. Siège d'une vaste châtellenie, la forteresse n'en est pas moins démantelée par l'intraitable Richelieu.

Un gros tas de cailloux acheté trois fois rien

Un inventaire du 22 juin 1667 signale *Marcilly, lieu éminent et fort, où était autrefois le château duquel il ne reste autre chose que quelques masures éboulées de la clôture et plusieurs pierres du bastion et une petite chapelle sous le vocable de sainte Anne*. La butte et son champ de ruines passent à diverses familles : de Saint-Hilaire, de Talaru, Chassain... La châtellenie est aliénée en 1771. La Révolution arrive et Marcilly-le-Châtel devient "Marcilly-le-Pavé". Un siècle passe encore. Le château semble irrémédiablement voué à disparaître tout à fait.

Mais, en 1872, il bénéficie, *in extremis*, d'une seconde chance. Mis en vente à l'audience des criées du tribunal de Montbrison, les restes du château et le terrain alentour sont adjugés pour 25 F. Une bouchée de pain ! L'acheteur est Jean Claude Marie de Sauzée dit Hyppolite (1798-1883), riche Stéphanois et original philanthrope. Le romantisme triomphe. Rien n'est plus prisé que de grands lambeaux de murs envahis de lierre !

Une restauration critiquée

Hyppolite entreprend, dès 1873, de restaurer le château. L'initiative est d'abord bien accueillie par les érudits foréziens. Le docteur Rimaud écrit dans les "Annales de la Société d'agriculture" : *Le château de Marcilly a un étrange bonheur... Un homme s'est rencontré, qui a conçu le projet de rétablir, en son état primitif, sa citadelle, dont les ruines semblaient faire partie du rocher...* De plus la restauration fournit du travail pour la main-d'œuvre locale.

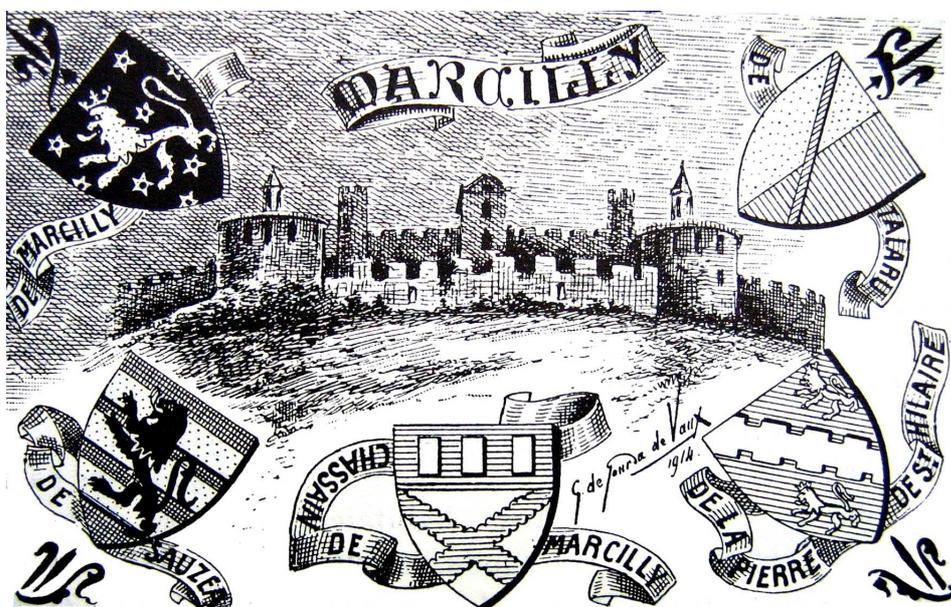
M. de Sauzée conçoit lui-même tout le projet. Mais, Viollet-le-Duc au petit pied, il ne tarde pas à s'attirer des critiques. Il mélange hardiment styles et matériaux. L'enceinte avec ses tours à gorge mêle la brique et le basalte... Des tours, des lanternons s'élèvent. Le même docteur Rimaud

passé de l'encouragement à la critique : *On ne comprend pas la nécessité des deux tours et des deux étages à la chapelle. Quant aux ouvertures terminées par un triangle aigu, cela ne se voit guère dans les arcatures de l'architecture auvergnate...*

Le nouveau maître des lieux répond vertement dans la presse : *Pauvres Auvergnats ! - il traite ainsi des Foréziens - vous n'avez jamais rien fait de bon... On ne voit pas la nécessité des deux tours ! De nécessité, à proprement parler, il n'y en a aucune...* Le ton est donné. Nullement découragé, M. de Sauzée écrit même un poème épique sur Marcilly, avec de furieuses batailles, pour conter les avatars de son coûteux château.

La restauration pourrait engloutir une fortune mais, en 1883, le mécène de Sainte-Anne meurt avant d'avoir pu achever son œuvre. Le château passe ensuite aux hospices de Saint-Étienne. Il est l'objet de procès. Finalement, il reste inachevé.

Aujourd'hui "Marcilly-le-Pavé" est heureusement redevenu "Marcilly-le-Châtel". Et les murailles de Sainte-Anne constituent un théâtre parfait pour l'évolution des rapaces de la Volerie du Forez.



Dessin de Jourda de Vaux, extrait d'Émile Salomon,
Les châteaux historiques du Forez, 1916

Pour en savoir plus : Roger Garnier, "Hyppolite de Sauzée, le château de Marcilly", *Village de Forez*, n° 8, octobre 1981.

Le Forez pittoresque, de Félix Thiollier, un ouvrage monumental !

Publié en 1886, *Le Forez pittoresque et monumental* est rare, lourd, beau, et surtout précieux... Le livre de Félix Thiollier fait aujourd'hui partie du patrimoine forézien au même titre qu'une église ou un château.

Félix Thiollier, photographe de la première heure

Son auteur, Félix Thiollier, né en 1842, est issu d'une famille de notables stéphanois. Il a des attaches à la commanderie de Verrières près de Saint-Germain-Laval. Archéologue amateur, c'est surtout un photographe de talent. Il pressent tout l'intérêt de cette technique nouvelle. Durant ses pérégrinations, il accumule des milliers de clichés de monuments et de sites foréziens.

En 1886, grâce à ses précieux documents, il réalise avec le comte de Soultrait une belle monographie : *La Bastie d'Urfé et ses seigneurs* (1886). Excellente idée car le château est alors dans un triste état, menacé de destruction totale. La publication aidera à le sauver.

La société historique la Diana est alors en pleine renaissance après la crise de 1870. Félix Thiollier y rencontre tous les érudits foréziens. Lors d'une réunion de dianistes, le 6 décembre 1886, il fait état du projet d'un *album forézien*. Cela lui permettrait d'utiliser les nombreuses plaques qu'il a réalisées. Certaines ont plus de vingt ans. Il craint qu'elles ne s'abîment et qu'il ne puisse laisser à ses héritiers que du verre blanc *tout juste bon à fabriquer des serres*. Ces photos présentent pourtant de l'intérêt car, précise-t-il, les deux tiers des monuments représentés ont déjà disparu.

Un vrai travail d'équipe

Félix Thiollier entreprend alors son grand oeuvre. Ce sera *Le Forez pittoresque et monumental*. L'archéologue photographe a la bonne idée de s'entourer de nombreux collaborateurs. Ainsi pour les textes : Éleuthère Brassart, le sénateur Brossard, Joseph Delaroa, Héron de Villefosse, le docteur Noël, Testenoire-Lafayette... tous gens très savants et sérieux.

La Diana est aussi très présente avec son président, le vicomte de Meaux, le secrétaire, Vincent Durand et le conservateur, Thomas Rochigneux... Les gravures sont l'œuvre d'artistes confirmés parmi lesquels Beauverie, Ravier, Gonnard... de Félix lui-même.

L'ouvrage est donc le fruit d'un vrai travail d'équipe unissant tous les talents de la province. Résultat remarquable : deux volumes in-plano - le plus grand format possible - sur papier

vergé. L'un de textes avec 980 gravures ou eaux-fortes, l'autre formé de 127 planches. Avec bandeaux, lettrines, culs-de-lampe... Tout ce que la typographie peut offrir d'élégante qualité.

L'album forézien devient un *monument impérissable*

Mais le mérite d'avoir formé et mené à bien ce grand projet revient surtout à Félix Thiollier. C'est avec justesse que dans son bulletin de *l'Amicale des Foréziens de Paris* Joseph Delaroa affirme que le "Forez pittoresque et monumental" *suffira à honorer la vie de ce vaillant et intelligent compatriote, à qui rien n'a coûté, ni le temps ni l'argent, pour élever ce monument impérissable à la gloire de notre cher pays.*

En effet, présenté à la Diana à l'assemblée générale du 12 mai 1887, le travail de Félix Thiollier soulève l'enthousiasme. Cependant la digne société, toujours très soucieuse de son budget, ne souscrit que cinq exemplaires de l'ouvrage publié sous ses auspices.

Contribution au sauvetage de la Bâtie d'Urfé

Il n'empêche : *Le Forez pittoresque et monumental* paraît en 1889. Tiré à peu d'exemplaires, il fait référence. C'est certainement le joyau d'une bibliothèque d'histoire régionale.

Quant à Félix Thiollier, il meurt en 1914, juste avant la Grande Guerre. Cinq ans avant, la Diana avait eu l'immense mérite de racheter - et par-là même de sauver - la Bastie d'Urfé. Le photographe stéphanois y était pour quelque chose. Plus tard, son fils Noël devient président, de 1928 à 1942, de la vénérable société historique. Et Emma Thiollier s'illustre comme peintre et sculpteur. En somme, toute une saga...



Bandeau illustrant *Le Forez pittoresque et monumental*,

imprimerie de A. Waltener et C^{ie}, Lyon, 1889.

1904 : Les conquérants de Pierre-sur-Haute

Début du XX^e siècle : le tourisme est balbutiant en Forez. Rares sont les "étrangers" qui souhaitent découvrir les curiosités locales, sauf quelques originaux. Pour les habitants du pays, cette activité est réservée à ceux - rares - qui ont du temps et de l'argent.

Pierre-sur-Haute constitue pourtant un bel atout pour la région de Montbrison. Avec 1640 m d'altitude, le point culminant de la Loire offre une nature sauvage, des landes, des rochers, un panorama superbe.

Un certain E. Alexandre a compris le parti qu'on pourrait tirer de la montagne. En 1904, il entreprend d'organiser des excursions dans les monts du Forez. Tout commence par une campagne de "réclame" dans *l'Avenir montbrisonnais*. Il s'agit d'abord de mettre en valeur le pittoresque des villages montagnards qui sont visités en voiture hippomobile : Essertines, Roche, Lérigneux, Bard. Un modeste circuit qui prend toute une journée.

Puis il s'enhardit à organiser une expédition vers Pierre-sur-Haute. Et se met de vanter aux amateurs les bienfaits d'une telle randonnée : *Monter à Pierre-sur-Haute, c'est aérer son esprit, rafraîchir ses bronches des senteurs parfumées du printemps, faire provision de santé et d'énergie*. Et tout ça, *sans trop grande fatigue et dépense excessive*. On ira en voiture puis à pied pour les hommes, à dos d'âne pour les femmes et les enfants... Coût : 12 F pour l'ascension, la voiture, la chambre et deux repas.

La première excursion : la pluie, la pluie...

Après plusieurs reports, la première excursion a lieu le dimanche 27 juin. Rendez-vous est pris à 4 heures de l'après-midi à l'hôtel Barailler à Montbrison. Seulement la moitié des excursionnistes, une petite dizaine, est là car il pleut à seaux : un temps affreux, digne du déluge. Qu'à cela ne tienne ! Le départ a lieu dans la joie, paraît-il. Le trajet est long pour atteindre Saint-Bonnet-le-Courreau. Mais on chante et on plaisante dans la carriole. Et *les trois heures semblent trois minutes !...*

À Saint-Bonnet-le-Courreau, un *copieux et succulent festin* est servi à l'hôtel de Jean-Marie Massacrier. À la fin du repas un convive ouvre la fenêtre. Le journaliste-touriste raconte : *Merveille ! Pluie, vent, nuages, tout avait disparu. Au ciel la pleine lune souriait à notre excursion et répandait à profusion sa pâle et poétique lumière sur les monts et la plaine...*

Aussitôt les voyageurs crient "hourrah !" et avant d'aller se coucher jettent quelques feux de Bengale sur la place de l'église. Comportement qui montre d'ailleurs un certain sans-gêne vis-à-vis des habitants du bourg endormi.

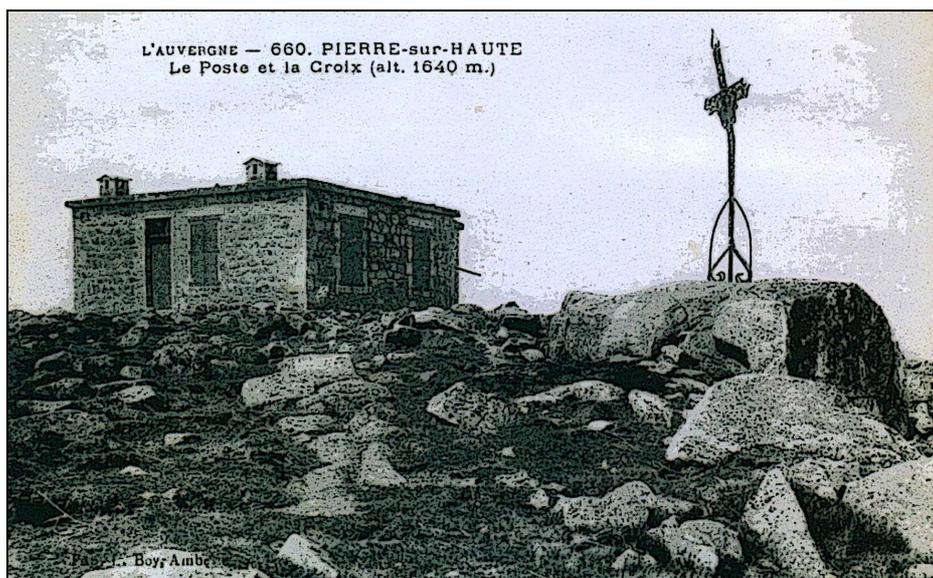
Départ à une heure du matin

À une heure du matin, départ en voiture pour Sauvain. Un guide prend ensuite en charge la troupe. Un ânon *d'un bon caractère admirable* est chargé des provisions, des parapluies, des pardessus et de l'appareil photo.

L'ascension commence. Le lever de soleil surprend la caravane avant le passage à Colleigne. Dans une jasserie, les voyageurs goûtent le lait de la montagne. Enfin c'est Pierre-sur-Haute dont une croix marque le lieu le plus élevé. Et tous d'admirer : *Dans cette solitude élevée ce spectacle solennel et silencieux est très impressionnant.*

Après un copieux déjeuner sur les rochers et quelques essais photographiques le retour commence par la vallée abrupte de Chorsin où nous ne conseillerions à personne de se risquer sans guide. À Sauvain un bon repas est servi. Enfin c'est le retour en voiture par une route très agréable à Montbrison-la-coquette. Ouf ! Ils sont sauvés.

Ces premières tentatives sont restées sans suite. C'était assez cher, le trajet n'était pas facile, le mauvais temps pouvait tout gâcher. Et surtout le temps des loisirs n'était pas encore arrivé. Tant mieux pour Pierre-sur-Haute.



Pierre-sur-Haute d'après une carte postale ancienne

Sources : *L'Avenir montbrisonnais* de mai et juin 1904.

Le sauvetage de la Bâtie d'Urfé

En 1886 quand Félix Thiollier et le comte de Soultrait publient leur belle monographie *Le Château de la Bastie d'Urfé et ses seigneurs*, la vieille demeure est déjà très mal en point. Cet ouvrage, tout comme *Le Forez pittoresque et monumental* a eu le grand mérite de mettre en valeur les trésors cachés - et parfois perdus - du château.

Blanchisserie, féculerie ou carrière de pierres ?

Depuis la disparition, en 1764, des derniers membres de la famille d'Urfé, le château et son domaine ont connu une longue suite d'avatars.

En 1764, le marquis de Simiane en devient propriétaire. Il souhaite y établir une blanchisserie. Mais il abandonne vite son projet et se contente de vendre le domaine pièce par pièce.

En 1778, elle passe aux mains des Puy de Mussieu. Les Puy prennent alors le nom de Puy de la Bâtie mais ne redorent pas pour autant leur blason. Le château est très peu entretenu. Criblés de dettes, ils doivent le vendre.

En 1836, la Bâtie est achetée par la duchesse de Cadore, veuve de Nompère de Champagny qui avait été un grand personnage de l'Empire et de la Restauration. La Bâtie pourrait être sauvée car elle s'adresse à Prosper Mérimée pour un classement. Mais c'est en vain.

Le pire arrive. En 1872 les héritiers de la duchesse vendent le château à M. Verdolin, un avocat stéphanois installé à Montbrison. Il s'essaie dans les affaires, fonde une banque et veut installer une féculerie à La Bâtie.

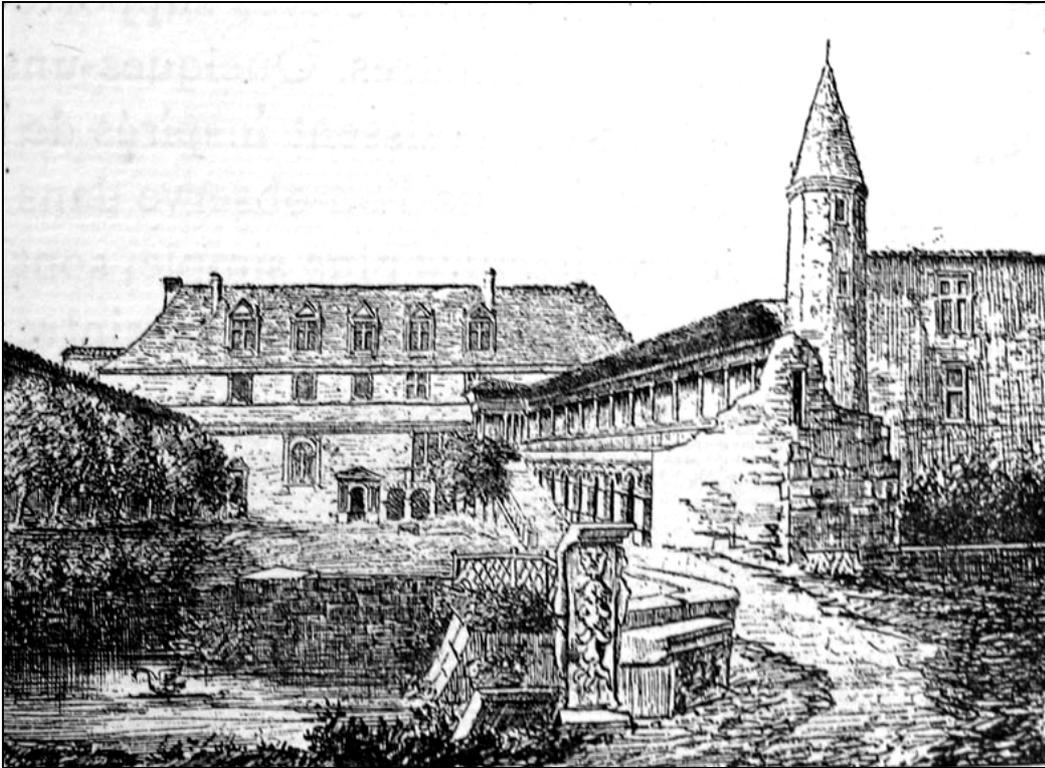
Financier malheureux - ou maladroit - Verdolin se ruine. Il brade à un antiquaire lyonnais tout ce qui peut se détacher du château : les vitraux, les boiseries, le pavement de la chapelle... En 1884, Verdolin n'évite pas la faillite. La Bâtie, dépouillée et presque ruinée, est mise aux enchères. La Diana est navrée mais impuissante.

Le château est acquis par Jean-Baptiste de Neufbourg et, ainsi, obtient un sursis. Préservera-t-il ce qui reste ? Il le souhaite sans doute mais rien ne se fait. En 1907, son fils Louis remet en vente l'ensemble du domaine. Le pic des démolisseurs menace.

Sauvée *in extremis*

La Diana sauve *in extremis* le manoir vide en l'achetant en 1909 à l'aide d'une souscription. Depuis la société historique du Forez s'emploie patiemment à lui redonner son lustre

d'autrefois. Avec l'aide du conseil général de la Loire, la noble demeure des Urfé est devenue un haut lieu du Forez.



La Bâtie en 1812 d'après une gravure ancienne

Le Forez pittoresque et monumental,

imprimerie de A. Waltener et C^{ie}, Lyon, 1889.

Saint Porcaire à Montverdun entre histoire et légende dorée

Le charmant village de Montverdun est dominé par son prieuré juché sur la butte volcanique. L'église possède le tombeau et le reliquaire de saint Porcaire.

Porcaire ou Porcaire est bien peu connu ailleurs qu'à Montverdun dont il est le patron. Là, il est fêté en août. On ne sait du personnage que ce qu'en disent deux sources peu sûres : *les Chroniques de l'abbaye de Lérins* et les ouvrages du chanoine La Mure, l'historien forézien un peu fantaisiste.

La légende dorée

Porcaire était le 15^e abbé du grand monastère de Lérins et 2^e de ce nom. Il serait originaire du Forez. À une date imprécise son abbaye fut saccagée par les Sarrasins débarqués en Provence. Le saint abbé échappa au massacre mais, ayant eu les yeux crevés, il vint se réfugier dans sa province natale où il vécut en ermite. Les Sarrasins, décidément vindicatifs, vinrent jusqu'à Montverdun frapper le pauvre moine dans sa cellule même. Il subit le martyre d'un coup de lance, arme dont le fer est conservé dans un reliquaire de l'église paroissiale.

Il semble que plusieurs récits se soient mêlés dans la légende dorée de Porcaire : celui de l'abbé provençal et, sans doute, celui d'un autre moine martyrisé en Forez car les chroniques de Lérins ne font aucune allusion à son retour chez nous. La vie de Porcaire ayant été surtout écrite pour l'édification des fidèles, il est bien difficile de séparer l'histoire de la légende.

Il est certain que Porcaire, abbé de Lérins, a bien existé et a été martyrisé par les Sarrasins avec beaucoup de ses moines - la chronique dit 500 - vers 732 quand Charles Martel repousse les Arabes à Poitiers. Et aussi qu'une dévotion ancienne est rendue à Montverdun à un saint moine identifié à Porcaire.

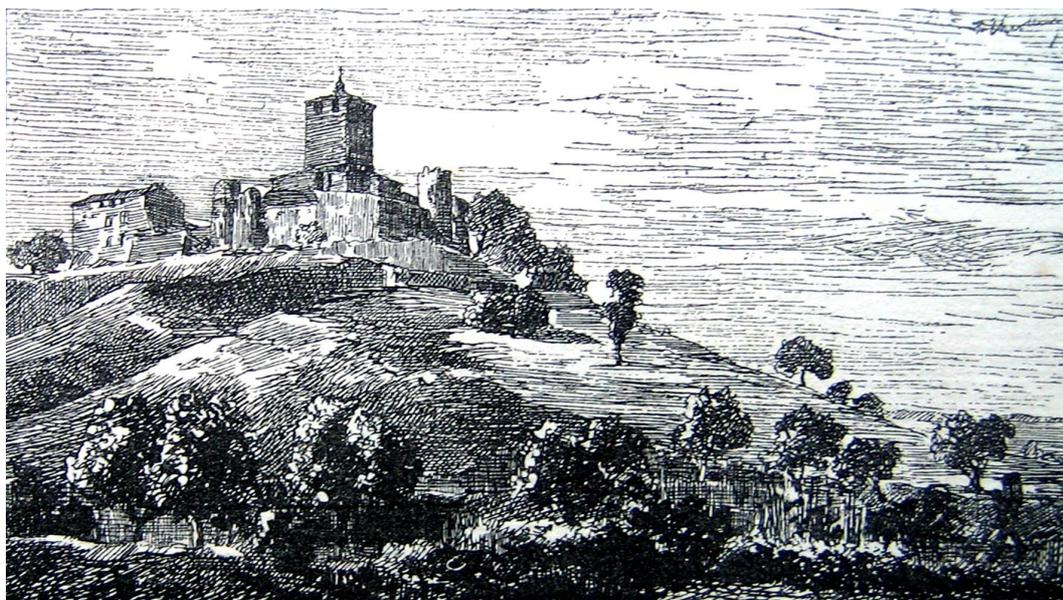
Un héritage précieux pour le Forez

Laissons de côté les incertitudes et convenons du travail immense fait au Moyen Age en Forez par les moines.

Sur le plan spirituel ils assurent une christianisation en profondeur. Autour des prieurés se créent des paroisses... Dans le domaine culturel, les religieux contribuent à la conservation du patrimoine écrit. Ils nous ont aussi légué des monuments inestimables : Champdieu, Saint-Romain-le-Puy, Pommiers...

L'économie leur doit beaucoup : défrichage, culture de la vigne, assèchement des marais... La population se fixant près des prieurés comme à Montverdun, Bard, Gumières, des villages naissent et la province se développe. Et N'oublions pas l'assistance aux pauvres dont témoigne encore aujourd'hui l'hôpital de Champdieu.

Vraiment, nous devons beaucoup, à Porcaire et à ses frères religieux.



Montverdun, dessin de Félix Thiollier
Le Forez pittoresque et monumental

Et saint Martin se reposa et admira le Forez...

Le 11 novembre, la Saint-Martin, fête si populaire autrefois est maintenant cachée par un autre anniversaire : celui de l'armistice de 1918. Chrysanthèmes et drapeaux tricolores ont presque fait totalement oublier le 13^e apôtre, celui de la Gaule

Martin, le 13^e apôtre

Martin est né en Hongrie en 336. À 15 ans, il entre dans l'armée romaine. En 354, à 18 ans, à la porte d'Amiens, il partage son manteau avec son épée pour en offrir la moitié à un pauvre. La nuit suivante, il voit le Christ portant le manteau partagé ! Il se fait baptiser, devient l'ami d'Hilaire, évêque de Tours. Et commence une prodigieuse carrière de voyageur. Il serait allé partout... Martin meurt le 8 novembre 397 en Touraine. Poitevins et Tourangeaux se disputent pour avoir sa dépouille. Le corps de Martin voyage en barque sur la Loire jusqu'à Tours. Sur son passage tout refleurit. Ainsi naît l'expression *l'été de la Saint-Martin* pour les beaux jours de novembre.

Aujourd'hui sa fête n'est plus le terme des baux ruraux. L'été indien se confond avec celui de la Saint-Martin. Pourtant Martin, celui de Tours, le grand, reste présent dans le pays. De Saint-Martin en Charente-Maritime, première de la liste à Saint-Martin-Vésubie en pays niçois, la dernière, 234 communes de France portent son nom.

Faisons le compte pour le Forez : Saint-Martin-d'Estreaux, Saint-Martin-la-Plaine, Saint-Martin-la-Sauveté, Saint-Martin-Lestra. Ajoutons encore deux villages, Saint-Martin-en-Coailleux absorbé par Saint-Chamond et Saint-Martin-de-Boisy, à Pouilly-les-Nonains, où se trouve un château de Jacques Cœur.

Paroisse perdue et évêque en promenade

Dans la plaine, La-Celle-Saint-Martin, sur le territoire de Cleppé, était une ancienne paroisse, disparue après la Révolution. Une source, dite miraculeuse, près de l'église, était lieu de pèlerinage pour les petits qui ne pouvaient pas marcher. Il n'en reste plus rien.

À 4 km de Saint-Georges-en-Couzan, près du hameau de Vial, se trouvent les ruines du prieuré de Saint-Martin-des-Côtes. Une chapelle dresse des pans de mur à quelques pas du site archéologique "du manteau de Saint-Martin". En ce lieu qui domine la vallée du Lignon, à mi-pente, une cavité naturelle recueille l'eau de pluie.

L'évêque de Tours, voyageur infatigable serait passé par-là. Parmi les genêts et les rochers, il y a sa statue, mitre en tête et crosse en main. Là aussi, c'était, jadis, un lieu de

pèlerinage pour les parents dont les enfants tardaient à faire leurs premiers pas. La coutume n'est pas perdue. Chaussons et petits souliers accrochés en ex-voto en témoignent.

La Selle de Saint-Martin

Sur les hauteurs de Montbrison, à la Font-Perdrix, lieu-dit rebaptisé maintenant Chanteperdrix, se trouve un curieux rocher en forme de siège à dossier. Selon la tradition, il marquerait le passage de saint Martin à Essertines-en-Châtelneuf. C'est la *Selle de Saint-Martin*. La "selle", comprenons la chaise, le siège ; le mot est encore utilisé en patois forézien.

Marguerite Fournier, l'historienne de Montbrison, rapporte la légende dorée. Lorsqu'il parcourait les Gaules, saint Martin se serait assis sur ce siège de pierre pour se reposer en contemplant le bel horizon forézien. Il y serait même resté bien longtemps tant le spectacle était agréable... Et il est bien vrai que de là la vue est superbe sur Montbrison et toute la plaine jusqu'aux montagnes du Matin.

Un ami des beaux jours d'automne. Ah ! le bon saint Martin, charitable et poète !



La Selle de Saint-Martin

Et saint Martin se reposa et admira le Forez...

Sébastien Combe *le père du fameux colonel*

Les Foréziens connaissent Michel Combe, le vaillant colonel qui mourut en 1837 à l'assaut de Constantine. Sa statue orne sa ville natale de Feurs. Mais on ignore souvent que son père, Sébastien Combe, fut lui aussi colonel et valeureux soldat au service du roi, de la République et de l'Empire.

Sébastien Combe est né le 2 septembre 1763, second enfant d'un horloger du faubourg de l'Hôpital de Feurs. Les Combe sont artisans et boutiquiers : serruriers, aubergistes, boulangers... Ils savent signer et appartiennent à un groupe social modeste mais entreprenant et ouvert aux idées nouvelles.

Une tradition, le métier des armes

Les frères de Sébastien sont militaires, simples soldats ou petits gradés. L'aîné sert 9 ans dans l'armée royale puis 5 années à la 76^e demi-brigade. Il fait les guerres de Vendée. Blessé à la main l'an V, il est réformé et revient à Feurs comme marchand de chapeaux.

Sébastien apprend le métier de serrurier puis sert dans l'armée du roi. Il épouse Marie Julien, épicière à Feurs. Deux fils naissent : Michel, en 1787 et François en 1789. Ils deviennent officiers dans l'armée impériale. Michel, devenu colonel, reprend du service sous Louis-Philippe 1^{er} et meurt glorieusement en 1837 en Algérie. François, lieutenant, prend sa retraite à Feurs.

De Feurs à Alexandrie

En 1789, Sébastien Combe est à Feurs caporal dans la milice de ville. Ses talents militaires sont appréciés et, en 1791, il est élu capitaine des volontaires du canton de Feurs. Ces recrues sont versées au 4^e bataillon de Rhône-et-Loire qui devient le 25^e régiment de ligne. Sébastien fait en grande partie sa carrière dans ce corps.

Armée d'Italie, blessures multiples : Nice, Klagenfurt. L'Egypte sous les ordres du jeune Bonaparte avec une jambe brisée au Caire. Retour après la chute d'Alexandrie et notre homme tout couturé reçoit la Légion d'honneur. En 1803, son fils Michel s'engage. Père et fils se retrouvent dans le même corps, le 25^e.

Autriche, Prusse, Pologne... Iéna : 14 octobre 1806, ils rivalisent de courage. Le capitaine Sébastien Combe reçoit 7 coups de sabre. Le jeune sergent Michel Combe arrive le premier sur une batterie qui est enlevée.

Sébastien prend du galon : 1807, chef de bataillon ; 1809, major ; 1813 colonel au 56^e de ligne. C'est, disent ses chefs, un bon professionnel mais *borné dans ses connaissances*. Retiré du service il rentre au pays en 1813. Il achève paisiblement sa vie et meurt à Roanne le 28 octobre 1836. Un an après, son fils Michel, est tué à Constantine.

Le destin de Sébastien et de son fils Michel illustre le courage d'officiers sortis du rang à la faveur de la Révolution. Ils ont fait la force de la Grande Armée et permis l'épopée napoléonienne. *Tel père, tel fils !* C'est le même esprit, la bravoure à tout prix mais Sébastien ne fut pas coulé dans le bronze comme son fils qui brandit encore fièrement son épée. *Allons z'enfants !*



Michel Combe
(place de la Mairie, à Feurs)

Le retour d'un Forézien esclave dans les États barbaresques

Septembre 1785 : étonnement à Feurs. L'enfant du pays, Benoît Relave, le fils du forgeron, est de retour. Il avait disparu depuis 6 ans. Où était-il ? Esclave dans les États barbaresques...

De tout temps la piraterie a sévi en Méditerranée. Le XVIII^e siècle est l'âge d'or pour les corsaires barbaresques. Algérie, Tunisie et Libye dépendent alors de l'empire ottoman. Alger se développe grâce à la course. Vers 1750, la ville compte 30 000 esclaves chrétiens.

Piraterie et rédemption

Un véritable commerce s'est installé. Les pirates écument la Méditerranée. Les navires des pays d'Europe sont abordés et pillés. Marins et passagers sont ensuite vendus comme esclaves à Alger, Tunis ou Tripoli. Les pirates effectuent même des raids sur les côtes de Provence et de Corse. Des ordres religieux fondés au Moyen Age se consacrent au rachat des chrétiens prisonniers : les frères de la Sainte-Trinité et ceux de Notre-Dame-de-la-Merci. Des confréries recueillent des fonds pour ces opérations longues et coûteuses.

En 1785, les religieux trinitaires et ceux de la Merci rachètent, à prix d'or, 313 esclaves détenus à Alger. Ils arrivent à Marseille le 9 juillet 1785 à bord de la frégate *la Minerve*. Le 16 août, après la quarantaine réglementaire au lazaret phocéén, les rachetés participent tous à une magnifique procession qui traverse la ville. Enfin chacun rentre chez soi.

Benoît Relave, l'esclave forézien

Parmi les libérés, il y a trois Foréziens dont Benoît Relave, né le 15 juin 1752 à Feurs. C'est le fils de Grégoire Relave, maître maréchal-ferrant, et d'Anne Pauche. Cadet d'une famille nombreuse, Benoît cherche fortune hors de son Forez natal. On ne sait rien des circonstances qui ont amené sa capture par les Barbaresques. Il est probable qu'elle a eu lieu au cours de l'année 1780 en mer Méditerranée. Il avait 28 ans et il voyageait pour ses affaires. Ses compétences - il a appris le métier de maréchal-ferrant chez son père - et son jeune âge en font un captif de valeur. Mais nous ignorons l'emploi qu'il a tenu au cours de sa détention à Alger.

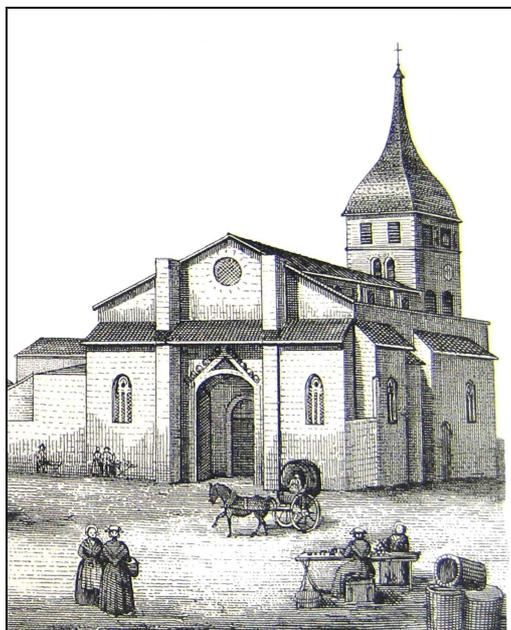
Après 5 ans d'esclavage, Benoît a la chance de bénéficier de la *grande rédemption* de 1785. Il revient à Feurs et épouse, à 34 ans, le 21 février 1786, Marguerite Jasserand, fille d'Antoine Jasserand, maître tailleur d'habits, et de Marguerite Pitre. Il est alors qualifié de maréchal-ferrant. Son père étant décédé, il a repris la forge familiale.

Est-ce Relave le Rouge ?

Benoît revient dans son milieu d'origine, une classe sociale qui participe alors avec ardeur aux mouvements révolutionnaires locaux. Les Pauche, Pitre, Chatelard, Relave figurent parmi les petits notables foréziens, fervents partisans de la République et même de la Terreur.

Un certain *Relave le Rouge*, maréchal-ferrant, est cité par Auguste Broutin, l'historien de Feurs, comme l'un des jacobins de la ville. Il pourrait bien s'agir de Benoît Relave, le racheté de 1785. L'état civil de Feurs ne nous apprend rien de plus à son sujet. Quel fut le reste de son existence ? Qu'avait-il gardé de son épreuve africaine ? Qu'était-il allé faire dans cette galère ? Hélas, il est bien probable que nous ne le saurons jamais.

L'évocation de l'odyssée personnelle de Benoît Relave nous rappelle que des Foréziens voyageaient parfois loin de leur province natale. La piraterie constituait un danger bien réel. Jusqu'en 1830, il y a eu des esclaves à Alger. Les ordres "rédempteurs" qui s'occupent de la libération des esclaves sont aujourd'hui un peu oubliés. Ils ont mené une action efficace que l'on qualifierait aujourd'hui d'humanitaire. Les Trinitaires oeuvrent encore aujourd'hui, en Afrique notamment...



L'église de Feurs d'après une gravure ancienne

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "Marseille 1785 : Retour de Foréziens libérés de l'esclavage dans les États barbaresques", *Bulletin de la Diana*, 2002.

Jean-Hector de Montagne de Poncins : l'épée et la charrue

Actif, original, presque farfelu, M. le Marquis ! Jean-Hector de Montagne, marquis de Poncins, est le fils de Jean-Pierre de Montaigne et de Louise Ramey de la Salle. Il est baptisé à Montbrison le 17 mars 1738. Seigneur de Magnieu-Hauterive, la Maison-Fort, Saint-Didier-sous-Rochefort, Jas, la Salle, le Coignet, Sury-le-Bois et autres lieux, il est, avant la Révolution, l'un des plus gros propriétaires terriens du Forez.

Militaire et agriculteur

Jean-Hector entre, en 1751, à l'âge de 13 ans, dans les mousquetaires du roi et y sert jusqu'en 1760. En 1760-1761, il participe à la guerre de Sept ans et fait la campagne d'Allemagne comme enseigne aux gardes-françaises. On le retrouve ensuite gendarme de la garde du roi (1765) puis chez les Suisses en 1787. Il reçoit la croix de chevalier de Saint-Louis, pour trente années de service et deux campagnes. En 1789, il est encore auprès de Louis XVI.

Gentilhomme agriculteur, Jean-Hector est aussi l'un des premiers propriétaires de la plaine qui d'exploitent directement ses terres. À la suite des physiocrates, il affirme volontiers que *l'agriculture et la guerre sont les deux colonnes sur lesquelles est assis le grand édifice de l'État*. Sur ses terres, il conduit lui-même les travaux. Et dirige les opérations comme à la guerre : *Nous avons cultivé jusqu'à deux cents arpents à la tête des laboureurs et des moissonneurs... ayant eu jusqu'à quatre-vingts paires de bœufs et autant de laboureurs à nos ordres... Nous avons commandé jusqu'à deux cents moissonneurs... Nous avons exécuté nos labourages, nos moissons et nos semailles avec un ordre et une célérité qui approchaient des manœuvres militaires...* Quand le travail presse M. de Poncins ne dort que d'un œil. Il lui arrive de se coucher *huit jours de suite tout habillé et botté*.

Le Grand Œuvre de l'agriculture

Le marquis consigne son expérience d'exploitant agricole dans un livre qu'il dédie au roi. Il l'envoie aussi à plusieurs ministres et... au roi de Prusse. C'est *Le Grand Œuvre de l'agriculture*. Parfois, ses idées sont un peu saugrenues.

Il consacre un chapitre de son ouvrage à vanter les mérites d'un outil de son invention : la bêche de dix-huit pouces. Deux fois plus grande que la bêche ordinaire, elle permet, dit-il, un meilleur rendement. Pour améliorer les fonds, il préconise de transporter de la bonne terre. Et pour éviter trop de charrois il pense qu'il serait très rapide *de lancer à coups de canon des globes de terre pétris en forme de boulets*. Mais écrit-il, *Il faudrait que la poudre soit moins chère...* Pour ces

grands travaux, il voudrait utiliser la troupe. Les paysans seraient enrégimentés. D'ailleurs le militaire perce toujours dans son discours. Son *Grand Œuvre* regorge aussi de trouvailles dans l'art de la guerre : utilisation de tranchées, silhouettes de soldats en carton pour leurrer l'ennemi...

Une lignée de gentilshommes terriens

En 1792, le marquis part avec les Foréziens qui suivent le comte de Précý. Il faut défendre Lyon assiégé par la Convention. Jean-Hector est tué le 4 octobre 1793, l'épée à la main.

Solide seigneur campagnard, cet agriculteur-soldat, bien qu'un peu naïf, avait l'esprit curieux et inventif. Il est à l'origine d'une lignée de gentilshommes terriens. Son fils Jean-Pierre (1775-1842) met en valeur la charrue Dombasle. Son petit-fils, Emmanuel (1830-1902), laboure avec la machine à vapeur, promeut le canal du Forez, fonde la société hippique et le Comice de Feurs. Et son arrière-petit-fils Maurice continue la tradition... L'agriculture de la plaine du Forez doit beaucoup à cette belle dynastie. L'ancien mousquetaire a fait école.



Jean-Hector de Montagne de Poncins (1738-1793)

Pour en savoir plus : Joseph Barou., "Un physiocrate forézien, Jean-Hector de Montagne, marquis de Poncins", *Village de Forez*, n° 16, octobre 1983.

Un monument disparu : l'église Sainte-Croix de Savigneux

Où se trouvait le Savigneux d'autrefois ? Que reste-t-il de son prieuré ? Peu de chose. C'est pourtant à ce vénérable prieuré bénédictin que la commune doit son existence.

Vers l'an mil, Montbrison n'existe pas encore. Et déjà, quelques moines se sont installés, près d'une modeste église, au bord du Vizézy, sur un terrain marécageux concédé par un comte de Lyon et de Forez. Voici Savigneux, le lieu-dit aujourd'hui nommé Bicêtre. L'église primitive du XI^e siècle est reconstruite, sauf le chœur, au XIII^e siècle par Guillaume de la Roue. Ce moine de la Chaise-Dieu, prieur de Savigneux de 1233 à 1262, devient ensuite évêque du Puy.

Le prieuré, connu d'abord sous le nom de Saint-Nizier est ensuite appelé Sainte-Croix. Une note de 1699 indique que *l'église n'a rien de beau ou éclatant*. Elle a deux clochers, un grand et un petit : *Le clocher est assez considérable, c'est une tour carrée...* Le prieur dom Pierre Sauret fit faire un petit clocher sur la jonction des voûtes de la nef et de la croupe de l'église.

En 1765 le grand clocher est en mauvais état. Il contient deux bourdons tandis que le petit clocher abrite trois petites cloches. L'église, moins grande mais plus fine que Notre-Dame de Montbrison, a trois nefs d'un beau style gothique. Les baies sont très élancées : 10,50 m de hauteur pour 0,70 m de largeur. Outre le maître-autel réservé au prieur, il y a deux chapelles au bout des nefs latérales, une pour le curé de la paroisse, l'autre dédiée à la Vierge. Une troisième chapelle est située sous le clocher. L'intérieur est orné de retables baroques.

Démolition

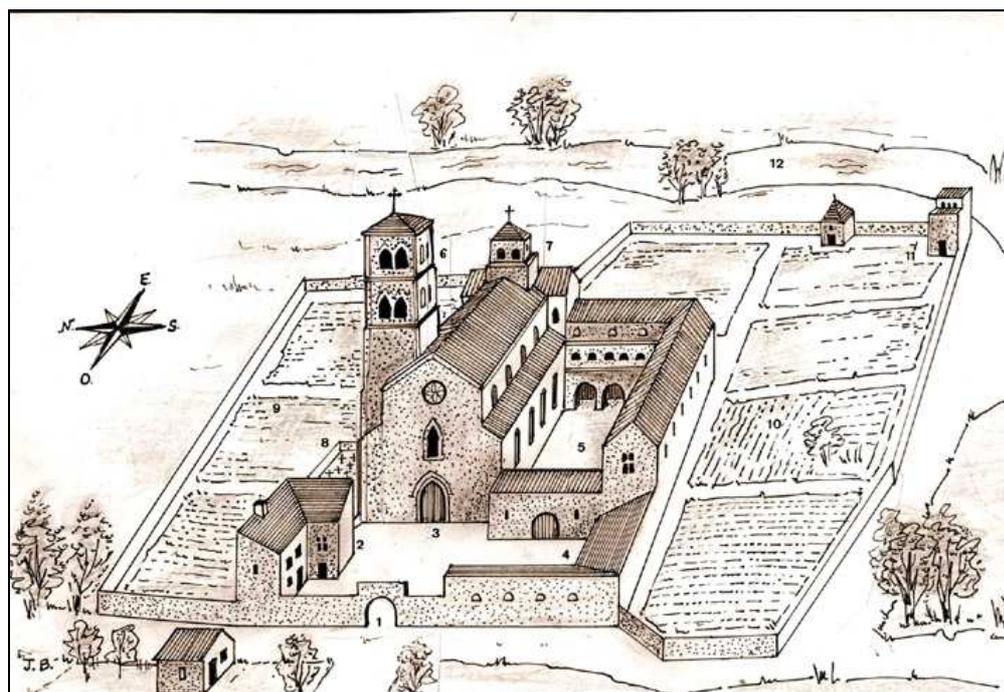
À défaut de gravures, reportons-nous aux souvenirs d'Auguste Broutin, témoin oculaire de la démolition : *Nous croyons la voir encore, vers 1825... Ses piliers, composés chacun d'un faisceau de colonnettes gothiques, ne supportaient plus les voûtes effondrées de ses nefs. Deux rosaces, dépouillées de nervures et de vitraux, laissaient passer aux deux bras du transept un jour sans mystère, et les grandes baies du chœur livraient à tous les orages le sanctuaire désert...*

Octave de la Bâtie nous apporte aussi quelques informations sur l'aspect du clocher. Ce sont de lointains souvenirs d'enfance : *Dans ma jeunesse, en venant à Montbrison, mon attention était attirée par le clocher de Savigneux qui me semblait faire le pendant du clocher actuel de Notre-Dame d'Espérance : deux rangs de fenêtres placés comme l'un au-dessus de l'autre... Quand je le vis disparaître cela me fit un véritable chagrin tant il me semblait instinctivement que cela gâtait le paysage...*

Passé la Révolution. Le prieuré est vendu comme bien national, la paroisse supprimée. Les bâtiments en mauvais état servent de dépôt de mendicité puis d'asile. En 1830, un entrepreneur en bâtiments, le sieur Zanoly de Montbrison, possède les ruines. Il en vend peu à peu les matériaux jusqu'à la totale disparition de l'église. Plusieurs maisons de Montbrison sont bâties avec ses pierres rue des Moulins, quai des Eaux-Minérales, boulevard Lachèze et rue Saint-Jean.

Que reste-t-il de Sainte-Croix ?

En 1850, selon Ogier, une "magnifique ferme" est installée dans les dépendances du prieuré. Et aujourd'hui, de l'ancien prieuré, il ne reste plus rien, sinon, peut-être un portail marqué d'une date. Et c'est bien dommage pour Savigneux...



Essai de reconstitution du prieuré Sainte-Croix (J. Barou)
à partir du plan d'Argou de 1775 (archives de la Diana)

1/ Entrée 2/ Presbytère de Savigneux 3/ L'église 4/ Bâtiments d'exploitation et logement du jardinier
5/ Cloître et logis des moines 6/ Grand clocher 7/ Petit clocher 8/ Cimetière 9/ Jardin du curé 10/ Jardin
des moines 11/ Pigeonnier 12/ Vizézy

Pour en savoir plus : *Savigneux hier et aujourd'hui*, publié en 2005 par la ville de Savigneux, Maury éditeur.

1825 : quand le typhus frappait l'asile de Savigneux

L'antique monastère bénédictin de Savigneux, au lieu appelé aujourd'hui Bicêtre, a connu, depuis la Révolution, bien des avatars. Il devint brièvement un asile d'aliénés frappé, en 1825, d'une terrible épidémie.

Dès 1809, le prieuré Sainte-Croix vendu comme bien national, est racheté, par le département. En 1825, ses locaux délabrés reçoivent une nouvelle destination. Des frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu y installent un asile d'aliénés, l'une des premières maisons après la reconstitution de l'ordre en France. Dirigé par un frère-prieur, le personnel compte 20 religieux, souvent des hommes jeunes. L'aumônier est Pierre Pautard, le seul prêtre de la communauté.

Pierre Pautard, un infirmier héroïque

Pierre Pautard, né à Quérable, dans la Lozère, est le fils de Jean-Pierre Pautard, meunier, et de Marie Girard. Il arrive à Savigneux avec son père âgé de 66 ans. Devenu veuf, le vieux meunier entre en religion comme "frère-donné". Il accomplit les plus humbles tâches auprès des malades. Mais le prieuré est vétuste et très insuffisant. Hâtivement réparés sous l'Empire, il devait servir de dépôt de mendicité pour 250 mendiants. Les religieux, les domestiques et près de 150 malades s'y entassent. Le surpeuplement risque de produire une catastrophe sanitaire. Elle a lieu dans les premiers mois. Le typhus !

L'épidémie se déclenche en juillet 1825 : 8 décès pour le mois. Le Père Pautard fait preuve d'une forte détermination. Il déclare aux frères infirmiers *que le moment est venu d'accomplir jusqu'au bout leur vœu d'hospitalité ; la mort pour Dieu et le prochain, ils vont sans doute la trouver en servant leurs malades atteints par le fléau...*

Jean-Pierre Pautard, père de l'aumônier, est le premier religieux à être frappé. Son fils le soigne filialement, lui donne les derniers sacrements. Et lorsqu'il meurt, le 31 juillet, il célèbre ses funérailles. Avec la chaleur de l'été et le climat malsain de la Plaine, la situation s'aggrave. En août il y a 17 morts. Des religieux meurent : le 1^{er} août, frère Jules, natif de l'Aveyron, âgé de 28 ans, le 4 août, frère Antoine, de la Lozère, 31 ans. Certains jours, les 15, 18 et 27 août, les religieux doivent faire deux déclarations de décès devant Jean-Marie Chirat de Montrouge, maire de Savigneux.

Mort du Père Pautard

L'épidémie continue en septembre avec 14 décès. L'aumônier est frappé : *Il surmonte d'abord les premières atteintes du mal, continue à visiter les infirmeries, à soigner les malades et à*

leur donner les derniers sacrements ; quand il ne peut plus marcher, il se fait porter auprès des mourants pour leur prodiguer les consolations et les secours de la religion ; enfin, quand il ne peut plus être porté lui-même, il fait encore approcher son lit de ceux qui vont mourir avant lui...

Le 8 septembre, les frères Marcel et Paulin se rendent à la mairie Savigneux pour déclarer la mort de Pierre Pautard, religieux et prêtre, âgé de 38 ans. C'est un coup terrible pour la maison qui perd, sinon son chef, du moins son âme. Le 17 septembre meurt frère Louis, un novice de 19 ans, originaire de l'Aveyron. En octobre il y a encore 10 décès.

L'épidémie cesse brusquement en novembre. Parmi les derniers décès figurent deux inconnus, pauvres hères qui avaient trouvé refuge à l'asile. Enfin la dernière victime, pour l'année 1825, est, le 8 novembre, Jean-Marie Berthollet, 43 ans, cultivateur né à Saint-Chamond. Il y a eu en tout 61 victimes dont 5 frères. En 1826, l'asile ferme. Les rescapés regagnent Lyon. Aujourd'hui seul un nom reste à Savigneux pour rappeler tous ces drames : le lieu-dit *Bicêtre*, allusion au village d'Île-de-France qui possède un important asile d'aliénés.



Armoiries de l'ordre hospitalier de la Charité
fondé par saint Jean de Dieu en 1537

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "Meurtrière épidémie chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu à Savigneux", *Village de Forez*, n° 95-96, octobre 2003.

Débat en 1883 : faut-il supprimer l'étang de Savigneux ?

L'un des attraits de Savigneux, l'étang, aujourd'hui bien mis en valeur, a failli disparaître au cours du XIX^e siècle. L'heure était à l'assainissement de la plaine avec l'assèchement de beaucoup d'étangs et le creusement du canal du Forez. Heureusement il fut sauvé... grâce à Montbrison !

L'étang menacé

Suite à une plainte déposée le 11 mai 1882, le conseil municipal de Montbrison est amené, le 31 juillet 1883, à prendre position sur la suppression de l'étang de Savigneux car cette pièce d'eau appartient alors aux hospices de la ville.

On s'accorde bien pour affirmer que les étangs sont une des causes des fièvres qui désolent la plaine et qu'il faut les supprimer mais quand il s'agit de celui que l'on possède on y regarde à deux fois. Les édiles se prononcent vigoureusement pour son maintien.

Une pièce d'eau "parfaite"

Une délibération détaillée nous indique leurs arguments. L'étang se pare soudain de toutes les qualités. Le site, tout d'abord, est particulier : *sa forme presque circulaire, dominée de toute part par les collines et les plateaux environnants, ne présente pas les inconvénients de tous les autres étangs de la plaine.* Il a une hauteur d'eau constante, des eaux sans cesse renouvelées grâce à une dérivation du Vizézy...

Au point de vue de la santé publique, il ne présente aucun danger. Les plantes aquatiques qui le ceinturent ne pourrissent pas car elles sont, paraît-il, *annuellement coupées et enlevées pour servir à des usages industriels.* Les eaux sont *d'une limpidité qui fait contraste avec celles de tous les autres étangs de la plaine du Forez... la ville de Montbrison, non plus que les communes voisines, n'ont, d'après les rapports des médecins, jamais eu à en souffrir.*

Côté finances, les hospices perdraient beaucoup à sa suppression : perte complète, pendant 8 ans, de son prix de ferme (3 550 F en 1882) ; diminution notable par la suite. De plus, il y aurait des frais "considérables" pour transformer l'étang en prairie ou en terres arables.

L'intérêt des pauvres

Enfin le conseil municipal a le devoir de veiller aux intérêts de ses hôpitaux. Et comme *la suppression de l'étang atteindra forcément les intérêts des malades pauvres, traités à l'hôpital, des*

infirmes, vieillards, orphelins et enfants pauvres admis comme pensionnaires à l'hospice, le conseil, drapé dans cette ultime raison, s'y oppose donc résolument, et à l'unanimité.

Il donne, en outre, son approbation à la délibération du 25 juin 1883 de la commission administrative des hospices par laquelle elle a résolu de se pourvoir auprès du ministre de l'Intérieur, et éventuellement auprès du Conseil d'État, pour obtenir l'annulation de l'arrêté de suppression de l'étang, du 12 juin 1883.

Ainsi fut sauvé, pour longtemps encore, le bel étang de Savigneux et c'est heureux ainsi.



L'étang de Savigneux aujourd'hui (2009)

Blason des villages foréziens : un drôle de bestiaire

Bien qu'un peu oublié, il n'y a rien de plus pittoresque - et poétique - que le blason populaire des villages foréziens. Il s'agit des sobriquets que portent collectivement les habitants d'une localité.

On se souvient des Chats de Feurs, des Cochons de Boën et des Ânes de Montbrison. Au siècle dernier, Louis-Pierre Gras a relevé de nombreux exemples de ces totems, lui qui classait les Foréziens en deux grandes tribus : les Gavots ou habitants de la montagne et les Ventres-jaunes, natifs de la plaine.

Bada-gorges et Traîne-galoches

Tous n'ont pas été oubliés. Ils connaissent même un certain retour en faveur. Et l'on voit des groupes de marcheurs s'intituler les Belettes (Sainte-Agathe-en-Donzy) ou les Bada-gorges c'est-à-dire les badauds un peu niais (Saint-Georges-Haute-Ville). Et les habitants d'Écotay se désignent encore fièrement comme les Coqs (*lou Jé*, en patois).

Les Rossignols de Sail-sous-Couzan, les Alouettes de Saint-Jodard et les Écureuils de Lérigneux ont quelque chose de gracieux et de léger. Les Boucs (*lou Brequin*) de Verrières, les Cochons (*lou Caillon*) de Bard, les Mires (les ânesses) d'Ésertines, les Chiens de Moingt, les Rats de Lézigneux flairent le rustique. Et certains surnoms sont franchement moqueurs tels les Traîne-galoches de Roche - ça rime bien - ou les Simples (*lou Chimple*, les fous) de Saint-Georges-en-Couzan. Il ne faut pas le prendre mal, c'est ainsi.

D'ailleurs nul ne connaît vraiment leur origine. On ne peut faire que des suppositions. Traits de caractère ou plutôt situation géographique ? C'est probablement le cas pour les Grenouilles de Savigneux et Saint-Sulpice où foisonnent les étangs. Et tous les Ventres-jaunes (Bouthéon, Chambéon...) semblent rappeler les fièvres qui désolaient la Plaine au XIX^e siècle ou encore la culture des courges...

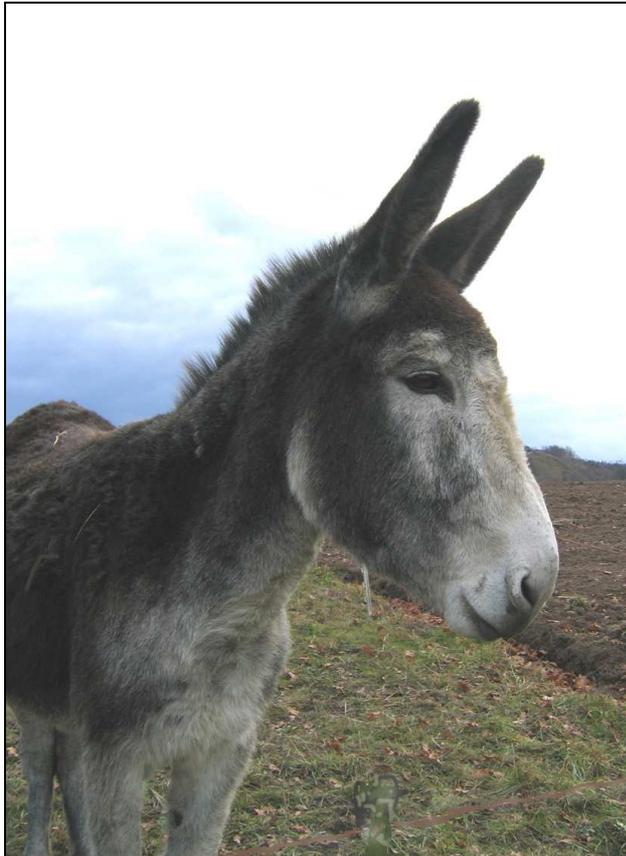
"Messieurs, parlez l'un après l'autre"

Les Montbrisonnais sont qualifiés d'Ânes depuis plusieurs siècles. Il le devrait à la visite de François I^{er} à Montbrison en 1536.

L.-P. Gras rapportent plusieurs explications : on aurait fait présent au roi d'une ânesse toute blanche, ou encore le bailli de Forez s'embarlificotant dans un discours de bienvenue trop long, un âne l'aurait coupé de son braiment et *le roi François, gaillard et bon apôtre* leur aurait dit : *Messieurs, parlez l'un après l'autre*.

Autres suppositions : les foires renommées qui se tenaient dans la ville où l'on vendait beaucoup d'ânes ou encore - paraît-il - le caractère *doux et patient* des Montbrisonnais. Retenons vite cette dernière hypothèse.

J'aime l'âne si doux marchant le long des houx dit le poète.



Pour en savoir plus : Robert Bouiller, *Le Forez, les traditions du département de la Loire* ; Louis-Pierre Gras, *Le dictionnaire du patois forézien*.

Une fille de moins à marier : quel charivari !

Charivari : concert burlesque et tumultueux qu'on donne à des personnes qui ont excité un mécontentement, dit le *Littré*. Un fait bien réel, il y a encore quelques décennies.

Jadis, lors du remariage d'un veuf avec une jeune fille ou d'un jeune homme avec une veuve, la jeunesse du village organisait un charivari. De nuit, il y avait grand vacarme et agitation sous les fenêtres des mariés. Tous les instruments possibles étaient utilisés afin d'obtenir une belle cacophonie. Et cela pouvait durer une soirée, quelques jours ou plusieurs semaines... Ces mariages hors normes étaient considérés comme portant atteinte à la jeunesse du pays. C'était un gars ou une fille de moins à marier dans leur classe d'âge. Une compensation symbolique s'imposait... Il fallait offrir à boire ou bien subir le tintamarre.

Cette coutume était ancienne et générale dans la campagne française. Le Forez ne faisait pas exception.

L'affaire se finit devant le juge...

Parfois, cela se passe mal. Et la loi doit sanctionner des violences. Ainsi à La Chamba en 1858. Le *Journal de Montbrison* rapporte les faits :

Le 8 février, les nommés Grangeversanne, Deschamps Antoine, Deschamps Jean Marie et Vial Jean Marie du lieu de La Chambonnie, commune de La Chamba, chantaient des chansons où étaient ridiculisés les époux Vial Pierre et Grangerodet Madeleine et qui causaient un grand scandale... Grangeversanne portait comme trophée des objets en rapport avec ces chansons... On imagine la scène. La mère de la mariée se trouve dans le voisinage. Elle s'offusque. Il y a bousculade. Elle est frappée.

L'affaire a un épilogue judiciaire. Le 1^{er} mars le tribunal de Montbrison condamnent les auteurs du charivari : un mois de prison pour le principal acteur, 25 F d'amende pour chacun de ses acolytes...

Ou au sommet d'un tilleul

Le chroniqueur constate qu'il est difficile de détruire *cet abus très grave* : des habitants qui croient pouvoir infliger à leurs voisins *blâme et ridicule*. En effet, les charivaris continuent longtemps encore. Jean Chambon, au cours d'une veillée patois, racontait un charivari mémorable. C'était au hameau de Planchat, à Saint-Bonnet-le-Courreau, dans les années 1920.

Quand un veuf se remariait, il fallait faire le "tracassin" ou le charivari. Mais avant, on demandait si le veuf voulait donner quelque chose, payer à boire. Sinon c'était le charivari. Or le

marié n'avait rien donné. Alors tous les soirs, après le souper, nous nous réunissions tous avec des casseroles, des clairons, tout ce qui faisait du bruit. Même les chiens aboyaient. Nous faisons le tour du hameau, tous les soirs, quinze jours de suite : et bing et bang !...

Le jour de la cérémonie la jeunesse accompagna les mariés jusqu'au bourg en cortège bruyant. Ensuite toutes les gamelles utilisées furent attachées aux branches d'un tilleul. Elles y restèrent deux ou trois ans.

Qu'en pensèrent les mariés et leurs proches ? Il y a des coutumes qui se perdent. Et c'est heureux...



Forézien et Forézienne d'après une gravure ancienne

Sources : *Journal de Montbrison*, 7 mars 1858 ; *bulletin Patois vivant*, n° 1, novembre 1977.

Fêtes de Pâques : *bœuf gras et triomphe du commerce montbrisonnais !*

Les vieilles coutumes ont disparu. C'est le cas de la plupart de celles qui entouraient la fête de Pâques. Il y a un siècle, le temps pascal était fortement marqué tant sur le plan religieux que sur le plan civil et économique. Fête du printemps avec l'abandon traditionnel de la tenue d'hiver pour celle des beaux jours. Le chapeau de paille réapparaît. Surtout, le temps est faste pour le commerce après les pénitences de carême ! Seuls les poissonniers font grise mine.

À Montbrison, pour préparer Pâques, un usage immémorial voulait que les devantures soient décorées pour le Jeudi saint. C'était, d'une certaine façon, un contrepoint aux festivités de Noël et de fin d'année. En 1904, le journal local *l'Avenir montbrisonnais*, consacre un reportage à l'aspect mercantile des fêtes pascales. La *Tupinerie*, le principal axe commerçant de la ville, est tout particulièrement concernée.

Bazar Dupayrat : "Au bonheur des dames"

Les magasins de tissus ont la vedette, surtout celui de M. Brun : *L'œil ébloui ne sait qu'admirer le plus... des soieries Pompidour, de toutes teintes, rosées, mauves, vertes, bleu tendre, avec d'éblouissantes théories de fleurs fantaisie, ou des Louisines brochées dont les jours délicats et les teintes liliales ou rosées doivent fournir de délicieux corsages aux transparences discrètes.* Et le chroniqueur, charmé et lyrique, cite encore les plumetis de Tarare, les étamines de Saint-Quentin. Il évoque même Pierre Loti et ses "mousmés". Nous sommes presque au grand bazar d'Istanbul... Quant à Gonnard, le concurrent de Brun, il tente de rivaliser en installant une "scène vivante" avec ses mannequins !

Le bazar Dupayrat (devenu plus tard "Les Galeries Modernes") a mis tous les articles dehors. C'est comme au "Bonheur des Dames" cher à Émile Zola.

Plusieurs cordonniers montrent des chaussures dignes *d'ambassadeurs ou de reines*, pas moins ! Notons encore parmi les commerces remarqués, deux enseignes réputées : "la Belle Jardinière" et la "Ville de Lyon". Pour la confiserie, MM. Cour, Buffaz et Motte ont déployé leurs talents : des trésors de gourmandise, dit-on. Le bijoutier Morel a sorti tout ce qui brille.

Dernière promenade des bœufs gras

Cependant la palme revient aux bouchers et aux charcutiers. Le Mercredi et le Jeudi saint, ils ont promené des bœufs gras fleuris et enrubannés à travers la ville : *de superbes bêtes, holocaustes prochains des fêtes de Pâques.* Coutume ancienne, semble-t-il, qui perdure encore à

Montbrison au début du XX^e siècle. La "Boucherie forézienne" de M. Garnier présente à sa devanture deux bœufs entiers entourés de trois veaux superbes, de moutons et d'agneaux. Le tout décoré de feuillages et de fleurs. On cite encore Bordet, Chauve, Plassard, Giraud... Pâques est un jour béni pour la profession ! Dans nombre de familles, pour une fois, de "la viande" paraît à table. Le *cul de veau* remplace le poisson ou l'habituelle cochonnaille.

Le reportage se termine sur une note moins gaie. M. Chezeville, marbrier au 37, rue Martin-Bernard, présente son chef-d'œuvre. Un monument funéraire ! Le buste en marbre d'un notable, M. Crépet, huissier, maire de Saint-Georges-Haute-Ville, un travail paraît-il remarquable. Tout à fait semblable à la photo du défunt ! Au-dessous, le sculpteur a aussi réalisé *une pleureuse, agenouillée d'une expression saisissante pour symboliser la famille éplorée*. Curieuse conclusion pour célébrer la joie pascale !

Retenons surtout que Montbrison est un centre commercial actif. La ville est petite mais possède, tout comme aujourd'hui, un centre-ville bien achalandé. Et la ville est le rendez-vous obligé, pour emplettes, de tout le pays montbrisonnais.



La promenade du bœuf gras dans un bourg de l'Île-de-France, en 1912
(carte postale ancienne)

Sources : presse locale et, notamment *l'Avenir montbrisonnais*, du 3 avril 1904.

Le grand méchant loup

Le loup a longtemps été bien présent et craint en Forez. En plaine comme en montagne, la faim le fait sortir du bois. A preuve, deux petites histoires qui ne sont pas des contes de Perrault. Pourtant y figurent le loup, des oies, une bonne vieille et des chasseurs.

Le loup et les commères oies

Savigneux, le mercredi 16 novembre 1853. Vers quatre heures du matin, il y a grand tapage près de la ferme de M. Levet, au Vergnon. Renard visiterait-il la basse-cour ? Non, cette fois, il s'agit d'Isengrin. Un loup a pénétré dans la cour et s'est jeté sur une troupe d'oies, des volatiles bien à point qui attendent Noël sans impatience. Dormant dans l'étable, le nommé Borget, un valet de la ferme, est le premier prêt à réagir. Il saute dans ses sabots, se saisit de quelque outil comme arme et met en fuite l'animal. Mais deux oies ont été égorgées...

Le Diable à Saint-Bonnet-le-Courreau

Passons au pays haut. Au début de janvier 1865, une rumeur court dans la montagne. Le Diable lui-même serait à Saint-Bonnet. Des gens l'ont vu, sous forme de deux monstres qui parcourent le pays. Ils se manifestent la nuit tombée ou très tôt le matin. On ne parle plus que de cela aux veillées... Loups-garous, chasse royale et autres diableries sont de retour... Que se passe-t-il ?

Un habitant du village écrit au très sérieux *Journal de Montbrison* pour raconter l'histoire et son dénouement. Cette personne, sans doute un esprit fort, ironise un peu : *Plus d'une bonne femme assurait même qu'en allant à confesse elle avait été suivie par ces monstres... Certaines dévotes disaient qu'il était urgent de faire dire une neuvaine pour chasser l'esprit malin du pays... Les préjugés sont nombreux en montagne...*

La poudre plutôt que l'eau bénite

Le dimanche 13 janvier 1865, de bon matin, *une bonne femme revenant de la première messe, accourt tout essoufflée au village de la Thynésie en criant qu'elle a été suivie par deux démons affreux.*

Les sieurs Antoine Berlande et Jean Belet, *moins crédules que les autres, saisissent leurs fusils et vont s'embusquer dans un sentier où l'on présumait que le diable allait passer.*

A peine sont-ils au poste qu'ils aperçoivent un loup et une louve qui se dirigeaient vers eux. Deux coups de feu partent à la fois et la louve vient rouler expirante à dix pas d'eux. Le loup s'approche de sa compagne et, après avoir léché le sang qui coulait de sa blessure, il se retira à pas lents. Mais les pétoires ne sont qu'à un coup et le loup, une bête "énorme", s'en va. Dès le lendemain, les braves chasseurs transportent la louve à Montbrison pour obtenir la prime. Le diable n'était autre qu'un gros loup et sa louve.

Et notre correspondant de conclure : *Il est à désirer que pour éloigner des hôtes si dangereux une battue soit faite, et qu'avec l'aide d'un grand louvetier et de sa meute, on fasse une chasse dans nos localités.*

Même si, comme le Gévaudan, le Forez n'a pas eu sa "Bête", Sire Loup n'appartenait pas qu'au folklore. Et il était loin d'être le bienvenu.



Une curieuse corne à poudre en bois retrouvée à Sauvain

Elle est datée de 1894 et décorée de motifs évoquant la chasse et le loup ;
dessin extrait de Patois vivant, n° 13, de novembre 1983

Sources : *Journal de Montbrison* du 24 novembre 1853 et du 20 janvier 1860.

Petit Jean et le loup, dans les bois d'Écotay en 1833

Été 1833 : grand émoi chez les Zanolì ! L'un des fils de la maison, le petit Jean Etienne, dix ans, a disparu...

Le père, Jean Antoine Zanolì est un plâtrier piémontais. Il était né le 23 novembre 1787 près de Verceil en Italie et installé à Montbrison depuis plus de 25 ans. Il a fait de bonnes affaires. Devenu *entrepreneur en bâtiments*, il est propriétaire des ruines du prieuré Sainte-Croix de Savigneux (au Bicêtre) où il puise des pierres de taille pour bâtir des maisons à Montbrison dans la rue Saint-Jean, la rue des Moulins, les quais des Eaux-Minérales... Bref, le sieur Zanolì a pignon sur rue.

Disparu sur le chemin de Verrières

Le 6 juillet, le jeune Jean Etienne était parti seul à Verrières dire bonjour à son grand frère, étudiant au petit séminaire. Deux petites lieues de marche à pied en passant par l'Olme, Ecotay, Quérézieux, le Bouchet et la Feuillat. Le collégien a bien vu son petit frère. Il l'a même raccompagné sur une partie du chemin de retour, jusqu'à Quérézieux. Mais, depuis cet instant, plus aucune nouvelle. Jean Etienne n'est pas rentré au bercail.

Parents et amis le recherchent en vain. Et le temps passe. Au bout d'un mois, on se décide à lancer un avis de recherche dans le *Journal de Montbrison* du samedi 10 août. Les maires du canton de Montbrison et des cantons voisins sont priés de prendre des renseignements sur les passages d'étrangers dans leurs communes.

On présume qu'il a suivi des mendiants écrit simplement le rédacteur. Et il détaille le signalement du petit homme : *Veste et pantalon en tissu de coton bleu, souliers et bas noirs, gilet jaune, sans cravate, tête nue, cheveux blonds, yeux gris, front découvert, nez épaté, bouche moyenne, menton rond, teint coloré. Cet enfant a une cicatrice au front et la lèvre supérieure un peu grosse.*

Et si c'était le loup ?

Le même numéro de la feuille montbrisonnaise donne une nouvelle fort inquiétante : *Un habitant du bois d'Aty (d'Hatier), près de Verrières est venu hier donner avis qu'il avait trouvé, dans la lisière du bois les restes du corps d'un enfant qui aurait été dévoré par un loup. On reconnaissait parfaitement un bras et une jambe, cette dernière garnie d'un bas bleu.*

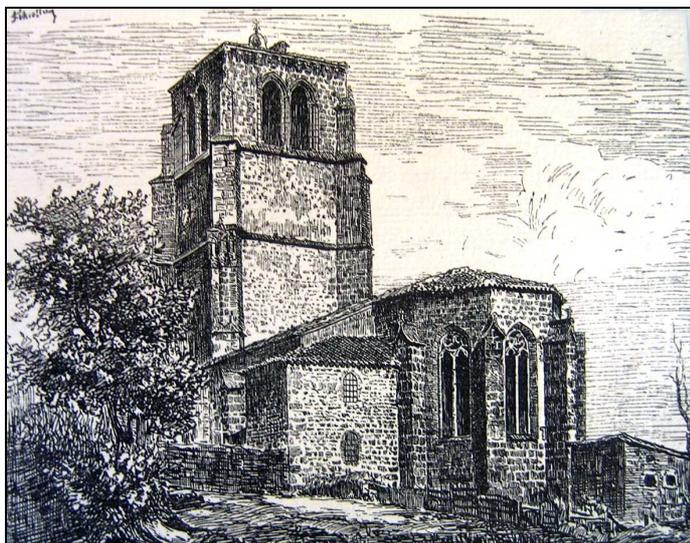
Et si c'était le petit Zanolì ? Non, il avait des bas noirs et non des bas bleus. Et d'ailleurs le loup mange-t-il encore des enfants ?

Ne restons pas trop longtemps sur ces incertitudes. Le *Journal de Montbrison* de la semaine suivante nous rassure : *L'enfant Zanoli est revenu vers ses parents* déclare-t-il laconiquement. Il n'a pas été victime du loup, ni volé par des nomades. Mais où a-t-il passé ses cinq semaines de fugue ? Et quel accueil a-t-il reçu de M. Zanoli père ? Nous n'en saurons rien.

Quant à l'effrayante découverte du bois d'Hatier, c'était une rumeur, un vulgaire canard. Le rédacteur du *Journal de Montbrison* s'est renseigné. Il avoue franchement : *Nous n'avons rien pu constater à l'égard de cette nouvelle qu'on aurait trouvé les restes d'un cadavre d'enfant dans le bois d'Aty, et nous sommes autorisés à ne pas y croire. Tant mieux !*

Le journaliste était pourtant sur ses gardes. La même semaine il annonçait des troubles sérieux à Saint-Etienne ajoutant aussitôt que, selon des voyageurs revenant de cette ville, ces rumeurs étaient *sans aucun fondement*.

Cette histoire démentie de grand méchant loup, au même moment et dans les parages de la disparition de l'enfant, est assez significative. Fausses nouvelles et rumeurs affleurent dans la presse de l'époque. Déjà.



En chemin vers Verrières...

Sources : *Journal de Montbrison et du département de la Loire*, n° 32 du 10 août 1833 et n° 33 du 17 août 1833 ; état civil de Montbrison.

Quand Montbrison avait son champ de courses

La place Bouvier, à Montbrison, possède encore un rang de belles bornes de pierre surmontées d'un anneau. Elles rappellent que la ville a eu jadis de grandes foires aux chevaux.

Montbrison joue alors son rôle de capitale d'une petite région agricole. Car depuis le milieu du XIX^e siècle la plaine du Forez se tourne vers l'élevage du cheval. Le vétérinaire et éleveur Joseph Ory y contribue grandement avec son fameux étalon anglo-percheron *Espoir du Forez*. En 1857, le marquis Emmanuel de Poncins fonde une société d'encouragement. L'hippodrome de Feurs, situé à Civens, est inauguré le 1^{er} septembre 1858. Et, en 1899, deux autres sociétés des courses sont fondées : celle dite du Forez, à Montbrison, l'autre à Saint-Galmier...

Plusieurs facteurs favorisent cette nouvelle activité : la plaine assainie grâce au canal, l'action de grands propriétaires terriens et les besoins de l'armée. Avant la Grande Guerre, les dépôts de remonte – celui d'Aurillac pour notre région – sont les principaux clients. Dragons et hussards ont besoin de chevaux vifs et vigoureux. Beaucoup d'émulation s'installe entre Feurs, Saint-Galmier et Montbrison.

Les manifestations hippiques de 1901

L'heure de gloire pour les manifestations hippiques foréziennes arrive à la Belle Époque. Montbrison n'est pas en reste. Les 4 et 5 août 1901, la fête patronale de la Saint-Aubrin coïncide pour la première fois avec courses et concours hippiques. Ce sont d'ailleurs les principales attractions. Et qui ont leur succès : *Les avenues de la gare étaient envahies et aux alentours du feu d'artifice et du bal, la foule était plus compacte qu'elle ne le fut jamais*. Il y a, selon la presse locale, affluence de Stéphanois La compagnie PLM organise même, le 4 août, un train supplémentaire vers Saint-Étienne.

Quant à l'hippodrome, on ne saurait trouver mieux : *spacieux très bien drainé, un site merveilleux...* Même s'il s'agit d'un vaste champ de la commune de Savigneux. De plus le ciel est avec les Montbrisonnais : *deux journées de soleil resplendissant*.

Demandez le programme des courses !

Un supplément du *Journal de Montbrison* affiche un riche programme. Chaque classe sociale aura sa manifestation. Le dimanche matin est réservé aux divers concours : *chevaux de 3 ans sans dressage* (53 bêtes), chevaux de selle de 3 ans, chevaux de selle de 4 ans, etc. Le baron de Vazelhes, le marquis de Poncins, Francisque Balaÿ et les grands propriétaires de la plaine remportent presque tous les lauriers.

L'après-midi, la première course, le *Prix de Montbrison* (trot) est réservé aux débutants avec des prix modestes. Suit l'épreuve des sauts d'obstacles réservée aux officiers avec des prix, en œuvres d'art. Puis c'est l'épreuve reine : le *Prix de Saint-Aubrin*, trot attelé, 3 000 m, course internationale avec 400 F de prix et un billet d'entrée de 20 F. Voilà pour le gratin. Vient ensuite le *prix du Forez* : course du pays au galop, 2 000 m. L'épreuve pour chevaux de tout âge et de tout sexe est réservée aux propriétaires de la Loire *cultivant eux-mêmes* leur terre. Dotation modique : 180 F et entrée à 10 F seulement. C'est le tout venant.

Enfin, comme il faut bien amuser le populaire, une *Course des ânes montés*, de toute taille et de tout sexe, clôt la réunion. 1 000 m, 55 F de prix et entrée libre pour tous ! Il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses.

Résultats des courses : Feurs et Saint-Galmier en tête

L'élevage des chevaux prospère encore en Forez. Mais aujourd'hui l'hippodrome de Savigneux est redevenu champ, ou plutôt a été loti. Les foires de Montbrison ont perdu de leur lustre. Les haras quittent Montbrison pour Saint-Galmier qui comme Feurs a mieux tiré son épingle du jeu. Montbrison ne sera pas le Chantilly du Forez.

Il reste les bornes de la place Bouvier...



Le triomphe des Mystères de Noël (1911-1912-1913)

Au début du XX^e siècle les paroisses de Montbrison construisent des salles d'œuvres. Celle de Saint-Pierre, 19, rue du Collège, date de 1908. Elle précède de peu celle de Notre-Dame devenue l'actuel cinéma Rex bien connu des Montbrisonnais.

Les P'tits fifres montbrisonnais

La belle société des P'tits fifres montbrisonnais est fondée en 1907. Bien vite elle étend ses activités au théâtre. Les représentations données par les Fifres se multiplient dans la salle Saint-Pierre. Dès 1911, sont mises en scène des fameux "Mystères de Noël", succession de tableaux inspirés de l'Évangile et accompagnés de chœurs et de musique. Le chroniqueur du bulletin paroissial de Saint-Pierre devient lyrique quand il évoque les Mystères de Noël :

L'orchestre déjà si intéressant l'an dernier (1911) et qu'on nous a envié partout où se sont joués les mystères de Noël, sera incomparable cette année : plus de quarante instruments - et, une musique délicieuse, spécialement écrite pour nous, saura admirablement interpréter les sentiments d'Adam et Ève...

Des chœurs tirés de l'enfance du Christ de Berlioz, des noëls nouveaux, des décors brossés spécialement pour nos mystères, un agencement différent des scènes de la pastorale... Tout permet d'espérer pour les spectateurs le même plaisir, le même enchantement qu'ils éprouvèrent l'année dernière ⁴.

Une salle agréable et confortable

La salle reçoit des gradins en janvier 1912. On estime alors qu'elle est une des *plus agréables et des plus confortables qu'il y ait dans la région*. Hélas, les dames portent des chapeaux. Et quels chapeaux ! Le chroniqueur du bulletin paroissial exhorte chacun - et chacune - à se gêner un peu. Il ne faut pas empêcher ses voisins de jouir du spectacle :

L'année dernière, écrit-il, grâce au bon esprit et à l'amabilité de chacun, il n'y a eu aucune réclamation, aucune plainte au sujet du fameux chapitre des chapeaux... Il est à croire que, cette année, tout se passera également bien.

Mais l'année suivante, on recommande encore de ne pas venir au spectacle avec *des couvre-chefs pareils à la tente d'Abraham*.

⁴ *Bulletins paroissiaux de Saint-Pierre et de Notre-Dame (1907-1913) et Almanach de Saint-Pierre de 1909.*

La grande foule

Effectivement, les Mystères attirent la grande foule plusieurs dimanches de suite. Une série de cartes postales représentant les principaux tableaux immortalise ce grand succès populaire. En 1913, les quatre représentations totalisent trois mille entrées ! Chiffre tout à fait considérable compte tenu des dimensions modestes de la salle Saint-Pierre.

Aujourd'hui la salle Saint-Pierre a été transformée en salles de classes pour les élèves de l'école Saint-Aubrin. Les p'tits fifres ont depuis longtemps rangé leurs instruments. Il reste seulement des cartes postales émouvantes et désuètes pour rappeler les *Mystères de Noël*... Et faire la joie des cartophiles.



L'Étoile contre les Chasseurs :

Match amical, match sanglant !

En sport les rencontres amicales ne le sont pas toujours. Et il faut accepter de perdre. Aujourd'hui comme hier, un score peut faire l'objet de polémiques.

11 août 1918 : passionnant match de football à Montbrison. L'équipe du 10^e Chasseurs à pied rencontre la jeune *Étoile Sportive Montbrisonnaise*. Beaucoup d'engagement physique de part et d'autre. Des maladresses aussi. Le foot est un sport tout nouveau. Chaude ambiance et match indécis : 0-0. Qui triomphera des militaires ou des pékins ?

Coup de Jarnac

Et voilà que le lieutenant Würtz qui garde les buts des Chasseurs reçoit un coup de tête en plein visage. Les Montbrisonnais profitent de l'occasion et envoient la balle au fond des filets. L'arbitre ne trouve rien à redire. 1 à 0 pour l'Étoile. Les Chasseurs ont perdu.

Le capitaine Bousquet, chevalier de la Légion d'honneur et Croix de guerre, assiste à toute la rencontre. Il se retire furibond. N'est-il pas le président d'honneur de l'équipe militaire si mal traitée ?

Pourtant le football avait eu d'heureux débuts à Montbrison. L'armée encourage ce sport propre à *développer la force et l'agilité des futurs défenseurs de la France*. La Municipalité a versé 50 F de subvention pour les jeunes recrues. L'équipe militaire a déjà rencontré une équipe à Saint-Romain-le-Puy. Tout s'est bien passé.

Les jeunes gens de Montbrison ont formé depuis peu un club : l'Étoile. Ils défient les Chasseurs. Et ils gagnent. C'est insupportable !

L'officier écrit aussitôt au maire de Montbrison pour protester :

Si le lieutenant Würtz, n'avait pas été blessé, l'Étoile Sportive Montbrisonnaise n'aurait certainement pas eu à marquer un but. Je lui interdis de prendre part à toute nouvelle lutte avec l'Étoile Sportive Montbrisonnaise... Le Match, qui ne serait d'ailleurs pas une revanche entre les deux équipes, la séance de dimanche dernier 11 août ayant eu comme résultat 0 contre 0.

Et il intime aux journalistes d'insérer sa protestation. Et vite, car la 10^e compagnie des Chasseurs doit quitter la ville la semaine suivante. Il est obéi.

M. le maire calme le jeu

Le maire, avec sa bienveillance habituelle, approuve la rectification. Il ajoute quelques bonnes paroles pour apaiser les deux camps. Il assure que :

Si quelques-uns de ses jeunes concitoyens, débutant dans la pratique des sports, ont pu céder à la vivacité de leur âge, ils sont animés, comme toute la population montbrisonnaise, des mêmes sentiments de reconnaissance et de grande sympathie pour l'armée. Cette sympathie va spécialement aux chasseurs dont l'allure alerte et fière et la tenue pendant leur séjour à Montbrison ont fourni un si réconfortant exemple.

Rappelons-nous que la Grande Guerre n'est pas encore achevée. Les pioupious ne méritent que des éloges. D'ailleurs dit la chanson : *Dans le lit de la marquise, il y avait quatre-vingts chasseurs*, alors...



Equipe 1 de l'Étoile Sportive Montbrisonnaise en avril 1920

(carte postale, collection Louis Tissier)

Sources : *Le Journal de Montbrison* du 17 août 1918.

Pour en savoir plus : André Guillot, "Sport à Montbrison... Autrefois", *Cahier de Village de Forez*, n° 9, 2005.

La grande corrida de 1936

Du 20 mai au 1^{er} juin 1936, Montbrison organise la première foire-exposition du département. Dix jours de festivités avec, comme point d'orgue, une grande corrida... Olé !

La grande corrida annoncée à cor et à cri

Expositions, concours, concerts, spectacles se succèdent. Pour mettre du piment, les organisateurs ajoutent une corrida. une vraie. La *Banda-Comico-Taurina El Emplastre* de Barcelone et Valence avec les célèbres toréadors du *Cartel de Madrid* entrent en scène. La troupe ne compte pas moins de 40 personnes : matadors, toréadors, banderilleros, capéadors, musiciens, virtuoses... Deux séances sont annoncées, le 31 mai et 1^{er} juin. Avec force publicité.

Le succès fut-il au rendez-vous ? Certainement pour le chroniqueur du *Journal de Montbrison* :

En dépit d'un temps menaçant et d'une température qui n'avait rien d'estivale... Le public amateur de spectacles d'un genre nouveau s'entassait dans les arènes de la place Grenette pour y assister à la grande corrida. Toutes les parties du spectacle furent fort bien exécutées par la troupe El Emplastre. La partie musicale, fort bien réussie, suscita de chaleureux applaudissements... Le même spectacle renouvelé le lendemain, jour de Pentecôte, connut le même succès.

Un vrai four

Un triomphe ? Marguerite Fournier, l'historienne de Montbrison, témoin oculaire, parle plutôt d'un grand flop. Elle raconte l'échec de la corrida dans ces fameuses arènes transportées d'Arles et installées à grands frais sur la place Eugène-Baune. *Les Montbrisonnais boudèrent le spectacle d'où un déficit énorme pour les organisateurs...*

Citons aussi les souvenirs de Jean Soleillant. Ils vont dans le même sens :

Le clou de la fête était l'organisation par la troupe El Emplastre d'une corrida avec mise à mort, ce qui était strictement interdit par la loi. L'arène édifiée place Eugène-Baune était clôturée par des palissades en bois. Ce ne fut pas un grand succès populaire. Le pauvre taureau fut cependant exécuté. Un cheval de la maison Perret lui fit faire son dernier trajet. Outre ses démêlés avec la justice par suite de cette mise à mort non autorisée, le directeur de la troupe, qui avait vu trop grand à Montbrison et aussi ailleurs, fut placé en faillite.

De la corrida au basket

Mais à quelque chose malheur est bon, Jean Soleillant poursuit : *Le matériel bloqué à Montbrison fut mis aux enchères publiques trois ans plus tard. Détail amusant, les palissades de*

l'arène furent acquises pour un prix dérisoire par le trésorier du BCM et constituèrent la clôture du terrain de basket au parc Levet.

Pour le même prix le BCM avait obtenu les tickets non vendus, si bien que par souci d'économie, les spectateurs de basket ont reçu pendant plusieurs matches des contremarques d'entrée troupe El Amplastre !... El Emplastre ! le nom même manquait de sérieux. Et puis en Forez les corridas ne sont pas de saison. Tant mieux pour le taureau !



La mise à mort de la corrida calamiteuse de 1936
On remarque les gradins avec les spectateurs clairsemés
(document de Jean Soleillant)

Sources : *Journal de Montbrison* du 6 juin 1936 ; Marguerite Fournier, "La première foire-exposition au jardin d'Allard (1936)", *Village de Forez* n° 39, 1989 ; Jean Soleillant, "Souvenirs", *Cahier de Village de Forez*, n° 2, 2004.

Le concours de bébés de 1936

Du 20 mai au 1^{er} juin 1936, la première foire-exposition de Montbrison veut donner un nouvel élan à une sous-préfecture un peu endormie.

L'inauguration officielle a lieu le jeudi 21 avec tous les notables. Côté politique : Louis Dupin, maire, Mathieu, sous-préfet et Pierre Gaurand, député et conseiller général. Côté commerce : MM. Cherblanc, du comité de fêtes et Mage, président des commerçants. Ce dernier tient une boutique réputée pour draps, serviettes et tout linge de maison, à l'entrée du faubourg Saint-Jean. Avec pour enseigne une étoile – qui est encore sur la façade – l'étoile des rois "mages", bien entendu.

Un grand nombre de gracieux concurrents

Une belle semaine de festivités s'ouvre : défilés, expositions, concerts, passage de la course cycliste Paris-Saint-Étienne, et même une corrida ratée ! Elle s'achève par une manifestation inattendue : *le concours du plus joli bébé* ! Une vraie compétition avec prix en espèces, médailles, diplômes...

Les mamans sont invitées à présenter leurs nourrissons à la maternité de Montbrison le jeudi 28 mai, après la sieste de l'après-midi. Et, selon le *Journal de Montbrison*, il y a un *grand nombre de gracieux concurrents*. Enfin, disons une petite vingtaine d'enfants, autant de filles que de garçons, du premier âge, la plupart de Montbrison.

Le palmarès

Il y a deux catégories. Les petits et les tout-petits. Le jury, on s'en doute, a du mal à faire un choix. Et il accorde plusieurs prix *ex æquo*.

Dans un premier groupe le grand prix est attribué à Jacques Pierre, des Pures de Moingt. La maman reçoit la rondelette somme de 50 F. Josette Béraud, du 42 rue Tupinerie et William Kergoat, de l'usine à gaz, route de Lyon classés *ex æquo* gagnent chacun 25 F. Ensuite deux fillettes obtiennent un *diplôme de médaille d'or* : Paulette Ollivier et Nicole Faure...

Dans la 2^e catégorie, Josiane Hugues, de Montbrison, et Andrée Béal, d'Oullins se partagent le grand prix (50 F). Suivent des diplômes avec médailles. Pour l'or : Edmond Coudol de Montbrison. Pour l'argent : Jeanne Kergoat - la sœur de William ; et pour le vermeil, Pierre Mignon, le bien nommé, tous petits Montbrisonnais.

Enfin des *diplômes commémoratifs* sont largement distribués : André Béal, de la place des Pénitents ; Monique Buisson de Montrond ; Marie-Thérèse Marcus, de la Route-Nouvelle ;

Yvonne Poinson du boulevard Lachèze, Jean-Louis Portier de Montrond ; Jacques Papat de Feurs ; Georgette Prioux du 18 bis, boulevard Lachèze ; Jacques Sarasin et Gérard Montel de Montbrison...

Mettre à l'honneur la famille et la nouvelle maternité de Montbrison

Organisé sur le modèle de ceux des comices agricoles, un tel concours peut paraître déplacé. Et d'ailleurs chaque bébé n'est-il pas le plus beau pour ses parents ? Ses promoteurs y trouvent pourtant de l'intérêt. C'est un moyen de valoriser la maternité de la ville. Elle a été construite dix ans plus tôt. Un don important de M^{me} de Bichirand, née Jordan de Sury, a permis d'ajouter un étage à l'hôpital. Les futures mamans sont invitées à venir y accoucher : un vrai progrès au regard des naissances à domicile. Le déclin démographique est alors inquiétant. Ce concours de bambins est aussi une façon d'encourager la natalité.

Et, aujourd'hui, combien de ces jolis bébés devenus septuagénaires se retrouveront-ils ?



Ancienne rue de l'Hôpital, à Montbrison

Le second étage où avait été installée la maternité.

Sources : *Journal de Montbrison* du 6 juin 1936.

Hier, aujourd'hui, toujours : la magie du cirque !

Petit ou grand, il apporte avec lui du mystère et de la magie. Le cirque arrive, le cirque passe... Il y a les grandes affiches, la cavalcade bruyante. Toute la ville en parle, dans les boutiques, les bureaux, les ateliers et, surtout, les cours de récréation. Pour quelques heures, les citoyens tranquilles et casaniers s'accordent un peu de rêve et d'aventure.

Figaro dans la cage aux lions

Certains participent même au spectacle. Et ce sont des souvenirs pour une vie entière ! Ainsi, André Mercier, un brave coiffeur qui exerce au 30 de la rue Saint-Jean raconte-t-il volontiers son exploit. N'a-t-il pas coiffé et rasé un dompteur au milieu des lions ?

C'était en avril 1900, à Saint-Chamond, où il était garçon coiffeur. Le patron du cirque, M. Alexandre, était venu dans le salon. Goguenard, il avait dit : *Je suis bien obligé de venir car vous ne pourriez me suivre où je vais aller.* La cage aux lions ! Et André avait répondu : *Chiche !* Il avait fait la barbe du dompteur à la barbe du lion. Un certain courage et la gloire définitive ! À Montbrison, André Mercier pratiqua ensuite tranquillement l'art capillaire tout en jouant, comme acteur comique, dans la troupe locale.

Mieux que cela. En février 1904, *l'Établissement Zoologique Ana Pezon* passe à Montbrison. Il présente *pour la première fois, le spectacle le plus émouvant et le plus téméraire* de l'époque. De quoi s'agit-il ? Le dompteur, un certain G. Pezon, présente un spectacle inédit et dangereux. Il est parmi les rares belluaires à oser faire couler le sang dans la cage des fauves. Il a recruté pour cela Paul Morel, un garçon boucher de Montbrison. Ce fier-à-bras s'est engagé, à la suite d'un pari de 200 F, à saigner et découper un mouton *en compagnie des grands lions du Soudan.*

1924 : Pinder puis Ancillotti

En 1924, Montbrison reçoit la visite de deux grands cirques. En mai, il y a Pinder, le grand, *le véritable cirque*, comme dit la réclame de l'époque. Ni music-hall, ni ménagerie, seulement du *vrai cirque*. Depuis son dernier passage, il s'est encore développé. Les places sont trop petites pour lui. Il faut, pour la première fois, louer, hors de la ville, le terrain Meyrieux, près des usines Chavanne.

On annonce une cavalerie de 200 chevaux, des écuyères de rêve, des acrobates extraordinaires, des clowns hilarants. Bien sûr, ours, lions et éléphants seront de la fête. Deux représentations sont données le dimanche 25 à 14 h 30 et à 20 h 30. Dès le lendemain le cirque poursuit son interminable périple : Feurs, Boën, Noirétable...

Le 28 août, arrivant de Boën, le cirque Ancillotti, plante son chapiteau place de la Préfecture. Notre actuel square Honoré-d'Urfé est alors un terrain vague que les Montbrisonnais appellent simplement *le jardin des chiens*. Le cirque Ancillotti a une grande réputation tant pour le luxe de l'installation que pour la qualité du programme.

Cette année-là, il présente une nouveauté nautique avec de gros animaux marins. Vingt-deux énormes tracteurs Latil débarquent un matériel important. Aux habitants de ne pas manquer *une exhibition phénoménale* car il ne reste qu'un jour en ville. Le 29, il est à Saint-Étienne.

Riches cavalcades d'antan

Marguerite Fournier, l'historienne de Montbrison, se souvient des cavalcades d'hier. Un spectacle gratuit, le bonheur des petits enfants. C'était avant 1914, elle était élève à l'externat Notre-Dame : *On nous alignait sur le trottoir du boulevard. Venait d'abord le char des musiciens créant l'ambiance, puis celui des clowns déployant de larges sourires, enfin celui de la reine tiré par une vingtaine de chevaux blancs superbement harnachés. On voyait aussi un écuyer acrobate vêtu d'un costume d'écailles scintillantes, en équilibre sur deux chevaux ; et, fermant la marche, les lourds éléphants au pas tranquille...*

Laissons-lui le dernier mot : *Il est curieux de constater que ces plaisirs du cirque ont gardé, au cours des âges, toute leur intensité et enchantent les enfants d'aujourd'hui comme ils ont enchanté ceux d'hier...*

**Etablissement Zoologique
ANAPEZON**

Pour la première fois, le spectacle le plus émouvant et le plus téméraire de votre époque.

Un boucher au milieu des lions

A la suite d'un pari de 200 fr., M. Paul Morel, Garçon-Boucher, bien connu à Montbrison, s'est engagé à venir saigner et dépouiller un mouton en compagnie des grands Lions du Soudan.

Pas un Montbrisonnais ne voudra manquer d'assister à cette émouvante représentation qui sera certainement une des plus curieuses, des plus originales, des plus dangereuses. La dernière création du dompteur G. PEZON, les seuls belluaires qui aient osé faire couler le sang dans la cage de leurs fauves.

Avis aux Amateurs de fortes émotions
Malgré l'importance du spectacle, le prix des places ne sera pas augmenté.

L'Avenir Montbrisonnais du 7 février 1904

Sources : presse locale (1904,1924,1952) et "Souvenirs d'enfance de Marguerite Fournier", *Village de Forez*.

1884 : les festivités du 14 Juillet et de la Saint-Aubrin seront-elles annulées ?

La typhoïde, à cause de la mauvaise qualité de l'eau a souvent sévi à Montbrison, dans le passé. Au cours de l'été 1884, l'épidémie trouble les festivités de juillet.

Émotion en mairie de Montbrison. Ce 10 juillet 1884, le pharmacien Henry Dupuy, maire de la ville, réunit son conseil et annonce gravement *qu'il a reçu la visite de quelques personnes de Montbrison qui lui ont demandé de ne pas laisser célébrer la fête du 14 Juillet*. En effet la ville de Montbrison est en deuil par suite d'une épidémie de fièvre typhoïde.

Une discussion passionnée

Qu'en pensent ces Messieurs ? Il y a deux camps, comme le plus souvent. *Certains font observer qu'il faut célébrer cette fête, que d'autres épidémies ont éclaté à Montbrison et que les fêtes n'ont pas pour cela été abandonnées. Ce serait faire croire, disent-ils, que l'épidémie est beaucoup plus grave qu'elle n'est en réalité*. Du cran, que diable !

Un certain M. Périer explique, chiffres en mains, que la mortalité n'est pas beaucoup supérieure à celle des années précédentes. Selon lui, il s'agit de pusillanimité : *l'épidémie n'a pas causé autant de morts que les gens peureux ou de mauvaise foi ont intérêt à le faire croire*. Du reste l'épidémie frappe non seulement à Montbrison, mais aussi Noirétable, Roche et Gumières. Alors pourquoi donc s'inquiéter ?

Et que viennent faire les cloches ?

M. Cognasse entre dans la discussion par une demande hors sujet : il prie M. le Maire de faire sonner les cloches des églises à l'occasion du 14 Juillet. Ce à quoi le magistrat répond que si la loi lui donne bien le droit d'avoir la clef du clocher elle dit aussi que le règlement des sonneries ne peut se faire qu'après accord du préfet et de l'archevêque. On évite de justesse Clochemerle.

Fêtons la Saint-Aubrin en septembre !

Le notaire Chialvo, qui deviendra plus tard maire de la ville, prie le conseil de bien réfléchir avant de décider de la célébration du 14 Juillet. Il demande même le renvoi de la fête patronale qui doit suivre à la fin de septembre : *L'épidémie est grave, dit-il, il ne faut pas l'exagérer, il ne faut pas non plus laisser croire à une sécurité qui malheureusement n'existe pas*. Les conseils d'hygiène de Paris et Lyon demandent de prendre des précautions. De plus, selon lui, l'état sanitaire de la ville est déplorable.

De toute façon la fête sera gâchée

Et il suggère de distribuer aux indigents, aux familles nécessiteuses, aux malades qui ne peuvent pas acheter les médicaments indispensables, les fonds votés pour célébrer la Saint-Aubrin.

D'ailleurs, dit-il, la fête de Montbrison sera pâle à côté des fêtes des années précédentes. On dira dans le dehors que la ville est contaminée, nous n'aurons pas d'étrangers et le plus bel ornement de cette fête, le bal, ne sera-t-il pas une cause de recrudescence de l'épidémie que tous nous voudrions conjurer, mais que nous sommes impuissants à détruire.

Après une vive discussion le conseil ne suit pas le prudent M. Chialvo. Il décide, à une très grande majorité, que la fête du 14 Juillet et la fête Saint-Aubrin auront lieu, comme les années précédentes, et aux époques indiquées. Na !



Fête villageoise, d'après Teniers (Louvre).

Fête de la Saint-Aubrin 1895 : quand Montbrison s'envoyait en l'air

En juillet, depuis des lustres, sinon des siècles, Montbrison fête par des réjouissances publiques son saint patron, le bon évêque Aubrin. La fête patronale de 1895 est à marquer avec une pierre blanche à cause d'un programme particulièrement riche.

Nous sommes au temps où le notaire Chialvo était le digne premier magistrat de notre ville. Et M. le maire voulait bien faire les choses.

"Grande" fête patronale

Aussi tout est "grand", cette année-là si l'on en croit le programme. Une belle affiche signée du maire et réalisée par l'imprimerie Brassart, de la rue des Légouvés, informe les Montbrisonnais des festivités. Elles s'étalent sur trois journées :

- le samedi, à la tombée du jour *grande retraite aux flambeaux* ;
- le lendemain, en fin d'après-midi, *grande séance de gymnastique* par la société la Montbrisonnaise, sur la place Bouvier ;
- au bal du soir, place de l'Hôtel-de-Ville, *grande bataille de confettis* ;
- le lundi après-midi, *grandes courses vélocipédiques*, sur les boulevards ;
- et le soir, *grand concert* par l'Harmonie montbrisonnaise avant, à nouveau, *grand bal*...

"Grande" fête aérostatique : des ballons, des parachutes et des bombes...

Mât de cocagne, tourniquet, course d'ânes et autres jeux traditionnels ne figurent pas au programme cette année-là. On a mieux. Le clou doit être *la fête aérostatique* ! L'aviation n'existe pas vraiment. Clément Ader n'a pas encore réussi à faire décoller son "Avion". Faute d'aéroplanes il y aura des aérostats. C'est l'heure de gloire des ballons en tout genre. Tout se passe le dimanche après-midi, boulevard Carnot :

- à 2 h ½ *enlèvement de six grandes montgolfières et départ de baudruches*. L'invention de M. de Montgolfier, c'est pour l'histoire. Passons à plus sérieux... ;
- à 4 h un *petit ballon captif doit s'élever à 300 m d'altitude*. Il est décoré *aux couleurs russes et françaises*. Ce sont les mêmes : bleu, blanc et rouge mais il faut bien fêter la nouvelle alliance franco-russe avec ce petit soupçon de politique. *Le ballon lâchera des petits parachutes*, encore une nouveauté !

- à 4 h ½ aura lieu le gonflement et départ de "La Vaillante". Cet aérostat monté par un officier de l'école d'aérostation météorologique de France doit s'élever à la hauteur "incroyable" de 100 m. Là, c'est la science qui est en marche... ou plutôt en vol.

Pour amuser le populaire des jeux plus belliqueux suivront : *salves de bombes aériennes* et un *simulacre de bombardement* de la ville avec *bombes à double détonation*. Ces démonstrations bruyantes sont dans le goût du jour, il convient de préparer la revanche.

Grand lâcher de pigeons !

Heureusement il y aura aussi une note plus pacifique : à défaut de colombes, un *grand lâcher de pigeons voyageurs*. Et pour finir la *distribution de 500 ballons à musique aux enfants*.

Nous ne savons si ce beau programme fut entièrement réalisé ni si les Montbrisonnais en gardèrent un souvenir impérissable. Il en reste au moins une belle affichette dans les archives de la Diana, notre vénérable société d'histoire.

Ah ! les belles Saint-Aubrin d'antan, quand Montbrison s'envoyait en l'air... Volez jeunesse !

PROGRAMME :

Samedi 23 juillet,

à 7 heures 1/2 du soir, **SALVES D'ARTILLERIE** à 8 h. 1/2, place de l'Hôtel de Ville, **RETRAITE AUX FLAMBEAUX**

Dimanche 24

à 6 heures du matin, **SALVES D'ARTILLERIE** de 10 h. à midi, place de l'Hôtel de Ville, **INSCRIPTION DES COUREURS**

à 2 heures du soir, boulevard Carnot, **GRANDES COURSES VÉLOCIPÉDIQUES**

RÉUNION DES VELOCÉMEN

Velocel de tous les coureurs qui accompliront ensemble le tour des boulevards,

1^{re} Course. **Prix de Montbrison. 4.000 m.** 3^e Course. **Grand Prix du Forez. 10.000 m.**
Premier prix, 30 fr. Deuxième prix, 15 fr. Premier prix 100 f.; Deuxième prix 50 f.; Troisième prix 25 f.

Cette course est exclusivement réservée aux velocémens Montbrisonnais. 4^e Course. **Réservée aux Dames. 4.000 m.**
Premier prix 40 fr.; Deuxième prix 25 fr.; Troisième prix 10 f.

2^e Course. **Prix de St-Aubrin. 8.000 m.** Si les inscriptions ne sont pas assez nombreuses, cette course sera remplacée par une course de lenteur.

La Société des Trompes de Chasse prêtera son gracieux concours pendant toute la durée des courses.

à 5 heures 1/2, au Jardin public, **GRAND CONCERT PAR L'HARMONIE MONTBRISONNAISE**

à 9 heures, rue de la Caserne, **BRILLANT FEU D'ARTIFICE**

à 10 heures place de l'Hôtel de ville, **GRAND BAL CHAMPÊTRE**

Illumination à giorno, flammes de Bengale.

Lundi 25 juillet,

à 10 h. 1/2 du matin, boulev. Lachèze, **JEU DES GRENOUILLES** à 3 heures, rue des Arches, **JEU DU BÉQUÉ RENVERSÉ**

à 2 h. du soir, boulev. de la Madeleine, **Courses d'Anes Atelés** à 4 h, boulev. Lachèze, **Départ de Baudruches**

Premier prix 25 fr.; Deuxième prix 15 fr.

à 5 heures, boulevard Carnot, **Séance de Gymnastique par la Montbrisonnaise**

à 6 heures, au Jardin public, **CONCERT PAR L'HARMONIE MONTBRISONNAISE**

à 9 heures, place de l'Hôtel de Ville, **GRAND BAL CHAMPÊTRE**

Le Maire invite ses concitoyens à pavoiser et à illuminer.
Le Musée de la Ville et la salle de la Diana seront ouverts au public pendant la durée de la fête.

Le Maire, CHIALVO.

Une affiche pour la Saint-Aubrin, fin du XIX^e siècle (archives Diana)

Jeux populaires

Avant le développement des attractions foraines, la Saint-Aubrin était le prétexte à d'innombrables jeux, dont certains remontaient au Moyen Âge.

Une collection d'affichettes déposées à la Diana permet d'intéressantes observations sur les diverses manifestations organisées lors de la fête patronale de Montbrison. Elles couvrent, avec des lacunes, la période 1871 à 1947. La Saint-Aubrin était alors traditionnellement organisée le dernier dimanche du mois de juillet et s'étalait sur plusieurs jours. Le samedi est, en quelque sorte, la veillée d'armes, avec salves d'artillerie et retraite aux flambeaux. Le dimanche la fête bat son plein. Quant au lundi qui suit, il devient pour beaucoup un *saint lundi*, chômé pour de nombreux Montbrisonnais. Ce jour est souvent consacré aux jeux traditionnels.

La fête reprend le dimanche suivant pour le "retour" avec, toutefois, un programme allégé où figurent encore des jeux. À côté des attractions foraines, ces divertissements constituent une partie importante de la fête, sa composante la plus ancienne, la plus pittoresque et, surtout, la plus populaire.

Ces divertissements sont organisés par les jeunes gens de la "classe", c'est-à-dire les garçons qui auront vingt ans l'année suivante. Beaucoup d'entre eux seront alors appelés sous les drapeaux. Pour ces conscrits (entre 40 et 60), la Saint-Aubrin sera leur dernière fête patronale de jeunesse. Dès l'année suivante, jeunes soldats, ils auront changé de statut et compteront vraiment parmi, les adultes. Du dynamisme de ce comité de "classards" va dépendre le succès et l'originalité des jeux traditionnels. Ils se déroulent dans les rues et sur les places publiques des différents quartiers de la ville.

Les jeux de la jeunesse

Leur première caractéristique est leur ancienneté. Certains remontent au Moyen Âge. Contrairement aux compétitions sportives, la plupart sont ouverts à tous, sans inscription préalable, sans entraînement ni compétences particulières. Cependant, parfois, certaines épreuves sont réservées exclusivement aux conscrits. Enfin non seulement ces jeux sont gratuits mais encore des prix récompensent les meilleurs joueurs au contraire des attractions foraines qui sont payantes. On grimpe au mât de cocagne sans bourse délier mais il faut quelques sous pour, enfourcher les chevaux de bois, connaître les émois des montagnes russes ou voir la femme à barbe.

Une quarantaine de jeux traditionnels figure dans les divers programmes avec une infinité de variantes.

Parmi eux, très souvent, l'escalade du mât de cocagne à laquelle on associe des variantes comme la lutte aérienne (1871) et un carrousel aérien (1897). Le jeu des pots cassés (ou des biches) ou des aveugles, semble l'un des plus populaires, organisé presque chaque année jusqu'en 1939. Les joueurs, yeux bandés et armés d'une perche, tentent de les briser au risque de recevoir sur la tête leur contenu : victuailles, dragées, piécettes ou eau, farine, cendre, suie. Les joutes montbrisonnaises (1906), les joutes terrestres (1909), la brouette excentrique (1909), le jeu de la ficelle... font aussi appel à l'adresse et à la force.

Le football aux quilles est une nouveauté qui apparaît en 1929. Il s'agit, semble-t-il, du curieux mariage d'un sport en plein essor, le football, avec le vieux jeu de quilles.

Le bassin devient lac

Les jeux d'eau ont un grand succès comme celui du baquet renversé (1898), les douches montbrisonnaises (1899), le doucheur enragé (1905), la grande pêche miraculeuse (1911) ... Le programme de 1939 regroupe ces ébats mouillés sous l'appellation de "jeux nautiques". Montbrison ne disposant que d'une modeste rivière, ils sont organisés au Jardin d'Allard au-dessus du grand bassin dévolu habituellement aux cygnes et aux canards. Pour la circonstance il est généreusement qualifié de "lac".

Les courses font florès, surtout si elles ont un côté burlesque car il ne s'agit nullement de vraies compétitions sportives. En premier lieu viennent les courses d'ânes, attelés ou montés. Le surnom totémique des Montbrisonnais n'est-il pas les ânes ? Ces compétitions sont surtout fréquentes avant la Grande Guerre. La piste toute désignée est naturellement le boulevard qui enserré Montbrison.

Notons qu'un vrai concours hippique apparaît en 1902. En 1906, pour le "retour" de la fête, les courses de Montbrison sont organisées avec pari mutuel et 6 000 F de prix. Il ne s'agit plus cette fois d'une parodie.

Quant aux courses en sac, elles se déroulent toujours sur un court trajet entre deux débits de boissons.

En 1893, la course internationale porteurs s'adresse aux hommes forts. Il faut effectuer un tour de boulevard soit 2,148 km en portant une charge de 75 kg. Ce n'est plus un jeu mais pas encore une vraie compétition sportive. Cette course, un peu comparable à celle des garçons de café, est liée à une profession, celle des portefaix. Elle ne figure qu'une seule fois dans les programmes. Il s'agit, vraisemblablement, des restes d'une tradition disparue.

L'effet comique produit par des incidents de parcours est à la base de nombreuses autres courses : aux tonneaux, aux baquets, à la valise, aux œufs, à la bougie, aux canards ... Ces

compétitions sont reprises chaque année avec des variantes. Les courses de lenteur à bicyclette, jeu de la boucle à bicyclette, et championnat de cerceaux pour enfants de 6 à 12 ans se rapprochent déjà des épreuves sportives classiques...

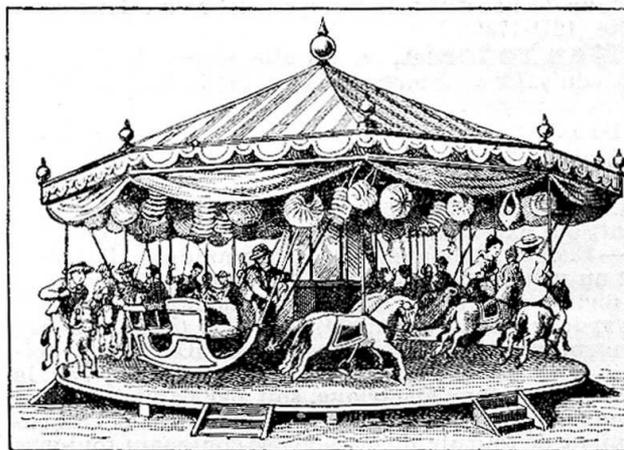
D'autres jeux sont basés sur l'effet comique, sur le phénoménal : en 1871, une exhibition des monstres est organisée dans la rue Tupinerie. Ce n'est pas une attraction foraine mais un concours doté de 10 F de prix. La population est invitée à présenter des curiosités : veaux à cinq pattes, légumes difformes...

Le déclin et la fin des jeux traditionnels

Au cours de la Grande Guerre, la fête patronale de Montbrison ne fut pas célébrée (de 1915 à 1918). Les jeux de la jeunesse recommencèrent entre les deux guerres cependant la fête foraine prit progressivement plus d'ampleur à leur détriment.

Il y eut même suspension des festivités durant la seconde guerre mondiale. Après le conflit, la Saint-Aubrin fut à nouveau organisée. La fête foraine, commerciale et bruyante, prit de plus en plus d'importance. Quant aux jeux traditionnels ils déclinèrent rapidement pour disparaître totalement vers la fin des années 50. Cette disparition est liée à la perte d'importance du rôle joué par le groupe de la classe.

Un changement de mentalité s'est progressivement opéré, que la coupure de la seconde guerre mondiale n'a fait que révéler. À l'esprit "village", avec sa communauté d'habitants et de jeunes d'une même classe d'âge, s'est substituée une attitude plus individuelle. En cela Montbrison est passé du gros village à la petite ville.



Manège de chevaux de bois.

VILLE DE MONTBRISON

FÊTE PATRONALE
DE
SAINTE-AUBRIN

**Les Samedi 19, Dimanche 20,
et Lundi 21.**

PROGRAMME DE LA FÊTE :

<p>Samedi, à 7 heures du soir, <i>Salves d'artillerie</i>, à 9 heures, Grande retraite aux flambeaux Dimanche, à 4 heures du matin, <i>Salves d'artillerie. — Messe en musique.</i> A 3 heures, MAT HORIZONTAL <i>Exercice d'équilibre sur le lac du Jardin</i> 1^{er} prix, 30 fr. - 2^e prix, 10 fr. à 4 heures, Concert au Jardin public A 5 heures 1/2, place de la Madeleine, <i>Ascension du Messager des Hirondelles</i> A 8 heures, place St-Jean, FEU D'ARTIFICE Pluie de Feu A 10 heures précises, place de l'Hôtel-de-Ville, GRAND BAL CHAMPÊTRE Brillant orchestre <i>Illuminations à giorno, feux de bengale, soleils, étoiles, etc.</i></p>	<p>Lundi, à 9 heures du matin, au lieu de Beau- regard, Tirs divers, par les amateurs, auxquels les étrangers seront admis. Prix sérieux. A 2 heures, place de la Caserne, Mat de Cocagne, <i>lutte aérienne</i>, 1^{er} prix, 20 fr. 2^e prix, 10 fr., 3^e prix, 5 fr. A 3 heures, Grande course à Anes, <i>partant de la Sous-Préfecture, jusqu'à la Caserne, aller et retour</i>, 1^{er} prix, 30 fr., 2^e prix, 15 fr. A 4 heures, rue Tupinerie, Exhibition des Monstres, prix, 10 fr. A 5 heures, place St-Pierre, Jeu des Aveugles, prix 5 fr., et surprises. A 6 heures, place de la Mairie, GRANDE TOMBOLA <i>Offerte par les habitants</i> (Les lots devront être réclamés immédiatement) A 9 heures, GRAND BAL CHAMPÊTRE place de l'Hôtel-de-Ville,</p>
--	--

Pendant la nuit du dimanche et celle du lundi, les Edifices publics seront illuminés et pavoisés. —
Le Musée de M. D'Allard et la Salle des Etats du Forez seront ouverts au
public, de 9 heures du matin à 6 heures du soir, pendant la durée de la fête.

Montbrison. — Typ. A. Hugnet. Le Maire, COLMET.

Affiche de 1871 pour la Saint-Aubrin
(archives Diana)

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "Les jeux traditionnels organisés pour la Saint-Aubrin, fête patronale de Montbrison", *Village de Forez*, octobre 2005.

Inauguration du "Champ d'Aviation" de Bouthéon

1912 : l'aviation, encore à ses débuts, passionne le pays. Le rêve d'Icare devient possible. Certains voient le côté sportif, d'autres les aspects techniques et commerciaux. Les militaires devinent que ce sera une arme redoutable.

Les "stations d'atterrissage" se multiplient. La plaine du Forez est propice, Bouthéon a très vite la sienne. D'autant plus qu'à Montbrison le sénateur Reymond s'est fait l'apôtre de l'aviation. Bouthéon n'est pas encore fiancé à Andrézieux. La station se résume à un vaste hangar et un "champ" bien aplani où batifolent quelques avions. Son inauguration a lieu en grande pompe en octobre 1912.

Le circuit forézien

Le samedi 19 a lieu la cérémonie officielle avec les autorités civiles et militaires. Un représentant du ministre de la Guerre est là. La presse locale annonce l'événement et s'interroge : *volera-t-on ?* Ce n'est pas sûr. Cela dépend encore beaucoup de la météo. Le lendemain, dimanche 20 octobre, il y a grande fête à "Bouthéon-Aviation". On annonce une course : le *circuit forézien* de 400 km ouvert aux audacieux pilotes.

Il s'agit de parcourir cinq fois 80 km. Départ de Bouthéon droit sur le nord jusqu'à Feurs puis Balbigny, ensuite cap sur Boën puis retour au point de départ. Vol chronométré avec des observateurs qui s'assurent du passage au-dessus des villes citées et qui aussitôt téléphonent aux organisateurs.

La foule se presse autour du "champ". Il faut payer sa place : 0,50 F pour la pelouse - disons l'herbe - pour le commun ; 1 franc pour les premières avec un siège et... 10 F pour les tribunes ! C'est cher mais on est alors tout près des officiels. La compagnie PLM a prévu des trains spéciaux au départ de Lyon, Saint-Étienne et Clermont. L'arrivée se fait à la Fouillouse où les voyageurs prennent l'autobus pour aller à Bouthéon. Le grand jeu ! Le maire du village a pris un arrêté pour interdire le stationnement sur les routes voisines, aussi un "garage" est prévu pour les voitures automobiles et hippomobiles confondues. Il en coûte 1 F par voiture ou 4 F si les passagers se rendent aux tribunes. Pour ce prix chauffeurs et cochers ont le droit de rester sur place pour surveiller les véhicules.

Les appareils sont prêts dès 7 h. À 9 h, départ échelonné des concurrents. Sept sont prévus mais Gilbert, parti de Paris la veille, n'arrive que vers midi et manque le départ. Restent : Vidart, Molla, Burel, Obre, Guillaux et Bobba. Entre chaque circuit les machines volantes se

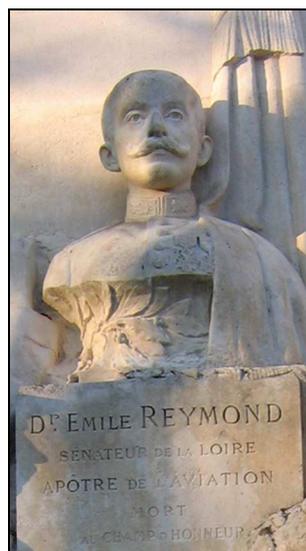
reposent un court moment pendant lequel les mécaniciens les auscultent. Ce n'est pas inutile. Deux aviateurs, Bobba et Burel, abandonnent après le premier tour à cause d'ennuis de moteur !

Après cinq tours et une lutte acharnée le classement est établi. Vainqueur : Molla, 400 km en 3 h 55 min, soit une moyenne d'un peu plus de 100 km/h ; 2^e : Guillaux en 4 h 18 min ; 3^e : Obre, 4 h 42 min ; 4^e Vidart, 4 h 50 min.

Adrien Eugène Gilbert

L'après-midi, les aviateurs prennent part à un concours de hauteur, une épreuve non prévue au programme. Et là, c'est Gilbert le retardataire du matin qui triomphe. Il atteint 2 000 m. Il monte *tant et si haut qu'il paraît vu d'en bas, un point imperceptible bientôt masqué par un nuage*. La réunion s'achève à 5 heures de l'après-midi. Le soir un banquet réunit organisateurs et autorités. Le sénateur Reymond est de la partie, bien sûr.

Mais revenons un instant au vainqueur du concours d'altitude. Ce pilote téméraire est un voisin, un Auvergnat. Adrien Eugène Gilbert, né à Riom en 1889, effectue dès 1912 les premiers voyages de ville à ville. Il participe à un tour de France aérien, reçoit des coupes... Pendant la Grande Guerre il se distingue dans l'escadrille 26, celle de Roland Garros. Il se tue en 1918 au cours d'un essai à Villacoublay. Destin tragique mais commun pour un authentique pionnier de l'aviation !



Le sénateur Émile Reymond,
pionnier de l'aviation (1865-1914)

Sources : presse locale, notamment *l'Avenir montbrisonnais* (mars 1912).

Grand meeting aérien à Montbrison

Après la Grande Guerre, en peu d'années, l'aviation fait de grands progrès. Les appareils atteignent 450 km/h, 11 000 m d'altitude. Des vols sont de plus en plus longs. Les fêtes aériennes se multiplient avec beaucoup de succès. On en organise un peu partout, même quand il faut improviser un "champ d'aviation". C'est le cas à Montbrison.

Le 27 avril 1924, l'Aéro-club forézien et Vellave et la Société de propagande aéronautique organisent un grand meeting aérien à Montbrison. La manifestation est placée sous le patronage du sous-préfet Varennes et de Louis Dupin, maire de la ville. Le but est de montrer aux bonnes gens de la sous-préfecture que les avions modernes sont particulièrement *rapides, sûrs et confortables*.

L'aérodrome des Granges à Moingt

Mais il faut un aérodrome. Dans le voisinage de Montbrison, au bord de la plaine, de vastes champs plats ne manquent pas. Ils feront l'affaire. Le domaine des Granges, à Moingt, est baptisé "champ d'aviation". Il est à un kilomètre de la gare, le long de la voie ferrée Montbrison-Lyon aujourd'hui disparue. Terrain un peu restreint, certes, mais qui convient bien, paraît-il.

L'accès se fera par la route de Prétieux pour les voitures, à partir de la route de Saint-Étienne pour les piétons. Le dimanche matin, les cyclistes de l'Étoile Sportive Montbrisonnaise que préside le docteur Maisonneuve organise "un rallye parachute". Le reste du programme est particulièrement alléchant :

Vol d'acrobatie ;

Descente hélice calée ;

Destruction de ballonnets ;

Concours de ballons carte-postale pour les enfants ;

Vols de passagers ;

Descente en parachute.

De grands pilotes !

Les organisateurs attendent trois as de l'aviation. D'abord Robin, *l'homme au monoplane rouge*. Avec son Morane, solide et très maniable, il est capable de grandes fantaisies aériennes.

Ensuite Jean-Baptiste Salis, un des plus anciens pilotes français. Il s'est distingué par ses vols au-dessus des Alpes. Il sait conduire n'importe quel appareil *depuis le minuscule avion à ailes*

repliables jusqu'à l'immense aérobus trimoteur. Si le temps le permet, il donnera des baptêmes de l'air avec son biplace Caudron.

Enfin, et surtout, Alfred Fronval. Né en 1893 à Neuville-Saint-Rémy dans le Nord, ce pilote de guerre est couvert de décorations. Chef-pilote chez Morane-Saulnier et moniteur d'acrobatie à l'école de Pau, il est recordman des loopings, rien moins que 962 en 3 h 20.

Ainsi, de grands pilotes ont montré leur habileté et leur courage au-dessus de la ferme des Granges devant des Montbrisonnais ébahis. Et les organisateurs enthousiastes ne semblaient pas trop se préoccuper de la sécurité. Pourtant les pilotes – et quelques fois les spectateurs – risquent la vie. Le 21 mai 1911, à Issy-les-Moulineaux, le monoplan d'Emile Train avait fauché un groupe d'officiels, tuant même M. Berteaux, le ministre de la Guerre.

Aux Granges, il n'y eut pas de drame. Quant à Fronval, il devint champion du monde des loopings le 3 février 1928 : 1 111 cabrioles en moins de cinq heures. Cinq mois plus tard, le 28 juin, il se tuait, à 35 ans, à Villacoublay... Par la faute d'un autre pilote moins adroit.



Sources : presse locale de l'année 1924.

Claudine, enfant trouvée à la porte de la cure de Savigneux

Au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, plusieurs milliers d'enfants abandonnés à Montbrison ont été recueillis par les hôpitaux de la ville, l'hôtel-Dieu Sainte-Anne et la Charité. C'est le cas de la petite Claudine exposée à Savigneux en avril 1789.

Devant les recteurs de l'hôtel-Dieu Sainte-Anne

Le 28 avril, André Lombardin et sa femme Claudine Golin portant un enfantelet entrent timidement dans le parloir du bureau de l'hôtel-Dieu. Là siègent gravement un digne chanoine de Notre-Dame et trois bourgeois. Ce sont des directeurs de l'hôpital. Ils ont aussi convoqué les notaires Bourboulon et Chantemerle. De quoi s'agit-il ? De la remise à l'hôtel-Dieu d'un enfant trouvé, une fillette âgée de quelques jours.

Vers minuit, alors qu'il pleuvait fort...

Ces bonnes gens habitent la cure de Savigneux, tout près de l'église Sainte-Croix ¹. Dans la nuit du 9 au 10 avril, vers minuit *dans le plus profond sommeil, ils sont éveillés par des coups multipliés qu'ils entendent frapper à la porte d'entrée de leur domicile* ².

André et sa femme se lèvent et, par la fenêtre, demandent ce qui se passe. On leur répond de la ruelle *qu'on vient d'exposer un enfant à leur porte, de le lever promptement sinon qu'il va périr et de le faire baptiser*. En effet, cette nuit-là, il pleut très fort. Et aussitôt, dans la nuit, s'enfuient *un homme et une femme à eux inconnus*.

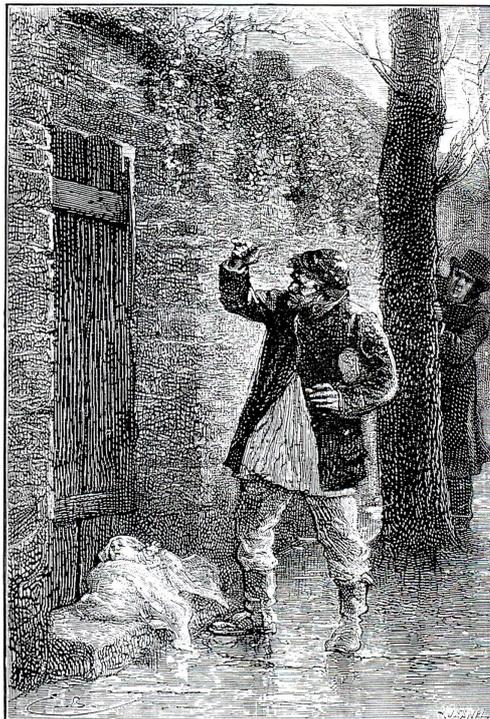
Les époux trouvent effectivement à leur porte *un enfant emmailloté qui crie placé dessous l'égout du couvert... les eaux pluviales tombent et il est déjà [trans]percé...* Le procès-verbal précise : *Les mariés Lombardin et Golin pour empêcher le dépérissement certain de cet enfant n'ont rien de plus pressé que de le lever et de l'emporter dans leur domicile où ils le réchauffent et lui changent de linge*.

Refus du seigneur de Savigneux

Le lendemain, ils s'empressent de raconter ce qui s'est passé au curé de Savigneux, lequel *sieur curé baptise l'enfant sous le nom de Claudine*. Le jour suivant, ils vont chez M. de Meaux, lieutenant général, qui tient le château de Merlieux. Ils racontent leur histoire et lui demandent, en sa qualité de seigneur de Savigneux, de s'occuper de l'enfant "exposé". Mais M. de Meaux *fait refus de se charger dudit enfant*.

André et Claudine sont charitables mais pauvres. Simples journaliers, ils expliquent qu'ils ont fourni les aliments à cet enfant depuis le jour de son exposition mais qu'ayant eux-mêmes des enfants, se trouvant sans fortune, ils ne peuvent s'en charger plus longtemps. Ils n'ont agi que par un principe de charité et d'humanité.

La petite Claudine devient donc "enfant de l'hôpital" de Montbrison. Elle sera placée aussitôt en nourrice, dans les monts du Forez. A sept ans, si elle vit encore, elle entrera à la Charité jusqu'à ce qu'elle puisse "prendre une condition", c'est-à-dire devenir servante chez un bourgeois ou dans quelque ferme. Un bien pauvre destin ! Heureux si elle n'a pas un enfant qu'à son tour elle devra abandonner car il y a une sorte de cycle de la misère...



L'enfant exposé

(gravure du XIX^e siècle)

¹ L'ancienne église de Savigneux, aujourd'hui disparue, se trouvait au lieu-dit appelé aujourd'hui Bicêtre.

² Archives de la Diana, fonds des notaires, Bourboulon, 1789.

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "Les enfants abandonnés à Montbrison de la fin de l'Ancien Régime à l'Empire (1773-1815)", *Bulletin de la Diana*, tome 51, 1989 et le site <http://forez.enfantstrouves.free.fr>

Abandonné sur le "banc de la Chambonne", à la porte de la Croix

Montbrison a depuis longtemps une forte tradition hospitalière. Avec Saint-Étienne, Roanne et Saint-Chamond, c'était l'une des villes du Forez où l'on recueillait les enfants trouvés.

Aux XVIII^e et XIX^e siècles plusieurs milliers d'enfants abandonnés ont été reçus dans les hôpitaux montbrisonnais. Ils étaient le plus souvent "exposés", c'est-à-dire déposés de nuit dans un endroit public. Au début du XVIII^e siècle, les expositions s'effectuent à la porte des églises, dans les cimetières, près des couvents. Vers 1750, les habitudes changent. Il y a une laïcisation progressive. Pour les abandons on passe d'un lieu sacré à l'espace du négoce, de l'église à la boutique. Souvent l'enfant est déposé près d'une échoppe, sur le "banc". Il s'agit du muret qui soutient l'étal amovible. Il est ainsi un peu protégé des intempéries par une encoignure et se trouve aussi hors de portée des animaux qui divaguent.

Devant la porte de la boulangerie de la veuve Chambon

On choisit de préférence une boulangerie. Nous relevons plus de 50 cas concernant 25 boulangers différents pour la seule période 1773-1790. Ces artisans sont : Griot, Mouillaud et la veuve Chaîne, rue de Moingt, Portalier, Roux et Joannin, près de Sainte-Anne, Chevalier, Desportes et Porte, place et rue du Marché, Chevalard, Durris et Brunel, rue Tupinerie, Thinet, à la Grenette, Boudin, Reynaud, la veuve Perrinet et les demoiselles Gaube, rue Saint-Jean, Solle et Pallay, Grande-rue, Goure, près de l'Oratoire (l'actuelle sous-préfecture), Coste, rue Neuve, Pugnet, rue de la Madeleine, Chauve, près de Saint-Pierre et le sieur Courbinaud, rue des Cordeliers. Et enfin, à la porte de la Croix, la veuve Chambon que l'on nomme familièrement "la Chambonne" dans les procès-verbaux.

Durant ces 17 années, 21 enfants sont déposés devant sa porte. Sa boutique se situait près d'une des entrées de la ville, en face du couvent des dames religieuses de Sainte-Claire (situé à l'emplacement de l'actuel square Honoré-d'Urfé). Il y a encore là aujourd'hui une boulangerie.

Marie, François, Pierre et les autres...

Ainsi le 9 mars 1776, une fillette de quelques jours est déposée devant la boutique. L'enfant est nommée *Marie Samedy* (jour de marché !). Le 21 février 1779, un petit garçon est exposé au même lieu. Il porte sur lui un billet avec ces mots : *cet enfant a été baptisé ; âgé de 3 ans*. Il reçoit le nom de *François Carême*.

Le fait que les enfants sont trouvés près d'un fournil permet parfois de faire un jeu de mots avec le nom qui leur est attribué. Le 25 janvier 1785, un nouveau-né est déposé à la porte de la veuve Chambon, *sur un tas des fagots*. Il a un ruban vert au bras droit. On l'appelle *Pierre Dupin* ou *Dupain* (du pain). Deux petites filles âgées de quinze jours sont exposées le 13 avril 1786 devant la même boutique. Une simple carte indique : *les deux filles sont baptisées*. Le garde de l'hôpital les recueille. Elles sont nommées *Louise et Benoîte Dusson* (du son).

Du pain et un peu de chaleur

Cet attrait pour la boulangerie s'exerce, sans qu'ils en aient clairement conscience, sur les pauvres gens qui dans un geste de désespérance abandonnent leur progéniture. C'est un appel à la communauté pour qu'elle prenne en charge et nourrisse le petit délaissé. Le lieu où se fabrique et où se vend le pain représente alors espoir et vie. Dans le fournil il fait chaud. Le boulanger travaille la nuit et l'enfant vagissant aura quelque chance d'être vite recueilli. Il y va de sa survie, surtout à la mauvaise saison.

Chômage, disette, difficultés extrêmes pour nombre de petites gens... Ces multiples abandons nous rappellent la dureté de la vie au cours des siècles passés. Une situation que l'on a parfois du mal à imaginer...



À Montbrison le tour pour recueillir les enfants fut en fonction de 1830 à 1859

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "Les enfants abandonnés en Forez de Louis XV à la III^e République", 2001, *Village de Forez*, Centre Social de Montbrison et le site <http://forez.enfantstrouves.free.fr>

Monsieur de Damas et Benoît, l'enfant abandonné

Depuis fort longtemps Montbrison possède des établissements hospitaliers : hôpital et hospice. Aussi de très nombreux enfants ont été abandonnés à Montbrison. Plus de 5 000 du règne de Louis XV à la III^e République ! Ils étaient le plus souvent *exposés*, c'est-à-dire déposés dans un lieu public, dans la rue, à la porte d'une boutique ou d'une église.

Relevé par *l'archer* de l'hôpital, le nouveau-né était baptisé dans l'église Sainte-Anne et, au plus vite, placé en nourrice à la campagne. Par tradition, la région de Saint-Jean-Soleymieux comptait de nombreuses nourrices. Le salaire payé par l'hôtel-Dieu était minime. Ces femmes appartenaient aux familles les plus pauvres.

Les *enfants de l'hôpital* vivaient dans les conditions difficiles : climat rude, malnutrition... À sept ans, s'ils avaient survécu, c'était en principe le retour à Montbrison, à la Charité où ils se trouvaient mêlés aux vieillards et aux infirmes. Mais les "recteurs" de l'hospice souhaitaient souvent que l'enfant reste chez ses parents nourriciers "sans gages". Parfois ils versaient une *étrenne*, une somme de quelques livres pour encourager l'adoption.

Benoît, fils naturel de la nommée Marie

Il arrivait que des liens affectifs forts se forment entre les nourriciers et l'enfant trouvé. Et il n'est alors nul besoin de prime ou d'un quelconque avantage pour inciter la famille à garder l'enfant.

Le cas de *Benoist, fils naturel de la nommée Marie*, est, sous ce rapport, exemplaire. Le 1^{er} décembre 1751, alors qu'il est âgé de trois mois, *Benoist* est remis à l'hôpital Sainte-Anne. Il est placé chez Jeanne, femme de Claude Gay, de Reymondan, hameau de la paroisse de Saint-Jean-Soleymieux, près du château du Rousset.

En 1758, Benoît a sept ans. Il doit entrer à la Charité. Claude et Jeanne se sont attachés à lui. Claude Gay se décide à aller voir son puissant voisin, le seigneur du Rousset, de l'illustre famille des Damas. Il le prie d'intervenir afin que l'enfant reste définitivement sous son toit.

Le seigneur du Rousset prend sa plume

M. de Damas taille sa plume d'oie et écrit à M. Paturel, chanoine de la collégiale Notre-Dame de Montbrison et l'un des recteurs de Sainte-Anne :

Monsieur,

Le nommé Gay qui a un enfant de l'hôpital m'est venu trouver, pour vous prier de le lui laisser. Il a pris tant d'amitié pour lui qu'il s'imagine que cet enfant est à lui et se désole sur son départ ; comme il me paraît que cet enfant est très bien soigné, et qu'il m'a assuré qu'il lui donnerait l'éducation qui pourrait lui être nécessaire, j'ose espérer Monsieur que vous voudrez bien à ma recommandation le laisser chez lui.

Lettre claire et précise qu'il conclut par des salutations d'une politesse surannée : *J'ay l'honneur d'être, Monsieur, avec la considération des plus distinguées, votre très humble et très obéissant serviteur.* Et il signe tout bonnement : *Damas.*

Le seigneur du Rousset obtient satisfaction pour son humble voisin. En juin 1758, le registre de l'hospice mentionne à propos de Benoît : *a été laissé sans rétribution à Claude Gay... sur sa réquisition, ce, sur la lettre de M. de Damas allongée ci-contre.* En effet, le billet écrit par ce dernier est encore épinglé dans le registre conservé aux archives hospitalières de Montbrison.

Les Damas n'avaient pourtant pas bonne réputation dans le voisinage. Plus tard, en 1793, un groupe de paysans conduit par le curé de Saint-Jean attaque le château du Rousset. Et le maître des lieux, le comte Claude-Marie, est arrêté. Conduit à Feurs, il est jugé le 28 décembre 1793, condamné à mort et exécuté le même jour. Quant au destin de Benoît, fils de la nommée Marie, nous n'en savons rien. Sans doute fut-il plus ordinaire...



Ruines du château du Rousset à Margerie

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "Les enfants abandonnés en Forez de Louis XV à la III^e République", 2001, *Village de Forez*, Centre Social de Montbrison et le site <http://forez.enfantstrouves.free.fr>

Le drame du bac de Chambles (1856)

Autrefois, les ponts étaient plus rares qu'aujourd'hui. Rivières et ruisseaux constituaient des obstacles naturels gênants pour la circulation. Il fallait passer à gué ou utiliser des bacs. Même pour un petit cours d'eau, ce n'était pas sans danger si une crue survenait.

En allant au marché de Saint-Étienne

Pour franchir un fleuve le péril était plus grand. Le drame de Chambles nous le rappelle. Pour passer la Loire, entre leur village et Saint-Victor, les habitants de Chambles utilisaient une "traille", sorte de radeau retenu par une poulie glissant le long d'un câble tendu d'une rive à l'autre. L'installation était au lieu-dit Chamoussey. Cet endroit serait bien difficile à retrouver aujourd'hui car la retenue du barrage de Grangent a beaucoup modifié le paysage. Cette "traille" appartenait à un meunier, le sieur Coste. Elle avait été affermée à Jean Polhiat, un habitant de Saint-Victor-sur-Loire. Il avait, contre une petite rétribution, la charge de faire passer la Loire aux voyageurs.

Le 3 mai 1856, à 5 heures du matin, une quinzaine de personnes conduisant une douzaine d'ânes surchargés de beurre, fromages, œufs et légumes se présentent sur la rive gauche pour traverser le fleuve. Ils se rendent au marché de Saint-Étienne. Le batelier les entasse tous sur son bac bien que la Loire roule de grosses eaux. Les passagers ne sont pas rassurés. Ils protestent. Mais Jean Polhiat refuse, *malgré les représentations qui lui sont adressées, de faire le voyage deux fois pour diviser la charge*. Il soutient qu'il n'y avait aucun danger à redouter.

Emportés par les flots

Mais le courant est fort et le bac surchargé. Au milieu du fleuve, le câble, qui était défectueux, casse. Bêtes et gens sont entraînés et submergés. Le batelier est sauvé par sa femme qui lui tend une perche. Ensemble, ils réussissent à sauver deux passagers de la noyade. Trois autres personnes regagnent la rive, en nageant ou en s'appuyant sur les ânes. Les rescapés sont : Anne Faure, Catherine Berthollet, Claude Marie Porte, Antoine Valuire, Catherine Clément et le pontonnier Jean Polhiat.

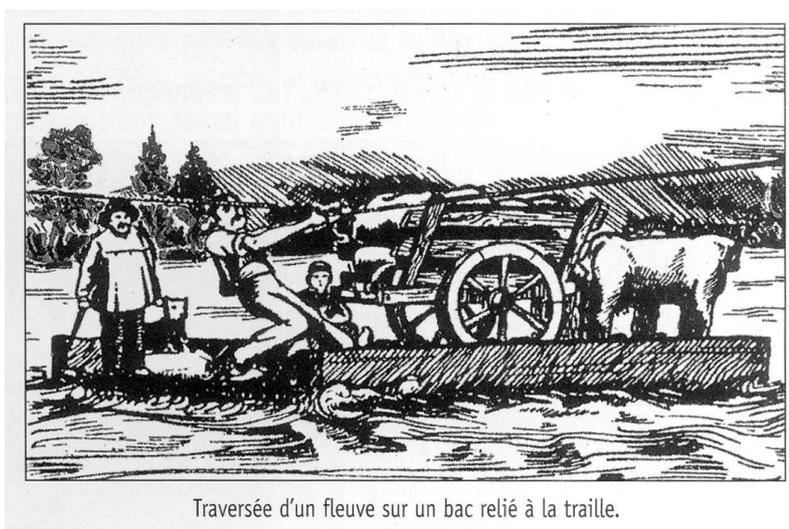
Finalement, il y a huit victimes. Les corps de Cécile Dessagne, d'André Simand et de Catherine Cros sont retrouvés à Saint-Rambert et à Andrézieux. Les cadavres de Jean-Pierre Françon et de Jacques Faure sont repêchés à Saint-Just le 29 mai. Ceux de Catherine Reymont et de Marie Peyret, épouse de Pierre Faurand, sont recueillis dans le Roannais. Cette dernière était enceinte de six mois. On ne retrouve pas Claude Martignac.

Condamnations

Les autorités se rendent sur place. Le pontonnier est arrêté. Le drame soulève, bien sûr, la colère et l'émotion à Chambles. L'affaire connaît un épilogue judiciaire. Par jugement du 13 décembre 1856 le tribunal correctionnel de Saint-Étienne déclare le concessionnaire Coste et le pontonnier Polhiat coupables d'homicide par imprudence.

Coste est condamné à une amende de 500 F. La construction du bateau était vicieuse et le câble en mauvais état. En effet, le filin avait été acheté à une exploitation houillère après avoir été mis à la réforme. L'imprudent Polhiat est condamné à six mois de prison. Il a fait monter sur le bac 14 personnes et 9 ânes chargés sans tenir compte des règlements. De plus, il a mal manœuvré en négligeant d'utiliser rame ou gouvernail.

Ce tragique accident et les condamnations qui suivirent marquèrent fortement les esprits dans la contrée contribuant à faire redouter plus encore les dangers des grosses eaux.



Traversée d'un fleuve sur un bac relié à la traile.

Le bac à traile, (gravure tirée de T. et J. Kocher, "L'histoire et la mémoire de Cuzieu", *Mémoire Forézienne*, 2000)

Sources : *Journal de Montbrison*, 4 mai 1856 ; 1^{er} juin 1856 ; 8 mars 1857.

Tacot contre cochon en 1899, à Salt-en-Donzy

Jour de marché à Feurs, ce 19 décembre 1899. Les chalands s'acheminent vitement vers la cité forézienne comme le sieur Coquard de Chambost-Longessaigne. Il prend quatre personnes dans sa toute nouvelle automobile. Et en avant.

Choc près de l'auberge Pinton

Tout va très bien sur les trois quarts du trajet jusqu'à deux pas du bourg de Salt-en-Donzy, tout près de l'auberge Pinton. Et là, catastrophe ! La voiture heurte violemment un porc de forte taille que la dame aubergiste conduisait sur la route. Les passagers sont projetés à quatre ou cinq mètres dans le champ voisin. Ils se relèvent sans grand mal.

Mais le conducteur se trouve pris sous l'automobile renversée. Il en est retiré avec une jambe cassée et de graves contusions à la poitrine. Il n'ira pas à la foire de Feurs. Transporté à son domicile de Chambost, M. Coquard meurt quelque temps après des suites de l'accident. Il était âgé de 70 ans.

Il y a eu mort d'homme et la justice s'en mêle. Les premières constatations engagent la responsabilité de la gardienne du porc. Elle aurait imprudemment laissé errer son animal sur la route. De plus, un jour de foire, alors que la circulation était plus dense qu'à l'ordinaire.

Devant la justice

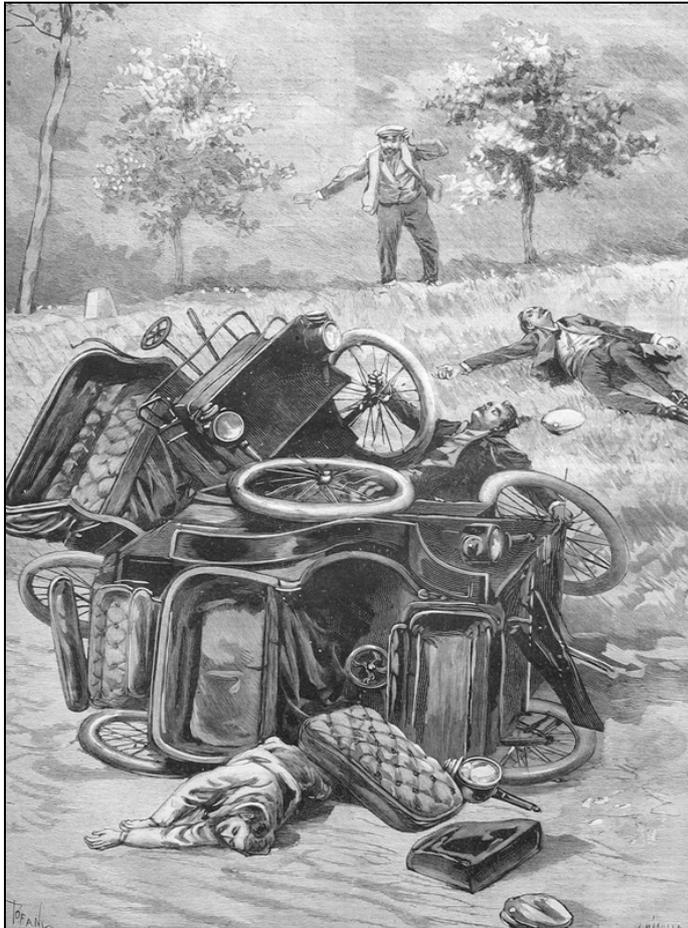
L'affaire est jugée deux mois après. À l'audience on entend les témoins du drame. Autre son de cloche : les résultats de la première enquête sont totalement rejetés. L'automobile roulait à une vitesse excessive alors qu'une pente assez forte et une courbe très prononcée auraient dû inciter le conducteur à la modérer. Elle mordait sur l'accotement au lieu d'être au milieu de la route comme il se doit. Quant à l'aubergiste elle ne laissait pas divaguer son animal. Elle aurait même fait des signes au conducteur pour lui demander de ralentir, mais en vain. Et, tout bien pesé, le tribunal conclut à l'acquittement de la dame Pinton.

Certificat d'aptitude

C'est l'un des premiers accidents d'automobile de notre région. En cette toute dernière fin du XIX^e siècle les voitures sont très peu nombreuses à la campagne, bien plus rares que les porcelets en liberté. Et les conducteurs sont loin d'être tous expérimentés. Rappelons que, seulement quelques mois avant, le 10 mars 1899, le ministère des Travaux publics instituait un

certificat de capacité spéciale permettant de conduire les automobiles. Il ne fallait pas dépasser 30 km/h en rase campagne et 20 km/h en ville. Et le code de la route était balbutiant.

Ce fait divers bien mince - sauf pour la victime - annonce une ère nouvelle. Un grand combat s'engage entre la ruralité et la modernité. Dans ce premier choc entre le cochon et le tacot, c'est la voiture qui a eu le dessous. Depuis elle s'est bien vengée.



L'accident d'automobile
(gravure du *Petit Journal*)

Source : *Journal de Montbrison* du 18 février 1900.

Le grand incendie de Saint-Georges-en-Couzan (1758)

En 1758, le feu dévore le petit bourg de Saint-Georges-en-Couzan. C'était le "grand incendie", une catastrophe restée dans la mémoire collective...

Dimanche 3 décembre 1758, le cordonnier Laurent allume son feu. La cheminée de la masure est mal ramonée. Il est 3 heures de l'après-midi. Il pousse dans l'âtre une branche résineuse sur les brindilles. Une escarbille enflamme la suie. Ce simple feu de cheminée se transforme en un immense sinistre

Un vent violent soufflant du sud et de l'ouest disperse les braises. Le feu se communique bientôt à 30 maisons. Les granges, fenils et greniers contiennent toutes les réserves de l'hiver. Foin, paille et grain alimentent l'incendie. Il dévore maintenant tout le cœur du village. La fumée et le vent tournant aveuglent les habitants. Les foyers multiples les empêchent de s'entraider. Chacun court au plus pressé essayant de sauver sa bicoque.

Tout le village en feu

La maison du notaire flambe. Maître Pierre Coiffet veut sauver ses minutes. Il sort avec des brassées de paperasses et les sème à tout vent. La maison du curé est épargnée. Mais les paroissiens déménagent trop vite son mobilier et ses provisions. Des meubles sont cassés, le grain répandu sur le chemin, le vin dans les fossés...

L'incendie atteint l'église. Le clocher s'enflamme. Sur les cinq cloches, quatre fondent ou sont cassées. Dans leur chute, elles percent la voûte. Un habitant courageux, au péril de sa vie, parvient à retirer le ciboire du tabernacle...

Par chance, les bêtes encore dans les prés sont sauvées. Finalement il n'y a aucune victime mais les dégâts sont considérables. Sans toit ni vivres, comment les habitants passeront-ils l'hiver ? Comment paieront-ils la taille ?

Les pauvres sinistrés se tournent alors vers les autorités de la province. Il faut établir un procès-verbal d'estimation des dommages *pour leur servir et valoir dans la suite ce que de raison*. Il s'agit surtout d'obtenir un allègement de l'impôt.

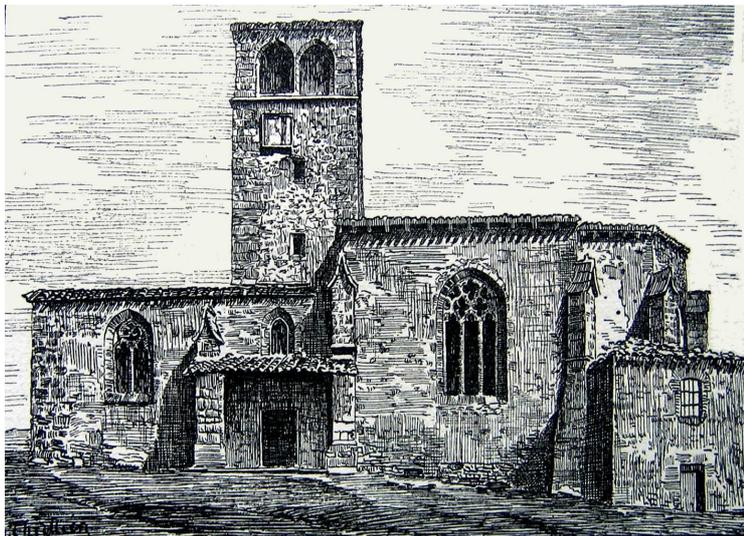
L'intendant de Lyon réagit vite. Un notaire royal de Montbrison, Pierre Joseph Bernard, est chargé de dresser l'inventaire. Les opérations durent 3 jours entiers avec l'aide d'experts et d'habitants du village. Ils visitent les ruines encore fumantes. Les professionnels estiment les

pertes, évaluent le coût de la reconstruction. Le 20 décembre 1758 le procès-verbal est clos. Les dommages sont grands : plus de 63 000 livres dont les deux tiers concernent les pertes immobilières.

L'Église au secours des sinistrés

Pour subsister, les sinistrés ne peuvent compter que sur la charité publique. L'archevêque de Lyon entend la supplique des malheureux paroissiens de Saint-Georges et de leur curé. Dès le 20 décembre, son vicaire général adresse à tous les curés du diocèse une lettre circulaire. Il leur demande, trois semaines de suite, de prêcher et de faire des quêtes pour aider aux incendiés. M. Jérôme Benoît, curé de la Madeleine, archiprêtre de Montbrison, est chargé de recueillir les fonds Il répartit les aides avec l'aide du curé et les consuls du village.

Les gens des hameaux voisins recueillent les sans-abri et leurs bestiaux. Grâce à un bel élan de solidarité, ils sont nourris, chauffés, vêtus, consolés. Cependant il fallut ensuite plusieurs générations pour estomper le souvenir du "grand incendie" de Saint-Georges.



Église de Saint-Georges-en-Couzan

(dessin de F. Thiollier, *Le Forez pittoresque et monumental*)

Pour en savoir plus : Joseph Barou, Suzanne Viillard, Marius Perret, "L'incendie de Saint-Georges-en-Couzan", *Village de Forez*, janvier 1994.

L'incendie du séminaire de Verrières (1846)

Depuis 1803, le village de Verrières-en-Forez possédait un petit séminaire. D'abord installé dans la cure puis au château du Soleillant, il fut enfin construit à l'emplacement de l'actuel lycée hôtelier. Mais un sinistre a fait disparaître ce "vieux collègue"...

Le "vieux collègue de Verrières" en flammes

Le 3 décembre 1846, pendant la promenade des élèves un violent incendie ravage les bâtiments. Par chance, il n'y a pas de victime sauf un vieil âne rétif qui ne veut pas quitter son écurie.

L'émotion est grande dans tout le voisinage. Le *Journal de Montbrison* du 5 décembre suivant relate l'événement. *Dans la soirée du 3 de ce mois, le bruit s'est répandu qu'un sinistre grave aurait eu lieu à Verrières. En effet, le feu s'était déclaré à une heure dans les bâtiments du séminaire : une partie des bâtiments a été entièrement détruite avec tout ce qu'elle contenait... des dortoirs, des classes, des écuries et fenières.*

La perte est évaluée à 25 000 F. L'établissement était assuré mais les élèves qui étaient en promenade auront fait quelques pertes dans le désordre inévitable avec lequel leurs bagages étaient démenagés... La malveillance est, de l'avis de tout le monde, étrangère à cet événement...

Les séminaires ont d'ailleurs fâcheusement tendance à flamber. Ainsi : 1827, incendie de Saint-Gildas à Saint-Jodard. 1844 : incendie du "vieux chapitre" à l'Argentière. Décembre 1846, Verrières... Il est vrai que granges et fenils se trouvent souvent près des dortoirs et que l'on utilise des bougies...

Le "nouveau collègue"

Les dégâts sont énormes. On hésite à reconstruire, pensant même placer ailleurs le séminaire. Mais Verrières a déjà une vieille histoire et une solide réputation. Finalement le cardinal-archevêque de Lyon tranche : *Verrières doit rester à Verrières.*

Le 4 mars 1847, 3 mois après l'incendie, M^{gr} de Bonald pose solennellement, la première pierre du "nouveau collègue". Tel Phénix il renaît de ses cendres.

Il ne s'agit pas de réparations mais de la construction d'un ensemble complet. Les plans sont de M. Dulac : style rigoureux, ordonnance parfaite, sévérité monacale. Un grand corps central sans fantaisie flanqué de deux ailes, à deux étages et sur arcades, s'ouvre sur une terrasse orientée au levant. La chapelle, sans style précis, constitue le cœur du bâtiment. Elle est ornée

d'un clocheton couvert d'une coupole carrée surmontée d'un lanterneau. Cela n'a rien de bien original et ressemble beaucoup à Saint-Gildas et à l'Argentière. C'est du moins fonctionnel pour un séminaire.

Les travaux durent huit années et sont conduits par le supérieur de l'époque, M. Gorand. Pendant ce temps la communauté se loge, plutôt mal que bien, dans des maisons voisines.

Le lycée hôtelier du haut Forez

L'incendie de 1846 fut l'un des avatars de l'illustre séminaire du curé d'Ars. Le "nouveau collège" ferme ses portes le 11 décembre 1905. Il est attribué à la commune mais laissé à l'abandon et partiellement détruit. Après diverses affectations, ce qui en reste devient un établissement scolaire public. Aujourd'hui, sur les mêmes lieux, avec des locaux neufs, c'est le beau lycée hôtelier du haut Forez.



Le vieux collège

Pour en savoir plus : Joseph. Barou, *Le petit séminaire de Verrières*, *Bulletin de la Diana*, t. 46 et 47, 1980-1981

Écotay 1851 : le hameau de l'Olme flambe !

Un grand malheur a frappé hier soir un petit hameau de la banlieue de Montbrison. Le feu s'est déclaré à l'Olme, sur la route d'Écotay à Montbrison, à 4 heures (Journal de Montbrison du 13 juillet 1851).

Jadis le feu était très redouté, à la campagne surtout. Les fermes comportaient beaucoup de matériaux combustibles : fourrage, paille, fagots... Et l'usage de bougies, de lampes à huile et de divers lumignons à flamme nue constituait un risque réel. Au XIX^e siècle, les moyens de lutte contre l'incendie sont limités, l'assurance peu répandue. Un sinistre peut ruiner une famille, surtout si elle est modeste.

Le feu chez Crozet

Été 1851 : un grave incendie détruit plusieurs maisons à l'Olme, sur la route de Montbrison à Écotay. Tout commence le 11 juillet, vers 4 heures de l'après-midi. Chez Crozet, la maîtresse de maison allume du feu. Près de la cheminée se trouve la couchette de l'un de ses enfants. Elle sort un moment pour aller chercher de l'eau. C'est le drame. Des étincelles volent de l'âtre sur le plancher. Le feu se communique si vite qu'à son retour, le lit de l'enfant est atteint. La mère a le temps de sauver le petit. Il est néanmoins sérieusement brûlé. Attisé par le vent du nord, le feu s'étend rapidement. La maison Crozet flambe. L'incendie atteint bientôt celles des voisins : Rival, Chartois, la veuve Clavelloux.

Le hameau est presque vide, tous les habitants sont aux fenaisons. Lafond, maire d'Écotay, arrive sur les lieux avec les premiers secours. Le voisinage manque d'eau et le hameau est en péril. Un panache de fumée se voit de Montbrison. Des renforts arrivent. Les autorités d'abord : le procureur de la République, deux adjoints au maire de Montbrison, Bournat et Rey, l'adjudant Chavassieu-d'Audebert qui commande la garde nationale, le commissaire Mouton et ses deux agents de police : Buffet et Chanut... Puis ce sont les gendarmes, des militaires de la garnison. Et, enfin, les pompiers ! Ils tirent l'une des pompes de la ville et un chariot de seaux. La rude montée de l'Olme les a retardés.

Les soldats sont les plus rapides et les plus efficaces. Ils vont au pas de gymnastique. On grimpe sur les toits pour faire la part du feu. Un sous-officier, ancien pompier de Paris, se distingue par son savoir-faire et son sang-froid... Chez les pompiers, en l'absence du capitaine, le sergent-major Chalard et le sergent Lacellery commandent. La chaîne est faite vers le ruisseau des Casernes qui passe dans la propriété Morel. L'eau des "boutasses" est aussi employée.. À

8 heures du soir l'incendie est maîtrisé mais des piquets de soldats restent en surveillance pour la nuit.

Des dégâts considérables

Les dégâts matériels sont importants. La grange Rival avec le fourrage et la cuve ont été consumées. Dans la cave, le vin est perdu. Les maisons Crozet et Chartois sont entièrement détruites, sauf les quatre murs encore debout mais tremblants. Fourrages, provisions et mobilier sont complètement brûlés. La maison de la veuve Clavelloux a aussi souffert. Ces familles n'ont pas de ressources et sont chargées d'enfants. Chartois, notamment, est aveugle et aucun de ses enfants n'est en état de travailler. Des voisins, les Barret et Berne, ont aussi des dégâts.

On déplore deux blessés. L'enfant Crozet est gravement brûlé. Un soldat a *la poitrine violemment froissée par suite de la chute d'une pièce de bois*. Le militaire est soigné sur place par le docteur Rey et peut rentrer à Montbrison. Pour aider ces pauvres gens, Michel Bernard qui est conseiller municipal à Écotay organise une souscription. Les noms des souscripteurs sont publiés dans son *Journal de Montbrison*. Suit un bel élan de solidarité... L'Olme, devenu le chef-lieu d'Écotay, avait failli disparaître dans les flammes.



Écotay

(gravure tirée de F. Thiollier, *Le Forez pittoresque et monumental*)

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "L'incendie d'Écotay-l'Olme (1851)", *Village de Forez* n° 89-90.

Dernières fêtes dans les salons de la préfecture

1854 : Napoléon III commence son règne. Montbrison est encore préfecture de la Loire. Et Monsieur le préfet reçoit.

*Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde...
Oh ! songez-vous que parfois, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?*

(Victor Hugo, *Pour les pauvres, feuilles d'automne*)

Le gouvernement impérial souhaite qu'à l'image de la Cour une vie mondaine anime les préfectures. Les fêtes sont utiles tant sur le plan politique qu'économique. Le *Moniteur*, journal officiel de l'Empire, n'en doute pas : *Les dépenses d'un grand bal retombent comme une pluie d'or sur toutes les industries*. M. Ponsard, préfet de la Loire, suit bien la consigne. Il utilise chaque occasion pour louer la politique *paternelle* de l'empereur. Et il organise des collectes en faveur des indigents.

La femme du préfet et les dames de la Miséricorde

L'hiver est, par excellence, la saison des fêtes et des réceptions. Le 31 décembre 1853, les employés de la préfecture présentent leurs vœux au préfet. *Spontanément et à l'unanimité*, paraît-il, *ils manifestent l'intention d'abandonner au profit de la classe nécessiteuse, une portion de leur traitement*. Le préfet les félicite de ce beau geste. Il met, lui aussi, la main à la poche. 350 F sont ainsi versés au bureau de bienfaisance.

Le Jour de l'an 1854, le préfet reçoit la municipalité de Montbrison. Au cours des vœux, il invite avec chaleur *les classes aisées à suivre l'impulsion et les généreuses pensées de l'Empereur en venant au secours des malheureux sur qui pèsent cet hiver des souffrances exceptionnelles*.

Le 19 janvier suivant, il y a une grande soirée dans les salons de la préfecture. La fête rassemble une *gracieuse affluence où l'on remarque les dames aux toilettes brillantes, les principaux fonctionnaires et les notabilités...* Le théâtre de la Préfecture donne deux vaudevilles : *Bertrand et Suzette* et *L'Homme blasé*.

Avant de passer dans les salons, l'épouse du préfet fait le tour des invités avec son *aumônière des malheureux*. La quête produit 530 F. Elle est répartie entre le bureau de

bienfaisance et l'œuvre des dames de Miséricorde dont fait partie madame Ponsard. Le 16 février, il y a une autre fête à la préfecture et une collecte donne 310 F. Avec cet argent une distribution est faite aux nécessiteux dans le mois qui suit. 500 kg de pain et 100 quintaux de charbon vont à 121 familles soit 700 personnes. Pas si mal !

La politique de l'aumônière

Le pouvoir se sert d'œuvres charitables, comme celle des dames de la Miséricorde, pour saupoudrer un peu d'aide envers les miséreux. Chaque fois, il en fait un acte de propagande en faveur du régime. Vivres et combustibles sont donnés à des moments choisis : fête nationale du 15 août, baptême du prince impérial, réception à la préfecture... Ces festivités sont bien jugées par la presse locale. Elles rappellent un peu l'Ancien Régime, époque où les pauvres de la ville bénéficiaient des *habitudes libérales* de quelques familles riches.

Napoléon III a écrit dans *L'Extinction du paupérisme* : *La pauvreté ne sera plus séditieuse lorsque l'opulence ne sera plus oppressive*. Pour lui la lutte contre la misère permet d'assurer la tranquillité politique. Mais il n'est pas question de changer l'ordre social établi. Le 1^{er} janvier 1856 la préfecture quitte Montbrison pour Saint-Étienne. Les pauvres restent. Et les fêtes suivantes auront moins d'éclat...



Armes du Second Empire

(façade de la Diana)

L'œuvre des Petits bergers du Forez du Chanoine Percher

Au début du XX^e siècle, beaucoup d'enfants de familles de paysans doivent, dès 12 ans, parfois avant, partir travailler chez les autres. Pour améliorer leur sort l'abbé Percher fonde l'œuvre des Petits Bergers du Forez.

Marius Percher

Le 1^{er} janvier 1887 Marius Percher naît à Montbrison où son père est libraire, rue du Marché. Ordonné prêtre à Lyon le 17 décembre 1910, il revient en 1912, comme professeur au séminaire de Montbrison où il avait débuté ses études. Il s'intéresse alors à la vie des jeunes ruraux placés dans les fermes.

La dure condition de petit valet

Le petit domestique loué quitte l'école, perd ses camarades, ne peut suivre le catéchisme et aller à l'église. Sa vie est rude, surtout dans la Plaine. Le repas frugal, voire insuffisant, ne se prend pas à la table des maîtres. Pain noir et lard rance sont à l'ordinaire. Le lit, souvent partagé avec un autre domestique, se trouve à l'étable. D'un Noël à l'autre, pas un jour de congé ne coupe l'année. Sans protection, issu d'une famille pauvre, exploité, mal nourri, mal logé, privé d'éducation et d'affection, le petit valet de 12 ans appartient au sous-prolétariat rural.

L'œuvre des Petits bergers

Ému d'un tel sort l'abbé Percher forme, avec d'autres prêtres et des laïcs, un *Comité d'amis des domestiques*. Son but : prendre en charge les jeunes bergers et bouviers en leur donnant une aide spirituelle, morale et matérielle.

Au printemps 1911, l'*Association des jeunes domestiques du Forez* (AJDF) se forme. Groupement original qui réunit à la fois l'action d'un patronage, d'une société de secours mutuels et d'un syndicat, l'AJDF va vers les plus pauvres : 18 ans avant la création de la *Jeunesse Agricole Chrétienne* (JAC), elle veut changer les mentalités du monde rural. Des réunions regroupent les petits valets pour l'enseignement religieux et des conseils. Les maîtres sont invités à permettre la pratique religieuse de leurs employés.

De bons livres et un lit pour chacun

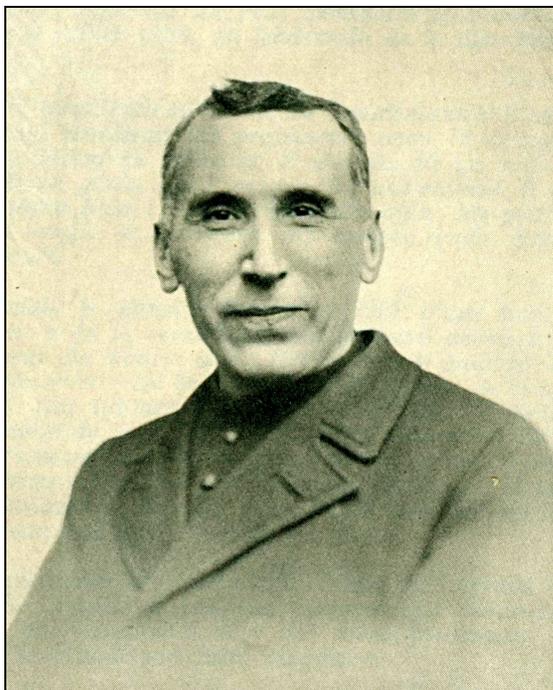
L'association a un rôle éducatif et culturel : organiser des séances récréatives, fournir des livres et revues honnêtes et instructifs. Le côté pratique n'est pas négligé. On se préoccupe du

placement des jeunes, du couchage, de la formation professionnelle. Une caisse dotale doit assurer, à l'âge du mariage, la possession d'un pécule.

L'AJDF s'implante vite dans les cantons de Montbrison, Feurs et Boën. Feurs a la plus forte section (50 membres en 1911). L'œuvre est active à Poncins, Épercieux, Pouilly, Chalain-d'Uzore, Saint-Étienne-le-Mollard, Savigneux, Magneux, Chalain-le-Comtal, Sainte-Agathe-la-Bouteresse, Saint-Laurent-la-Conche, Chambéon, Bellegarde, Champdieu, Mornand, l'Hôpital... Un journal, *L'Ami de la terre forézienne*, relie les sections. Les adhérents sont plus de 200 en 1913.

Des progrès pour ceux qui gardaient les oies dans la Plaine

Forme forézienne du christianisme social, l'Association des Jeunes Domestiques est paternaliste et moralisante. Pourtant son action réelle – mais limitée – contribue à adoucir le sort des adolescents. 1914-1918 : les petits gars rejoindront d'autres champs, ceux des batailles de la Grande Guerre. C'est la fin de l'œuvre. Quant au charitable Chanoine Percher, supérieur du séminaire de Montbrison depuis 1928, il meurt subitement, à 50 ans, le 6 juillet 1938, le premier jour des vacances scolaires.



Marius Jean Aubrin Percher

(1^{er} janvier 1887, Montbrison ; 6 juillet 1938, Montbrison)

Sous la bannière des "Ouvriers réunis"

En 1882 des artisans et commerçants montbrisonnais forment une société de secours mutuels. L'autorisation du préfet est obtenue le 25 septembre. La première assemblée générale se déroule le 15 octobre 1882, salle de la Chevalerie, en mairie de Montbrison. La mutuelle n° 94, dite des *Ouvriers réunis de Montbrison* est née. Pourtant aucun ouvrier ne figure dans son premier bureau. Il faut prendre le mot *ouvrier* dans le sens large. L'ouvrier est celui qui gagne sa vie en travaillant, quel que soit son métier.

Bien sûr son premier but est de se protéger, grâce à la solidarité, des aléas de la vie. *Un pour tous, tous pour un*. A la fin du XIX^e siècle, la belle idée de la mutualité se répand largement.

Devenir mutualiste suppose un vrai engagement. Pour entrer chez les *Ouvriers réunis*, il faut avoir au moins 18 ans et pas plus de 45 ans, être d'une *parfaite probité*. Et payer une cotisation de 1 F par mois. Ce n'est pas rien. Rappelons que le salaire journalier moyen est alors voisin de 4 F. En cas de maladie, les frais médicaux sont remboursés. Une indemnité journalière de 1 F est versée. Lors du décès d'un membre, la société verse 40 F pour frais funéraires. Les mutualistes sont tenus d'assister aux funérailles sous peine d'amende.

Deux mains qui se serrent

Les obsèques ont d'ailleurs une grande importance aux yeux des premiers mutualistes. Il s'agit de vivre et de mourir dignement. Chacun doit être fier de son état, fut-il le plus modeste travailleur. En cela se perpétue la tradition des anciennes confréries. Des signes, des symboles sont nécessaires. L'insigne, le drap mortuaire, la bannière en sont quelques-uns.

La première décision du bureau est d'adopter, le 12 novembre 1882, l'insigne de la société : *deux mains qui se serrent*. Il coûte 1,50 F. Son port est obligatoire pour les membres chaque fois que la société se réunit. Le mutualiste doit être fier de le porter. L'insigne est là pour lui rappeler ses droits et, surtout, ses devoirs.

Ensuite, dès le 8 avril 1883, le bureau organise une loterie pour acheter un drap mortuaire et un brancard. Car on entre dans la mutuelle pour toute une vie. Les funérailles seront célébrées plus dignement. Trois mille billets à 0,50 F sont mis en vente car rien ne doit être distrait du produit des cotisations ! La *Maison Bret* de Lyon se charge de la confection du drap, une grande pièce de tissu noir brodé d'argent. Coût total : 676 F : six mois de salaire d'un ouvrier ! Et Pierre Rival, maître menuisier, fabrique le brancard pour 110 F.

Une magnifique bannière

Il reste enfin à se doter d'une bannière. C'est chose faite en 1891. Une souscription et un don de 100 F de M^{me} Bayle, née Bouchet, permettent son achat. Verte, brodée d'or, cette somptueuse et lourde enseigne ressemble à une bannière d'église. L'insigne de la société et l'écu de la ville remplacent simplement l'image de saint Vincent, de saint Fiacre ou de saint Isidore. Dès lors la bannière des *Ouvriers réunis* suit tous les cortèges funèbres des mutualistes. Elle figure aussi pendant près d'un siècle aux congrès, banquets et fêtes de la mutualité. Des médailles du souvenir chargent sa hampe.

Mais les temps changent. Les sociétés mutuelles ont bravement préparé l'arrivée d'acquis sociaux qui s'ouvrent à tous. Pensons à la Sécurité sociale ! Elles se regroupent, se modernisent, changent de nom. Les *Ouvriers réunis* disparaissent en l'an 2000. Leur bannière est aujourd'hui au repos dans les réserves de la Diana. Une retraite méritée...



Bannière des "Ouvriers réunis de Montbrison"

(musée de la Diana)

Chantons le premier arbre de la mutualité !

Les 30 et 31 mai 1903 : Montbrison est en effervescence. La ville reçoit des centaines de mutualistes pour le 2^e congrès départemental de la jeune Union départementale des sociétés de secours mutuels.

C'est la société locale, les *Ouvriers réunis de Montbrison*, qui invite. Elle fête ainsi avec éclat le 20^e anniversaire de sa fondation. Son président, Pierre Dupin, a obtenu de la Ville une subvention de 500 F. Les bâtiments communaux sont pavonisés et illuminés. Cependant – il ne faut pas exagérer ! – l'éclairage public ne devra pas dépasser minuit.

700 délégués, 50 sociétés

Le samedi soir une brillante retraite aux flambeaux est organisée avec les sociétés musicales et la musique militaire. Elle parcourt la ville pour annoncer le début des fêtes. *La rue Tupinerie présente tout particulièrement un très joli coup d'œil. D'un trottoir à l'autre des guirlandes multicolores sont reliées par des serpentins qui forment comme une voûte aussi agréable qu'originale...*

Le dimanche matin, à 9 h, un train bondé de mutualistes entre en gare : plus de 700 délégués de 50 sociétés de la Loire, de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme. Le défilé s'organise jusqu'à l'hôtel de ville. *L'Harmonie montbrisonnaise* ouvre la marche suivie des musiques des sociétés et des mutualistes, en rangs serrés, derrière leurs drapeaux et bannières.

Un banquet de 500 couverts est servi sous la halle aux grains, par Gréa, l'hôtelier du "Lion d'or". Le copieux menu et les toasts réchauffent vite les cœurs. L'enthousiasme est communicatif ! Les discours oublient alors les petites préoccupations du moment : financement, cotisations, montant des prestations... pour des élans lyriques qui glorifient la solidarité et la fraternité.

Le Chœur des mutualistes

On entonne pour la première fois le *Chœur des mutualistes*. Cet hymne a été composé par le notaire Octave Lafay et le musicien Emile Lachmann, ancien professeur à l'école normale de Montbrison. Il s'agit, en quelque sorte, de *la Marseillaise* de la mutualité :

*Sous l'étendard de la France immortelle
Voilà vraiment une oeuvre fraternelle,
Elle est l'honneur de notre Humanité,
Chantons en chœur la Mutualité.*

Le mouvement mutualiste y est comparé à un arbre immense plein de promesses :

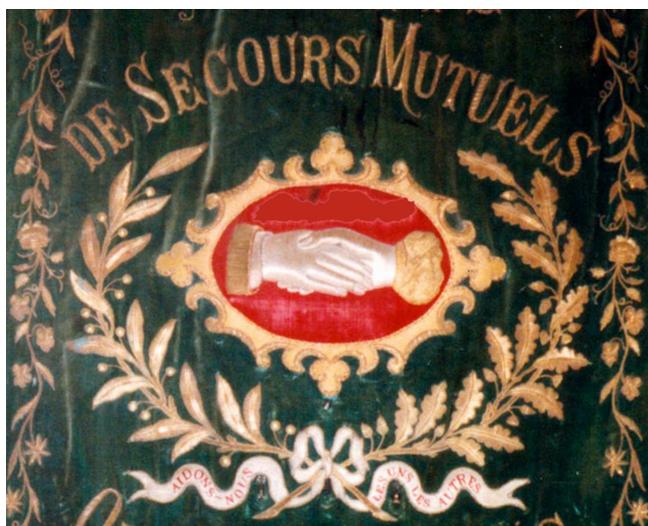
*Son front puissant dépasse les frontières
Ses forts rameaux résistent aux hivers.
Il ne connaît ni climats, ni barrières,
C'est un géant qui couvre l'univers.*

Le premier arbre de la mutualité

S'inspirant de la tradition républicaine, pour la première fois en France, les mutualistes plantent un arbre de la mutualité. Il doit être l'emblème de la vigueur du mouvement. D'aussi belles intentions ne vont pas sans quelques mesquineries. La municipalité n'accorde pas d'emplacement dans l'un des jardins publics... Peut-être parce que Pierre Dupin, qui préside la société de Montbrison, est un adversaire politique de Claude Chialvo, le maire de la ville.

L'Arbre est finalement planté dans le jardin de l'avoué Camille Jacquet, beau-père du président des *Ouvriers réunis* de Montbrison. Qu'à cela ne tienne ! Une tradition est née. Beaucoup d'autres arbres de la Mutualité seront ensuite plantés. Et le 5 novembre 1905, le président Émile Loubet lui-même plante l'orme de la mutualité à Paris, dans le square du Champ-de-Mars !

La fête s'achève sur les flonflons du bal champêtre donné place de la Mairie. Enfin chacun s'en retourne chez soi, une médaille commémorative frappée pour l'occasion épinglée à la bannière... *Un pour tous, tous pour un.*



Les Montbrisonnais solidaires des mineurs de Courrières

Dans la nuit du 6 au 7 mars 1906, un incendie éclate dans la veine Cécile des mines de Courrières dans le Pas-de-Calais. Le 10 mars, à 6 h 30, 1 664 mineurs sont surpris dans les fosses 2, 3 et 4 par une énorme déflagration.

De la mine de charbon

Les secours s'organisent aussitôt avec beaucoup de peine. Le 12 mars, les sauveteurs reçoivent l'aide de mineurs allemands volontaires, très bien équipés. Malgré tous ces efforts, il y a 1 097 victimes. Ce premier grand "coup de poussière" en France s'inscrit dans la liste noire des plus importantes catastrophes minières mondiales.

Tout le pays est sous le choc. Le 14 mars, Georges Clemenceau, ministre de l'Intérieur se rend dans le Pas-de-Calais. Mais la colère monte chez les mineurs. Ils se mettent spontanément en grève dès le 15 mars. Il y a des désordres. Le gouvernement envoie l'armée. Il invite aussi à la solidarité nationale.

Au théâtre de Montbrison

À Montbrison, la nouvelle est connue au soir du 10 mars par une dépêche venue de Lens. *L'Harmonie montbrisonnaise*, société musicale de la ville, prend l'initiative. Et, sous le patronage de la municipalité, un "concert de bienfaisance" s'organise au profit des familles des victimes.

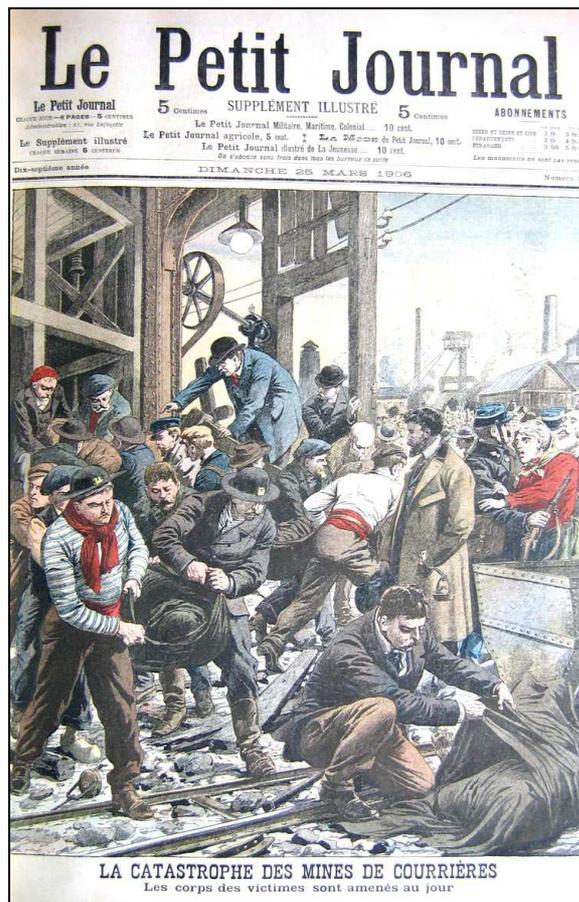
Le *Journal de Montbrison* annonce la séance du 22 mars au théâtre municipal. Au programme : Massenet, Gounod, Mozart, Rossini, Bizet, une comédie en un acte de Courteline. Notons aussi *l'ouverture de Guillaume-Tell* de Rossini donnée par la musique du 16^e d'infanterie dirigée par Paul Legris. Le billet d'entrée est de 5 F. Une tombola de 500 billets à 1 F est ouverte. Elle donne droit à "trois objets d'art", d'une valeur de 200 F.

Malgré *un retour subit du froid et de la neige*, le concert obtient un bon succès : 779 F d'entrées sans compter le résultat de la tombola... Les Montbrisonnais - ceux qui le pouvaient - avaient répondu à l'appel.

Les "échappés" de Courrières

1 097 victimes mais aussi 14 mineurs sauvés par miracle, les "échappés" comme disaient les Ch'timis d'où a été créé le mot "rescapé". 13 furent retrouvés le 30 mars, après 20 jours, le 14^e le 4 avril, 24 jours après la catastrophe ! Le plus jeune avait 15 ans. La moitié d'entre eux reprirent

le travail au fond. Le jeune Albert Dubois (17 ans) quitta la mine et, tragique destin, fut tué au début de la Grande Guerre.



Chronique Locale

VILLE DE MONTBRISON

CONCERT
DE
BIENFAISANCE

au Théâtre de Montbrison

Organisé sous les auspices de la
MUNICIPALITÉ

avec le concours de la musique du
16^e Régiment d'Infanterie
de plusieurs Artistes
par l'Harmonie Montbrisonnaise

au profit des Familles des victimes
DE LA
CATASTROPHE DE LENS

LE JEUDI 22 MARS, A 8 H. 1/2 DU SOIR

Les abeilles n'avaient pas le bourdon

Au début du XX^e siècle la mutualité prend son essor. De multiples sociétés de secours mutuels se créent un peu partout. Montbrison et le Forez ne sont pas en reste. Voici l'histoire de "La Ruche", première mutuelle féminine de la région.

Les femmes n'étant pas admises comme membres actifs dans leur mutuelle, les *Ouvriers réunis* de Montbrison organisent une société filiale. Elle sera réservée aux femmes. C'est l'une des premières de la région. La *Ruche* – un beau nom ! – est fondée le 15 juillet 1904.

Sa première présidente est Marie Bonnet, épouse de Pierre Bonnet, fabricant de chapeaux. Ce dernier avait été l'un des fondateurs des *Ouvriers réunis*.

Le bureau comprend aussi des enseignantes : M^{me} Conte, professeur à l'école supérieure, M^{me} Avignant, directrice de l'école laïque et une rentière, M^{me} Béal... Un reste de la tutelle masculine : le notaire Pierre Dupin est président d'honneur.

Sept candidates pour un prix de vertu

De temps à autre, la Ruche décerne des récompenses aux ouvrières méritantes. En juillet 1904, le bureau doit attribuer le mobilier légué par Marie Fillerat, veuve Dulac. Il y a sept candidates.

Après un rapport sur les mérites respectifs de chacune et vote à bulletins secrets, le bureau l'offre à deux jeunes filles : Claudia Durand, tisseuse et Joséphine Mervillon, couturière... C'est un peu *un prix de vertu* comme pour l'élection d'une rosière. La mutuelle a un constant souci de moraliser...

Une assemblée générale pleine d'espoir

Le *Journal de Montbrison* donne le compte rendu de la réunion du 28 janvier 1906. Deux ans après sa fondation, la *Ruche* affiche une belle santé. Elle a près de cent membres. Sa situation financière est *très prospère* : 2 759 F en caisse. Le rapport d'activité fait état de 42 malades soignées. 1 160 F de secours de toute nature sont allés aux malades ou aux accouchées. En somme, la solidarité en action.

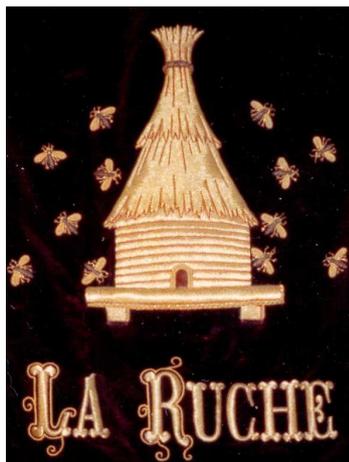
La *Ruche montbrisonnaise* débute sa carrière. Elle va durer plus 55 ans, jusqu'en 1959. La société est alors absorbée par les *Ouvriers réunis* de Montbrison. Retour au bercail, donc.

Il reste de cette belle association une superbe bannière de velours noir brodée d'or que la Diana conserve. Et, surtout, le travail accompli. Les "abeilles" ont préparé les esprits pour des

évolutions à venir : place de la femme, démocratie, création de la sécurité sociale... Ce n'est pas rien.

Marie Dulac

Madame Dulac, née Marie Fillerat, veuve d'un adjudant à la retraite, est inhumée à Moingt le 3 mai 1904. Elle donne tous ses biens aux sociétés de secours mutuels : *Ouvriers réunis de Moingt, Ouvriers réunis de Montbrison, Ruche montbrisonnaise, Pompiers de Montbrison* et aux associations de bienfaisance : 250 F aux écoles laïques de la ville, 250 F aux enfants pauvres, 250 F à *l'Harmonie montbrisonnaise*, 250 F au *Rallye montbrisonnais*. Une mutualiste de la première heure...



Détail de l'ornementation de la bannière
de la mutuelle "La Ruche"

Le dernier bureau de la Ruche
avant sa disparition en 1959
M^{me} Fougrouse présidente
(cinquième présidente depuis la fondation
après M^{mes} Bonnet, Mercier, Andréoly et Patay) ;
M^{mes} Corsin et Maulini, vice-présidentes,
M^{me} Agricol, secrétaire,
M^{me} Cerles, secrétaire adjointe,
M^{me} Bonnot, trésorière.

1851 : un peu de propreté et de tenue pour Montbrison, la préfecture de la Loire !

En 1851, M. Bouvier, maire de Montbrison, pense qu'il est bon de mettre un peu d'ordre dans la préfecture de la Loire.

Il y a un siècle et demi notre bonne ville de Montbrison, toute tassée autour de sa collégiale, avait un air assez pauvre. Certes les remparts avaient été abattus pour faire place à la ceinture des boulevards mais les rues du centre étaient étroites, les maisons chétives, le pavé inégal. Le gros marché du samedi et les fermes installées dans les faubourgs accentuaient encore son aspect rural.

Balayage matinal au son de la cloche

Ce gros bourg était pourtant – et restera jusqu'au 1^{er} janvier 1856 – la préfecture de la Loire. On comprend pourquoi les municipalités successives s'efforçaient, avec des moyens limités, d'améliorer son aspect. Et d'abord de lutter contre un laisser-aller un peu trop campagnard.

Faire un règlement de propreté, voilà qui ne coûte pas trop cher. Le maire, M. Bouvier, prend le 25 septembre 1851 un bel arrêté de police avec 27 articles minutieusement élaborés.

Pour les ordures ménagères, *la boîte à M. Poubelle* n'a pas encore cours. Le préfet de la Seine ne l'impose aux Parisiens qu'à partir de 1884. Alors *boues, immondices et balayures* seront rassemblées au bord du ruisseau, en tas. La collecte se fera à l'aide d'un tombereau. Aux habitants de balayer avec soin, chacun devant sa porte, tous les matins, avant 7 heures en été, avant 8 h ½ en hiver. Les habitants seront prévenus *au son de la cloche ou du tambour* de se mettre à ces travaux de propreté. Le fumier est précieusement recueilli et vendu.

Pas de tripaille sur la voie publique

Parmi les multiples consignes données, M. le Maire rappelle qu'on ne doit *rien jeter de nuit ou de jour par les fenêtres ni secouer les balais, tapis, draps, couvertures...*

L'article 10 fustige les jardiniers négligents qui abandonneraient sur place les débris de légumes ou fruits exposés à la vente. Le 13 défend aux bouchers et charcutiers de jeter sur la voie publique *le sang, les tripailles, boyaux, plumes et autres vidanges*. Les veaux et moutons devront désormais être saignés à l'abattoir (actuelle rue Francisque-Reymond) et non dans la rue de la Boucherie (actuelle rue des Clercs).

La circulation, le stationnement et le chargement des charrettes font aussi l'objet d'un règlement tatillon. Car la ville est encombrée d'attelages divers. Attention aux chevaux qui s'emballent ! Au coup de corne d'un bœuf irascible...

Prudence dans les mauvais lieux

Arrivons aux derniers articles qui traitent des établissements figurant plutôt dans les villes. *Les cafés, billards, auberges, restaurants, maisons de tolérance et autres lieux publics devront être fermés à 11 heures précises du soir, depuis le 1^{er} avril jusqu'au 30 septembre, à 10 heures du 1^{er} octobre au 31 mars...* Tous les jeux de hasard sont formellement interdits, tant dans la rue et les lieux publics que chez les particuliers.

Ces dernières prescriptions nous indiquent, s'il en était besoin, que notre petite ville possédait, elle aussi ses "mauvais lieux". Et quelques habitants – rares sans doute – pouvaient s'y ruiner à cause des femmes et du jeu !



La lessive au Vizézy
(gravure ancienne)

Sources : *Journal de Montbrison*, n° 1 162 du 28 septembre 1851.

L'heure c'est l'heure : les horloges publiques de Montbrison

Il y a un siècle, toute la vie d'une localité était réglée sur l'horloge publique. Seul le paysan, dans son champ, s'en tient au soleil pour savoir l'heure. Citadins et villageois se tournent vers le cadran du clocher ou de la mairie. On saisit toute l'importance des horloges communales.

Les quatre horloges publiques

En 1871, Montbrison est doté de 4 horloges publiques : celle de Notre-Dame, celle du Palais de Justice, celle de la halle au blé, et enfin l'horloge type de la mairie sur laquelle sont réglées toutes les autres. Le conseil municipal du 1^{er} décembre 1871 met en adjudication pour 3 années leur entretien : *l'adjudicataire sera tenu de monter et régler ces horloges et pendules... de manière à ce qu'elles fonctionnent régulièrement et sans interruption, il les entretiendra en bon état, et fera à ses frais toutes les réparations nécessaires... pour 250 F par an.*

Le sieur Lambert veut une augmentation

Mais il n'y a pas de candidat. La charge reste à l'horloger Lambert. En position de force, celui-ci demande, en mars 1872, que son salaire soit porté à 325 F. Selon lui le travail à effectuer est trop important : *L'horloge de Notre-Dame a besoin d'un nettoyage complet ; assez souvent je suis obligé de remplacer les cordes, ce qui est encore coûteux et pas très agréable... Je suis obligé de remonter l'horloge de Notre-Dame chaque jour, c'est un grand assujettissement. Le malheureux, en effet, doit gravir plus de 100 marches d'escalier.*

Il faudrait un mouvement de 8 ou 15 jours. On consulte un autre horloger : le sieur Morel, "bien connu à Montbrison" qui explique que cette modification pourrait se faire grâce à 2 rouages nouveaux. Mais cela coûterait 500 ou 600 F. On se résigne donc à augmenter Lambert de 75 F.

Expertise de M. Charvet, horloger du chemin de fer

La municipalité se met en rapport avec M. Charvet, horloger du chemin de fer. Une commission examine avec lui les horloges de la ville, surtout celle de Notre-Dame *qui paraît, très bonne mais qui, confirme-t-il, est très mal entretenue.* Il fait des propositions coûteuses : la ville s'en tient provisoirement aux services de M. Lambert.

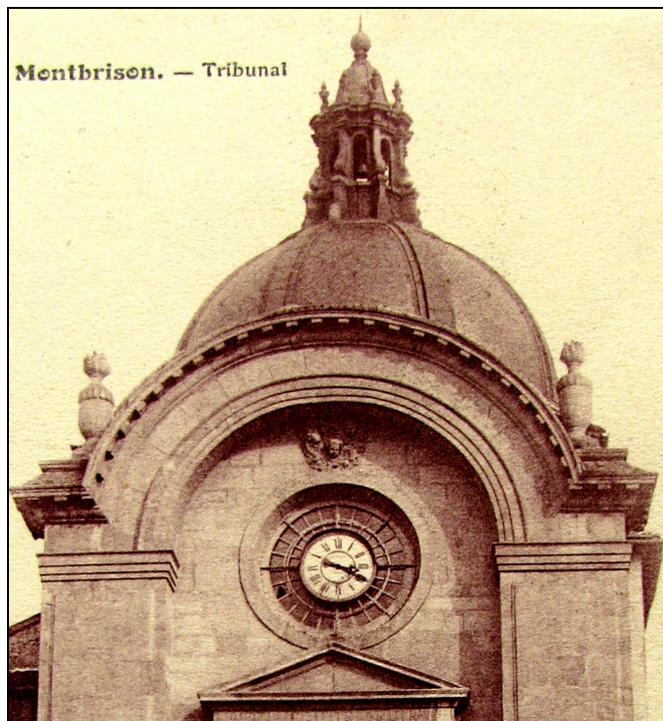
À la fin de 1872, le conseil fait avec un triste constat : *l'augmentation successive du salaire de l'horloger est allée en sens inverse de la bonne tenue des horloges.* Le salaire du préposé est passé de 250 à 325 F mais tout va de mal en pis : *L'horloge Notre-Dame ne fonctionne plus, et celle du palais de justice est rarement à l'heure exacte.*

La "malheureuse question des horloges" résolue grâce à M. Morel

On se tourne encore vers l'horloger Morel qui, dit le conseil, veut *se rendre utile à sa ville natale*. Ce dernier propose d'installer à Notre-Dame une horloge à répétition, marchant pendant 8 jours, au prix de 3 100 F. De plus, pour 200 F par an, il pourrait se charger des horloges publiques et remettre en état celle du palais de justice. Mais il exige un contrat durant 10 ans.

L'affaire reste en suspens jusqu'au 24 janvier 1873 où cette *malheureuse question des horloges* revient encore. Leur état est déplorable : *Celle du palais de justice ne fonctionne plus... et celle de la cathédrale [sic] éprouve parfois, sur l'heure des chemins de fer, des retards qui ont fait manquer les trains à plusieurs voyageurs, et excité leur mécontentement...*

Pour le train, l'heure c'est l'heure : argument décisif ! Enfin, après avoir longtemps tergiversé, le conseil passe un accord avec M. Morel. La question est réglée... enfin pour quelques années.



L'horloge du palais de justice

Sources : Délibérations du conseil municipal de Montbrison.

L'octroi : jeu de cache-cache entre gabelous et Montbrisonnais

Au XIX^e siècle, comme dans de nombreuses communes aux revenus limités, le conseil municipal de Montbrison établit l'octroi. Une taxation mal supportée par la population...

Les ressources de la ville sont médiocres. La masse budgétaire ne varie pas beaucoup au fil des décennies. L'octroi en fournit une grande part, près de la moitié. En 1889, par exemple, son produit brut représente 59 000 F soit 46,10 % des recettes ordinaires de la ville.

Quatre grandes sortes de marchandises sont taxées à leur entrée dans la ville : les boissons (vin, alcool, vinaigre et bière), les comestibles (bœufs, vaches, veaux, chèvres, moutons et porcs ainsi que les fourrages et pailles), les combustibles (bois, charbon de bois et charbon de terre) et les matériaux de construction.

Un préposé en chef et neuf gabelous

Le personnel de l'octroi est formé d'un préposé en chef et de neuf employés. Ils tiennent des postes sur les différentes routes aux entrées de Montbrison. Bien sûr, nombreux sont ceux qui essaient de faire passer des marchandises sans payer. Une lutte permanente s'engage entre les gabelous et les fraudeurs avec des succès partagés.

Le zèle des employés est entretenu par une coutume adoptée par les différentes municipalités. Le produit des amendes revient en grande partie aux agents qui ont fait la saisie. Le préposé en chef est un personnage important. Il a toute la confiance du conseil municipal. De temps à autre, il reçoit une prime en plus de son traitement. Pour l'inciter à faire mieux encore...

En 1889, M. Chouvon a sous ses ordres MM. Chaumette, Faucoup, Fougerouse, Goutey, Julien, Peyron, Pouilly, Strub et Tillet. Ils reçoivent les 209,97 F du produit revenant à la commune des amendes infligées. Cette même année 1889, les contrevenants sont une douzaine, certains récidivistes. Et il y a parmi eux des commerçants ayant pignon sur rue.

Vers les Puelles et Charlieu, Savigneux a ses contrebandiers

L'organisation de l'octroi a ses points faibles. La proximité de la commune de Savigneux dont le territoire est limitrophe du boulevard Duguet facilite les passages clandestins. Montbrison cherche d'ailleurs, mais en vain, à annexer une portion du territoire communal de Savigneux pour que l'octroi soit plus efficace.

De même, l'installation de la gare et d'un nouveau quartier, loin du centre-ville et près de Savigneux, a créé de nouveaux problèmes de surveillance. En 1890, le préposé en chef signale

que des négociants montbrisonnais installent des entrepôts sur le territoire de Savigneux et à proximité de la gare pour éviter de payer l'octroi. Les marchandises entrent ensuite dans la ville par *les divers chemins des Puelles, de Charlieu, de Savigneux et par le lit du Vivézy dont les entrées sont insuffisamment gardées*. Il y a un perpétuel jeu de cache-cache. Les agents de l'octroi sont, naturellement, très mal vus de la population.

L'octroi, appartient maintenant au passé. Mais d'autres taxes sont, depuis, arrivées... Et il y a encore des fraudeurs.



La gare et son quartier, terrain de chasse pour les employés de l'octroi

Pour en savoir plus : Joseph Barou, "Montbrison de la Seconde République à la Grande Guerre (1848-1914)", *Village de Forez*, 2004.

La Poste à Montbrison à la Belle Époque au trot facteur ! Le courrier n'attend pas

On oublie souvent que vacances et jours de congé sont des réalités assez récentes, même pour les fonctionnaires. Qu'on en juge par le sort des facteurs montbrisonnais à la fin du XIX^e siècle !

La tournée du dimanche après-midi

Tout commence par une supplique des trois facteurs chargés de la distribution du courrier à Montbrison. MM. Montrocher, Robin et Delor attirent respectueusement l'attention du maire de la ville *sur le peu d'utilité de la distribution du dimanche et des jours fériés qui se fait à une heure de l'après-midi.*

Ils expliquent que beaucoup de localités ne conservent que celles du matin pour ces jours-là. D'ailleurs, disent-ils, *il y a très peu de correspondances et elles ne sont généralement dépouillées que le lendemain* car la plupart des négociants ne travaillent pas le dimanche. Ils souhaitent donc que cette tournée soit supprimée. Et ils demandent au conseil municipal d'émettre un vœu dans ce sens. Le conseil municipal du 10 novembre 1890 donne un avis favorable mais qui ne l'engage guère.

Impatience au bord du Vizézy

En mai 1899, ce sont les habitants du quai des Eaux-Minérales et de la rue du Parc qui pétitionnent. Les malheureux *ne reçoivent leurs correspondances, lettres, papiers d'affaire que vers les 11 heures du matin, quelquefois 11 h ½.* Et ces retards, disent-ils, leur causent *un véritable préjudice.* Ayant en vain réclamé auprès de l'administration des postes, *ils supplient* le conseil de leur donner un avis favorable et d'intervenir *pour obtenir ou un changement d'itinéraire ou la création d'un poste supplémentaire de facteur.*

Le conseil municipal acquiesce mais repousse vivement l'observation du conseiller Tavernier qui parle imprudemment de la *suppression possible de la distribution de 4 heures du soir.* Il ne faut pas exagérer !

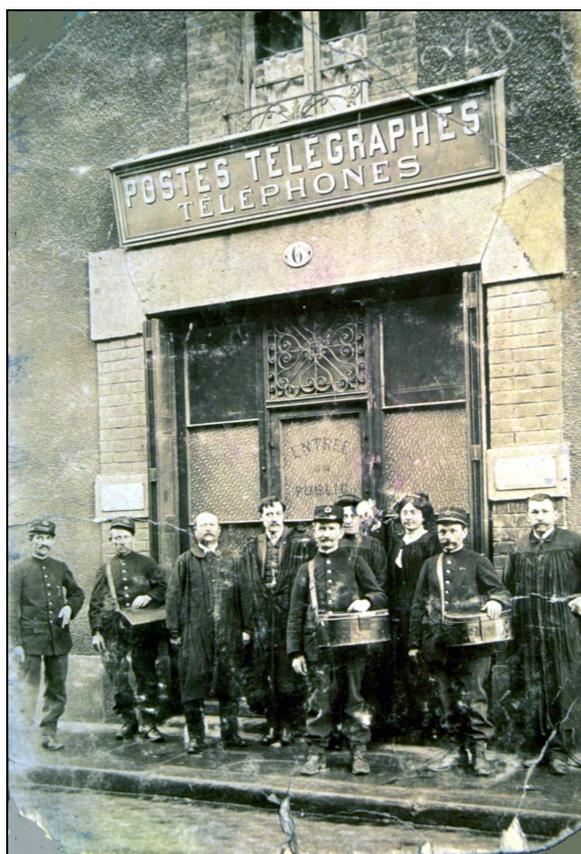
Décision de M. le sous-secrétaire d'État

Et le 30 décembre suivant le sous-secrétaire d'État des Postes et Télégraphes en personne prend une décision. Il avance d'une heure la distribution du courrier au Parc et quai des Eaux-Minérales ! Mais cela se fera au détriment des autres quartiers car le nombre de préposés reste le même.

Enfin, en 1900, il est question de fermer les guichets postaux à midi, les dimanches et jours fériés. C'est ce qui se pratique déjà à Saint-Étienne et Roanne. Une fois encore les édiles acceptent mais ils demandent avec insistance l'installation *d'une boîte extérieure pour les lettres et les imprimés et aussi d'une petite boîte pour les cartes de visite...*

Mais on n'arrête pas le progrès. Le 12 février le conseil municipal vote sans barguigner un crédit de 1 000 F pour les premiers frais d'installation du réseau téléphonique départemental. Il en coûtera 600 F pour une cabine publique ; le reste servira à indemniser le porteur de dépêches.

Heureux étaient les usagers de la poste en ces temps où les facteurs avaient les talons ailés de Mercure !



Le personnel réuni devant le bureau de poste
(rue Francisque-Reymond)

Sources : Délibérations du conseil municipal de Montbrison.

1898 : la guerre des pharmacies

Montbrison comptait cinq pharmacies. Parfois la concurrence est vive. La publicité étant admise, les pharmaciens font de la "réclame" à cor et à cri. Ainsi en 1898, deux officines se livrent un match dans *Le Montbrisonnais* qui vient d'être créé.

Au coin de la rue Tupinerie et de la rue Notre-Dame, la pharmacie Chauve, fondée en 1840, est en pleine mutation. Le vieil apothicaire se retire au profit de son gendre Tony Rossignol. Ce jeune *Pharmacien-Chimiste de la Faculté de Pharmacie de Lyon* a épousé la fille Chauve. Il faut changer de nom, moderniser et agrandir. Tout cela se prépare avec des méthodes *modernes*.

En janvier 1898, elle annonce une *baisse considérable et raisonnée de tous les prix*. Suit une liste extraite d'un *Prix-Courant*, une sorte de catalogue. Pêle-mêle, on y trouve : quinine, caféine, bromure, chloroforme, huile de ricin... ainsi que des *pastilles de Vichy menthe* et de *l'eau de fleur d'oranger triple* à 1,50 F le litre. Tous ces produits sont *garantis purs et absolument de 1^{er} choix*. En février, il s'agit de lutter contre les coups de froid avec le *Sirop de Batillat* qui soigne : *grippe influenza, toux irritation de poitrine*.

En mars, elle propose un grand choix d'eaux minérales : la Bourboule, Contrexéville, Évian, Mont-Dore, Vittel... Ces boissons utilisées comme des remèdes coûtent les yeux de la tête. La moins chère est Vichy Saint-Yorre qui vaut 0,40 F la bouteille. La plus chère est l'Orezza : 1 F. Il est vrai qu'elle vient de Corse. Les bouteilles consignées sont reprises pour 5 centimes...

Rossignol contre Déchavanne

La pharmacie Déchavanne, place de la Mairie et rue Victor-de-Laprade, réagit. Une "réclame" rappelle ses mérites. *Grand dépôt de spécialités à prix réduits*, son quinquina est *le préféré des estomacs délicats pour son arôme et sa légèreté*. Elle dispose d'un *Cabinet spécial d'appareils médicaux : bandages, ceintures, bas pour varices, irrigateurs...* Chez Déchavanne : *qualité garantie, conditions exceptionnelles !*

En avril, la pharmacie Chauve-Rossignol s'offre une demi-page de réclame. Elle y vante la *Poudre souveraine pour guérison assurée* des maux de dents et migraines à 3 F la boîte. *La poudre de feu Barthélemy Guion, chirurgien à Marseille* combat l'anémie : *guérison est rapide et certaine*. Cette drogue est, paraît-il, *toujours efficace, et essentiellement populaire*. Ajoutons encore : vin fortifiant, thé purgatif... Et l'officine rappelle qu'elle a un *laboratoire d'analyses médicales, chimiques et microscopiques*.

La pharmacie Déchavanne riposte avec un vin tonique reconstituant qui *combat l'anémie, l'épuisement, la débilité d'estomac, la lassitude des convalescents*. Et un sirop sédatif qui guérit les maladies nerveuses, les *attaques de nerfs* et l'insomnie. De plus, par ses prix modérés, M. Déchavanne dit ne redouter aucune concurrence.

« Grande pharmacie montbrisonnaise »

La succession ainsi préparée, le 30 avril 1898, la maison Chauve devient *Grande pharmacie montbrisonnaise Tony Rossignol*. Elle propose aux mères de famille un *sirop de raifort iodé* fait avec les plantes fraîches du pays. Leurs bambins n'auront plus boutons, rougeurs, démangeaisons ni furoncles, dartres, eczéma... Merveilleux !

Maison fondée en 1840

Grande Pharmacie Montbrisonnaise

Tony ROSSIGNOL

Ancienne Pharmacie CHAUVÉ, Montbrison.

AVIS. — Pour répondre aux désirs de notre Clientèle de plus en plus nombreuse, et pour aller de l'avant comme doit le faire à l'heure actuelle, toute maison soucieuse de sa vitalité.

BAISSE CONSIDÉRABLE DES PRIX

sur tous les Médicaments, Spécialités et Eaux Minérales Pharmaceutiques

Exemple des prix : Extrait de notre Prix-Courant (suite)

Antyphéine, Marque Knorr, le gramme.....	0.20	Sirop Pagliano-Lavocat, Timbre de l'Etat.....	1.40 au lieu de 2.25
— — — les 10 grammes.....	1.80	Tisane de Shakers.....	3.10 — 4.50
Sulfate de Quinine, marque 3 cachets, le gr.....	0.50	Sirop Vial, de Vaise.....	2.25 — 3
Iodure de potassium, le gramme.....	0.97	Sirop vermifuge, Macors.....	0.60 — 1.25
— — — les 10 grammes.....	1.50	Pilules Suisses Hertzog.....	1.15 — 1.50
Caféine pure, le gramme.....	0.20	— Pink.....	2.60 — 3.00
Eau de Vichy St-Yorre (Source La Perle).....	0.40	Solution Pautanberg.....	2.60 — 3.50
— — — (Source Lachaud).....	0.50	Pepto-fer Jaillot.....	3.60 — 4.50
Topique Bertrand, de France.....	0.75	Pastilles Géraudel.....	1.15 — 1.50

Toutes les ordonnances qu'on voudra bien nous confier, seront comme par le passé scrupuleusement remplies, et bénéficieront des mêmes remises.

HUILE DE FOIE DE MORUE (provenance directe) :

Blanche, pure Bergen.....	le litre : 3 fr. 50 — le demi-litre : 4 fr. 75
Ambrée, garantie naturelle.....	— 2 fr. 50 — 1 fr. 50

DEMANDEZ NOTRE PRIX COURANT

Il est aussi question de la *destruction infaillible de tous les insectes* grâce à la *poudre de pyrèthre sauvage*. Son efficacité est renforcée par un *procédé spécial* de la maison. Bien sûr, c'est *sans danger pour les personnes et les animaux domestiques*. La pharmacie offre aussi une gamme de vins médicinaux où le Malaga est très prisé...

En juillet 1899, la fièvre aphteuse sévit dans la région. Tony Rossignol assure aussitôt qu'il donne des renseignements pour une guérison assurée *en peu de jours*. Et qu'il peut fournir, à bas prix, tous les produits vétérinaires...

Beaucoup de "réclame" chez les pharmaciens

Ainsi au fil des saisons la campagne publicitaire continue. En septembre, c'est une *baisse considérable des prix par la suppression des intermédiaires* pour une *pharmacie vendant le meilleur marché de la région*. Fin octobre, il y a la promotion de l'huile de foie de morue. Car, en hiver c'est *le meilleur des reconstituants, le plus actif, le plus sûr des dépuratifs et le plus économique*. Tony Rossignol se vante de ne livrer que des huiles fraîches grâce au grand débit de son officine. La vente se fait en litre et demi-litre avec deux qualités : *Blanche, pure Bergen* (3 F le litre) et *Ambrée, garantie naturelle* (2,5 F le litre). Laquelle avait le meilleur goût ?

Sources : presse locale 1898-1899, en particulier *le Montbrisonnais*.

1900 : l'eau à la borne-fontaine

L'alimentation en eau de Montbrison est un problème délicat et ancien. Au XIX^e siècle comme lors de la dernière canicule, c'est l'une des préoccupations majeures de la municipalité.

Au début du XX^e siècle, l'installation des premiers compteurs d'eau permet de faire le point de la situation dans la sous-préfecture. Où faut-il installer cette nouveauté ? Pour les habitants, les bornes-fontaines distribuent gratis l'eau dans les quartiers. La grande fontaine au milieu de la rue Tupinerie est la reine de ces points d'eau. Le monument des Combattants a aujourd'hui pris sa place. Mais seuls les établissements importants bénéficient de l'eau à domicile.

Faut-il des compteurs ?

Commençons par la caserne. Les militaires ont depuis 1877 une concession gratuite de 12,5 m³ d'eau par jour, ce qui ne fait guère que 25 litres par soldat. C'est peu pour la popote, la lessive, la toilette. Et il faut encore abreuver les chevaux et nettoyer les latrines... Ici, le compteur est inutile. Il n'y a pas d'abus possibles. La conduite n'est pas capable de fournir plus.

La sous-préfecture a aussi droit à 99 hl par jour pour 120 F par an. Il n'y a pas besoin de contrôle car cette quantité n'est jamais dépassée. Le couvent Sainte-Claire reçoit gratis 10 hl par jour. Il convient de poser un compteur pour vérifier si les Clarisses ne gaspillent rien !

Les Frères de l'école Saint-Aubrin et les Sœurs Saint-Charles n'ont plus droit à la gratuité depuis la laïcisation des écoles. Ils auront donc un compteur tout comme la cure de Notre-Dame. Les Frères ont droit, pour 50 F par an, à 12 hl par jour. Sur la *base militaire* de consommation, la norme du moment, cela suffit pour 48 personnes. Comme ils ne sont pas plus de 12, ils peuvent arroser leur potager. Et ils disposent en plus d'une belle citerne pour recueillir l'eau de leurs toits.

Dans un premier temps, la municipalité, toujours économe, ne trouve pas utile de poser des compteurs à la gendarmerie, aux prisons et au tribunal vu qu'ils sont servis en dernier : *avant d'arriver à cette altitude l'eau est distribuée presque sur tous les points de la ville !* Pour 100 F par an, la prison reçoit 34 hl par jour, autant, et pour le même prix, que l'école normale. L'élève-maître et le prisonnier sont sur pied d'égalité. La gendarmerie a 19 hl par jour pour 70 F par an. Le tribunal peut utiliser 286 litres par jour – notons la précision -, pour 20 F par an.

Peu d'eau et de qualité douteuse

Le débat est ouvert pour la Charité et l'hôpital. Ils ont la gratuité depuis 1875. Faut-il y installer des compteurs ? Le docteur Rigodon s'insurge : *c'est surtout quand l'eau est plus rare que*

les intérêts de l'hygiène exigent une dépense plus grande. Selon lui les compteurs sont tout à fait inutiles car il n'y a pas d'abus possibles. Il faut plutôt favoriser la consommation.

En 1903 la ville achète, en trois fois, 71 compteurs à la maison Eyquem de Paris, des appareils coûteux valant 70 F l'un. Il n'y a en ville que quelques dizaines de familles ayant l'eau à domicile. Pour la plupart des gens, c'est l'eau courante... en courant, été comme hiver, à la borne-fontaine la plus proche. La petite Cosette n'est pas si loin.

Eau distribuée avec parcimonie et de qualité douteuse. M. Conte, directeur de l'école supérieure, interdit aux élèves de boire l'eau du robinet et, dit-il, par fortes chaleurs, ses élèves souffrent de la soif. Sur sa demande, le conseil municipal décide d'installer sans retard, un filtre.

Enfin une vieille concession pèse encore sur le service municipal des eaux. M. Lachèze, maire de Montbrison sous l'Empire, s'était réservé 1 450 litres d'eau par jour pour son domaine. En 1903 la veuve de son fils vit encore. C'est la dernière survivante des ayants droit. Elle est âgée. Le privilège disparaîtra bientôt. Plus de privilège aujourd'hui, mais sans doute un peu de gaspillage.



Sources : *délibérations du conseil municipal de Montbrison, années 1902-1904.*

1912, la fée électricité touche Montbrison

Juste avant la première guerre mondiale, la fée électricité arrive à Montbrison. Mais sa baguette est bien timide.

Tout commence le dimanche 10 mars 1912 par la mise en service d'une quinzaine de lampes électriques dispersées dans la ville. Elles renforcent l'éclairage au gaz mais font encore bien pâle figure. Un Montbrisonnais sceptique observe que *leur clarté rougeâtre se diffuse dans un rayon plus restreint que celui des becs de gaz dont la lueur blafarde fait antithèse*. Enfin, se console-t-il, elles sont bien placées, dans des lieux jusque-là très obscurs. Et puis d'autres viendront.

Marguerite Fournier raconte...

Dès 1909, il y a eu un précurseur à Montbrison. M. Morel, commerçant inventeur un peu original, est horloger bijoutier rue Tupinerie. Aujourd'hui c'est la bijouterie Stahl. Il a installé dans le sous-sol de son magasin une dynamo pour éclairer sa vitrine. Le soir du 8 décembre, il participait à sa façon aux illuminations. Marguerite Fournier raconte :

Les gens se pressaient en foule devant son magasin. D'abord tout était plongé dans la nuit ; on entendait, sous le trottoir, la machine faire "toc-toc" puis on distinguait une petite clarté dans la vitrine. Le public retenait son haleine... La petite clarté augmentait d'intensité et devenait une guirlande de feu dans laquelle scintillaient les montres et les bijoux... Puis, tout à coup, "crac"... plus rien... la nuit était revenue... Dans le sous-sol, la dynamo s'époumonait en vain !... Au moment où, de guerre lasse, les spectateurs déçus allaient abandonner la place, la lumière tremblotait à nouveau... et c'était l'embrasement !... Et il en était ainsi pendant toute la soirée...

"Lumière et Énergie" contre la "Compagnie du Lignon"

En 1912, c'est plus sérieux. Deux compagnies se disputent le marché montbrisonnais : *Lumière et Énergie*, qui a une courte avance, et la *Compagnie du Lignon*. Le 28 mars 1912, les futurs usagers, se constituent en un *Syndicat montbrisonnais pour l'utilisation de l'électricité*. Il faut faire jouer au mieux la concurrence. Son bureau est formé de MM. Dubien, président, Georges, vice-président et Maréchet, trésorier.

Cette énergie nouvelle sera-t-elle utilisable par les boulangers ? Il y a débat. Une expérience est faite avant de prendre une décision. Car le public reste méfiant devant la nouveauté. Le 5 mai 1912, les *P'tits fifres montbrisonnais* jouent *Le roi des oubliettes* dans la salle des œuvres de Saint-Pierre. Pour la première fois la scène est illuminée grâce à l'électricité. Malchance ! Un fâcheux court-circuit plonge la salle dans le noir. Il faut, en toute hâte, rallumer les

lampes à gaz pour finir la pièce. Les organisateurs décident qu'à l'avenir les becs seront allumés et mis en veilleuse. Deux précautions valent mieux qu'une.

Déjà des protestations...

En avril 1912, au conseil municipal, le docteur Dulac, critique les poteaux qui enlaidissent la ville. Il trouve "odieux" les supports en bois et les pylônes métalliques. De plus, selon lui, la société *Lumière et Énergie* n'est pas sans reproches : *Montbrison a été traité en pays conquis, cette compagnie s'est arrogé tous les droits sans s'inquiéter de ceux des habitants...* Le maire, Claude Chialvo, objecte que ces installations sont provisoires. Finalement, pour calmer M. Dulac, sa protestation est inscrite au procès-verbal. C'est mieux que rien

En septembre la Compagnie du gaz de Montbrison riposte avec des propositions alléchantes : *prix excessivement réduits des installations de gaz en location* pour appareils d'éclairage avec becs à incandescence. Mais pour l'éclairage public la bataille est déjà perdue. Bientôt le temps de l'allumeur de réverbères sera passé. Dommage pour la poésie.



Rue Tupinerie

Sources : délibérations du conseil municipal de Montbrison ; presse locale ; *souvenirs de Marguerite Fournier-Néel*.

L'emploi à Montbrison au début de 1925

L'examen des petites annonces de la presse locale montbrisonnaise ⁵ permet de faire un bref tour d'horizon de l'activité économique de la ville en ce début d'année 1925, il y a 80 ans.

Mitrons et cousettes

Les artisans réclament de nombreux apprentis. Ainsi trois boulangers, MM. Avinian, 16 rue de la République, Cote, à Champdieu et Dumas à Moingt recherchent des mitrons. Ils seront, précise l'annonce, *rétribués de suite*. Les artisans menuisiers ne sont pas en reste. Bastide, avenue du Jardin, recherche un ouvrier et un apprenti et Lafond, un jeune homme.

L'imprimerie Billon, rue de la Caserne, veut embaucher un jeune homme de 14 à 15 ans, lui promettant une *bonne journée*. L'entreprise marche bien car M. Paul Billon engagerait aussi *un bon comptable*. Côté féminin, Madame A. Joie, recherche une apprentie couturière. Il convient, si l'on est intéressé, de frapper au 2^e étage du 70 de la rue Tupinerie.

Les manufactures

Les usines, disons plutôt les modestes manufactures de la ville, recrutent de la main-d'œuvre féminine : tant ouvrières qualifiées que jeunes apprenties.

La Société de Tissage Mécanique de Montbrison de la route Nouvelle demande de bonnes tisseuses pour uni et façonné ainsi que des apprenties. Il y a, précise l'annonce "Facilité de logement" et "dortoir".

Ces emplois sont donc accessibles aux jeunes filles de la campagne voisine. La fabrique de chapeaux Paul Bonnet recherche des ouvrières couseuses et garnisseuses ainsi que des apprenties rétribuées de suite. La chapellerie a des besoins urgents car l'annonce précise : Au besoin on accepterait des personnes pour l'après-midi.

Le "grand" commerce est représenté dans les *Dames de France*, vaste magasin tout récent installé place Saint-Jean. Le bazar demande un comptable et, encore, un menuisier.

"Ayant bonne écriture"

Pour les emplois de bureau, être jeune est un très bon atout. La *banque du Forez Charles Durel Jay et Naacke* recruterait volontiers un jeune homme *ayant bonne écriture*, désirant se former au commerce et à la banque. Il sera aussi payé dès son engagement. Le Crédit agricole mutuel demande un jeune homme pour son bureau de Montbrison. La perception de Verrières

⁵ *Journal de Montbrison*, janvier, février et mars 1925, archives de la Diana.

cherche aussi à engager un garçon de 16 ans environ. Maître Baisle, notaire, engage indifféremment pour son étude *un petit clerc* – le mot est charmant - ou *une jeune fille*. Le pharmacien Meynard, voudrait *un jeune garçon pour les courses*.

Pour soutenir leur demande, les annonceurs avancent souvent qu'ils rétribueront aussitôt les apprentis, que les ouvriers auront *bonne journée*. Quant aux jeunes gens, ils devront, comme il se doit, être dûment présentés par leurs parents...

Montbrison étant aussi le chef-lieu d'une vaste région rurale, une annonce concerne l'agriculture : *On demande à grands gages, ménage régisseurs maîtres-valets pour grand domaine.* – *Pour renseignement, s'adresser à M. Marnat, boucher à Feurs (Loire).*

Trop beau !

Terminons par l'annonce la plus alléchante sinon la plus sérieuse. M. Ducreux qui tient une officine 14, rue du Marché, recherche *pour Montbrison et Région Dames et Messieurs et Demoiselles pour travail aisé. Appointments fixes et fortes commissions. Mise au courant rapide, même pendant loisirs. Bonne situation.* Il s'agit probablement de travail à domicile ou de représentation. Trop beau pour être vrai ! Ainsi donc, les annonces de la feuille locale présentent un reflet assez fidèle de la vie économique de Montbrison : un peu de commerce et d'artisanat, quelques usines et des emplois de bureau. En somme, plus de somnolence que de dynamisme.



Les Dames de France à Montbrison

1936 : semaine anglaise chez le maréchal-ferrant

1936 : victoire au Front populaire. Le 4 juin, Léon Blum forme un ministère ; troubles sociaux. Les accords de Matignon sauvent la paix sociale. Patronat et syndicats s'entendent sur des réformes hardies : liberté syndicale, hausse de salaire, congés payés, semaine de 40 heures...

Voilà bien des nouveautés à faire appliquer à tout le pays, et même à Montbrison, ville un peu éloignée de toute cette agitation. Car elles concernent la vie de tous les jours.

Augmentation du "grelasson"

À l'extraction le coût du charbon augmente. Les marchands de charbon répercutent sans délai la hausse. Ceux de Montbrison, Moingt et Savigneux s'entendent sans vergogne pour fixer les prix. Ils annoncent la couleur dans le *Journal de Montbrison* :

Les marchands de charbon de Montbrison, Moingt et Savigneux informent leurs clients qu'à la suite de l'application de la semaine des quarante heures dans les mines, celles-ci ont majoré le prix de tous leurs produits. À dater du 15 novembre les prix de vente seront les suivants...

Suivent les prix de 16 qualités de houille. Il y a charbon et charbon. On a aujourd'hui oublié cette variété et leurs noms pittoresques : "grelasson, chatille, coke, briquette, grenette forge et Monantra..." La ménagère sait alors à quoi s'en tenir. Car les prix varient du simple au double : 21 F le quintal pour le charbon "en barre" et 48 F pour l'antracite le plus réputé, celui du Tonkin !

Semaine anglaise pour les forgerons

Même agitation chez les maréchaux-ferrants - il y en a sept à Montbrison. Le 1^{er} septembre 1936, la chambre syndicale des maîtres maréchaux-ferrants de la Loire et le syndicat signent un accord. Désormais, il y aura repos du samedi 11 h 30 au lundi 6 h 45.

La corporation sait réagir vite. Les patrons du Montbrisonnais tiennent assemblée générale le 20 septembre 1936. Et par communiqué ils avertissent leurs clients que la "semaine anglaise" a été mise en vigueur.

Ces dispositions s'appliquent à tous les ateliers de maréchalerie occupant des aides ou les membres de leurs familles ; les maîtres travaillant seuls ont les mêmes obligations. Il est bien entendu que les réfractaires risquent de graves sanctions... Pas question donc, même pour le patron, de s'enfermer seul dans la forge pour fabriquer quelques douzaines de fers à vache... Ce serait de la concurrence déloyale...

De plus, mauvaise nouvelle, les prix flambent : *D'autre part, vu les charges nouvelles occasionnées, une augmentation de 4 F par ferrure sera pratiquée pour chevaux, mulets et ânes. Pour les bovins et fournitures concernant tous travaux agricoles, il y a une majoration de 20 % à partir du 21 septembre 1936.*

Pour être sûr que la loi sera appliquée, le 12 novembre, le préfet prend un arrêté de fermeture des ateliers au public le dimanche. Sous-préfets, inspecteurs du travail, commandants de gendarmerie et commissaires de police sont chargés de son exécution. Quant au prix... Eh bien, il faut payer !

Le coiffeur, la bergère et le boulanger

D'autres métiers sont concernés. Les salons de coiffure seront fermés du dimanche midi au mardi midi, sauf en cas de fête au pays. Les bûcherons, écorceurs, valets, vachers, vachères, bergers, bergères... ont aussi leurs droits. Il s'ensuit une cascade de règlements pour s'adapter aux travaux à faire. Car, il ne faut pas que le viticulteur soit en congé pendant la vendange.

Le prix du pain est revu. Tenant compte des nouvelles conditions dans la minoterie la "Commission consultative départementale des blés et farine" relève la marge de mouture de 11,50 à 13 F. Le préfet fixe le quintal de farine à 204,69 F. Le kg de pain ordinaire coûte donc 2,10 F à compter du 14 septembre 1936. Prix à la hausse, premiers congés. Une ère nouvelle débute.

Prix du pain

La Préfecture communique :
La commission consultative départementale des blés et farines s'est réunie à la Préfecture de la Loire le jeudi 10 septembre 1936.
Après étude des conditions de travail imposées à la minoterie par la mise en vigueur des nouvelles lois sociales, le taux de la marge de mouture a été relevé forfaitairement de 11 frs 50 à 13 frs. Compte tenu de cette augmentation, et des divers éléments adoptés par la commission, au cours de sa réunion du 3 septembre 1936, le prix du kilogramme de pain de consommation courante a été calculé à 2 frs 10.
En conséquence, M. le Préfet de la Loire vient de fixer les prix-limites ci-après :
Prix du quintal de farine de consommation courante : 204 frs 69.
Prix du kilogramme de pain de consommation courante : 2 frs 10.
à compter du lundi 14 septembre 1936. Ces prix resteront en vigueur jusqu'à nouvel avis.

Extraits du *Journal de Montbrison* de l'année 1936

De cabaret en cabaret...

Au milieu du XIX^e siècle, le cabaret est sans doute le principal lieu de la vie sociale tant en ville qu'à la campagne. Il a son utilité mais est aussi la cause de bien des misères. Pensons à *L'Assommoir*.

Paris possède alors 25 000 débits de boissons pour un million d'habitants. Ils sont très nombreux dans les villes. En Forez, chaque village, chaque hameau possède un ou plusieurs cabarets. En 1858, la Loire compte 3 745 débits de boissons soit un pour 135 habitants. C'est énorme même si tous n'ouvrent pas chaque jour. Ces établissements sont surveillés de près par les autorités. Elles y voient des foyers possibles de subversion car on y parle volontiers politique.

En 1858, le préfet de la Loire fait fermer 24 cabarets par mesure de sûreté ou de moralité publique. L'alcoolisme fait de gros ravages. Bien des miséreux cherchent ainsi à oublier leurs peines pour un moment. L'ivresse est la cause d'accidents et de drames.

Accidents d'après boire et rixes

L'année 1851 se termine mal pour Michel Granger de Bard. Le 28 décembre 1851, il est retrouvé mort au bas du mur qui longe la rue des Prisons à Montbrison. Selon le *Journal de Montbrison*, Granger s'enivrait souvent : *On attribue sa mort à une chute et à l'influence du froid qui l'a saisi ensuite.*

À Boën, le 5 juin 1853, un vieux pochard passe sous une voiture hippomobile. Jean-Claude Chenavat, âgé de 78 ans, a les deux jambes brisées. Il devra être amputé.

Le dimanche 7 janvier 1856, Benoît Rival, de Lézigneux, est retrouvé gisant dans une flaque d'eau, sur la route de Moingt, près de la maison Sirvantou. *Il paraît que ce vieillard, âgé de 78 ans, était en état d'ivresse, et qu'il a trouvé la mort en tombant dans cette mare, où il y avait tout au plus 12 à 15 centimètres d'eau vaseuse.*

Parfois une querelle d'après boire entraîne une rixe qui tourne mal. Bagarre le 2 octobre 1858, à 11 heures du soir, dans le cabaret du nommé Roux, de Lézigneux. Pour un motif futile, Philippe Devant, de Lavieu, âgé de 57 ans, frappe Michel Granger de deux coups de couteau. Il y a mort d'homme. Le 11 décembre 1858, la cour d'assises de la Loire condamne le meurtrier à 6 ans de réclusion.

Refus d'obtempérer au garde-champêtre

Un arrêté préfectoral du 6 octobre 1851 interdit à tous cafetiers ou cabaretiers de tenir ouverts leurs établissements et d'y donner à boire après neuf heures du soir, du 1^{er} octobre au 31 mars. Le règlement n'est pas toujours respecté. Parfois on s'en moque tout à fait.

Louise Joannin, veuve Bayle, tient un cabaret à Écotay. Le 7 janvier 1855, à 9 heures et demie du soir, Jean Champandard, le garde-champêtre du village, ordonne aux clients de quitter les lieux. Ostensiblement, Antoine Cognasse, meunier, Philippe Granger, cultivateur, Jean Chaperon, fils de Jean-Marie, cultivateur, Guillaume-Clair Poirier, domestique et Jean-Claude Peyrat continuent à boire. Et la cabaretière à les servir.

Bafoué dans son autorité, le garde rédige un procès-verbal et se retire dignement. Deux semaines après, à l'audience du 20 janvier, le tribunal de simple police de Montbrison condamne la veuve Bayle à 1 franc d'amende pour *fermeture tardive* et Cognasse, Granger, Poirier et Peyrat également à 1 franc d'amende chacun *pour avoir refusé de sortir à l'injonction du garde-champêtre*. La loi c'est la loi...



L'ivrogne,

dessin du docteur Noëlas (1830-1888)

Source : presse locale du XIX^e siècle.

Chapeaux bas, Mesdames !

Autrefois, les couvre-chefs avaient, c'est sûr, une bien plus grande importance que de nos jours. Chapeaux, casquettes, képis, coiffes et bibis de toutes sortes étaient indispensables pour assurer à tous un minimum de dignité.

À chacun son couvre-chef

Un vieux Montbrisonnais, Jean Soleillant, se souvient : *Pour les hommes, j'ai été, disons, dans les premiers à sortir tête nue, dans les années 32-33. Auparavant, les hommes portaient le chapeau... Le canotier était une coiffure très légère, très confortable, paraît-il. Les hommes portant le panama étaient rares. Il était réservé à l'élite.*

Pour les femmes, le chapeau était absolument obligatoire, d'ailleurs ma mère en a toujours porté. Elle allait chez la modiste car, bien sûr, on changeait souvent de chapeau. Modistes et chapeliers exerçaient un métier plaisant et rémunérateur. À Montbrison, en 1933, M^{lle} Kopp avec M^{mes} Dumas et Meyer coiffaient les dames, MM. Perrin et Migeat fournissaient les messieurs.

Pour les hommes, le chapeau permettait des gestes de politesse : se découvrir galamment pour saluer une dame, le toucher négligemment pour dire bonjour à un ami. Au rebours, il servait aussi à provoquer, tel le libre-penseur, canotier sur le crâne et cigare aux lèvres devant la procession de la fête-Dieu. Bref, un accessoire indispensable qui, de plus, rangeait chacun dans sa classe sociale : la casquette à l'ouvrier, le chapeau au bourgeois, le képi au militaire... et la coiffe à la vieille paysanne.

Charmant mais encombrant

Pour les femmes, tout se complique. Car ce cher chapeau peut être volumineux. Et devenir gênant au spectacle. En janvier 1912, pour la représentation des *Mystères de Noël*, salle Saint-Pierre, les dames doivent éviter des coiffures semblables à la *tente d'Abraham* pour ne pas gêner les voisins. Même problème en mars 1912. Une "fête de l'aviation" réunit la bonne société au théâtre municipal. Et le chroniqueur du *Journal de Montbrison* prévient :

Les dames seront priées de déposer leurs chapeaux qui pourraient gêner les personnes placées aux seconds rangs. C'est un geste gracieux qui répondra à la galanterie de ceux qui se feront un devoir de laisser aux dames les premières places. Pour l'occasion, une petite salle est transformée en vestiaire. Cependant il serait mieux, recommande-t-on, pour éviter les retards, de venir au théâtre en cheveux, coiffées seulement d'une mantille. Mais c'est bien osé !

M. le préfet s'en mêle...

Plus grave encore, le chapeau peut devenir un vrai danger ! Et en octobre 1912, le préfet de la Loire prend un décret pour protéger les bonnes gens :

Considérant que la partie acérée des épingles fixant les chapeaux féminins dépasse parfois la coiffure de plusieurs centimètres, sans être munie d'aucun appareil protecteur, et que des accidents se sont produits, ils seront interdits dans les endroits fréquentés par un public nombreux. Ainsi plus de chapeaux dans les salles de spectacle, les gares, les voitures publiques, les tramways... Sauf si les épingles sont munies d'un cache-pointe constituant une protection suffisante.

Et il ne s'agit pas de plaisanter car *Messieurs les sous-préfets, les maires, le commandant de gendarmerie, les agents de contrôle des voies ferrées, les commissaires de police, gardes champêtres sont chargés d'assurer l'exécution du présent arrêté...*

Cet acte d'autorité freina-t-il quelques abus ? Il ne fut sans doute pour rien dans la presque totale disparition des chapeaux féminins. Ah ! la mode ! Elle est difficile à gouverner.



Sources : presse locale de 1912 (bulletins paroissiaux, *Journal de Montbrison*) et souvenirs de Jean Soleillant, "Montbrison autrefois", *Cahier de Village de Forez*, n° 2, octobre 2004.

Vipère au poing

Autrefois, à la campagne, les reptiles, quels qu'ils soient, étaient très redoutés. Et donc chassés et tués sans pitié. L'inoffensive couleuvre et le charmant orvet ont souvent fait les frais de cette phobie.

La vipère exerçait tout à la fois, pour beaucoup, une vive répulsion et, pour quelques-uns, une vraie fascination. Certains considéraient même le reptile comme un animal familier. Dans les années soixante-dix Jean Vernet, un fameux chasseur de vipères de Vallensanges à Lézigneux, racontait à propos des vipères qu'il avait capturées :

Sorties de leur caisse, quand elles sont dans la maison, je les attrape à la main, comme ça. Elles ne me piquent pas, mais il faut pas les brusquer. Et même, j'en ai mis sur le buffet. Certaines y sont restées quinze jours, trois semaines. Elles ne cherchaient pas à me mordre, je les mettais même sur la table quand je mangeais...

Pourtant les accidents pouvaient être graves pour les travailleurs des champs. Le *Journal de Montbrison* du 30 mars 1884 en relate deux aux conséquences fâcheuses.

Mordu pendant la sieste

Au début du mois, un certain Thué, ouvrier agricole de Montbrison, faisait un petit somme, en plein champ, après le repas de midi, comme c'est la coutume. Il est brusquement réveillé de son *praniéron* par une vive douleur. Une vipère l'a mordu à la main. Notre homme aperçoit l'animal, le tue avec un caillou. Et, tout aussitôt, quitte son travail et s'en va avec le cadavre à la pharmacie Dupuy pour se faire soigner. Il fait bien : son bras et sa main sont déjà très enflés. Il est admis à l'hôpital.

Pour le deuxième, c'est la stupidité qui triomphe. Le 26 mars 1884, Jean Molle travaille avec des compagnons dans une vigne au lieu-dit Martel, près de Montaud, entre Montbrison et Champdieu. Voilà qu'il découvre sous une pierre une vipère encore tout engourdie.

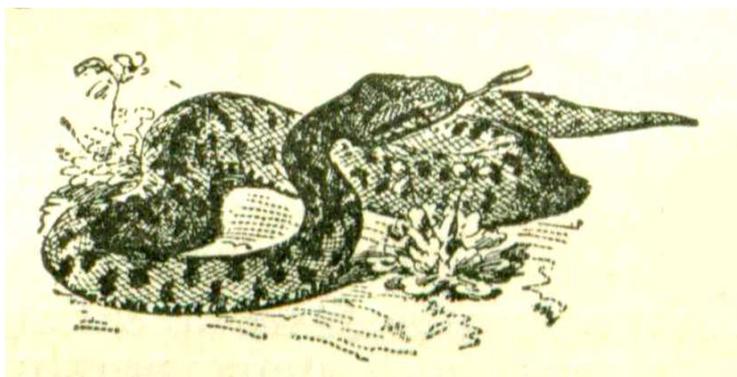
Il saisit l'animal à la main malgré les hauts cris de ses camarades. Et il commence à s'amuser. Il place la vipère sur son bras nu, sur sa poitrine et même sous sa chemise. "Vipère au poing" en quelque sorte ! Aux avertissements des spectateurs, il se contente de rire. Jean n'est pourtant pas un gamin. C'est un journalier âgé de 54 ans mais plus fanfaron que futé. Enfin il abandonne provisoirement la bête et reprend son ouvrage.

Peu d'espoir de guérison

Le soir, il rentre à Montbrison avec la vipère dans sa musette. Devant quelques voisins de la place Saint-Pierre où il habite, il reprend ses tours. On lui crie de faire attention. Il n'en tient pas compte. Au contraire, pour épater son monde, il affirme : *Je n'ai pas peur, je mettrais bien sa tête dans ma bouche*. Et il joint le geste à la parole.

C'est trop. La vipère a eu le temps de se réchauffer. Elle mord Jean Molle. Sa langue se tuméfie aussitôt. L'homme prêt d'étouffer souffre beaucoup. Pour les premiers soins, on l'emmène à la pharmacie Dupuy. Il est ensuite admis d'urgence à l'hôpital. Le chroniqueur du *Journal de Montbrison* conclut : *Malgré les soins qui lui ont été prodigués, on a peu d'espoir de guérison*. Il a raison, six jours après, le 3 avril, il meurt à l'hospice des malades de la ville. Jean Molle était né à Prétieux, il laisse une veuve : Jeanne Marie Laurent.

Aujourd'hui les vipères sont protégées. Mais il convient toujours de les laisser aller leur petit bonhomme de chemin.



Sources : *Journal de Montbrison* du 30 mars 1884 ; *Patois Vivant*, n° 5, novembre 1979 (propos recueillis par Jean-Baptiste et Marie Chèze).

La marchande d'allumettes et le gendarme

Les allumettes. Une belle trouvaille ! Depuis le temps de "La Guerre du Feu" les hommes ont cherché un moyen commode d'allumer et de porter la précieuse flamme. La foudre ne tombe pas chaque jour, grâce à Dieu. Ce fut donc une préoccupation quotidienne. Car même avec de l'amadou bien sec, il faut battre longtemps le briquet. Rappelons-nous Pierrot qui est au clair de lune, dont la chandelle est morte et qui n'a plus de feu.

Phosphore blanc ou phosphore rouge

On utilisa d'abord des bûchettes, les chènevottes, dont le bout était trempé dans du soufre fondu. Elles ne s'enflammaient qu'au contact du feu. En 1809, arrivent les allumettes chimiques qui utilisent de l'acide sulfurique. Pas très commode ! En 1831, un certain Charles Sauria, collégien à Dôle (Jura) invente les allumettes phosphoriques. Très bien, mais le phosphore blanc est trop inflammable. On le remplace, sur le frottoir, par du phosphore rouge. L'allumette devient enfin pratique. Elle est presque indispensable aux fumeurs. Belle occasion pour l'associer au tabac et la taxer !

La loi du 2 août 1872 impose le monopole de l'État pour la fabrication et la vente des allumettes chimiques. Aussitôt naît une production clandestine. De petits trafiquants se procurent du soufre et du phosphore. De petits blocs de bois tendre fendus sur une partie de leur longueur sont trempés dans différents bains. Les allumettes ne sont détachées qu'au moment de l'utilisation.

Chasseur de taupes et marchand d'allumettes

Ils fabriquent, tant bien que mal, des allumettes un peu rustiques. Plutôt bien d'ailleurs car elles sont réputées de meilleure qualité que celles de la Régie. Elles s'enflamment même trop vite. Le paquet entier peut brûler d'un seul coup si le dosage n'est pas bon !

Des colporteurs proposent leur marchandise dans la campagne. L'abbé Jean Canard, l'historien du Roannais, se souvient d'un individu nommé Morel, originaire de Montbrison, qui passait, chez lui, à Saint-Romain-d'Urfé, dans les années 1920 :

Officiellement, il vendait de la mort aux rats et divers produits empoisonnés pour se débarrasser aussi bien des petits rongeurs : souris, mulots que des taupes, cafards, cloportes, limaces... Mais tous ses clients savaient qu'on pouvait aussi lui demander des allumettes de contrebande.

Pas de pitié pour la veuve Aufray !

Ce trafic était souvent le fait de petites gens. Il ne rapportait que quelques sous et n'était pas sans risques. Ainsi, en novembre 1908, à Montbrison, le gendarme Mercier prend en flagrant délit de colportage d'allumettes de contrebande la nommée Marie Pitelet, veuve Aufray, une habitante de Moingt.

Cette femme âgée de 77 ans est sans profession. À n'en pas douter, c'est l'indigence qui lui fait pratiquer ce commerce risqué. Qu'importe, il y a la loi. Pas de pitié ! Le gendarme verbalise. Pire, la bonne vieille va en prison *en attendant qu'une solution soit donnée, par l'administration des contributions indirectes, à son offre de transaction* comme le relate *L'Avenir Montbrisonnais*. Pour un tel crime, elle risque une amende de 300 à 1 000 F et de 6 jours à 6 mois de prison ! On ne sait comment finit son affaire.

Depuis, beaucoup d'autres manières de faire du feu sont apparues. L'allumette a perdu de son importance. Au début des années 1990 le monopole de l'État est tombé. En 1995, la Société d'Exploitation Industrielle des Tabacs et Allumettes (la SEITA) a même été privatisée. Mais on peut encore la craquer, la petite allumette familière. Elle est plus poétique que le briquet à gaz. Elle seule convient vraiment pour allumer une bougie. Ou, mieux encore, un cierge.



Sources : presse locale ; Jean Canard, *C'était... hier (souvenirs)*.

Tas de cochons ! Quinze jours de prison !

Montbrison fut longtemps une ville de garnison. À la fin du XIX^e siècle, un projet revient souvent à l'ordre du jour du conseil municipal. Il faudrait une nouvelle caserne. Car le bel édifice bâti en 1730 ne suffit qu'à un seul bataillon.

Le 1^{er} janvier 1856 la ville a perdu son titre de préfecture. Elle attend des compensations. Un régiment entier en garnison serait le bienvenu. Des sous-officiers seront à loger et de nombreux pioupiou se répandront dans les débits de boissons. De quoi ranimer les affaires. Et cela concerne même la maison close que chacun connaît et dont personne ne parle.

Mais l'uniforme n'est pas toujours bien vu. Il y a parfois des heurts entre militaires arrogants et *pékings*. Voisinage dangereux du champ de tir ¹ ou match de football qui tourne au pugilat ².

À la sortie du champ de tir

Le *Journal de Montbrison* du 1^{er} novembre 1891 relate une petite histoire qui montre un certain antimilitarisme latent. Elle concerne Antoine Faure, 57 ans, cultivateur à Essertines-en-Châtelneuf. Ce brave homme a la malchance d'habiter près du champ de tir. Il a pris en horreur les militaires. Ils *foulent son champ, effrayent ses poules et sa femme*. Cette dernière, paraît-il, *ne peut voir un uniforme et un fusil, même en peinture*.

Il ne cesse de maugréer contre l'armée et, même, laisse éclater sa colère. Le 13 octobre 1891, une section du 216^e régiment mixte passe près de chez lui avec deux officiers. Les soldats traversent son champ. La récolte est levée mais Antoine est furieux. Il surgit aussitôt et leur reproche de causer des dommages.

Tas de cochons !

Le lieutenant d'Étaule et le sous-lieutenant Balme s'avancent. Ils essaient de le calmer. Ils l'invitent à faire connaître à l'autorité militaire le montant des dégâts si c'est le cas. Ils s'engagent même, paraît-il, à les payer. Affaire réglée ? Pas du tout. Les militaires ont-ils fait preuve de morgue ou Antoine Faure est-il irascible ? Le fait est que les soldats ayant à peine le dos tourné, le paysan leur lance : *Tas de cochons !* Il est entendu. On lui demande de répéter. Et il confirme. C'est trop. Antoine Faure est assigné devant le tribunal de Montbrison pour injures envers l'armée.

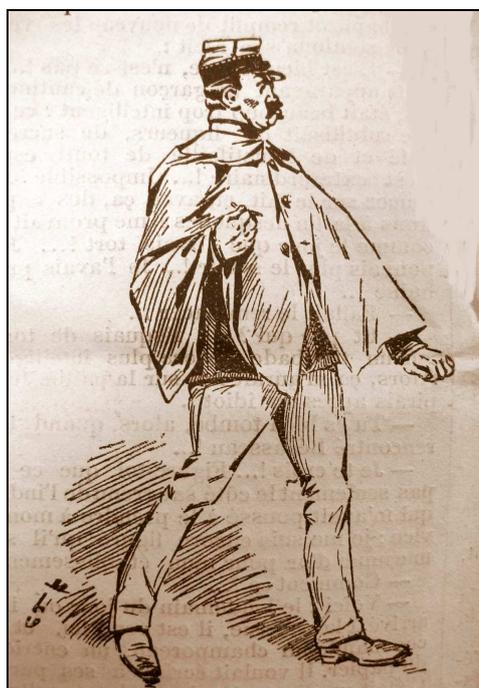
À l'audience, Faure dit qu'il retire son injure. Mais il est trop franc. Il ajoute aussitôt qu'il la regrette surtout *parce qu'il ne s'attendait pas à ce qu'elle l'aurait poussé jusqu'au banc de la police correctionnelle*. Il a trop parlé.

Quinze jours de prison

Le ministère public se montre très dur vis-à-vis du prévenu. Il faut une application sévère de la loi. On ne joue pas avec l'honneur de l'armée !

Antoine Faure est à demi repentî. Maître Baldit, son avocat, demande l'indulgence du tribunal. L'affaire se solde par quinze jours de prison, sans sursis. Antoine Faure sera pensionnaire à la maison d'arrêt de Montbrison. Heureusement ce n'est pas loin.

Le verdict paraît sévère mais l'heure est au patriotisme officiel. L'Alsace et la Lorraine ont été perdues. L'Armée est sacrée. Quant à la famille Faure, sans doute continua-t-elle à invectiver les militaires, mais en privé.



On ne joue pas avec l'honneur de l'armée...

¹ "Quand les balles sifflaient au Champ du Plat", *Petites histoires montbrisonnaises et foréziennes*, "Cahier de Village de Forez", 2008, p. 110.

² *L'Étoile contre les chasseurs : match amical, match sanglant*, ci-dessus p. 186.

Le professeur et la petite déesse sans tête

Tursac, un village du Périgord, près de Sarlat, été 1959. Le professeur est en vacances, mais il s'active avec son fils et quelques amis. Un chantier de fouilles a été établi au lieu-dit l'*Abri du Facteur*. Les premières découvertes sont encourageantes : des silex, des os de chevaux, de rennes et même de rhinocéros. Des hommes vivaient là, Il y a longtemps...

Professeur et archéologue

Et puis, le 5 août, un caillou pas comme les autres, attire l'attention. En y regardant de près, il s'agit d'un trésor : une figurine réalisée dans un bloc de calcite translucide. Elle mesure 8 cm de hauteur et pèse 57,4 g. C'est une femme, une "Vénus préhistorique". Alerté, l'abbé Breuil accourt pour donner son avis. Cet éminent spécialiste déclare que c'est une belle découverte. Certes, il lui manque la tête, les bras, les seins... Mais c'est tout de même une pièce très rare. Elle a environ 25 000 ans et appartient au Périgordien supérieur. Le monde n'en connaît que peu d'exemplaires, seulement une douzaine en France. Félicitations au découvreur !

Cet archéologue heureux est M. Delporte, professeur d'histoire et Montbrisonnais d'adoption. Henri Delporte est né à Tourcoing en 1920. Il a d'abord été instituteur, puis professeur à Arras. Depuis 1950, il est le professeur d'histoire très apprécié du collège de Montbrison. Son épouse est institutrice à Lézigneux. La préhistoire le passionne. Il y consacre ses loisirs, multiplie les fouilles, en Forez et ailleurs. Il devient membre de la Diana et se trouve dans les fondateurs du groupe archéologique Forez-Jarez.

La Vénus de Tursac monte à Paris

La découverte est un événement. La ville de Montbrison se sent toute fière. Henri Delporte est comblé. La presse locale en parle abondamment. Le professeur avoue à Jean Tiby : *C'est la découverte de ma carrière*. Et le journaliste conclut son article par une belle envolée : *Delporte est l'un des triomphateurs de la grande nuit préhistorique...*

Entouré de tous les soins, la Vénus de Tursac commence un grand voyage. Elle loge quelque temps entourée de coton dans une petite boîte chez les Delporte, avenue de la Libération. Puis elle fait sensation chez les spécialistes, au congrès d'archéologie de Monaco. En octobre 1959, elle est présentée, à Paris, au comité des Conservateurs.

Elle apparaît aussi en carte postale. Un triomphe ! Mais il faut déterminer son prix. Les experts du Conseil des musées l'examinent avec soin. Elle habite alors dans un coffre-fort du

Louvre ! Pour elle, Henri Delporte rencontre l'abbé Breuil qui est alors "le pape" de l'archéologie... Enfin, elle rejoint Saint-Germain-en-Laye, le musée des Antiquités nationales. Elle y est encore.

Henri Delporte (1920-2002)

Quant à son découvreur, il ne peut s'arrêter en si bon chemin. En 1961, M. Delporte est nommé au Centre national de la recherche scientifique. En 1965, il devient membre du conseil d'administration de la Diana. En 1966 il est conservateur au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Puis, en 1984, directeur, enfin en 1985, inspecteur général des musées de France.

On lui doit un grand nombre de publications très savantes. Relevons parmi les plus importantes : *L'image de la femme dans l'art préhistorique*, *L'image des animaux dans l'art préhistorique*, *Les Aurignaciens : les premiers hommes modernes...* Puis Henri Delporte a une retraite active jusqu'à son décès, le 13 mai 2002. La petite déesse de Tursac avait infléchi une carrière. Le petit professeur était devenu un grand préhistorien.



La Vénus du Tursac découverte le 5 août 1959

Sources : Presse locale et *Bulletin de la Diana*, tome 61, n° 4, 4^e trimestre 2002.

Les Foréziens de Paris font bombance

À la fin du XIX^e siècle, quand ils le peuvent, les Ligériens de Paris ont plaisir à se retrouver entre eux. Le journaliste Auguste Théolier, originaire de Saint-Étienne, rencontre des compatriotes autour d'une table.

Les premiers "dîners foréziens" commencent au printemps de 1884 au restaurant Philippe, galerie du Palais-Royal, à Paris. Cela devient vite une habitude. Ainsi, en mars 1885, se crée l'Amicale des Foréziens sous la présidence de Joseph Delaroa. Activité principale : des agapes mensuelles. Et chaque repas donne lieu à un menu illustré avec soin. L'Amicale compte en effet parmi ses membres de nombreux artistes.

Le menu du 15^e dîner forézien

Le menu du 15^e dîner forézien du 15 décembre 1887 est l'œuvre de J.-B. Blanchon, artiste peintre. Il est intéressant à plusieurs titres.

D'abord l'illustration. Dans un décor très parisien quatre personnages, deux artisans imberbes, deux ouvriers poilus, représentent le Forez et, en particulier, Saint-Étienne. Ces allégories illustrent les premières industries de la ville. Sur un piédestal, le passementier couronné de lauriers tient sa navette. Sa tenue à l'antique contraste avec un maintien modeste. A ses pieds, l'armurier est au travail. Assis sur un muret, il polit avec soin un fusil. Ce sont les artisans. Ils semblent s'ignorer.

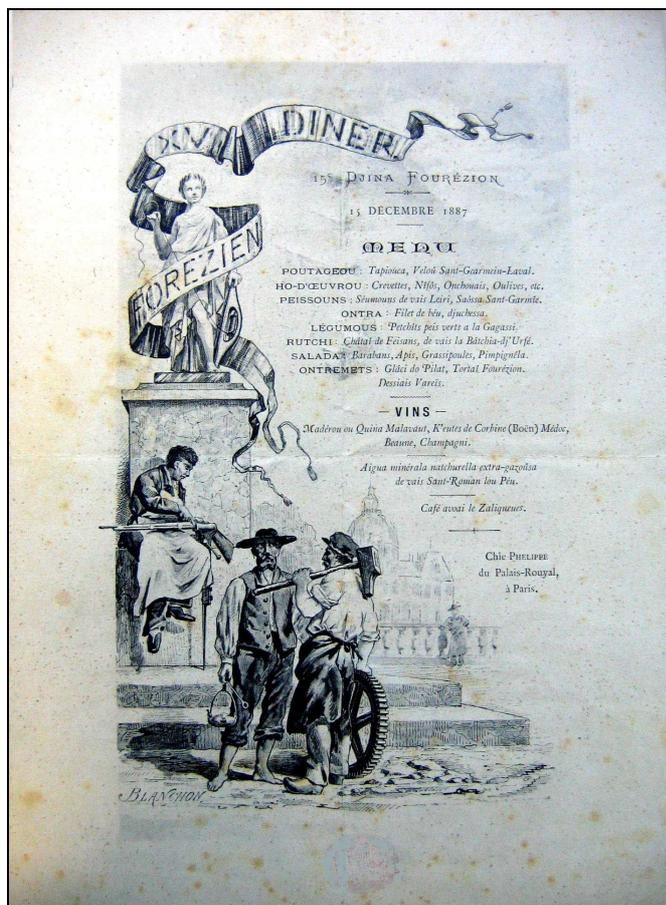
Au bas des degrés se tiennent les deux ouvriers. Le mineur barbu porte un large chapeau. "Crézieu" en main, il bavarde familièrement avec un forgeron moustachu. En sabots, manches retroussées, ceint de son tablier de cuir, l'homme appuyé sur un engrenage porte un énorme marteau sur l'épaule. C'est le héros de *La basane*, la chanson du peuple de Saint-Étienne... Ces deux-là sont de connivence. Blanchon a-t-il traduit, sans doute inconsciemment, un peu du comportement de ces catégories sociales ? La solidarité des ouvriers et l'indépendance plus grande des passementiers et des armuriers travaillant à domicile ?

Un menu en patois au Palais-Royal

Au regard de la gravure, le menu est rédigé en patois. Façon de montrer que le Forez c'est aussi la campagne avec ses paysans. Et aussi que, au cœur de Paris, on n'oublie pas ses origines. Le menu est copieux, pantagruélique même, avec huit mets principaux. Potage, entrées, poissons, hors-d'œuvre, légumes, rôti, salades, entremets se succèdent. Il y a, bien sûr, pour clore, desserts variés et café "avoai zaliqueues", avec les liqueurs.

M. Philippe, le restaurateur né dans la Loire, a eu à cœur de colorier son festin d'allusions au pays. Le potage au tapioca est un "velours de Saint-Germain-Laval". Les convives apprécient les "Séumouns de vais Leiri, saôssa Saint-Garmê", les saumons de la Loire, sauce Saint-Galmier. Les petits pois verts sont "à la Gagassi", à la stéphanoise. Comme rôti, le "Château de faisans" est dit de "la Bâtie d'Urfé". Les salades offrent un bel éventail : "barabans" (pissenlits), "apis" (céleris), "grassipoules" (mâches), "pimpignêla" (pimprenelle). Glace du Pilat et crêpe forézienne complètent le tout. Parmi les vins, les "Côtes de Corbine" honorent le pays de Boën. Les convives plus sobres disposent de l'eau minérale naturelle extra gazeuse "de vais Sant-Roman le Peu", de Saint-Romain-le-Puy.

Les Foréziens de Paris ne se contentaient pas de banqueter. L'Amicale regroupe bientôt une bonne part des Ligériens qui, montés à Paris, ont réussi. Elle forme un solide réseau de relations permettant d'obtenir aide et soutien aux nouveaux arrivants dans la capitale.



Les Cahiers de Village de Forez

Ce cahier regroupe le n° 40 (janvier 2008) et le n° 58 (février 2009)

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Siège social : Centre Social de Montbrison,
13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Comité de coordination : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Marie-Christine Ferrand, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Thierry Jacob, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2008 (n° 40) et 1^{er} trimestre 2009 (n° 58)

ISSN : 0241-6786

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.